HISTOIRE DE VALENTIN ET ORSON,

TRES-HARDIS, TRES-NOBLES ET TRES-VAILLANS Chevaliers, Fils de l'Empereur de Grèce, & Neveux du Très-Vaillant & Très-Chrétien, Pepin, Roi de France.

Contenant diverses matières, comme vous pourrez voir ci-après.



A TROYES,

Chez GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

Avec permission.

PERMISSION DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenant Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre bien aimé PIERRE GARNIER, Imprimeur & Libraire à Troyes' Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission, pour l'impression des petit Livres intitulés: *l'Histoire des quatre Fils Aymon, de Valentin & Orson, de Huon de Bordeaux, les Conquêtes du Grand Charlemagne, les Aventures de Fortunatus*; Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits Livres, en telle forme, marges & caractères, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualités & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère en aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces présentes seront enregitrées tout au long sur le Regiſtre de la communaute des Imprimeurs & Libraires de paris, dans trois mois de la date d'icelle; que l'impression de ces Livres sera faite en notre Royaume & non allieurs, en bon papier & beux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, qu'avant de les exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdits Livres, sera remis dans le même état où l'Approbat on y aura été donnée ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera remis ensuite deux Exemplaires dans celle de notredit très-cher et féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des présentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée t ut au long au commencement ou à la fin desdits Livres, foi soit ajoutée eomme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir.

Donné à Paris, le trente-unième jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent vingt-six. Et de notre règne le onzième.

Par le Roi en son Conseil, *Signé* DE ST. HILAIRE.

Regiſtré sur le Regiſtre de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris l'an 31. fol. 345. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 4 Juin 1726.

D. MARIETTE, Syndic.



COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE

Des deux hardis & vaillans Chevaliers nommés VALENTIN & ORSON, Fils de l'Empereur de Grèce, & Neveux du puissant & redouté Pepin, Roi de France.

Comme le très-noble Roi Pepin épousa Berthe, Dame de très-grande renommée & prudence.

CHAPITRE PREMIER.

NOus trouvons ès anciennes Chroniques que le noble & vaillant Roi Pepin prit pour femme Berthe, de grande renommée, sage & prudente, qui en son temps eut & souffrit par envie grande abondance de tribulations, car elle fut chassée de la compagnie du Roi son mari par une fausse vieille envenimée en malice, laquelle vieille pour la première nuitée trouva manière de donner une sienne fille au lieu de la bonne Reine Berthe, elle conduisit cette trahison à maintenir sa fille avec le Roi, au lieu de Berthe, son épouse, lequel Roi eut deux fils d'icelle fille, c'est à savoir, Hauffroi & Henri; qui au temps de leur règne grevèrent fort, & gâtèrent le pays de France, & furent de fier courage, & pleins de mauvaise volonté, ils furent cause que la bonne Reine Berthe fut mise en exil, dont elle eut maintes douleurs & angoisses à souffrir, long-temps elle fut en exil, en passant ses jours en larmes & en gémissemens; mais puis après de sa douloureuse fortune, Dieu le vrai Createur, le vrai Protecteur & défenseur, voulut la bonne dame en son adversité miséricordieusement souffrir, & en tant que Dieu le Créateur du monde, au moyen de plusieurs Barons de France, desirant le bien du royaume, la Reine Berthe fut accordée au Roi, lequel en grand honneur la reçut, & après peu de tems engendra un fils, qui fut le puissant Charlemagne, laquelle après fut chassée du Royaume par les susdits Hauffroi & Henri, ainsi que plus à plein apert en ce Livre; mais je vous veux parler de la manière ci-devant proposée, & du fait & gouvernement du vaillant Valentin & de son frère Orson.

LE Roi Pepin avoit une sœur nommée Bellissant, belle & gracieuse, & bien endoctrinée, elle aimoit le Roi son frère de bon amour, & advint que pour le bruit & renommée d'icelle; laquelle des grands & des petits étoit prisée & aimée pour sa beauté & gracieux parler, manière & contenance qui en elle resplendissoit plus qu'en nulle autre dame, le Roi Alexandre, Empereur de Constantinople, fut épris de son amour, & pour cette cause vint en France avec grand état, accompagné de plusieurs Comtes, qui tous étoient en grande pompe, si ne demeura pas long-temps après sa venue, qu'il fit venir les plus grands Princes & Seigneurs de sa Cour, & leur commanda de se mettre en honorable état, & qu'ils allassent vers le Roi Pepin lui demander en mariage sa sœur Bellissant, laquelle lui fut accordée par le Roi à grande joie & honneur par toute la Cour, tant d'un côté que de l'autre, & la fête menée par les joyeuses nouvelles de l'alliance de

l'Empereur Alexandre, & du Roi Pepin, qui sa sœur lui donna. Les noces furent faites en grand triomphe, & ne faut demander si lors fut des largesses de toutes choses; la fête dura long-temps, puis l'Empereur & ses gens prirent congé de son beau frère le Roi Pepin pour aller à Constantinople avec sa femme Bellissant, le Roi fit habiller ses gens pour accompagner l'Empereur, chacun monta à cheval, & y avoit grande quantité de dames & demoiselles qui accompagnèrent Bellissant; & ceux qui demeurèrent pleuroient son département; le Roi le convoya plusieurs jours, tant qu'ils arrivèrent à un port où ledit Empereur voulut monter sur mer, & prit congé du Roi Pepin, en lui rendant graces plus que je ne vous saurois dire de la bonne réception qu'il lui avoit faite, & entr'autres choses de sa sœur Bellissant, laquelle il lui avoit donné pour femme: à ces mots le Roi Pepin embrassa Alexandre, en lui disant: beau Sire & bon Seigneur, au regard de ma puissance, je ne vous ai pas reçu en triomphe si excellent comme je dusse, mais pourtant je reconnois la gracieuseté de vous qui de mon petit pouvoir vous êtes contenté, & à moi ne sont pas les mercis, mais sont à vous, quand tant vous avez voulu décorer votre personne honorée, que ma sœur avez prise à femme, sachez que d'ici en avant j'ai bonne volonté que nous soyons bons amis. Et quand est de moi, je suis celui qui de ma puissance voudrois le corps & les bien abandonner, pour vous secourir en toute place selon mon pouvoir: puis Pepin vint vers sa sœur Bellissant, & lui dit: belle-sœur, ressouvenez-vous du lieu dont vous êtes issue, & faites en manière que moi & vos amis, & tout le sang royal, puissions avoir de vous joie & honneur: vous allez en pays étrangers de votre nation, gouvernez-vous par sages dames, & vous gardez de mauvais conseils, vous êtes la créature du monde que j'ai plus aimée, si me feroit la mort prochaine, si par nous n'avions bonnes nouvelles. Le Roi Pepin donna beaucoup de bons enseignemens à sa sœur Bellissant, & l'embrassa en pleurant pour son département, & la Dame qui eut le cœur piteux & dolent, répondit peu de chose; car de ses yeux & du cœur soupiroit si tendrement, que le parler lui étoit chose très-forte. Adonc prirent congé les dames & demoiselles, barons & chevaliers tant de France que de l'Empereur; là y eut maintes larmes & soupirs jettés pour la dame, puis le Roi Pepin retourna en France. L'Empereur monta sur mer & eut bon vent tant qu'en peu de temps lui & ses gens arrivèrent à Constantinople, & là fut reçu à grand honneur, dont le récit feroit trop long; mais ne demeura guère que le grand honneur qu'on fit à Bellissant, & la joie que chacun mena fut bientôt changée en pleurs & lamentations pour la dame Bellissant, que par trahison fut en exil.

Comme l'Empereur fut trahi par l'archevêque de Constantinople. CHAP. 2.

EN ce temps, il y avoit un archevêque en la cité de Constantinople, lequel l'Empereur aimoit sur tous, & lui faisoit des biens en abondance, tant il avoit confiance en lui qu'il le fit gouverneur de son hôtel, & son confesseur principal & sur tous ses secrets, dont il eut depuis le cœur dolent; car le faux ingrat non reconnoissant les biens & honneurs qu'il lui avoit faits, & que par chacun jour lui faisoit ledit Empereur, par amour désordonné, fut épris de la puante luxure pour la beauté de la Reine Bellissant, si ardemment qu'un jour il vit la bonne Reine toute seule en la salle parée, il vint auprès d'elle s'asseoir & la commença à regarder en soupirant, dont la dame ne se doutoit point; car il étoit familier de la maison, que jamais personne n'eut cru qu'il eut voulu faire ni penser chose contre l'Empereur. Or, n'est-il point de pire ennemi que celui qui est familier à la maison quand à mal se veut appliquer, combien le montra le faux archevêque, étant assis auprès de la tant-aimée dame, ouvrit sa bouche vénimeuse, & lui dit: Ma chère dame, je suis votre petit serviteur & chapelain, s'il vous plaît ouïr une chose que je veux vous dire, laquelle en

douleur j'ai porté & souffert en mon courage long-temps. Sachez que la beauté de votre corps & plaisance figure, formée & composée outre tout votre commun corps de naturelle opération a ravi & embrasé mon cœur, nuit & jour ne peux penser sinon à vous seulement & qui pis est, je perds le boire & le manger, manière & contenance, quand il me souvient de vos beaux yeux & claire face, si requiers à Dieu qu'il vous inspire volonté de me recevoir pour ami, & que je puisse vous servir & complaire à votre plaisir; car si ainsi est que vous me refusiez pour ami, je n'ai espoir ni confort plus prochain que la mort invoquer. Hélas! dame, vous qui êtes en toute chose renommée, douce, courtoise & débonnaire, ne soyez cause d'abréger ma mort; mais me veuillez octroyer votre amour par tel convenant que je serai loyal & secret en amour plus que ne fut jamais homme. A ces mots déceptifs & pleins de trahison, la dame comme prudente & sage lui répondit: Ha! faux déloyal archevêque, tenté & plein de diabolique volonté, comment oses-tu proférer de ta bouche qui sacrée doit être, paroles tant vilaines, déshonnêtes & abominables contre la majesté Impériale de celui qui a tant doucement t'a nourri & monté en honneur plus qu'a toi n'appartient; d'où te peux venir cette malédiction d'être cause de ma damnation, qui me dois en la sainte foi, en mœurs & conditions enseigner, ainsi que l'Empereur pense & du tout se confie en toi? Ja à Dieu ne plaise que le sang de France dont je suis extraite, & la majesté du puissant Empereur, soit par moi honnie & en rien déshonorée. O faux & maudit homme! regarde ce que tu veux faire, tu me veux dépouiller de tout honneur, mettre en mon corps vergogne vitupérable, & mon ame en la voie de damnation éternelle: délaisse ta folle opinion, à telle fin n'y peux parvenir ni atteindre, & si plus tu en parles, sois certain que je le ferai savoir à mon mari l'Empereur, & lors pourras bien dire que de ta vie feras fait, & pourtant va-t-en d'ici, & n'en parle plus. De telle réponse fut l'archevêque bien courroucé & n'usa plus avant procéder sur le fait, puisqu'il n'avoit l'amour de la dame, & ainsi confus s'en retourna; car oncques elle ne fit nul semblant ni manière qu'il ne put prendre aucun reconfort ni mille espérances de pouvoir parvenir à son attente grandement se repentit de sa folie quand rebuté & refusé se vit de la dame; mais, remède n'y trouva pour sauver son honneur, hors que par trahison; car il se doutoit en lui même que l'Empereur ne fût par la Reine la mauvaise volonté de son courage. Trop-tôt commença la folie, & trop-tard se repentit. Il arrive souvent que le fol penser demeure imparfait.

Comme l'archevêque étant éconduit de Bellissant pour son honneur sauver, machina grande trahison. CHAP. 3.

ADonc en pensée & souci trop parfait & envieux pour l'archevêque, doutant que l'Empereur ne le fasse mourir pour sa fausse trahison, laquelle contre sa seigneurie & magnificence il avoit commise, il pensa de sauver son honneur au mieux qu'il pourroit, & tant fit que sa malédiction en couvrit en feignant & dissimulant que à son pouvoir il vouloit & desiroit le bien & honneur de l'Empereur: le jour de l'ascension de notre Seigneur, il vint devers l'Empereur, le tira à part & lui dit: O très-haut Empereur, je reconnois les grandes graces que vous m'avez données & octroyées, & fait que par vous je suis à honneur monté plus qu'à moi n'appartient, & si m'avez fait, moi indigne & insuffisant, maître & gouverneur de votre maison & du tout à moi vous confiant plus qu'en nul autre de votre Cour, si dois être en place où je souffre votre état être diffamé, & votre renommée mise en bas; car ainsi me soit Dieu propice que j'aimerois le plus cher devant tous de me soumettre à subite mort & finir mes jours, que voir ou ouïr devant ma présence langages & paroles, qui à votre honneur & seigneurie fussent mal convenables, si me veuillez ouïr réciter un cas qui grandement touche votre honneur & état. Sire, il est vrai que Bellissant votre femme, sœur du Roi Bepin de France, laquelle

vous avez prise & honorée pour votre femme & épouse, ne vous tient pas foi ni loyauté, comme elle doit; car elle aime autre que vous, & vous êtes déloyal, mais tant y a que je ne veux pas nommer celui qui de votre femme fait sa volonté; car vous savez que je suis prêtre sacré. Il est vrai que vérité de cette chose m'est venu en confession, si ne le dois ni je ne veux pas réciter en manière que je vous nomme celui qui tel déshonneur vous pourchasse; mais que tant vous me veuillez croire, qu'en toute la cour n'y a plus dissolue & déshonnête femme que la vôtre, qu'à tant d'honneur vous tenez, dont votre corps est en danger & péril; jà elle vous pourchasse nuit & jour manière de vous faire mourir, afin de mieux faire sa volonté, & pourtant que je suis tenu de vouloir votre profit & honneur garder je vous fais savoir que vous vouliez aviser le plus secrettement que faire le pourrez à votre honneur, autrement je tiens votre honneur perdu, & votre personne déshonorée, car trop est grande infameté entre les princes que vous cuidiez avoir épousé la sœur du Roi de France, pour la fleur de beauté, prudence & noblesse, & vous en avez une mauvaise qui de votre vie est ennemie & votre mort desirée, à laquelle chose me veuillez remédier au mieux que vous pourrez pour votre honneur garder. Quand l'Empereur entendit parler le traître archevêque, ne faut pas demander s'il en fut en son cœur très-amèrement courroucé. Car quand l'homme aime fort une chose de tant plus est-il dolent quand on lui en rapporte mauvaises nouvelles. L'empereur crut de léger les paroles du faux archevêque, car en lui avoit sa confiance plus qu'en nul homme vivant. Il crut trop de légers, parquoi inconvéniens puis après en sont venus. C'est grand danger aux Princes que de croire de léger. L'Empereur ne répondit rien, car il fut tant épris de courroux, qu'il perdit manière & contenance, & s'en alla parmi le Palais gémissant, & jetant soupirs angoisseux qui ne le tient pas tant, & ne peut son ire restreindre ni atremper; mais entra sans parler ni faire nul semblant dedans la chambre de la dame Bellissant, & sans dire mot ni à dames ni à à demoiselles, cruellement & de fier courage vint prendre la belle dame Bellissant, & par les cheveux la jeta à terre si rudement que de la face merveilleusement le sang jaillit. Adonc la dame se mit à crier & à pleurer très-fort. Hélas! mon cher Seigneur, quelle chose vous ment de me frapper & battre si outrageusement; car onques en joue de ma vie ne vous fis que tout honneur & loyal service de mon corps. Ha! putain, dit l'Empereur, je suis trop bien informé de votre vie que maudite soit l'heure & le jour que de vous premier me vint la connoissance: si la frappa de rechef si grand coup qu'elle perdit la parole, & cuidèrent toutes les dames & demoiselles qu'elle fut morte, & firent un cri si très-haut que les barons & chevaliers de la cour l'ouïrent; si vinrent en la chambre dont les uns levèrent la Reine Bellissant, & les autres prirent l'Empereur, en parlant à lui en telle manière: Hélas! Sire, comment avez-vous si cruel courage de vouloir défaire si vaillante & noble dame, qui tant est de tous cher-aimée, en laquelle ne fut onques vu ni apperçu blâme ni déshonneur? pour Dieu, Sire, soyez un peu plus attrempé & modéré; car à tort & sans cause, entreprenez cette querelle contre la bonne dame. N'en parlez plus, dit l'Empereur, je sais bien comme la chose va. Et qui plus est, je suis délivéré totalement de la mettre à mort, & si nul d'entre vous me dit le contraire je lui ferai perdre possessions & héritages. A ces mots parla sage baron de l'Empereur, & lui dit: Sire, avisez & considérez ce que vous voulez faire, vous savez que la dame que vous avez épousée est sœur du Roi de France, nommé Pepin, lequel est puissant & de grand courage, & devez fermement croire que si vous faites à sa sœur Bellissant outrage ni vilainie, il est homme pour se venger par telle façon que trop de dommage pourroit porter en ce pays, & pourrions mourir maintes nobles personnes & vaillans Seigneurs, & vous-même en exil & en grand honte, dont ce seroit pitié, d'autre part la

bonne dame est grosse d'enfant comme vous voyez. Si est péril avoir de la frapper si rudement. Après ces paroles, la dame se jeta à genoux devant l'Empereur, en parlant à lui en pleurant, & lui dit en cette manière :

Hélas ! mon Seigneur, ayez pitié de moi ; car oncques en jour de ma vie mal ni vilainie je ne voulus faire ni penser ; & si vous n'avez pitié de moi, veuillez au moins avoir pitié de l'enfant que je porte en mon ventre, car je suis enceinte de votre fait, dont Dieu par sa grace me doit en joie délivrer. Hélas ! Sire, je vous requiers que dans une tour me fissiez mettre & enfermer tant que le temps sera venu que je délivre & enfante, après mon enfantement faites de mon corps ce qu'il vous plaira. Ces paroles disoit la dame en larmoyant des yeux & soupirant du cœur, car bien avoit le cœur dur qui se savoit tenir de pleurer ; mais l'Empereur, qui, par le maudit archevêque fut déçu & courroucé au cœur, n'eut oncques pitié de sa femme, mais cruellement lui répondit : Fausse putain désordonnée, d'autant que tu es grosse d'enfant, je me dois peu réjouir ; car je suis tant de ton gouvernement informé, que je n'y ai rien, & que déloyalement tu t'es abandonnée à d'autre qu'à moi.

Quand ils virent que l'Empereur ne vouloit point son ire appaiser, tous par le commun accord le menèrent hors de sa chambre, & le plus doucement qu'ils purent le tinrent en paroles en lui remontrant sa grande faute, & la dame demeura en sa chambre, qui de sang avoit la face teinte & souillée. Alors les dames qui étoient avec elle lui apportèrent de l'eau claire pour se laver. Et à cette heure son écuyer, nommé Blandimain, entra dedans sa chambre, & quand il la vit, il commença à pleurer, en lui disant : Ha ! madame, je vois bien que maintenant vous êtes trahie, je prie Dieu que maudite soit la personne qui ce mal vous a pourchassé. Pour Dieu, ma très-douce dame, prenez un peu de réconfort, & si vous voulez, je vous remenerai en France, vers le Roi Pepin, votre frère, qui me donna à vous pour servir en vos nécessités, laquelle chose je voudrois faire de ma petite puissance, croyez mon conseil, & nous retournerons en votre pays ; car vous devez être sûre que l'Empereur vous fera brièvement mourir à grande honte & déshonneur. Lors répondit la dame : Hélas ! Blandimain, mon ami, trop me seroit chose vitupérable & déhonnête de m'en aller en telle manière sans autre délibération, & pourroit-on croire de léger, que l'Empereur auroit raison, & que je serois coupable du fait. Et pource j'aime mieux mourir de mort que de blâme recevoir du fait dont je suis innocente, & sans cause assurée. Lors l'Empereur, qui fut par le moyen des barons un peu modéré de son ire, envoya quérir Bellissant, sa femme, laquelle amena devant lui. Et quand il la vit, le cœur lui tremoloit de deuil de ce qu'il ne l'osoit faire mourir pour doute du Roi Pepin son frère, & par de rudes paroles lui dit : Putain & mauvaise femme, par vous est mon honneur vitupéré, si jure à Dieu que si ne fût pour l'amour de votre frère le Roi Pepin, je vous ferois ardre & brûler au feu ; mais pour l'amour de lui, sera votre vie prolongée pour le présent. Si vous fais savoir qu'à cette heure je vous bannis de mon pays & Empire, vous commandant expressément que demain vous partiez de ma cité, car si plus je vous y vois jamais, n'aurez répit que mourir ne vous fasse ; si fais commandement à tous ceux de mon pays, que nul ne soit si hardi de vous accompagner ni convoyer, fors seulement votre écuyer Blandimain, que vous amenâtes de France, & allez où vous voudrez à votre aventure, car jamais à mon côté ni à mon lit ne coucherez. Incontinent après le commandement de l'Empereur qui fut soudain, la Reine Bellissant & son écuyer Blandimain montèrent à cheval & vinrent à la ville ; & là fut des Seigneurs & Dames, & tout le menu peuple, tant de grands comme de petits, fait grandes pleurs & lamentations en si grand nombre que telle chose ne fut oncques vu ni ouie. Chacun couroit à la porte recommander à Dieu la bonne dame, qui par l'arche-

vêque est si piteusement déchassée, & au sortir de la cité fut le cri si grand & piteux, que c'étoit pitié de l'ouir. Or s'en va Blandimain, qui menoit & conduisoit la dame Bellissant, & ont pris le chemin à tirer vers le noble pays de France. Et quand elle fut hors des murs de la cité, & qu'elle se vit aux champs pauvrement ornée, & comme personne infâme & vilainement déchassée, pensa d'où elle étoit issue, & à la haute magnificence impériale où elle avoit été mise après, pensant à la misérable & dolente fortune qui étoit si soudainement tournée sur elle.

Hélas! pourquoi tarde la mort? qu'elle ne vienne à moi pour ma vie abréger, & mes angoisses & mes douleurs mettre à fin? Hélas! de malheurs suis-je née; car de toutes les malheureuses je suis la nompareille. Or sont toutes mes joies menées en tristesses, & mes ris en pleurs, & mes chants en soupirs convertis. Au lieu de robe de drap d'or & de pierres précieuses de valeur inestimable, de quoi soulois être parée, je suis comme une femme publique d'injures vitupérée & déshonorée de toutes parts, si me convient le demeurant de ma misérable vie dolente couvrir mes habits de larmes qui mes jours feront finir. O vous! pastourelles des champs, considérez ma grande douleur, & pleurez mon triste exil. Or plût à Dieu que je fusse d'aussi basse condition & état descendue que le plus pauvre du monde! du moins je n'aurois nul regret de me voir en telle pauvreté. Hélas! pourquoi m'éclaire le soleil, & pourquoi me soutient la terre, car je n'ai besoin que de la fontaine dangereuse de tristesse & angoisse pour donner à mes yeux force & abondance de larmes! car il n'est pas en ma puissance humaine & corporelle de ma tristesse langoureusement & suffisamment pleurer. O fausse trahison! si te dois bien de cœur maudire; car par toi je suis aujourd'hui la plus dolente créature qui soit vivante sur terre. Hélas! mon frère Pepin, Roi de France, que ferez-vous de cette dolente? Il vous eût mieux valu que je n'eusse jamais été enfantée ni mise sur la terre. En faisant cette dure complainte, la dame demeura pâmée sur le chemin, & peu qu'elle ne tombe à terre mais Blandimain s'approcha pour la soutenir, & lui dit: Hélas! madame, prenez en vous confort, & ne veuillez entrer en tel désespoir, & ayez en Dieu ferme confiance; car comme vous êtes innocente, sachez qu'il gardera votre bon droit. Alors il avisa une très-belle fontaine vers laquelle il mena la dame, & au plus haut lieu la fit asseoir pour se reposer un peu & prendre courage. Et si lairrai à parler d'eux, & vous parlerai de l'archevêque qui fut persévérant en sa malice damnable & diabolique.

Comme l'archevêque se mit en habit de chevalier, & monta à cheval pour poursuivre la dame Bellissant, laquelle étoit bannie.

CHAP. 4.

Et quand l'archevêque vit que la dame étoit partie, il pensa qu'il iroit après, & que d'elle feroit sa volonté, il laissa camail & aumusse, & comme irrégulier & apostat, ceignit l'épée & monta à cheval, & frappa des éperons; tant chevaucha qu'en peu de temps il fit beaucoup de chemin, & demandoit nouvelles de la dame à ceux qu'il rencontroit, & on lui disoit le chemin qu'elle tenoit. Tant chevaucha le traitre, qu'il entra en une forêt fort longue & fort large, si prit le grand chemin & s'efforça de chevaucher, & quand il eut un peu cheminé, il apperçut la dame avec Blandimain, qui étoit auprès de la fontaine où elle étoit descendue pour se rafraîchir & reposer; car lassée & pesante étoit pour les pleurs & gémissemens dont son cœur étoit rempli, & Blandimain la reconfortoit de son pouvoir.

Adonc l'archevêque tira devers eux, & apperçu la Reine Bellissant qui ne le connut point, parce qu'il portoit l'habit dissimulé; mais s'étant approché, elle connut bien. Hélas! dit-elle, Blandimain, or vois-je venir vers nous le faux homme, c'est l'archevêque qui est cause de mon exil. Hélas! j'ai grand peur qu'il ne me veuille faire vilainie. Dame, dit Blandimain, n'ayez doute de lui, car

car s'il vient pour vous faire mal ni déplaisir, je mettrai mon corps pour le vôtre, & vous défendrai jusques à la mort. Lors l'archevêque arriva & mit pied à terre, puis salua la dame, disant : Très-chère dame, j'ai tant fait en peu de temps près l'Empereur qui vous a déchassé, qui sera de vous voir bien joyeux, & sérez en votre premier état remise & mise au plus grand triomphe & honneur que jamais fûtes, & pourtant pensez-y, car je le fais pour votre honneur & profit.

Or dit la dame, déloyal & cruel adversaire de tout honneur impérial ; je dois bien avoir cause de te haïr, quand par ta fausse malice tu as donné à entendre à l'Empereur que je me suis misérablement abandonnée, & pour cette cause il m'a privée de tout honneur royal & impérial. Tu m'as mise en chemin & en danger d'user & finir mes jours en douloureuse tristesse, car il n'y a au monde plus dolente femme que moi. Dame, dit l'archevêque, délaissez telles paroles, car par moi il ne peut que tout bien venir; car je suis bien puissant pour votre douleur, & déconfort mener en une joie & liesse plus que jamais vous ne fûtes. En disant ces paroles, il s'inclina vers la dame pour la baiser, & Blandimain saillit sur l'archevêque, & lui donna si grand coup qu'il le jeta à terre, & lui rompit deux dents de la bouche. Adonc ledit archevêque se leva & fut fort dolent & tira son épée, & Blandimain prit un glaive qu'il portoit & saillirent l'un sur l'autre, tant que tous deux furent fort navrés. Et ainsi qu'ils se combattoient arriva vers eux un marchand, lequel de tout loin qu'il les vit s'écria Seigneurs, délaissez votre débat, & me veuillez compter d'où la chose procède, & saurai de vous deux lequel a tort ou droit. Sire, dit Blandimain, laissez-nous faire la bataille, car je ne ferai pas la paix avec celui-ci. Hélas! dit la dame, veuillez nous secourir, car voici le faux prêtre maudit, qui mon honneur veut tollir à force & outre mon courage, c'est l'archevêque damné qui d'avec l'Empereur a tort me fait partir, & par faux langage de sa compagnie expulser. Quand le marchand entendit la dame, il en eut grande pitié, & dit à l'archevêque : Sire, laissez votre entreprise & ne touchez la dame, car vous pouvez savoir que si l'Empereur étoit averti de votre fait, il vous feroit honteusement mourir.

Et quand l'archevêque entendit le marchand, délaissa la bataille & se prit à fuir parmi le bois, car il fut dolent de ce qu'il le connût, parce qu'il pensoit bien faire sa volonté de la dame ; mais qu'il entreprît chose dont la fin en fût découverte comme en sera dit. Après le départ de l'archevêque, la dame demeura au bois sur la fontaine triste & dolente, & Blandimain qui étoit fort blessé. Alors le marchand lui dit : Hélas! madame, je vois bien que par le traître archevêque vous avez été dechassée de la compagnie de l'Empereur. Dieu me fasse tant vivre, qu'une fois je le puisse accuser de ce fait, & sa mort pourchasser; dame, adieu vous dis, qui reconfort & patience vous veuille donner : & Blandimain le remercia doucement, après il monta la dame à cheval, puis monta sur le sien ; s'en allèrent en une maison qui étoit auprès de-là, où ils se tinrent sept ou huit jours pour guérir Blandimain, & quand il fut reposé & qu'il put marcher, ils se mirent en chemin vers le bon pays de France ; & commença la dame à jeter de grands soupirs & complaintes, en disant : Helas! Blandimain, mon ami, que pourra dire mon frère le Roi Pepin & tous les seigneurs de ma piteuse aventure ? quand ils sauront que pour fait dissolu & déshonnête, je suis de l'Empereur & de la contrée de Constantinople séparée, & comme femme publique, à tout le monde abandonnée. Hélas! or suis-je certaine que mon frère croira que du fait je suis coupable, si me fera mourir à honte, car il a le courage inhumain. Dame, dit Blandimain, de ce n'ayez doute ; car ce n'est pas chose à croire de léger : votre frère est sage & discret; il est fourni de bon conseil pour prendre garde à cette matière, ayez confiance en Dieu le Créateur, car il vous confortera & votre bon droit gardera : en de-

visant de ces choses, ils chevauchèrent tant qu'après qu'ils eurent passé plusieurs pays sauvages & divers royaumes, duchés & comtés, arrivèrent en France, & passèrent à Orléans pour aller à Paris, où le Roi se tenoit. Lors entrèrent en une forêt moult grande, qui est à trois lieues d'Orléans, en laquelle il advint piteuse aventure à dame Bellissant.

Comme Bellissant enfanta deux enfans dans la forêt d'Orléans, dont l'un fut appelé Valentin & l'autre Orson, & comme elle les perdit. CHAP. 5.

Ainsi Bellissant fut dans la forêt chevauchant, & étoit enceinte comme il vous a été dit. Or advint que le temps de son enfantement approcha, elle se mit à pleurer fort tendrement. Lors Blandimain lui demanda : Madame, qu'avez-vous, que vous vous plaignez tant? Hélas! Blandimain, dit la dame, mettez le pied à terre & me descendez à bas & pensez diligemment d'aller quérir quelque femme, car le temps est venu que je dois enfanter, & ne puis plus attendre. Blandimain descendit, & puis mit la dame au pied d'un haut arbre, lequel il choisit pour mieux connoître la place où il la laisseroit, puis monta à cheval & chevaucha tant qu'il put pour avoir une femm qui vint pour secourir la dame, laquelle demeura seule & sans compagnie. Lors par la grace de Dieu fut délivrée, & fit tant par son secours, que dans la forêt elle enfanta deux fils; mais ils ne furent pas sitôt venus sur la terre que la dame souffrit grande peine comme vous saurez. Quand la dame eut les deux enfans de son ventre mis hors & produits au monde, ainsi qu'elle étoit seule dessous l'arbre couché, il vint devers elle une grosse ourse velue & horrible, faisant de grands cris & effrayée, s'approcha d'elle, & prit entre ses dents un de ses deux enfans, & parmi le bois s'enfuit. Lors la dame fut fort dolente, & non sans cause, & d'une voix foible & basse, commença pitoyablement à crier; & à ses deux pieds & à ses deux mains s'en alla par le bois après la trop cruelle bête qui son enfant emportoit. Las! peu lui vaut la poursuite, car elle ne verra jamais son enfant tant que par un divin miracle lui soit rendu. Tant chemina la noble dame parmi la forêt en pleurant pour son fils, & tant fort se travailla d'aller après, forte maladie la prit & demeura pâmée, contre terre se coucha comme femme morte. Je vous laisserai à parler d'elle, & vous parlerai de l'autre enfant qui demeura tout seul. Il advint en ce temps que le Roi Pepin partit de Paris accompagné de plusieurs grands seigneurs, barons, ducs, comtes & chevaliers pour aller à Constantinople voir sa sœur Bellissant, se tira devers Orléans, & tant chemina qu'il entra dans la forêt où étoit sa sœur Bellissant accouchée, mais rien n'en fut pour cette fois. Or le Roi Pepin passant par la forêt avisa dessous le haut arbre l'autre fils de Bellissant tout seul, qui dessus la terre gissoit. Si chevaucha cette part & dit : Belle trouve & belle rencontre, regardez comme voici un bel enfant. Sire Roi, dirent les barons, vous dites vérité. Or, dit le Roi, je veux qu'il soit nourri à mes dépens tant que Dieu lui donnera vie, & qu'il soit gardé bien soigneusement, car s'il vient en âge je lui ferai largement du bien. Adonc il appela un sien écuyer, & lui bailla charge de l'enfant, en lui disant : prenez cet enfant & le portez à Orléans & le faites baptiser, & lui cherchez une bonne nourrice, & faites qu'on pense de lui au mieux qu'il sera possible. Bien droit avoit le Roi Pepin si de l'enfant il étoit amoureux, car il étoit son neveu, mais il ne le savoit pas. Adonc l'écuyer prit l'enfant ainsi que le Roi Pepin lui avoit commandé, & le porta à Orléans & le fit baptiser, lui donna son nom, & le fit nommer Valentin, car tel étoit le nom de l'écuyer, puis demanda une nourrice, & fit panser l'enfant ainsi qu'on lui donna en charge. Le Roi chevaucha toujours outre par la forêt : il avoit grand desir d'être en la cité de Constantinople pour voir Bellissant sa sœur, que tant il aimoit; ainsi que le bois passoit, il rencontra Blandimain, lequel menoit une femme, si connut le Roi. Après le salut fait, le Roi lui dit : Blandimain, beau sire, dites-nous nouvelles de Constantinople, & entr'au-

tres choses, dites-moi comment se porte Bellissant, ma sœur. Cher Sire, dit Blandimain, quand au regard des nouvelles, à peine vous en saurois-je dire de bonnes, car à trop de mal votre sœur Bellissant, par la trahison du faux langage d'un archevêque, qu'elle a été de l'Empereur chassée & bannie hors de son pays; car tant loin a donné l'archevêque des fausses paroles à entendre, que si ce n'eût été les Seigneurs du pays, qui votre fureur ont douté, l'Empereur l'eût fait pendre & mourir devant tous. Blandimain, dit le Roi Pepin, qui étoit fort dolent, & de tant tiens-je l'Empereur fol qu'il n'a fait mourir ma sœur; par le Dieu tout-puissant, si présente je la tenois, jamais de mort elle ne sauroit réchapper, que de mauvaise mort ne la fisse mourir. Or, avant Seigneurs, disoit-il, notre voyage est fait, retournons à Paris, car ne veux pas aller plus outre. Je sais trop de nouvelles de ma sœur sans en plus demander. Après par l. s tourna la bride de son cheval pour s'en retourner, menant grand deuil en son courage, & lui-même se prit à dire: O vrai Dieu tout-puissant! souvent l'homme est déçu par femme; or suis-je bien venu au contraire de mon intention, moi qui de ma sœur Bel i a cuidois une fois avoir toute joie & plaisir, & l'Empereur Alexandre être à moi secourir & tenu cher. Et par elle je suis grandement diffamé & mis en grand déshonneur. Et en cette mélancolie si grande chevaucha le Roi Pepin longuement, tant qu'il arriva à Orléans. Adonc Blandimain, qui bien connut le courage du Roi Pepin, pour doute de la dame ne lui déclara plus rien; si s'en retourna vers l'arbre où il l'avoit laissée, mais il ne la trouva point, dont il fut marri & de grand courroux plein il descendit, lia son cheval & commença à chercher par le bois, & tant alla qu'il trouva la dame sur la terre, qui éplorée étoit, tant lasse pour son enfant qu'elle ne pouvoit parler qu'à trop grande peine, & Blandimain l'embrassa & la mit sur ses pieds, puis lui demanda: hélas! qui vous peut avoir ici amenée? Ha Blandimain! dit-elle, toujours croît ma douloureuse fortune & ma double tristesse. Vrai est que quand vous me laissâtes, vint vers moi une ourse qui un de mes enfans emporta, & me mis après dedans le bois pour lui cuider ôter, mais je ne sus retourner à l'arbre où j'ai laissé mon autre enfant. Dame, dit-il, je viens du pied de l'arbre, mais je n'ai pas trouvé d'enfant, & si ai regardé de toutes parts. Quand la dame ouït Blandimain, elle mena plus grande douleur que devant, derechef se pâma, & Blandimain la leva, qui de grande pitié se mit à pleurer & la mena vers l'arbre où elle avoit laissé l'enfant; mais quand elle ne le trouva point, elle jeta de si grands soupirs & pitoyables, qu'il sembloit que cœur de son ventre pût sortir. Hélas! dit-elle, or n'est-il au monde de plus dolente, de plus déconfortée femme que je suis, car de tout en tout je suis vuide de joie, plaisir & liesse, & suis pleine de toute douleur, comblée de misère & tristesse intolérables, de tribulations aggravées, & entre toutes les désolées la plus déconfortée. Hélas! Empereur, vous êtes cause de ma mort avancer, à tort & sans cause par mauvais conseil de votre compagnie m'avez priviée, car sur mon ame oncques jour de ma vie de mon corps je ne fis faute. Or, ai-je perdu vos propres enfans légitimes & de sang royal issu, par lesquels j'espérois une fois être vengée. Vienne la mort à moi pour ma langueur mettre à fin, car m'est plus agréable la mort que languir & vivre en tel martyr. Quand Blandimain vit la dame si déconfortée il la reconforta le plus doucement qu'il put, & la fit bien panser, saigner & garder jusqu'à ce qu'elle fût bien guérie, saine & en bon point, & que de ses gémissemens & pleurs elle fût un peu appaisée; car il n'est si grand deuil qu'avec le temps on ne mette en oubli. Adonc Blandimain l'écuyer, commença à dire à la dame comme il avoit trouvé le Roi Pepin son frère, lequel lui avoit demandé des nouvelles; qu'il étoit irrité & courroucé contre elle, si lui dit:

Dame, j'ai grand doute que devers le Roi votre frère ne soyez mal venue, car aussitôt qu'il sut que l'Empereur vous a dejettée d'avec lui, il a montré semblant d'être contre vous

tant courroucé, ainsi comme celui qui de trop léger veut croire que la faute soit de vous. Ha Dieu! dit la dame, or m'est avenu la chose que plus je doutois. Bien plus à cette heure dire que de toutes parts me survient & environne douleurs & angoisses quand d'avec l'Empereur Alexandre, mon époux, sans cause & sans raison suis déchassée; jamais à Paris je ne retournerai, mais m'en irai en pays étranger, si loin que nul n'aura connoissance de mon fait, ni ne saura où je suis: si mon frère, le Roi Pepin, me tenoit, il me feroit mourir, car il me vaut mieux son ire & sa faveur éviter que d'attendre la mort. Dame, dit Blandimain, ne pleurez plus, vous êtes sûre que jamais je ne vous laisserai jusques à la mort, mais je suis délibéré de vivre & mourir avec vous, & de vous tenir compagnie là où votre plaisir sera d'aller. Blandimain, dit la dame Bellissant, allons à notre aventure; je vous remercie de votre bon vouloir, car du tout en vous je me fie. Ainsi se sont mis en chemin la dame & Blandimain, lesquels tous deux ne sont pas joyeux, mais chargés d'angoisses. Je laisserai à parler d'eux pour le présent, & dirai de l'ourse qui emporta lenfant parmi le bois.

De l'Ourse qui emporta l'enfant de Bellissant parmi le bois.

CHAPITRE 6.

L'Ourse qui avoit pris un des enfans de Bellissant ne le dévora pas, mais le porta en sa tanière en une fosse profonde & obscure qui étoit sans clarté, en laquelle il y avoit quatre oursons forts & puissans. L'Ourse jeta l'enfant parmi ses oursons à manger; mais Dieu, qui jamais ses amis n'oublie, montra évident miracle; car les oursons ne lui firent nul mal, mais de leurs pattes velues commencèrent à le piquer doucement. Et quand l'ourse vit ses petits ne le vouloir dévorer, elle fut fort amoureuse de l'enfant, tant que parmi les oursons le garda un an entier, si fut l'enfant pour cause de la nourriture de l'ourse tout velu comme une bête sauvage. Si se prit à cheminer parmi le bois, & devint grand en peu de temps, & commença à frapper les autres bêtes de la forêt, tant que toutes le doutoient fort & fuyoient devant lui, car si terrible étoit qu'il ne craignoit & n'avoit de rien peur: en tel état, menant vie de bête, & fut l'enfant l'espace de quinze ans, qu'il devint fort grand & puissant, tant que nul n'osoit passer par la forêt, bêtes, hommes, il abattoit & mettoit à mort; il mangeoit la chair toute crue comme bête, & vivoit de vie bestiale & non pas humaine. Il fut appelé Ourson, pour cause de l'Ourse qui le nourrit & allaita, & le poil avoit ainsi comme un Ours. Tant fit de mal parmi le bois, & tant fut redouté, que nul, tant fût hardi ni vaillant ne passoit parmi la forêt, que grandement ne doutât à rencontrer ledit homme sauvage; si fut accru le bruit de lui, que ceux du pays d'environ à force & puissance le chassèrent pour le prendre; mais rien n'y vallut chose qui contre lui fût faite, car il ne doutoit filets ni glaive; mais tout rompoit & mettoit en pièces devant lui. Or est-il dans la forêt menant une vie de bête sauvage, sans nul drap vêtir & sans paroles dire, & sa mère Bellissant, qui pensoit bien les avoir perdus, s'en alla comme femme déconfortée par le pays à l'aventure, & Blandimain la conduisit & conforta tant qu'il put. La dame avoit toujours regret des deux enfans, car perdus les a, & pria souvent Dieu que ses deux enfans pussent se sauver, car en plusieurs lieux passèrent Blandimain & la dame, & tant allèrent par terre & par mer, qu'ils arrivèrent au port de Portugal, sur lequel étoit un fort château, & en icelui château demeuroit un Géant si grand, si horrible & puissant, que nul cheval, tant fût-il fort, ne le pouvoit soutenir, & avoit nom Ferragus. Or advint qu'icelui Ferragus étoit hors du château, & vint sur le pont pour demander tribut aux passans comme de coutume avoit de prendre sur chacun navire: il entra dans le navire où étoit Bellissant, qui étoit fort garni de plusieurs marchandises. Et quand il avisa Bellissant qui étoit tant belle, il la prit par la main & la mena en son château devers sa femme, car il étoit marié à une dame plaisante & belle; Blandimain alla après la dame que le Géant Ferragus emmenoit à grand honneur &

ſans lui vouloir faire vilenie, ſi la préſenta à ſa femme, laquelle la reçut volontiers, & eut grande joie de ſa venue pour la gracieuſe contenance qu'elle voyoit en elle, le géant commanda à ſa femme que Belliſſant fut bien chèrement gardée comme ſon corps, & auſſi Blandimain ſon écuyer. Elle fut tenue à grande joie au château, car bien étoit appriſes, en bonnes mœurs & ſcience, & bien ſavoit parler, & honnêtement ſe gouverner entre les grands & les petits. Et quand de ſes enfans avoit ſouvenance elle pleuroit en ſon cœur, mais la femme du géant la réconfortoit toujours, & deſſus toutes perſonnes la tenoit auprès d'elle, car elle l'aimoit de ſi grand amour, que ſans elle ne pouvoit ni boire ni manger. Long-temps elle fut au château de Ferragus, ſi vous laiſſe à parler, & vous dirai de l'Empereur & du faux archevêque.

Comme par le conſeil de l'archevêque furent élevées nouvelles coutumes en la cité de Conſtantinople, & comme la trahiſon fut connue.

CHAPITRE 7.

Après que l'Empereur Alexandre eut dechaſſé vitupérablement ſa femme Belliſſant hors de ſa compagnie, fit pluſieurs pitoyables regrets pour elle & s'en repentit en ſon courage, mais le mauvais archevêque l'entretenoit toujours en ſa folle opinion, & l'Empereur le croyoit & tant lui donna de puiſſance & autorité ſur les autres, que ce qu'il commandoit étoit fait, tant eut le gouvernement & ſeigneurie qu'il mis ſus & leva en la cité de Conſtantinople coutume & uſages contre droit & raiſon. Or advint qu'en la cité étoit une foire laquelle on tenoit environ le quinzième jour de Novembre, & de pluſieurs pays venoient les marchands à cette foire, & quand le jour fut venu qu'on la devoit tenir, la ville fut toute pleine de marchands de divers pays & pluſieurs contrées.

Là fit garder l'Empereur la foire comme de coutume étoit, & bailla la garde à l'archevêque, qui, pour l'accompagner, fit armer deux cents compagnons, leſquels partirent de la ville pour garder ladite foire. Et en icelle foire fut préſent le marchand dont j'ai fait mention, c'eſt-à-dire, celui qui trouva Blandimain, qui avec l'archevêque ſe combattit; lequel archevêque bien le connut: mais il ne fit nul ſemblant, car trop doutoit que ſa fauſſeté ne fût connue. Très-volontiers il l'eût fait mourir, mais il n'avoit point de puiſſance ſans trop grand ſcandale. Ce jour ledit marchand qui fut garni de draps d'or & de ſoie vendit & livra plus que nul des autres, pourquoi à la fin de la foire l'archevêque envoya devers lui un Sergent, pour demander le tribu dequoi il étoit tenu pour cauſe de la vendition de ſa marchandiſe. Lors le ſergent vint à lui & lui dit: Sire marchand, il vous faut payer deux deniers pour ce que vous avez vendu, car ainſi eſt-il ordonné. Or va, dit le marchand, que mal puiſſe advenir à celui qui telle coutume a miſe, c'eſt le faut déloyal que Dieu maudit, car long-temps y va de mourir doit honteuſement. Et quand le marchand eut ainſi diffamé l'archevêque, le ſergent leva le bâton, & en frappa le marchand ſur la tête ſi grand coup que le ſang en ſortit. Quand le marchand ſe ſentit frapper, il tira ſon épée & frappa le ſergent ſi fort, qu'il l'abattit tout mort. Lors ſe leva grand bruit du peuple par toute la foire, en telle manière que les autres ſergens prirent le marchand & le menèrent devant l'archevêque, lequel le vouloit incontinent faire mourir, mais le marchand qui ſage fut & bien aviſé demanda la loi, c'eſt-à-dire, qu'il vouloit être ouï en ſes raiſons & défenſes, & la juſtice lui octroya. Adonc l'archevêque le fit mener devant l'Empereur, car grande volonté avoit de le faire juger à mort, mais en deſirant la mort d'autrui il pourchaſſe la ſienne comme vous ſaurez. L'archevêque fit préſenter ledit marchand au palais; ce fut l'Empereur qui commanda au Juge de ſe mettre en chaire, & l'archevêque fit par un avocat rigoureuſement propoſer contre le marchand en l'accuſant du meurtre qu'il a fait, & de la grande injure

qu'il avoit contre la révérence de l'archevêque. Quand le propos fut fait contre le marchand à deux genoux se jetta devant la majesté de l'Empereur, & lui commença à dire : Très-haut & excellent Prince, s'il vous plaît, de votre bénigne grace me donner audience, car devant tous les Barons, je vous dirai chose qui est de grande importance & dont votre honneur est chargé ; Marchand, dit l'Empereur, or parlez sûrement, car je vous en donne permission. Sire, dit le marchand, mandez que les portes de votre palais soient closes, afin que nul ne puisse sortir ; ce qui fut fait, puis le marchand dit devant tous hautement : Seigneurs, barons & chevaliers qui désirez, & devez aimer l'honneur du triomphant Empire, entendez à mon parler. Le temps est venu que la trahison du mauvais archevêque que vous voyez ici, doit être connue & déclarée publiquement devant vos révérences. Hélas ! Sire Empereur, c'est le méchant homme par qui votre femme a été à tort de vous chassée, lui qui plus devoit votre honneur garder vous a mis en déshonneur, & un jour en requit la dame Bellissant, laquelle comme sage & prudente le refusa, & quand ce pervers Prêtre entendit que la dame ne feroit pas à sa plaisance pour doute que son péché me fut découvert, il a tant fait par les fausses paroles qu'il vous a donné à entendre que votre femme Bellissant vous étoit déloyale ; & qu'elle s'étoit abandonnée à un autre qu'à vous, laquelle chose sauf honneur de votre révérence & de tous les Seigneurs qui sont, il a menti comme faux & infidèle, & si pour plus grande approbation de ce cas vous me demandez comme je le fais & que la vérité m'a déclarée.

Je vous dirai qu'un jour après bientôt que votre femme fut bannie de votre pays, en chevauchant parmi un bois, j'ai trouvé celui irrégulier & apostat qui étoit en arme & en habit dissimulé, qui est une chose contre Dieu & en l'ordonnance de sa vocation, en icelui bois auprès d'une fontaine avoit assailli Blandimain, lequel conduisoit la dolente Bellissant votre femme.

Et comme je vis leur débat, je commençai à dire : Messeigneurs, laissez votre débat en paix, & la dame qui pitoyablement pleuroit, me commença à dire : Marchand, mon ami, veuillez me secourir à l'encontre de ce faux & traître & méchant archevêque, qui à force & contre mon courage me veut tollir & ravir mon honneur. Hélas ! c'est lui par qui je fus en exil mise & chassée d'avec l'Empereur & de sa cour, je frappai mon cheval des éperons pour les séparer ; mais celui de l'archevêque prit soudainement la fuite parmi le bois, car il fut dolent quand il vit qu'il fut connu. Hélas ! Sire l'Empereur & puissant Roi, j'ai pensé plusieurs fois en mon courage de vous déclarer cette matière, mais parler ne vous le osois ; informez-vous du cas, & si vous trouvez le contraire, faites moi mourir. Quand l'Empereur entendit le marchand, se prit à pleurer, & dit à l'archevêque : Ha ! faux déloyal traître, je te dois peu d'honneur & te tenir cher, je me suis efforcé toute ma vie à te bien faire & te mettre à honneur, tu me rends déshonneur & trahison.

Or Dieu me sois témoin, j'ai toujours cru que par toi serois trahi une fois en ma vie, & la chose que plus je doutois m'est avenue, tu m'as fait de tous les grands le plus petit, & de tous les Princes le plus affamé. Las ! je dois bien haïr ma vie ; & quand il faut que par trahison je sois privé de la chose que j'aimois le plus, de malheur ai je cru ton conseil trop léger. Ha ! sire, dit l'Archevêque, ne soyez contre moi courroucé pour chose que le marchand vous dise ; onc de ce faire ne fus rien, & n'en suis pas coupable, mais innocent & tel me veux-je tenir.

Et tu ments faussement, dit le marchand, car de la trahison tu ne peux t'excuser & si tu dis le contraire, je veux bataille en un champ pour cette querelle soutenir, & si offre mon corps à être livré à mort, si avant la nuit fermée je te rends faux traître ou mort ou vaincu, ou tu confesseras ton cas, & afin que nul ne pense que mon courage ne s'ac-

corde auxdits, je te livre mon gage, pense de t'en bien défendre. Quand l'Empereur vit que le gage fut jeté, il dit à l'archevêque : Or, est-il temps que, selon droit & justice, vous avisez de combattre au marchand, ou de loyauté dire & vérité reconnoître. Ha! Sire, vous devez savoir que de faire bataille je dois être excusé; car suis prêtre sacré, & en ce faisant je vétupererois & réprouverois la dignité de la sainte église Adonc l'Empereur lui dit : en cette querelle n'y a point d'excuse, car il convient que vous combattiez au marchand qui vous accuse de trahison; & si vous ne le voulez faire, je vous tiens pour coupable du fait. De cette parole le faux archevêque fut moult effrayé, car il vit bien qu'il falloit qu'il combattît, dit à l'Empereur : Sire, puisqu'il vous plaît que de mon corps je montre & prouve que je suis innocent de ce cas, c'est bien raison que je fasse; combien que c'est contre mon état. Or pensa bien le traître s'excuser de faire & entreprendre la bataille, mais peu valut son parler & ses excuses, car l'Empereur commana que l'archevêque fût gardé en telle sorte qu'il le dût avoir à sa volonté, & aussi fit garder le marchand, & commanda qu'on le traitât honnêtement, & puis assembla son conseil pour déterminer du jour de la bataille. & le champ fut pris & les lices faites pour l'archevêque & le marchand faire combattre.

En cette bataille, Dieu qui est vrai & juste Juge, montra bien évidemment par-devant tous que la trahison doit toujours retourner à son maître, comme vous entendrez ci-après.

Comme l'Empereur Alexandre, par le conseil des sages, envoya quérir le Roi Pepin pour savoir la vérité de la querelle du marchand & de l'archevêque.

CHAPITRE 8.

Après que la journée fut terminée, il commanda de préparer le champ & les lices, si vint nouvelles à l'Empereur que le Roi Pepin étoit à Rome pour aider le Pape à l'encontre des infidèles & ennemis de notre sainte loi chrétienne. Et lors il fut avisé par le conseil des plus sages de son empire, qu'on devoit aller quérir le Roi Pepin, afin qu'il fût présent au jour de la bataille pour plus honnête excuse, & qu'il connût que par la mauvaise trahison il avoit fait séparer sa femme hors de sa compagnie, qu'à bon droit & juste querelle il l'avoit déchassée.

A ce conseil s'accorda volontiers l'Empereur, & envoya incontinent messagers à Rome, & leur bailla lettres pour porter au Roi Pepin qui lors étoit la sainte foi défendant contre les infidèles, comme dessus est dit. Lors les messagers se partirent de Constantinople, & tant allèrent par mer & par terre qu'ils arrivèrent à Rome devant le Roi Pepin, lequel ils saluèrent & firent la révérence telle qu'il appartenoit, puis lui dirent : Très-redouté & excellent Roi, nous vous présentons cette lettre de par le puissant Empereur de Constantinople, notre maître; si veuillez regarder le contenu d'icelle; & sur ce puisse votre royale Majesté nous rendre réponse.

Adonc le Roi Pepin prit la lettre, la lut, & après l'avoir lue, il parla devant tous, & dit : Seigneurs, voici nouvelles de grandes admirations : l'Empereur Alexandre me demande que ma sœur Bellissant, que donnée lui avois, a été par lui à tort & sans cause mise en exil, par un faux entendre que lui a donné un faux traître archevêque, lequel de son cas détestable accusé par un marchand, qui sur cette querelle veut vivre & mourir en combattant l'archevêque devant tous au champ de bataille : comme vaillant & hardi ledit marchand a livré son gage, se confiant en la justice de sa cause. Or est-il ainsi que tel jour ils se doivent combattre : je veux y être, afin de connoître si ma sœur, que j'aimois tant, a commis la faute dont elle étoit accusée; & s'il est ainsi que l'Empereur lui ait fait injustement tel déshonneur, je vous jure mon serment royal, que de lui je prendrai vengeance; car la grande faute qu'il m'a faite ne pourra jamais être réparée. Adonc commanda le Roi Pepin que chacun fût prêt & appareillé à partir

pour l'accompagner en son voyage de Constantinople, car il vouloit être au jour de l'entreprise faite avec le marchand & l'archevêque. Incontinent ils furent tous prêts de faire le commandement du Roi Pepin, lequel sortit de Rome en belle compagnie, & tant chevaucha qu'il vint à la mer, & montèrent sur les galères, & tant firent par les journées, qu'ils arrivèrent à Constantinople. Et quand l'Empereur sut la venue du Roi Pepin, il ordonna qu'on sonnât les cloches, & que par toute la cité on demenât la plus grande joie que faire se pourroit. Chacun fut joyeux de la venue du Roi Pepin, & l'Empereur Alexandre monta à cheval, somptueusement accompagné, & sortit de la cité pour aller au-devant; mais incontinent qu'il vit le Roi Pepin, & qu'il lui souvint de Bellissant, il commença à pleurer & soupirer si fort qu'il ne put parler, sinon en jetant grosses larmes, & faisant grandes lamentations de cœur & de bouche; & le Roi Pepin, qui avoit le courage fier & orgueilleux, ne fit nul semblant que pour son pleurer il eût quelque pitié ni compassion; mais lui dit en cette manière : Empereur, cessez de pleurer, ne vous déconfortez plus, car si ma sœur vous avez perdue, n'en faites émoi : car qui perd une putain n'en doit être fâché. Ha! dit l'Empereur, pour Dieu, ne dites telles paroles de votre sœur, car je crois fermement qu'en elle est toute loyauté, & que je l'ai déchassée à tort & sans cause. Lors le Roi Pepin lui dit : d'autant plus on vous doit blâmer; & chacun peut connoître la grande prudence qui est en vous, quand par un seul faux entendre, vous avez si légèrement cru, & êtes cause que ma sœur est comme une vagabonde délaissée d'avec vous; je suis peu tenu d'aimer celui qui tel blâme m'a fait & à le sang de France.

Quand l'Empereur entendit telles paroles, & qu'il connut le courage du Roi Pepin, il en fut fort courroucé en son cœur, & répondit humblement : Hélas! Sire, ne vous veuillez à ce émouvoir, mais modérez votre courage; car j'espère, moyennant la grace de Dieu, que vérité sera bientôt connue.

Empereur, dit le Roi Pepin, vous avez trop attendu, car on dit communément, que trop tard ferme l'étable qui son cheval a perdu.

Or s'en est allée ma sœur Bellissant en exil, pauvre & égarée, je ne sais quelle part, dont bien me fait douleur au cœur quand il faut que par vous je la perde, car je suis bien certain que jamais je ne la verrai. Hélas! l'on se doit bien garder de faire si hâtif jugement, car on a tôt fait une mauvaise besogne, de quoi on se repent tout à loisir; & vous savez que bonne renommée est chère, quand on la perd soit à tort ou à droit, on l'a tard recouvrée; peu avez prisé l'honneur de ma personne, quand sans nulle délibération, vû que plusieurs choses souvent se font par envie. En disant telles paroles, l'Empereur & le Roi Pepin entrèrent dans Constantinople en grand honneur; & quand ils furent dans la cité, l'Empereur voulut loger le Roi Pepin & ses gens dans son palais honnêtement; mais le Roi Pepin n'y voulut entrer; mais fit loger & tenir ses gens tous ensemble auprès de lui, & ne voulut recevoir de l'Empereur nuls dons ni présens, combien que des choses assez lui fit présent, tant de vivres que joyaux & riches présens.

Bien fut le Roi Pepin en grande pensée de sa sœur Bellissant; car tous ceux de la cité lui affirmoient que c'étoit la meilleure dame que jamais fût, & que par trahison injuste elle avoit été accusée & bannie.

Comment le marchand & l'archevêque se combattirent en champ de bataille.

CHAP. 5.

Quand le jour fut venu que le marchand & l'archevêque se devoient combattre, l'Empereur les fit amener devant lui, & leur commanda de s'armer. Les chevaliers de la nation de l'archevêque allèrent l'armer, & il fut richement habillé, & l'Empereur commanda qu'on amenât le marchand, & qu'il fût armé aussi bien & en la manière de son propre corps, ce qui fut fait. Alors l'Empereur le

le fit chevalier, & lui donna l'accolée en lui promettant villes & châteaux & de grandes richesses, si l'archevêque pouvoit être par lui vaincu & déconfit. Quand tous les deux furent armés & leurs blasons en leurs cols pendus, on amena leurs chevaux & montèrent dessus pour aller au champ. Lors commanda l'Empereur aux chevaliers & aux sergens qu'ils accompagnassent l'archevêque jusques au lieu, de lui prissent garde, & leur en chargea sur leur vie, afin qu'il ne pût s'enfuir; car il étoit subtil & cauteleux.

Le marchand fut monté sur son cheval bien armé en tous lieux, & forte épée ceinte, & chevaucha vers le champ, & le premier entra dedans. Après lui alèrent de Constantinople, grand nombre de peuple, que fort seroit à le nombrer. Ne demeura pas longuement que l'archevêque entrât au champ hautement accompagné, car il étoit riche & de noble nation. Là fut le Roi Pepin, qui volontiers regarda le marchand, disant : Mon ami, Dieu te doit grace d'avoir victoire contre le faux homme; car par la foi de mon corps, si l'archevêque est aujourd'hui vaincu, & que je puisse vrai connoître la vérité de ma sœur Bellissant, je te récompenserai si hautement, que de ma cour je te ferai le plus grand. Sire, dit le marchand, je vous remercie du bon vouloir que vous avez pour moi. Sachez que j'ai confiance en Dieu, qui me gardera le bon droit que j'ai, en telle manière que je démontrerai devant tous la trahison de l'archevêque qu'il a fait contre votre sœur. Et à ces mots le marchand se départit de devant le Roi Pepin pour aller assaillir l'archevêque. Si vint un heraut qui les fit tous les deux jurer & faire le serment accoutumé, & après on fit sortir tous ceux qui étoient dans le champ, hors les deux combattans. Or, sont-ils sur les rangs. Si vinrent d'une part & d'autre qui la charge en avoient leur présentèrent les lances. Et lors frappèrent des éperons l'un devers l'autre, & se rencontrèrent si merveilleusement, que des coups qu'ils se donnèrent, les lances rompirent, fut le coup si grand, que tous deux sur leurs chevaux passèrent outre. Et quand ils furent au bout du champ, ils retournèrent l'un sur l'autre incontinent leurs épées ès mains, se joignirent ensemble, & si grands coups se donnèrent qu'ils firent voler à terre les pièces de leurs écus. Quand l'archevêque vit que le marchand l'assailloit si rudement, il pensa en lui, que tant bien tiendroit que la nuit seroit venue, & que telle étoit la loi, que quand un homme appeloit l'autre à un champ de bataille, il convenoit qu'il l'eût vaincu devant le soleil couché, ou il seroit pendu, pource pensa l'archevêque de soi fermement tenir : le marchand, qui la coutume savoit, de tant plus s'efforçoit de faire fortes armes contre l'archevêque, si le suivit de près, & tant le pressa à force de coups, que d'un qu'il lui bailla, lui abattit une oreille & grande partie de son auberion, qui étoit de fin or & acier; tant fut le coup grand & merveilleux, que le marchand ne put tenir son épée, mais elle lui chut à terre. Et quand l'archevêque vit que le marchand étoit sans épée, il frappa son cheval d'un estoc en telle manière qu'il lui creva un œil, & lors le cheval qui se sentit navré, s'efforça, & tant courut parmi le champ, que le marchand jeta à bas, & lui fut tant fortune contraire, qu'il demeura pendu par le pied à l'étrier de la selle. Le cheval qui n'arrêta point, le traîna tant & si pitoyablement, que tous ceux de l'assemblée en étoient dolents, & à part eux disoient que du marchand il n'y avoit plus espoir ni confort. Et quand le Roi Pepin le vit en si grand martyre, incontinent où il étoit il se prit à pleurer très-pitoyablement, en disant tout bas : Hélas! pauvre marchand, or je vois bien clairement, que de tes jours il n'y en a plus en ce monde. Hélas! or puis-je bien connoître manifestement que ma sœur Bellissant est coupable du fait dont elle a été chargée, & que Dieu veut démontrer évidemment à tous qu'à bon droit l'Empereur Alexandre l'a déchassée & rejetée de sa compagnie, & elle eût eu le dessus, les siens

l'ont en terre portée & ensevelie, bien en est honteuse, & de malheurs née; car par elle est le noble sang de France livré à déshonneur; ainsi me soit Dieu en aide, que si je la tenois, je la ferois mourir de mort vilaine & angoisseuse. Bien des divers soupirs fit le Roi Pepin pour la grande douleur qu'il portoit en son cœur; & l'archevêque, de toute sa puissance, ne put jamais faire aller son cheval vers le marchand, ni de lui approcher, qui bien sembloit être chose miraculeuse. Or fut ainsi que je vous ai dit, le marchand traîné de son cheval par le champ en telle manière que le cheval tomba par terre. Et quand le cheval fut à bas, le marchand se releva, lequel fut preux, vaillant & hardi; & quand l'archevêque apperçut le marchand qui étoit relevé, il vint courant à lui, & lui donna deux ou trois coups si merveilleux, que le marchand fut bien étourdi; si reprit son haleine, & s'avança subtilement, & d'un grand courage frappa l'archevêque, en telle manière qu'il lui fit cheoir son épée à terre, & outre son harnois, le navra tellement qu'il lui fit courir le sang en bas. Lors l'archevêque mit son cœur & sa force à se venger, & brocha son cheval pour courir audit marchand; mais il fut subtil, & tira un grand couteau pointu, & le jeta contre le cheval de l'archevêque, le frappa au col si rudement que le cheval commença à regimber & faillir, dont l'archevêque fut en grand danger de cheoir en bas, & au faillir du cheval il perdit son écu : le marchand le jeta hors des lices, afin qu'il ne s'en pût plus aider. Et quand il eut ce fait, il s'en alla frapper son cheval de son épée parmi le ventre, tant qu'il abattit par terre le cheval & l'archevêque, lequel incontinent se releva; mais le marchand fut diligent, & qui si grand coup lui donna que tout plat l'abattit par terre, & puis faillit sur lui, & lui ôta son heaume pour lui couper la tête. Et quand l'archevêque se vit en ce danger, fut plein de trahison, & dit au marchand : Las! ami, je te prie que tu veuilles avoir pitié de moi, & me donner tant d'espace que je me puisse confesser, afin que mon ame ne puisse être en danger; car à toi me rends comme vaincu & coupable. Quand le marchand ouït ainsi parler l'archevêque, il fut si courtois que l'archevêque il laissa relever. Et quand le faux prêtre fut sur ses pieds levé, & hors la subjection du marchand, il n'eut volonté de se confesser; mais il prit & saisit le marchand, & le jeta à terre : lui disant par grande ire : Marchand, tu n'échapperas que mourir ne te fasse devant tout le monde outrageusement, ou tu feras à ma volonté ce que je te recommanderai. Ha! dit le marchand, qui se vit trahi : Archevêque, je vois & connois bien que je suis à votre merci, & que de moi pouvez faire tout à votre plaisir. Si vous prie que me disiez quelle chose vous voulez que pour vous je fasse, je l'accomplirai s'il vous plaît me sauver la vie. Marchand, dit l'archevêque, voici ce que tu feras : Je veux que devant l'Empereur & le Roi Pepin tu témoignes en public, qu'à tort & sans cause, tu m'as de ce fait accusé faussement, & que de ce fait me décharge, & je prendrai la charge par tel convenant; que si faire tu le veux, je te jure & promets de te garder de mort, & ferai ta paix avec l'Empereur & le Roi Pepin; & outre plus, je te jure en foi de gentillesse & de l'ordre de prêtrise, de te donner en mariage une mienne nièce que j'ai, qui est fort belle, plaisante & gracieuse; si pourras bien dire que jamais de ton lignage plus heureux ni plus riche ne fut trouvé, & pourtant advises si tu le veux faire en telle manière, & choisis de vivre ou de mourir; car par nulle autre voie échapper tu pourras sans perdre la vie. Incontinent que le marchand entendit l'archevêque ainsi parler, dolent, & non sans cause, si se réclama à Dieu, que son droit lui voulût garder & le preserver de mort, puis répondit en telle manière : Sire archevêque, votre raison est bonne, & suis prêt de vous complaire & obéir, en me fiant que foi & loyauté vous me ferez & tiendrez.

Oui, dit l'archevêque, je ne ferai fausseté. Or, dit le marchand, allons devers l'Empereur & ses barons, si dédirai la grande injure que contre vous ai proposée. C'est bien, dit l'archevêque, sus levez-vous, & vous viendrez avec moi.

A ces paroles, le marchand se confiant en la grande miséricorde de Dieu, se leva sus; & quand il fut levé, il se regarda de la grande trahison que l'archevêque lui avoit faite, lui feignant de vouloir se confesser, comme devant est fait mention, dont il prit en lui courage, & se pensa de lui jouer un pareil tour; car on dit volontiers que trahison est telle qui retourne toujours à son maître. Lors il prend l'archevêque par si gand courage, que bientôt l'abattit dessous lui, & puis lui dit: Archevêque, vous m'avez appris à jouer à ce jeu. Or, pensa le faux archevêque par plusieurs paroles faire tant que du marchand il se pût défaire; mais jamais le marchand plus en lui ne se fia, il ne lui donna plus de temps ni d'espace de se relever; mais bientôt à grande diligence lui creva les yeux, tant de coups lui donna qu'il n'eut force ni pouvoir de se revancher. Et quand le marchand vit qu'il l'avoit vaincu, il le laissa à terre, & appela les gardes du champ, & leur dit: Seigneurs, ici pouvez connoître si j'ai fait mon devoir de l'archevêque & s'il est vaincu: vous voyez que je l'ai mis en tel point, que quand bon me semblera, je le puis tuer; & pourtant je vous prie qu'il vous plaise faire venir l'Empereur & le Roi Pepin pardeça, afin que devant leurs hautes magnificences & seigneuries, l'archevêque confesse par-devant tous à juste querelle être par moi accusé, & injustement & sans cause avoit pris la défense contre moi. Alors les gardes du champ allèrent quérir l'Empereur & le Roi Pepin, lesquels vinrent étant accompagnés de plusieurs grands seigneurs & barons au lieu où étoit l'archevêque fort dolent; si lui commanda l'Empereur dire la vérité du fait, & il leur conta la manière comme à grand tort il avoit parlé contre la noble dame Bellissant, & sans nul cause, par trahison, avoit pourchassé son exil. Hélas! pensez les pitoyables larmes du deuil angoisseux que jeta l'Empereur; car tant furent ses cris pitoyables, & ses lamentations dolentes, que grande abondance de larmes de ses yeux descendoient de toutes parts, & sa face arrosoit en telle manière, que tous ceux qui le voyoient mener tel deuil, étoient contraints de pleurer pour la grande pitié; & si l'Empereur demena grand deuil, ne demandez pas si le Roi Pepin étoit lors triste & déconforté. Hélas! ce n'étoit pas sans cause que si grand deuil demenoient quand ils virent & comment que trop léger croire, & par fausse trahison, avoient perdu la dame Bellissant, sœur du Roi & épouse de l'Empereur. Et fut entre eux deux grande joie & grande tristesse en deux parts ensemble, joie pour le Roi Pepin de France, qui de sa sœur connut la loyauté, douleur & déplaisance pour l'Empereur, qui du fait se trouva coupable, d'autant qu'il connut à grand tort l'avoir déchassée d'avec lui. Et après toutes lamentations, la confession de l'archevêque ouïe & sa grande trahison, l'Empereur assembla son conseil pour aviser & juger de quelle mort l'archevêque devoit mourir. Il fut délibéré qu'il seroit bouilli tout vif dans de l'huile, & ainsi fut fait. Après lequel jugement chacun se retira en son logis.

Et quand le Roi Pepin fut retiré en son logis, l'Empereur dolent & soupirant vint pardevant lui, mit les genoux à terre, puis lui dit en pleurant: Hélas! Sire Roi, j'ai vers vous commis un crime détestable & déshonnête. Or, vois-je clairement & connois que par ma folie & légère créance je suis & ai été cause de votre sœur être en exil & de sa perdition, de laquelle chose je vous requiers pardon, & devant vous je me présente comme coupable, de votre grace attendant, & en reconnoissant ma faute vilaine, & pour satisfaction, je rends du tout entre vos mains le royaume de Grèce, qui justement est à moi & m'appartient; car je ne requiers d'avoir le nom d'Empereur ni de Roi tant que je vivrai;

mais je veux comme servant à vous obéir, car je l'ai bien mérité.

Quand le Roi Pepin entendit le bon vouloir & la grande humilité de l'Empereur, il prit grande pitié de lui, lui pardonna devant tous les Barons, & après leur paix faite par un commun accord délibèrent entr'eux d'envoyer des Messagers par tous pays pour chercher la dame Bellissant. Aprés lesque les choses prit congé de l'Empereur pour retourner en France.

Comme le Roi Pepin prit congé de l'Empereur & partit de Constantinople pour retourner en France, & comme après il alla à Rome contre les Sarrasins qui la Cité avoient prise.

CHAPITRE 10.

LOrs Pépin partit de Constantinople après les choses dessus dites, & tant chevaucha qu'il arriva en France, & s'en alla à Orléans pour se rafraîchir; car volontiers étoit audit lieu pour le déduit des forêts qui sont à l'environ. Si commanda que pour sa bien-venue on fît table ronde, & ainsi fut fait; & quand vint à l'heure du plein dîner, le chevalier qui avoit nourri Valentin le prit par la main, le présenta devant le Roi, disant: Sire, voici l'orphelin, lequel vous trouvâtes en la forêt d'Orléans, que vous habillâtes pour nourrir & garder. Or l'ai-je nourri jusqu'à cette heure présente, non pas à mes dépens; mais aux vôtres; si vous prie, Sire, que de l'enfant aviez mémoire, car en peu deviendra grand, & il est temps d'y penser, & quand le Roi Pepin ouït parler le chevalier, il appela l'enfant Valentin, & le prit par la main; si le vit tant sage & bien appris en mœurs & conditions, qu'à cette heure lui donna toutes les coupes, tasses & pots, & autres riches vaisselles qui lors étoient apprêtées pour servir à la cour, puis le Roi dit devant tous, qu'il vouloit que Valentin fût chèrement gardé. Pour la grande beauté & honneur de sa personne, le Roi voulut que le jeune enfant Valentin, qui n'avoit environ que l'âge de douze ans, fut mis & nourri avec sa fille Esglantine, qui tant étoit belle & sage, & bien apprise, que tout le monde en disoit bien & honneur de sa personne. Si furent les deux enfans nourris ensemble, & s'aimoient bien l'un l'autre d'amour juste & loyal, en telle manière qu'ils ne pouvoient avoir de joie ni de liesse l'un sans l'autre; & principalement Esglantine, fille de Pepin, Roi de France, voyant la prudence de Valentin, fut tant d'amour épris en tout honneur, & si bien que sans lui ne pouvoit avoir récréation. Valentin devint grand & de belle stature, en toutes choses bien appris; aimoit fort chevaux & armes, & volontiers se trouvoit ès joûtes, & là où il se trouvoit emportoit le prix d'honneur. Le Roi Pepin voyant sa vaillance & bonne volonté & courage, il lui donna chevaux & harnois, terres, rentes & grandes possessions & ne demeura pas long-temps que de lui fut grand bruit par la cour, dont plusieurs eurent grande envie, & souvent lui disoient par reproche que ce n'étoit qu'un réprouvé & un pauvre sans connoissance de nul de ses parens pour le nourrir & entretenir, desquelles paroles Valentin pleuroit souvent. Et quand la noble Esglantine le voyoit courroucé; elle pleuroit tendrement, & de toute sa puissance le reconfortoit. Et Valentin se gouvernoit en la cour du Roi, entre ses barons, chevaliers, dames & demoiselles, si bien & si sagement, que nul n'en savoit dire que du bien & honneur; son frère Orson est dans la forêt velu, couvert de poil, comme devant est fait mention, & comme en icelui chapitre vous sera déclaré; car sachez que tôt après la venue du Roi, lui étant à Orléans vint un messager de Rome, envoyé de la part du Pape, qui secours & aide lui demandoit contre les payens & ennemis de notre sainte foi chrétienne, qui avoient pris la cité de Rome. Quand le Roi Pepin entendit que les Sarrasins étoient dans Rome, il fit diligence d'apprêter son armée, de laquelle Valentin fut le chef & principal gouverneur. Quand la noble pucelle Esglantine sut que Valentin s'en alloit, elle fut dolente comme celle qui l'aimoit &

le tenoit cher sur tous autres. Alors elle demanda pour aller lui parler secrètement; & quand il fut venu, elle lui dit en soupirant: Hélas! Valentin, mon ami, or vois-je bien que je n'aurai plus ni joie ni consolation quand de partir il vous faut pour aller en bataille. Hélas! vous êtes mon seul amour, mon reconfort & le refuge de toute ma plaisance. Or plût à Dieu que n'eusse parens ni amis en ce monde, qui me gardassent de faire ma volonté. Dieu me veuille aider si jamais aucun que vous n'aimerois ni n'aurois en mariage. Si seriez Roi de France, & serois Reine. Ha! dame, dit Valentin, laissez votre imagination, n'ayez dessus moi le cœur si ardent. Vous savez que je suis un pauvre trouvé en la cour de votre pere, & ne suis en nulle manière convenable à vous, ni à la plus pauvre demoiselle qui soit avec vous; or puis vous pouvez penser autre part; & faites que vous montriez de quel lieu vous êtes extraite. Et adieu vous dis, qui vous veuille avoir à sa garde. A ces mots Valentin se départit, & laissa la belle Esglantine dolente & marrie de son departement. Le Roi & son ost furent prêts à monter à cheval, & partirent de la ville d'Orléans pour aller à Rome. Lors le Roi Pepin appela les seigneurs & barons de la cour, & leur dit: Seigneurs, vous savez que tout le monde fait bruit d'un homme sauvage, lequel est en cette foret, parquoi j'ai grande volonté de le voir prendre avant que je passe plus outre; à ces paroles se sentirent les barons & seigneurs de la cour; la chasse fut ordonnée, & entrèrent au bois, si prirent plusieurs bêtes sauvages, mais de trouver Orson chacun avoit peur, hors Valentin qui étoit son frère, mais rien n'en savoit, lequel désiroit avoir à lui bataille; tant alèrent parmi le bois, que le Roi Pepin arriva devant la fosse obscure & ténebreuse où se tenoit Orson. Et quand il vit le Roi, saillit tout subitement, & vint contre lui. Si le prit & saisit de ses ongles, lesquels il avoit grands, & le jeta à terre rudement, & le Roi crut mourir; & cria haut, demandant du secours; si vint vers lui un vaillant Chevalier, quand il vit le sauvage qui vouloit étrangler le Roi, il tira son épée pour lui courir sus; mais quand Orson vit l'épée nue flamboyer & reluire, il laissa le Roi & courut au chevalier, le prit & le serra par si grande force & courage, qu'homme & cheval, il jeta par terre. Lors se releva le cheval, qui eut peur, & se sauva parmi le bois, & Orson tint le chevalier, lequel avec ses ongles aigus il étrangla & mit par pièces.

Et lors le Roi vint à ses gens, qui par le bois étoient, auxquels il raconta le danger où il avoit été, & la mort piteuse du chevalier, desquelles nouvelles ouïes furent ébahis tous ceux qui étoient là. Adonc ils se mirent ensemble, & s'en allèrent lever la fosse d'Orson, croyant de le prendre & tuer. Ils ont trouvé le chevalier, mais ils n'ont vu Orson; car à Dieu ne plaise qu'il fût conquis, sinon que par son frère Valentin, lequel le prit, ainsi que vous entendrez dire ci-après. Et quand le Roi Pepin vit qu'il ne pouvoit avoir ni prendre le sauvage, il le laissa pour cette fois, & se mit en chemin pour son voyage parfaire à Rome. Les batailles furent rangées, & l'oriflamme de France baillé à un vaillant chevalier, nommé Milon d'Anglure, sage homme, d'un bon conseil & de très-bonne conduite. Là furent Gervais & Samson son frère, qui étoient vaillans chevaliers, ducs, comtes & barons. Or chevauchèrent-ils tant, qu'ils passèrent le pays de Savoie, de Lombardie & de l'Italie, tant qu'ils vinrent à Rome, demandèrent de la bataille, & la manière & le fait des Sarrasins; & on leur conta qu'un amiral riche & puissant, grand & fier de courage, avoit pris la cité de Rome, & plusieurs chrétiens mis à mort & détruits, & avoit défait les églises, & fait le temple des idoles, & contraignoit le Pape, cardinaux, archevêques & évêques à servir d'officiers à la maudite mode de leur loi très-condamnable. Quand le Roi Pepin ouït & entendit

les nouvelles, il fut dolent de la grande misère, griève & douloureuse détreſſe en laquelle étoient détenus les chrétiens. Si approcha de la cité de Rome, fit aſſembler ſon oſt & mettre en point ſes gens d'armes, & ordonna ſes batailles, car il étoit du tout en courage & volonté de la foi chrétienne venger & défendre, ce qu'il fit & accomplit comme ci-après eſt déclaré.

Après que le Roi Pepin eut mis le ſiége devant la cité de Rome, il appela ſes barons & chevaliers, & leur dit en cette manière : Meſſieurs, vous ſavez & connoiſſez que le chien d'amiral infidèle, ennemi de notre foi, a mis à mort pluſieurs vaillans chrétiens, rompu & vitupéré l'égliſe de Rome, où notre Seigneur & Rédempteur Jeſus-Chriſt étoit tant doucement ſervi & honoré, leſquelles choſes doivent inciter & émouvoir à pitié & larmes ; partant je ſuis délibéré, & à l'aide de Jeſus-Chriſt, notre Créateur, moi confiant, de combattre & expulſer les payens & maudits Sarraſins hors de la cité de Rome, & de tous pays qui ſont à l'environ. Si aviſez entre vous lequel voudra entreprendre la charge d'aller porter à celui amiral payen, de ma part, une lettre de défi ; car je lui veux bailler & livrer journée, & le combattre pour notre ſainte foi exalter, ſoutenir & défendre juſqu'à la mort. Et quand le Roi Pepin eut ainſi parlé, nul ne ſe tira avant pour rendre réponſe, & de ce fait nul ne s'en oſa entreprendre hors Valentin, qui devant le Roi ſe préſenta, & parla devant tous, en diſant : Sire, s'il vous plaît, de votre licence, je veux entreprendre le meſſage, & parlerai devant tous les payens à leur fier amiral, en telle manière qu'à l'aide de Dieu, vous connoîtrez que j'aurai fait votre meſſage à votre profit & à mon honneur.

Du grand vouloir & vaillant courage de Valentin fut le Roi Pepin très-joyeux, & tous ceux de la cour émerveillés. Adonc le Roi fit venir un ſecrétaire auquel il fit écrire lettre de confiance, puis la bailla à Valentin pour porter à l'amiral, & Valentin monta à cheval, & prit congé du Roi & de tous ceux de la cour, & ſe mit en chemin à la garde de Jeſus-Chriſt ſoit recommandant, & s'en alla à Rome ; & ne faut pas demander s'il fut volontiers regardé ; car ſi bien ſe contenoit à cheval & en armes, que nul ne le voyoit que plaiſir n'y prît. Si alla vers le palais où étoit l'amiral, qui en ſes ſalles étoit triomphamment en grandes pompes. Valentin entra dedans, & vint devant ledit amiral, & le ſalua en telle manière : Jeſus, qui naquit de la Vierge Marie, qui pour nous tous ſouffrit mort & paſſion, veuille garder de mal & défendre le haut & puiſſant Roi Pepin, & Mahomet te veuille aider & ſecourir, redouté amiral, ainſi que je voudrois. Quand Valentin eut ainſi parlé, l'amiral ſe leva, & comme fier & orgueilleux, lui dit : Meſſager, retourne-t-en, afin que plus je ne te voie, & dis au Roi Pepin, qui tient la loi de Jeſus, qu'il croie en Mahomet, & que ſa croyance renonce, & du tout en tout délaiſſe & mette bas, & ſaches de certain que je ſuis délibéré de le faire mourir, & tout ſon pays détruire. Or t'en va Meſſager, plus ne fais devant moi demeurance ; car d'ouïr telles paroles mon cœur ne le peut ſouffrir ; grande folie as entrepris, que ſi fièrement as entré en mon palais, pour telle choſe dire devant ma haute majeſté & ſeigneurie : ſi je ſavois que par orgueil ou préſomption tu euſſes cette choſe entrepriſe, jamais au Roi Pepin ne retournerois. Quand le gentil chevalier Valentin ouït le parler dudit amiral, il fut fort douteux, craintif & émerveillé, & non pas ſans cauſe, car la mort lui étoit prochaine, ſi de Dieu n'eût été conſolé ; mais il fut tant inſpiré de Dieu, qu'il donna réponſe ſalutaire, tant pour la vie du corps que pour l'ame, & pour ſage, bien aviſé & bien appris de donner réponſe, parla en telle manière : Hélas ! très-puiſſant & magnifique, & très-haut ſeigneur amiral, ne veuillez penſer ni préméditer que par orgueil ni préſomption je ſois venu devant vous. Vous ſaurez la manière & le fait comme je ſuis venu, ſi ferez

bien émerveille. Dis-nous, dit l'amiral, comme tu es venu, & tout soudain; car ainsi me soit Mahomet en aide, que je prendrai plaisir & consolation à ouïr ton entreprise réciter, & ton courage multiplier en tout bien. Lors Valentin parla, & dit: Sire, amiral, il est vrai que par fausse & déloyale envie j'ai été accusé envers le Roi Pepin, & lui a-t-on dit que de grande peur & crainte que j'avois de me trouver aux armes, je voulois retourner en France, de laquelle chose le Roi Pepin étant courroucé contre moi soudain ce matin, me fit prendre pour me faire couper la tête; & quand je me vis en danger, pour allonger ma vie, me ventai devant tous d'une très-grande folie; car j'ai juré devant tous ceux de la cour, que je viendrois devers vous pour vous & tous vos barons défier de par le Roi Pepin, & outre plus je me vantai qu'au départ je vous donnerois trois coups de lance sur votre corps, qui tant est vaillant & si bien renommé, pour lors & bruit acquérir. Pourquoi vous supplie que m'acordiez cette chose, car autrement n'oserois retourner devant le Roi Pepin, que mourir ne me fît honteusement. Fils, répondit l'amiral, par Mahomet le tout-puissant, vous n'en serez point éconduit; mais dès cette heure vous octroye la joûte, & afin que les François, qui cette cité ont assiégée puissent voir cette grande vaillance, je ferai appareiller les joûtes hors de la ville. Grand-merci, dit Valentin, qui à terre se jeta pour baiser les pieds de l'amiral en signe d'humilité & obéissance; mais on dit en commun proverbe, qu'on déchausse le soulier dont on voudroit avoir coupé le pied. Valentin étoit fort renommé au palais de l'amiral, & requéroit toujours Dieu qu'il lui donnât puissance de tant faire qu'il pût savoir & connoître de quel lieu il étoit venu, qui étoit son père & sa mère. Et ainsi qu'il étoit en grande pensée, l'amiral lui dit: Brave fils, vous me semblez bien pensif. Il est vrai, dit Valentin, & non sans cause; car j'ai trop grand doute d'être à la joûte par vous occis & mis à mort. Si vous prie & requiers humblement, qu'il vous plaise me faire venir un prêtre; qui de mes pechés me puisse donner l'absolution. Alors l'amiral commanda qu'on fît venir un prêtre; & quand il fut venu, il le bailla à Valentin; en lui disant: Or tenez & vous confessez; car de toutes vos confessions je ne vous donnerois pas un bouton. Alors Valentin prit le prêtre par la main, & le tira à part; & quand ils furent ensemble, Valentin lui dit: Hélas! Sire, vous êtes prêtre chrétien; vous devez entre tous les autres avoir volonté & courage de notre sainte foi bien garder & defendre; si veuillez entendre ce que je vous dirai: vrai est que je me dois aujourd'hui combattre contre le faux amiral, qui tant est ennemi de notre sainte foi. Or je sais bien que payens & Sarrasins sortiront de la cité pour voir la joûte, laquelle doit être faite hors les murs de Rome. Si vous dirai ce que vous ferez. Vous direz secrètement aux chrétiens qui sont dans cette cité, qu'il n'en sorte nul dehors, mais se tiennent en armes sans faire de bruit. Et quand les payens seront hors de la cité, ils prendront les gardes des portes, en telle manière que quand les Sarrasins voudront rentrer dans la cité, que vous leur fermiez les portes, & direz aux chrétiens qu'ils mandent des nouvelles au Roi Pepin, & qu'ils fasse tenir ses gens en armes, afin que, quand il verra le point & l'heure, qu'ils viennent courir sur les payens, ceux de la ville sortiront d'autre part, & de telle manière seront aujourd'hui vaincus & déconfits. Et quand Valentin eut ce dit au prêtre, se partit, & à Dieu se recommanda. Lors l'amiral fit mener Valentin en sa salle pour dîner & prendre sa réfection, & commanda à ses gens qu'il fût servi honorablement ainsi comme sa noble personne. Valentin, qui fut assis avec plusieurs seigneurs & barons, fut bien se contenir honnêtement devant tous les autres; & lorsque le dîner fut fait & les tables levées, l'amiral appela un sien neveu, qui avoit nom Salatas, lui commanda qu'il fît armer Valentin, & d'aussi bons

harnois que sa personne, & commanda & donna charge à son neveu qu'on délivrât à Valentin le meilleur cheval qu'en sa cour pourroit être trouvé & choisi. Quand l'Amiral eut ainsi parlé à son neveu, il entra dedans la salle très-bien parée, & là fut armé par plusieurs payens vaillans & se connoissant aux armes. Et Salatas prit Valentin & le mena en une belle salle parée, puis fit apporter des harnois les meilleurs qu'il put trouver : il fit armer Valentin comme l'amiral son oncle lui avoit commandé. Quand il fut armé, il saillit en place bien en armes triomphant. Lors chevauchèrent tous deux vers la maîtresse porte de Rome; car vers elle le Roi Pepin avoit mis le siége : & quand ils furent au champ, Valentin prit son écu, le pendit à son col, auquel écu étoit un champ d'argent, où il y avoit un cerf onglé & dentele de sable, auprès d'icelui cerf un arbre. Lesquelles armes étoient signifiantes qu'il avoit été trouvé en une forêt, & les lui avoit données le bon Pepin, Roi de France.

Et vint en France sur les rangs, dont Valentin fut moult joyeux. Si fut le cri si grand par la cité de Rome, que tous les payens saillirent hors pour aller voir les joûtes. Et les chrétiens qui étoient tous dedans, se mirent tous en armes le plus secrètement qu'ils purent & prirent la garde des portes, en telle manière que nul ne put entrer dedans.

Le Roi Pepin, averti de ce cas, tint ses gens en armes pour le vaillant & preux chevalier secourir à son besoin. Si fut l'heure venue que la joûte devoit commencer, adonc ils s'éloignèrent l'un de l'autre, & couchèrent leurs lances, & piquèrent leurs détriers l'un de l'autre si impétueusement que leurs lances rompirent, si retournèrent pour la seconde lance; & Valentin vint contre l'amiral, & le frappa par telle manière que tout outre le corps la lance passa; lors l'amiral chut tout mort dedans le champ. Et quand les payens virent leur amiral mort, ils coururent sur Valentin; mais Valentin par grande hardiesse frappa son cheval, & de son écu fit si grande vaillance, que tous les payens passa, & plusieurs en navra. Et lors étoit le Roi en son ost, qui en la bataille entra, lequel fut si fort assailli des payens, qu'il fut abattu dedans le pré; mais Valentin vint, qui lui donna tel secours, que sur son cheval le remonta; & quand il fut remonté, il dit à Valentin : Enfant, vous m'avez sauvé la vie, & s'il plaît à Dieu, il vous sera rendu. Lors commença grand cri d'un côté & d'autre, & fut la bataille fort fière, tant que les payens furent contraints de se retirer. Les chrétiens, qui étoient dans la cité saillirent dessus, qui virent les étendards & bannières du Roi Pepin paintes & mises sur les murs, dont les payens furent émerveillés. Si furent assaillis de l'ost du Roi & de ceux de la cité, qui honteusement à grand déshonneur, finirent misérablement leurs vies en icelle bataille, sur le champ demeura vingt mille payens, & tout par la vaillance de Valentin, & si bien se porta, que trois fois en icelui jour garda de mort le Roi Pepin, & eut en icelle vaillance quatre chevaux morts dessous lui. Ainsi par sa prouesse fut la cité prise, dont grande joie fut par toute la chrétienté, & principalement en la cité de Rome & les parties prochaines, chacun crie moult joie au Roi de France Pepin, en telle manière eut honneur & prix, que par le Pape Clément fut couronné Empereur. Il gouverna bien, & augmenta l'Eglise en son repos, fit à tous justice & raison, tant que chacun disoit bien de lui.

Comme Hauffroy & Henri eurent envie sur Valentin pour le grand amour dequoi le Roi l'aimoit.

CHAPITRE 12.

QUand le Roi Pepin, par la grace de Dieu & par la puissance des armes, eut chassé les infidèles de la loi hors des parties Romaines, il vint à Orléans, & là trouva la Reine Berthe, sa femme, qui à grand liesse le reçut avec son jeune fils Charlot & sa fille Esglantine, laquelle fut joyeuse de ce que Valentin étoit en santé revenu; si ne séjourna pas aussi long-temps qu'elle le demanda, & il y vint

vint volontiers. Et quand la belle le vit, doucement le falua, en difant: Valentin mon doux ami, bien foyez venu, bien êtes digne d'être cher tenu & honoré; car on dit que deffus tous autres vous avez conquis grand triomphe & victoire deffus les payens qui tenoient Rome en leur fubjection. Hé! madame, dit Valentin, à Dieu en foit les louanges, car dira chacun ce qu'il voudra: mais quand à moi, je ne fais chofe parquoi on me doive par prouesse tenir et outre plus le Roi votre père m'a fait tant de biens et d'honneurs que jamais en ma vie ne lui pourrois rendre pour fervice que je lui faffe.

Et en disant ces paroles, Hauffroy et Henri ardens & épris d'envie, entrerent dans la chambre d'Efglantine. Et quand ils furent entrés ils lui dirent: Valentin, que venez vous faire ici en la chambre de notre fœur qui en rien ne vous appartient? trop vous montrez fol & hardi d'entrer en fa chambre Royale, car vous n'êtes finon qu'un (trouvé) & ne fait nul qui vous êtes, ni de quel lieu vous êtes venu; fi vous gardez de plus vous trouver avec elle; que mal ne vous en vienne. Adonc Valentin dit à Hauffroy, de votre fœur n'ayez nulle peur; car en nul jour de ma vie vers elle je ne pensai que bien et honneur. Pourtant je fuis pauvre, et fi on ne fait qui je suis, fi ne voudrois-je rien dire chofe qui fut contre la Majesté Royale, et fi on ne fait qui je fuis, fi ne voudrois-je que Efglantine eût par moi aucun blâme, je vous promets de cette heure de n'entrer jamais en fa chambre, et Esglantine demeura toute seule pleurant & foupirant tendrement: Valentin monta au palais pour fervir le Roi qui étoit à table.

Là furent Hauffroy, Henri et Milon d'Angers, qui tous avec Valentin fervoient le Roi à table. Et quand il fut levé il appella Valentin et dit devant tous: Seigneurs, voyez ici Valentin, lequel m'a bien et loyalement fervi & fecouru en toutes mes néceffités, afin que chacun de vous le puiffe entendre et favoir, & pour les bons services qu'il m'a faits, je lui donne le comté de Clermont en Auvergne; fire, dit Valentin, Dieu vous le veuille rendre; car plus me faites de bien que je ne vous desfervis: de telles paroles ouies, furent Hauffroy et Henri fort dolens, fe dirent l'un à l'autre, celui (trouvé) que Dieu maudit est en la grace du Roi, & en telle manière que fi nous n'y mettons remède, il sera une fois caufe de notre grand dommage, car le Roi n'a d'enfans que nous et le petit Charlot duquel nous pourrons bien faire à notre volonté après la mort de notre père, mais il eft chofe vraie que Valentin le fupportera et aidera à l'encontre de nous. Si nous faut trouver en forte de le mettre en la mal grace du Roi; et pourchasser fa mort; car autrement ne nous pourrons venger, et alors pourrons du tout à notre bon plaisir gouverner le Royaume sans nul contredit. Adonc dit Hauffroy: mon frere Henri, j'ai trouvé la manière pourquoi le faux garçon sera trahi et déçu, je vous dira comment nous dirons & ferons entendre au Roi notre père qu'il a violé notre sœur, & que nous l'avons trouvé avec elle couché tout nud, et quand le Roi faura ces nouvelles, je fuis certain que mourir le fera honteusement. C'eft bien dit, répondit Henri, or soit la chose menée, fi en ferons vengés. Et en ce point demeurèrent en penfant, et imaginant toujours contre Valentin mauvaiftie et trahison: car ils ont plus l'envie de sa mort que de nul chien: Valentin sert le Roi fi bien à fon gré, que fur tous défire de le voir en fa compagnie. Car Valentin se maintenoit tous les jours de bien en mieux en priant N. S, qu'il lui voulut donner connoiffance du lieu d'où il étoit venu. Et Orson son frère eft dedans la forêt qui tant eft craint et redouté, que nul n'ose pour lui du bois approcher ni paffer. Les complaintes venoient au Roi de jour en jour fort grandes et merveilleuses de toutes parts. Il advint un jour qu'un pauvre homme vint au Roi tout navré et sanglant, lui dit, Sire: je me plains à vous du Sauvage, car ainsi comme je paffois le bois moi et ma femme en portant pour la

provision de notre vie, pain, chair, fromage & autres vivres, ledit sauvage est venu qui nous a tout ôté et mangé, et qui plus est, il a pris ma femme et en a fait deux fois sa volonté. Or me dit le Roi, de quoi te déplaît-il plus d'avoir perdu tes vivres ou de ta femme? Sire, dit le bon homme, de ma femme suis trop plus déplaisant. Tu as droit dit le Roi. Or t'en va à ma cour et mets à prix ta perte, car rendue te sera. Après le Roi appella ses barons pour prendre avis sur le fait d'Orson, si avisèrent entre eux que le Roi feroit crier par tous les environs; que qui lui pourroit rendre l'homme sauvage vif ou mort qu'il auroit mille marcs. Si fut fait le cri public et vinrent de divers pays chevaliers, nobles de tous états, pour prendre Orson et prix conquérir. Lors le Roi étant en son palais avec plusieurs grands seigneurs et nobles barons qui de cette matière parloient et faisoient grande admiration entre eux, entre lesquels Hauffroy ennemi mortel de Valentin commença à dire ainsi Sire: voici Valentin, que vous avez nourri et même en grand honneur, lequel a requis notre sœur Esglantine de deshonneur grand & d'amour désordonné et pour ce que je suis bien informé de ce cas pour voir ce qu'il sait faire et pour montrer sa vaillance, et qu'il voie quérir et se combattre contre le sauvage, qui tant est craint et redouté, vous lui donnerez Esglantine, il fera de tout point sa volonté accomplie. Hauffroy dit le Roi, ton parler n'est pas gracieux, ainsi est plein d'envie; car jaçois que Valentin soit pauvre et de bas lieu venu, et que je l'aye trouvé si bon, humble et si débonnaire, que mieux semble gentil et de noble courage que tu ne fais à parler de lui, car les bonnes conditions qu'il a en lui, sont approuvées et montrent qu'il est extrait de bon lieu et de bon lignage; et pour le bien que j'ai trouvé en lui. il me plaît qu'il aille à son plaisir avec ma fille, car de noble cœur il ne peut venir que tout honneur et chose qui soit honnête et licite. Et quand Hauffroy oui le Roi que si fort le reprenoit en supportant Valentin, il en fut en son cœur déplaisant & courroucé, mais il n'en faisoit semblant. Lors parla Valentin, qui bien entendit les paroles de Hauffroy et dit, Henri à tort avez parlé de moi sans que rien vous aye méfait, et par manière de refusion voulez que je vois se combattre le sauvage afin que je puisse mourir & que moi soyiez vengé mais je fais serment que jamais n'arrêterai en place que je n'eye trouvé le sauvage, et quand je l'aurai trouvé je me combattrai à lui en telle manière, que mort ou vif devant tous l'amenerai, ou je finirai mes jours. Et s'il advient que Dieu me donne la puissance de le conquérir, jamais nul ne me verra de cette cour, à tant que j'aurai trouvé le père qui m'engendra, afin que je puisse savoir si je suis bâtard ou légitime, et pourquoi je fus laissé au bois. Quand le Roi entendit l'entreprise de Valentin, il fut déplaisant, car il avoit plus peur de le perdre que de nul de tous les autres de sa cour, & Hauffroy et Henri, qui lui ont fait cette chose entreprendre; puis dit à Valentin: mon fils avisez que vous voulez faire, car de combattre le sauvage ce me semble à vous chose impossible, vous connoissez assez que par lui sont plusieurs vaillans hommes morts et ont délaissé cette entreprise aucuns chevaliers, & pour ce ne soyez si haut que pour le parler d'eux, vous perdiez la vie, car trop est cruelle chose à entendre à telle bête, qui est sans naturel ni entendement. Pour Dieu mon enfant, souffrez et endurez les paroles d'eux envieux, car belle vertu est de vouloir endurer et souffrir toutes langues parler. Ha! Sire, dit Valentin: pardonnez-moi, car jamais ce propos ne changerai. On m'appelle en reproche (trouvé) dont je suis dolent, quand je ne puis savoir qui je suis ni de quel lieu. Et je prends congé de vous, et adieu vous dis car demain au plus matin je pense de prendre le chemin et la voie pour mon attente ou entreprise, mener à fin. A ces mots partit le preux et vaillant Valentin, & prit congé du Roi Pepin et le lendemain matin il alla ouir la Messe, puis aprés il monta à

cheval pour aller conquérir le ſauvage. Or il ne faut point demander ſi la belle Eſglantine mena grand deuil toute la nuit, et quand le matin fut venu elle appella une demoiselle qui étoit d'elle prochaine, lui dit en cette manière.

Madame, allez vers Valentin, et lui dites, que je le prie devant qu'il ſe departe qu'il vienne parler à moi, et pour nulle qui vive qu'il n'ait doute d'entrer dedans ma chambre; car deſſus toutes choſes je le deſire voir et eſt ma volonté ſingulière, qu'il prenne de moi congé avant qu'il parte. Adonc la demoiſelle alla devers le noble Valentin, et lui fit le meſſage, tout ainſi que la Dame Eſglantine lui avoit enchargé. Quand Valentin entendit les nouvelles il répondit à la demoiſelle. Mademoiſelle, je ſais & connois que toute l'amour qui eſt entre moi & madame Eſglantine, eſt loyal de bonne équité, & s'il eſt de même d'elle, que d'elle ne voudrois penſer choſe que l'honneur d'elle pour en aucune manière amoindrir, ainſi me ſoit Dieu en témoin que de ma part envers elle ne penſa que bien et honneur: mais envie eſt de telle nature que jamais n'a repos, et plutôt ſont les envieux de leur nature enclins & abandonnés à mal-dire et leur malice exercer contre loyauté, et prud'hommie et contre ceux qui veulent et prétendent à vivre ſelon Dieu, quand par dol acquerir grand déshonneur, Or me prend-il en cette manière, car je ſais de certain que Hauffroy et Henri, les frères de ma noble Dame Eſglantine, ont grande volonté de pourchaſſer ma mort, parquoi mademoiſelle (s'il vous plaît) vous irez pardevant Madame Eſglantine, et lui direz qu'il ne lui déplaiſe, ſi je ne prends congé d'elle, et qu'elle ait toujours confiance en Dieu, car c'eſt celui qui fait juſtice, et rend le droit à ceux qui à tort ſouffrent maintes injures, et ſans cauſe ſont blâmés.

Après cette réponſe, la Dame retourna dolente et courroucée de ce que Valentin étoit à cheval pour ſon voyage faire.

Comme Valentin conquit Orson son frère dans la forêt d'Orléans.

CHAP. 12.

LOrs Valentin monta ſur ſon cheval ſeul, ſans compagnie, fors qu'un ſeul écuyer qui il mena avec lui et ſe partit d'Orléans, & tant chevaucha qu'il arriva en la forêt: en laquelle étoit Orſon le ſauvage, et quand il fut auprès du bois il dit à ſon écuyer qu'il lui baillât ſon heaume, et prit congé de lui en diſant, vous demeurerez ici et ne viendrez plus outre avec moi, ainſi j'ai promis, & jurai que tout ſeul entreroit au bois pour le ſauvage combattre: priez Dieu pour moi que ſecourir me veuille, et ſi le corps y demeure, je vous recommande mon ame. Et à ces mots Valentin entra dans le bois et l'écuyer demeura en pleurant et ſoupirant tendrement Valentin chercha & chevaucha parmi le bois pour trouver le ſauvage, mais pour un jour entier n'en put avoir nouvelle. Et quand le jour fut paſſé et la nuit commença à approcher il deſcendit de deſſus ſon cheval & l'attacha au pied d'un arbre, puis prit du pain et du vin qu'il portoit avec lui, et un peu ſe reput. et quand il eut mangé et que la nuit fut venue, & le jour défailli, Adonc pour doute de la nuit monta ſur un arbre et là demeura; et quand le jour fut venu il regarda autour de lui, et vit ſon frère Orſon qui couroit par le bois comme bête ſauvage, lequel vit le cheval de Valentin, et tira par devers lui.

Et quand il le vit ſi beau, reluiſant et ſi plaiſant le peigna, fort de ſes mains velues en lui faiſant fête, car jamais n'avoit accoutumé de voir telle bête. Et quand le cheval de Valentin apperçut le ſauvage qui le grattoit & touchoit de ſes mains: il commença incontinent à ruer et à regimber des pieds moult rudement, et Valentin qui ſur l'arbre étoit regardoit la manière du ſauvage qui fit de terribles regards, fort à douter et craindre. Et lors pria Dieu dévotement, en lui priant et requérant de tout ſon cœur que du ſauvage le voulut préſerver et défendre, et lui donner victoire de le conquérir, & tournoya tant

Orfon autour du cheval de Valentin que le cheval commença à frapper, et le penfa mordre, & quand Orfon l'apperçut il embraffa le cheval pour le mettre en bas et le combattre. Quand Valentin vit que le fauvage vouloit tuer fon cheval s'écria, et dit hautement: fauvage laiffe mon cheval et m'attends; car à moi tu auras bataille, Lors Orfon laiffa le cheval de Valentin, et leva les yeux & regarda contre l'arbre. Et quand il vit Valentin il lui fit figne des mains & de la tête qu'il le mettroit par pièces. Lors Valentin fit le figne de la croix & fe recommanda à Dieu, puis tira fon épée & alla vers Orfon. Quand Orfon vit l'épée dont Valentin le cuida tuer il fe retira arrière et du coup fe garda, puis vint à Valentin et à force de bras le jetta à terre et le mit deffous lui, de quoi Valentin fut furpris, car il croyoit en cette place finir fes jours car il n'avoit nulle efpérance d'échapper de lui. Ha! vrai Dieu, dit-il, ayez pitié de moi et ne fouffrez pas que je finiffe ma vie par les mains de ce fauvage. Par plufieurs fois Valentin croyoit retourner deffus Orfon, mais il n'eut pas la puiffance; & quand Valentin vit que par la puiffance du corps il ne le pouvoit gagner, il tira un couteau fort pointu dont il frappa Orfon au côté droit, tellement que le fang en faillit en grande abondance. Adonc fe leva Orfon qui navré fe fentit, & la douleur qu'il eut comme tout enragé jetta un cri fi grand qu'il fit retentir tout le bois & revint à Valentin & fiérement le reprit avec fes ongles aigus et tranchans que derechef il jetta à terre; fi fe combattirent tant l'un & l'autre, que forte chofe feroit à raconter de leur merveilleufe bataille & la manière. Et alors Orfon prit Valentin fi rudement que de fon col lui arracha l'écu & le blafon, et quand il l'eut ôté il le regarda pour la grande beauté des couleurs qu'il n'avoit accoutumé de voir; puis le jetta contre terre & incontinent retourna à Valentin & aux griffes & aux dents le ferra fi fermement que le harnois & haubergeon brifa, & rompit de fes ongles & le frappa jufqu'à la chair, tellement que le fang en fit courir à grand randon. Et quand Valentin fe fentit fi fort navré il fut dolent, & commença à reclamer Dieu. Hélas! dit-il, vrai Dieu tout-puiffant, en toi eft ma feule efpérance, mon refuge & mon confort, fi te prie humblement que de moi tu veuille avoir pitié, & ainfi que par digne grace & puiffance tu fauvas Daniel d'entre les Lions, veuilliez-moi garder de cet homme fauvage. Et quand Valentin eut fait prières à Dieu, il alla avec fon épée devers Orfon pour le frapper; mais Orfon alla à un petit arbre, lequel ploya et rompit aifément & en fit un bâton terrible, & vint à Valentin & lui donna un tel coup deffus un genou qu'il le fit tomber à terre. Lors Valentin comme hardi fe releva & commencèrent une fière bataille, & avoient les deux frères grande volonté de fe détruire l'un l'autre; mais ils ne connoiffoient pas qu'ils étoient frères, ni le cas de leur fortune. Orfon étoit cruel & fort, & eût frappé Valentin fi ce n'eut été fon épée, qui fur toutes autres chofes craignoit pour caufe d'un couteau dont Valentin l'avoit frappé. Tant & fi longuement fe combatirent enfemble en plufieurs manières et tant que tous deux demeurèrent laffés. Adonc Valentin regarda Orfon, & lui commença à dire. Hélas! homme fauvage, pourquoi ne vous rendez-vous à moi, vous vivez au bois comme une pauvre bête, & n'avez connoiffance de Dieu ni de la fainte Foi, pourquoi votre ame eft en grand danger; venez-vous en avec moi, & vous ferai baptiser & apprendre la fainte foi, fi vous donnerai affez chair & poiffon, & du vin à boire & manger, veture & chauffure vous donnerai & userez vos jours honnêtement, ainfi que tout homme naturel doit faire Et quand Orfon ouit parler Valentin, il entendit & apperçut bien à fes fignes que Valentin défiroit fon bien; & par la volonté de Dieu & felon le fecours de la nature qui ne peut mentir, Orfon fe jetta à deux genoux, tendit fes mains devers fon frère, lui faifant figne que pardon lui veuille faire, & en tout à lui obéir pour le temps à venir,

& lui montre par signe que jamais jour de sa vie ne lui faudra de son corps ni de ses biens, si ne faut demander si Valentin fut joyeux quand il vit Orson conquis et mis en sa subjection & mena grande liesse & non sans cause, car plus avoit conquis d'honneur & prouesse que nul chevalier de son temps n'eut osé entreprendre, tant fut-il preux & hardi, puis il prit Orson par la main, & lui montra par signes qu'il cheminât devant lui jusques hors du bois. Orson prit sa course, cheminant devant Valentin & tantôt furent hors du bois. Lors Valentin prit une des sangles de son cheval & lia Orson étroitement, afin qu'il ne fit de mal à personne. Et quand il fut là il monta à cheval, & le prit & le mena avec lui comme une bête née, & le tenant sans que jamais il lui fit quelque mal ni semblant de lui en faire.

Comme après que Valentin eut conquis Orson, il partit de la forêt pour retourner à Orléans vers le roi Pepin qui y étoit.

CHAP. 13.

VAlentin a tant fait à l'aide de Dieu, qu'il a vaincu & conquis Orson le sauvage & est allé à Orléans, & tant est allé qu'il est entré en un grand village; mais ainsi que les gens de ce lieu-là ont vu le sauvage que Valentin menoit, ils ont commencé à fuir & entrer ès maisons & de la grande peur qu'ils eurent ils fermèrent leurs portes en telle manière que nul ne pouvoit y entrer. Adonc Valentin leur cria qu'ils n'eussent doute de lui & qu'ils ouvrissent leurs portes, car il vouloit loger; mais pour rien qu'il pût dire, nul ne lui voulut faire ouverture de sa maison. Lors il leur cria: De par le Dieu tout-puissant, si vous ne me donnez logis pour passer la nuit & prendre repos, sachez que je délierai le sauvage & le laisserai aller, si suis certain qu'il me fera tantôt trouver logis à mon plaisir. Beaucoup de fois Valentin requit qu'il pût avoir logis, mais le monde avoit tel doute & peur de l'homme sauvage que nul ne fut si hardi, & n'osoit nullement ouvrir la porte à Valentin. Et quand le noble chevalier Valentin eut longuement tourneyé et cherché parmi le village, & qu'il vit que pour nulle chose qu'il put prier ni supplier, nul ne le vouloit loger; il délia Orson le sauvage, puis lui fit signe qu'il alla frapper contre la porte d'une grande maison où l'on tenoit hôtellerie. Et Orson prit une grosse pièce de bois par si grande force en frappa contre la porte, qu'au tiers coup il la jetta par terre puis entrèrent dedans. Quand ceux de la maison virent que le sauvage avoit rompu la porte sortirent hors par la porte de derrière tant que nul ne demeura dedans. Et valentin alla dedans l'étable pour loger son cheval, puis a pris Orson & sont allés vers la cuisine là où ils trouvèrent chapons, & plusieurs autres viandes qui étoient auprès du feu. Lors Valentin fit signe à Orson qu'il tournât la broche; mais quand Orson vit la viande il mit la main à la broche & ne demanda pas si elle étoit cuite, mais la mangea, & puis avisa une chaudière, mit la tête dedans & but. Et Valentin lui fit signe qu'il laissât boire & qu'il lui donnera du vin plein un pot, & mena Orson dans la cave. Et quand il eut tiré du vin plein un pot il lui bailla, & Orson leva le pot, & goûta du vin si le trouva bon & en but tant que tout le pot vuida & le jetta à terre. Valentin releva le pot & l'emplit de vin. Et Orson le voulut donner au cheval, mais Valentin lui fit signe qu'il lui faut de l'eau. Plusieurs autres choses faisoit pour rire trop longues à raconter. Si fut le temps de s'en aller reposer. Valentin se reput, & aussi Orson qui le vit n'épargna pas; mais tant en but qu'il fut ivre, puis il se coucha auprès du feu & commença à ronfler & à dormir merveilleusement, & Valentin le regarda en disant: Vrai Dieu tout puissant! que c'est peu de chose un homme endormi, & de l'homme qui par trop boit perd son sens & mémoire. Or vois-je cet homme sauvage en qui n'y a maintenant ni force ni puissance, & si pourroit être tué devant d'être éveillé. Et quand il eut ce dit pour plus éprouver la hardiesse d'Orson; il le poussa du pied si fort qu'il l'é-

veilla, puis lui fit figne qu'il y avoit des gens autour de la maifon, adonc fe leva Orfon comme tout effrayé, & prit un gros bâton qui étoit au feu, & courut bientôt vers la porte que tout en retentit. Valentin fe prit fort à fourir, parquoi Orfon connut bien que Valentin faifoit cela pour l'effrayer. Si lui fit figne Valentin qu'il s'allât repofer; & que de rien n'eut fouci car bien le gardoit, puis Orfon fe coucha devant le feu fon bâton entre fes bras, Valentin fut toute la nuit auprès de lui, le veilla s'endormir, doutant qu'il n'eut affailli, car fut le bruit fi grand que chacun fuyoit la maifon & fe retiroit en l'Eglife Et tout au long de la nuit & fans repos fonnèrent les cloches pour affembler le peuple & qui à grand nombre & puiffance d'armes toute la nuit pour le doute d'Orfon firent le guet, ainfi fe paffa la nuit tant que le jour fut venu. Et quand Valentin vit que le jour étoit grand monta à cheval, lia Orfon, & fe mit à cheminer vers la citée d'Orléans. Et quand il fut apperçu menant Orfon le fauvage, ils firent fi grands cris, que parmi la ville d'Orléans ne fut oncques fi grand bruit que chacun courut en fa maifon & fermèrent les portes, puis montèrent aux fenêtres & regardèrent Orfon le fauvage.

Les nouvelles vinrent au Roi Pepin que Valentin étoit arrivé, & qu'il avoit conquis Orfon le fauvage & qu'avec lui le menoit defquelles nouvelles le Roi Pepin fut grandement émerveillé : & dit en cette manière : Hélas! Valentin mon enfant, de bonheur fus-tu né, béni foit le père qui t'engendra & la mére qui au bois t'enfanta; car je vois & connois que tu es aimé de Dieu, & que par toi il nous montre miracle évident, & d'autre part le peuple aux fenêtres qui crioit à haute voix en difant : vive entre les autres ce noble & vaillant Valentin; car au monde n'y a plus preux ni plus hardi que lui, & il eft bien digne d'honneur & de louange avoir quand par fa prouefle & vaillance, il a conquis celui que jamais de nul n'ofa être affailli, & de lui porter honneur & révérence, chacun y eft tenu, car par lui fommes délivrés & à fûreté mis de la chofe que plus nous redoutons. Tant chevaucha Valentin parmi la ville d'Orléans qu'il arriva à la porte du palais. Et quand les portiers le virent ils coururent fermer les portes du palais pour doute du fauvage. Lors Valentin leur dit, ne vous doutez de rien mais allez vers le Roi Pepin, & lui dites que fur ma vie du fauvage je l'affure lui & tous les seigneurs barons & écuyers de fon palais; car tant je le connois qu'à nul homme vivant, foit petit ou grand, ne portera aucun dommage. Les meffagers montèrent au Palais, & dirent au Roi Pepin les nouvelles que Valentin prenoit fur fa charge le fauvage Orfon. Adonc le Roi Pepin commanda qu'on lui ouvrit les portes & qu'on les fit entrer. Et Valentin entra dedans & prit Orfon par la main. Et quand la Reine Berthe & la belle Eglantine furent qu'ils étoient au palais, elles s'enfuirent en leurs chambres avec toutes les demoiselles de la grande peur qu'elles eurent. Valentin monta en haut, & entra dans la falle où le Roi Pepin étoit accompagné de tous fes nobles barons & chevaliers de fa cour. Et Hauffroy et Henri qui à leur reffemblance montroient grand figne d'amour à Valentin, & bien fembloient qu'ils fuffent tous joyeux de fa grande entreprife & prouefle, mais ils ne furent oncques plus dolent en leur cœur, car jamais n'euffent cru qu'il retourna vif. Ils maudirent le fauvage de ce qu'il ne l'avoit tué & détruit. Le Roi Pepin & tous les autres de la Cour regardoient Orfon volontiers. Lors leur dit le Roi, feigneurs, c'eft chofe merveilleufe de cet homme fauvage à voir & regarder, il eft bien formé & de belle ftature de corps & de tous membres, combien qu'il foit velu, s'il étoit vêtu comme un de nous fort feroit plaifant à voir, beau chevalier fembleroit. Alors Valentin parla au Roi Pepin en cette manière : Sire : je vous requiers que vous le faffiez baptifer, & apprendre la créance de la foi chrétienne, car tel eft mon défir & ainfi lui ai promis; bien me plaît, dit le Roi, & veux

qu'ainſi ſoit fait. Lors commanda à un Prêtre qui le baptisât & furent parrain le noble Roi Pepin, & le duc Milon d'Angler, Samſon & Gervais vaillans chevaliers, & Valentin auſſi, & d'autre part fut la noble Reine Berthe & pluſieurs autres gens de grand renom, & autre nom ne lui baillèrent que celui qu'il avoit pris dans la forêt. Quand Orſon fut baptiſé, le noble Roi Pepin s'aſſit à table pour dîner, & Valentin ſe prit à couper car c'étoit ſon office. Et quand le Roi fut aſſis il commanda qu'on fit entrer Orſon dans la ſalle pour voir ſes manières & contenances. Adonc Orſon entra en la ſalle devant le Roi Pepin qui volontiers le regarda, ſi aviſa la viande qui devant lui étoit, & prit dedans le plat tout ce qu'il put emporter, & commença à manger vîtement, & à gros morceaux, & quand il eut mangé, il regarda d'autre part un ſerviteur lequel portoit en un plat un paon pour ſervir au Roi; mais incontinent Orſon courut à lui & lui ôta ledit paon, puis s'aſſit à terre parmi la place de la ſalle & commença à manger. Lors Valentin l'apperçut, lui montra par ſigne qu'il ſe gouvernoit mal car ſur toutes choſes il craignoit naturellemeut Valentin Et le Roi Pepin commanda qu'on le laiſſât faire, car il prenoit grand plaiſir à ſes contenances. Quand Orſon eut bien mangé, il vit un pot plein de vin, il le prit & tout d'nn coup il le but & puis il jetta le pot par terre & commença à ſecouer la tête, dont le Roi, ſes barons & ſeigneurs qui étoient là commencèrent à rire. Et quand la nuit fut venue on donna une chambre à Valentin pour coucher, en laquelle on mit un lit bien paré pour Orſon, mais il n'y voulut pas coucher, car auſſi-tôt qu'il fut dans la chambre il ſe coucha à terre & incontinent il s'endormit, car autrement n'étoit accoutumé.

Comme Hauffroy & Henry par envie reſolurent de tuer Valentin en la chambre de la belle Eſglantine.

Chap. 14.

Alors fut joyeuſe la belle Eſglantine de ce que Valentin avoit le ſauvage conquis, ſi lui manda par une demoiſelle qu'il lui amena Orſon le ſauvage. Lors Valentin appella Orſon & le prit par la main, & le mena en la chambre d'Eſglantine en laquelle il y avoit pluſieurs dames qui volontiers regardoient Orſon; & Orſon en riant ſe jetta ſur le lit & regarda les dames en faiſant pluſieurs ſignes & manières, & qui étoit aux dames fort plaiſantes à regarder: mais ce qu'il faiſoit elle ne l'entendoit point, dont elles étoient déplaiſantes; firent appeller Valentin & lui demandèrent ce que c'étoit que le ſauvage leur montroit par ſignes, & Valentin leur dit: Meſdames, ſachez que le ſauvage montre par ſignes, que volontiers voudroit baiſer & accoller les demoiſelles qui ſont ici, dont elles commencèrent toutes à rire, et ſe regarder l'une l'autre. Et ainſi qu'enſemble deviſoient & qu'elles s'ébattoient en la chambre d'Eſglantine pour la vue d'Orſon le ſauvage, Hauffroy vint devers Henri & lui dit: beau frère, trop mal va notre fait, car vous voyez qne ce méchant trouvé, Valentin, de jour en jour monte & croît en honneur entre les princes & dames & entre les autres choſes le Roi Pepin en eſt plus amoureux qu'il n'eſt de nous, laquelle choſe peut être en grand abaiſſement de notre honneur; Hauffroy, dit Henri, vous dites vérité & parlez comme ſage, & quand à moi je ne fais pas de doute que par lui nous ne ſoyons une fois dépriſé s'il règne long-temps: frère, dit Hauffroy, ſoyez ce que je vous dirai. Valentin eſt maintenant dedans la chambre de notre ſœur Eſglantine, laquelle choſe nous lui avons défendue de long-tems, & aurons bonne occaſion de le prendre & mouvoir débat contre lui, pourtant ſi croire me voulez nous irons en ſa chambre & par nous ſera mis à mort; puis dirons au Roi qu'avec notre ſœur l'avons trouvé, & Valentin faiſant d'elle à ſa volonté; ainſi parlèrent des deux traîtres. Et ainſi que les Juifs par leur

envie crucifièrent & machinèrent la mort de notre Seigneur J. C. à tort & sans cause, ainsi firent Hauffroy & Henri, qui étoient doux & débonnaire, à tous obéissans, & de la bouche oncques vilaines paroles ne sortit & après qu'ils eurent fait leur entreprise, ils allèrent dans la chambre d'Esglantine, & aussitôt que Hauffroy fut entré, il dit à Valentin mauvais & déloyal homme, or connoissons-nous que ta folle & outrageuse volonté ne te peut point restreindre ni retirer, mais en persévérant en ta malice & folle opinion, en pourchassant de jour en jour le déshonneur de notre père le Roi Pepin, par le moyen de notre sœur Esglantine, de laquelle en faites votre plaisir comme d'une mauvaise & malheureuse femme dissolue, pourquoi c'est bien raison que vengeance prenions de vous. Et en disant ces paroles, Hauffroy leva la main & frappa Valentin, tellement que de la bouche lui fit le sang sortir puis Henri s'approcha, qui d'un glaive tranchant & aigu cuida frapper outregeusement Valentin; & quand Orson vit qu'on vouloit outrager Valentin, il saillit avant & bailla si grand coup à Hauffroy de sa main velue qu'à terre l'abattit, & courut vers Henri, & l'estraignit tellement entre ses bras que si n'eût été les demoiselles qui appaisèrent Orson, jamais de sa vie n'eut respiré. Lors se leva le cri en la chambre si grand que plusieurs des seigneurs & barons vinrent en la chambre. Et quand ils apperçurent que Orson menoit si mal le fils du Roi : ils le voulurent frapper de glaives & d'épées, & tous se mirent contre lui en défense pour le mettre à mort. Alors Valentin tira son épée pour secourir Orson, & jura que s'il y avoit homme qui touche ni frappe plus Orson, quoiqu'il en doive avenir, sa vie lui ôtera, puis fit signe à Orson, & il se retira sans faire nul outrage. Lors Hauffroy & Henri allèrent vers le Roi Pepin courroucé, si lui dit Hauffroy. Ha! Sire mal fut oncques né Valentin que vous tenez si cher, car céans a mené le sauvage, par qui moi & mon frère avons été en grand péril de mort.

Et vous ferez trop mal si vous le laissez plus vivre, car grand dommage & deshonneur de brief vous portera. Pour Dieu faites qu'il soit noyé ou pendu, car rien n'en vaut la garde de sa compagnie. Quand le Roi Pepin ouit les nouvelles il fut dolent, & dit qu'il feroit mettre & enfermer Orson le sauvage dedans une tour, en telle manière que jamais il n'en pourra sortir que par congé. Le Roi Pepin fit venir Valentin pour lui demander le fait, & Valentin lui raconta l'entreprise telle qu'elle avoit été faite par Hauffroy & Henry. Sire, dit Valentin, j'étois en la chambre de madame votre fille en la compagnie de plusieurs dames & demoiselles qui fort désiroient à voir Orson, principalement à madame Esglantine, je l'avois amené, si ne sais pourquoi ni à quel titre messieurs vos deux fils Hauffroy & Henri sont entrés en la chambre, en me disant que je voulois faire de votre fille à mon plaisir, & que de tous temps le savoient. Et en me disant fières paroles, & Hauffroy par outrageuse volonté de sa main me frappa, & Henri de son épée ma vie me cuida ôter. Orson voyant que mon corps étoit en danger est venu devers eux, les a tous deux jettés par terre en telle manière que par celle cause du bruit, & le crime est tel que vous le voyez. Est-il vrai dit le Roi Pepin, ainsi que vous le dites? Oui Sire, dit Valentin sur la peine de ma vie, autres choses ni autres affaires je ne fais. Lors dit le Roi Pepin Orson a fait son devoir, ce qu'il devoit faire. & vous Hauffroy & Henri vous êtes envieux & pleins de mauvaise volonté. Je vois & connois de toute votre puissance vous croyez de jour en jour nuire à Valentin : bien êtes de mauvaise nature de pourchasser son mal quand vous voyez que je l'aime, & louablement me sert. Et vous défends de lui vouloir mal, car de lui ne me veux pour nul autre dessaisir, & suis certain que mon déshonneur jamais il ne voudroit querir ni chercher. Ainsi se partirent Hauffroy & Henri; lesquels furent déplaisans, & Valentin demeura pour l'heure en la salle avec les

les autres seigneurs & barons de la Cour, & Orson s'en alla parmi le palais entra à la moitié de la cuisine & vit la viande que le cuisinier appareilloit pour le souper, si approcha de lui & prit deux chapons tous crus, & les mangea comme fait un chien; & quand le cuisinier vit cela, il prit un gros bâton & en frappa Orson si grand coup que tout ployer le fit. Alors se baissa Orson, & prit le cuisinier & le jettant en place, & tant de coup lui donna qu'à peu il ne fut mort. Les nouvelles vinrent au Roi Pepin que Orson tuoit son cuisinier, & que nul n'osoit de lui approcher, dont le Roi courroucé, fit venir Orson, & lui fit signe qu'il le feroit pendre: mais Orson alla incontinent quérir le bâton, & montra au Roi Pepin comme le cuisinier l'avoit frappé. & quand le Roi connut le cas il pardonna tout à Orson, & commanda que nul ne le touchât plus. Et Valentin lui montra la manière de se gouverner parmi le palais, & si bien l'enseigna que depuis il ne fit nul mal ni déplaisir, qui premier ne lui en faisoit. Et en ce point demeurèrent long temps les deux frères Valentin & Orson avec le noble & puissant Roi Pepin, lequel étoit leur oncle à tous les deux, mais ne le savoit pas.

Comme le duc de Savary envoya vers le Roi Pepin pour avoir aide contre le verd chevalier qui vouloit avoir sa fille Fezonne.

CHAP. 18.

En ce temps que Valentin & Orson étoient ensemble en la Cour du Roi Pepin, il vint un chevalier vers le Roi de par le duc de Savary, lequel après qu'il eut fait la révérence au Roi: il parla de cette manière: Franc & puissant Roi sur tous redouté, le duc de Savary duquel je suis serviteur m'envoie devers vous, requérant que par vous il puisse être secouru contre un payen qui l'assiège, qui se nomme le verd chevalier, lequel par force d'armes & malgré son courage sa fille veut, qui est la plus belle qui puisse être, & qui a trois frères hardis & vaillans, c'est à savoir Guérin, Anseaume & Guerin le jeune; messager, dit le Roi, volontiers secourerons le Duc Savary, & lui aiderons en son besoin de toute notre puissance. Sire dit le Messager, Dieu vous en sache gré & vous le veuille rendre par sa miséricorde, car vous ferez aumône, je vos en remercie de par mon maître. En disant ces paroles vint dedans le palais un autre messager lequel après la revérence & l'humilité faite au Roi, lui dit en cette manière: Excellent & sur-tout redouté Prince, veuillez assembler votre ost en toute diligence & envoyer vos gens d'armes vers la cité de Lyon, car des Alemagnes sont issus plus de cent mille combattans, qui votre Royaume veulent détruire, & mettre en subjection. Alors le Roi fut moult étonné, si appella Millon d'Angler & plusieurs barons pour se conseiller. A laquelle chose répondit Millon d'Angler: Sire, sur cette matière vous devez être conseillé, car plus près est votre chemise que votre robe; vous ne devez pas défendre le pays d'autrui pour le votre laisser détruire, quand vous aurez chassé vos ennemis de votre Royaume, vous pourrez aller secourir le duc de Savary: lors le Roi crut le conseil, & dit au messager du duc Savary que pour le présent ne pouvoit le secourir à son besoin, & vous pourrez lui dire qu'il se tienne toujours ferme contre le verd chevalier, & qu'ayant fait mon entreprise, je lui envérrai si grand nombre de gens qu'il sera content. Sire dit le messager, trop mal lui vient que venir ne pouvez, car il en a grand besoin: mais puisqu'il ne peut-être autrement, je vous remercie de votre bon vouloir, & au congé de votre haute Majesté je me départ de vous. Et à ces mots le messager du duc Savary s'en alla vers Aquitaine & conta là les nouvelles & empêchemens au Roi Pepin, il en fut pépaisant, car le verd chevalier lui faisoit grande guerre & trop près l'avoit assiégé, & devoit savoir qu'icelui verd chevalier étoit frère de Ferragus le Géant, qui la dame Bellissant faisoit garder en sa maison, laquelle étoit mère du noble chevalier Valentin & du sauvage Orson; ainsi comme vous avez ci devant oui déclarer, Or fut le bon duc Savary dedans Acquitaine moult

penfif & dolent pour le verd chevalier, qui telle guerre lui faifoit pour fa fille.

Si fit crier & ordonner que tous ceux de fon oft fuffent en point & en armes, comme à tel cas appartient, & que le lendemain au matin, il vouloit faillir hors contre le verd chevalier pour les payens combattre. Lors chacun fe mit en chemin & en bon point & firent bon devoir d'eux armer. Quand le jour fut clair, les clairons & trompettes fonnèrent & gens d'armes de toutes parts, tant de pied comme de cheval, fe mirent en chemin pour faillir hors de la ville; grande hâte avoit le duc Savary d'affailir le verd chevalier; mais qui fe croit avancer qui aucune fois fait fon dommage, & ainfi en prit au duc, comme il fera dit. Le duc Savary faillit hors d'Aquitaine en grande compagn e. Et quand il fut au champ il fit fonner les trompettes & clairons, & comme vaillant champion fes ennemis affaillit, & fondirent fur eux. Les Sarrafins & payens qui étoient en grand nombre coururent aux armes, lors commença une grande & merveilleufe bataille, & alors le verd chevalier entra dedans avec une grande hache d'armes, & premier qu'il arrêta il tua deux vaillans chevaliers. Alors le duc Savary comme preux & hardi ne craignant rien le danger s'eft devers lui rué, & fe font fièrement affaillis l'un l'autre, vaillant étoit le bon duc; mais pourtant il en prenoit grande folie de combattre le verd chevalier: car telle étoit la prédeftination du verd chevalier car par fon fort il étoit prédeftiné que jamais ne feroit conquis ni vaincu, finon par homme qui fût fils de Roi, & qui n'eût jamais été de femme nourri & allaité. Si ne penfoit pas que jamais homme put être trouvé; mais tel enfant eft fur la terre vivant, qui bien le combattra & le vaincra, c'eft Orfon le fauvage, comme vous ouirez ci-après. Long-temps fe battirent enfemble le duc Savary & le verd chevalier, mais trop entra le bon duc, car quand il fe cuida retirer pour aller vers fon oft, il fut tant pourfuivi des payens & Sarrafins, que fortune le contraignit d'être rué par terre, parquoi il fut pris prifonnier de fes ennemis & le prirent les payens, puis le mènèrent au verd chevalier qui en mena telle joie que pour nul trésor il ne l'eût laiffé aller. & le duc Savary en fon cœur reclama Dieu Quand les Chrétiens furent que le duc étoit pris ils retournèrent en Acquitaine dolents, étonnés. Lors le peuple commença à demener grand deuil, & faire grands regrets & lamentations pour leur duc qu'ils aimoient tant; là furent les trois fils Guerin, Anfeaume, Guerin le jeune, qui pour leur père faifoient grand deuil, mais fur-tout pouffoient plaintes & lamentations de Fezonne, laquelle fe tiroit cheveux qui étoient plus luifans que fin or, hélas! à malheur fus-je née quand il faut que pour moi tant de vaillans vaffaux & nobles chevaliers ont telle douleur à fouffrir, & fi piteufement finit leurs jours. Et qui plus eft mon cœur à chofe trop amère à fouffrir & porter; c'eft le bon duc mon père, qui eft pour l'amour de moi entre les mains de ses ennemis mortels, dont mourir lui conviendra par douleur angoiffeufe & piteufe détreffe: hélas! mon très-cher père! trop chèrement m'avez aimée, quand mon amour vous eft vendu fi chèrement que par moi vous êtes livré. Ainfi fe complaignoit en pleurant la belle Fezonne, laquelle a volonté de fe tuer. Et le verd chevalier eft en fon pavillon qui fait venir devant lui le bon duc, & lui a dit fièrement: Or vois-tu, & connois bien maintenant que tu es en ma fubjection, & fi tu peux connoître que j'ai puiffance de te faire mourir ou de te fauver la vie. Je te dirai, tu fauveras ta vie fi tu veux me donner ta fille en mariage, je l'emmenerai en la verte montagne ou bien richement couronner la ferai. Sarrazin, dit le duc, je te dirai ma volonté, fache que jamais tu n'auras ma fille fi tu ne te fais baptifer, & que de Jesus prenne la loi & créance. Savary, dit le verd chevalier, de telles chofes ne me parle jamais, car de ma vie en ton Dieu ne croirai, & fi te dis encore plus, que fi tu ne veux croire mon confeil, je te ferai mettre à mort vilainement, fi te dis

que je ferai Acquitaine ardre ; & mettre à exécution tous les hommes, femmes & petits enfans ferai mettre à mort. Payen, dit Savary, Dieu veuille par sa grace contre toi de malvolonté défendre & garder, car en lui je me fie, & en lui est ma seule espérance. Longtemps furent en parlant de cette matière, le verd chevalier & le duc Savary, qui Dieu réclamant soupiroit du cœur tendrement. Et le verd chevaliet regarda ; & quand il vit les grandes lamentations qu'il faisoit, & les piteuses larmes qu'il jettait ; il lui dit, franc duc, laissez-le pleurer, car tant suis épris ardemment & embrasé de l'amour d'elle, que je n'ai pas le courage de vous ôter la vie ; mais je suis délibéré de vous donner congé, par tel convenant que dedans six mois vous m'amenerez un chevalier qui par puissance d'armes me puisse conquerir, & votre fille je quitterai & m'en retournerai en mon pays avec toute mon armée sans rien de votre terre gâter ni détruire, & s'il advient que dans le dit terme je ne sois conquis ni vaincu, j'aurai votre fille pour femme & épouse, & en mon pays l'emmenerai sans faire aucune guerre. Pourtant firent entr'eux la paix, & après les trèves crièrent l'espace de six mois, & après le cri fait, le verd chevalier donna congé au duc Savary, & sur la foi de Jesus-Christ lui jura les susdites trèves tenir louablement, garder l'appointement par eux ci-dessus avisé, au cas de défaut lui donner sans nulle trahison, puis vint en Acquitaine, & fit par-tout savoir & publier la forme de l'appointement. Et quand il eut fait crier la trève pour six mois il manda son conseil & leur déclara la manière comme il avoit fait avec le verd chevalier. Alors ils delibérèrent entr'eux que le duc envoya messagers par tout le pays d'environ pour chercher un chevalier qui par prouesse puisse combattre le verd chevalier.

Et appella des messagers de toutes nations Chrétiennes & leur donna lettres dans lesquelles étoient contenu les grandes beautés de sa fille & l'entreprise du verd chevalier, si mandoit le duc Savary en ses lettres, que ce lui qui pourroit conquérir le verd chevalier, il lui donneroit sa fille. Alors les lettres furent données à douze messagers, lesquels eurent la charge de les porter par tous les pays : jusqu'à douze Royaumes Chrétiens & en furent les nouvelles publiées & manifestées.

Comme plusieurs chevaliers vinrent en Aquitaine pour cuider avoir la belle Fezonne.

CHAP. 19.

En ce temps, durant la trèves, le Roi Pepin étoit allé contre ses ennemis devers Lyon, accompagné de 60 mille hommes : Tant fit qu'il passa & mit à mort un Roi nommé Lampatrix, lequel contre lui Payens & Sarrazins conduisoient à grande puissance ; Ce Lampatrix tenoit le Royaume de Scanie, d'Hollande & de Frise, avec ce, il tenoit le pays de Dannemark, auquel étoit une Ville forte & puissante en laquelle se retiroient les payens pour le doute du Roi Pepin Et quand ils furent tous enclos en ladite ville, les assiégea en tel manière qu'il les affama, & tant fit qu'ils se rendirent du tout à sa volonté.

Quand il eut pris la ville, il fit baptiser les payens & croire en J. C. & donna la ville au Maréchal de France, lequel étoit appellé Gui. Après ces choses le Roi Pepin & tout son ost retourna au pays de France, & arriva en la ville de Paris, & il eut bien-tôt nouvelles du Duc Savary, & comme il avoit pris trêves au verd chevalier, puis quand il sut la manière comment & la condition de leur appointement, il se prit à dire devant tous ses barons en riant : Seigneurs, qui voudra avoir belle amie, il est temps de se montrer vaillant. Celui qui pourra combattre le verd chevalier par fait d'armes, il aura en mariage la belle Fezonne, fille du duc Savary, il aura avec elle la moitié de sa terre & seigneurie, & qu'il n'en soit pas ainsi, voici les lêttres ; tenez-les, & regardez entre vous le contenu d'icelles ; chacun regarda volontiers les lettres ; mais il n'y eut si hardi ni si vaillant qui voulut l entreprendre, fors Valentin, qui devant tous dit au Roi Pepin : Sire, s il

plait à votre Majesté me donner congé d'aller en Aquitaine éprouver mon corps contre le verd chevalier : Sire, donnez-moi congé de partir de France, car j'ai grand desir de laisser le pays, & tant chevancherai que jamais n'aurai repos, tant que j'aye nouvelles de la mère qui me porta : car fort il me deplaît que si long-temps j'ai demeuré sans savoir qui je suis. Valentin, dit le Roi, ne vous chaille qui vous soyiez, car assez suis puissant pour vous donner du bien largement & vous monter à honneur, & tous ceux de ma Cour, aussi cher je vous tiens comme si vous étiez de mon propre sang. Sire, dit Valentin, pour Dieu soit, & me pardonnez, car de long-temps l'ai voué. Quand le Roi vit que Valentin étoit du tout délibéré d'aller en Aquitaine, il lui donna son congé par tel convenant, qu'il lui fit promettre qu'il reviendroit vers lui après qu'au verd chevalier se seroit combattu si Dieu lui donne santé & vie ; & Valentin lui promit, puis prit congé de lui. Alors Esglantine fut dolente, plus que jamais, pleine de pleurs & gémissemens angoisseux. Elle demanda à Valentin, lequel vint devers elle, & lui a dit la belle, en pleurant tendrement, je vois bien que de vous jamais je n'aurai joie ni consolation, & que vous êtes delibéré de laisser le pays de France. Hélas plut à Dieu que ce fût mon honneur de m'en aller avec vous, car ainsi me veuille Dieu secourir si jamais j'aurois à époux autre homme que vous : mais puisqu'il est ainsi de ma volonté ne puis user & que mon libéral arbitre est gardé par autre puissance, & qu'il est force que le corps demeure par deça, mon cœur & ma volonté à vous seront à jamais sans nulle autre intention fors que d'amour juste & loyal & salutaire je vous aimerai, & afin qu'à vos nécessités vous puissiez recouvrir à votre indigence quand vous aurez nécessité, voici la clef de mon écrin que je vous présente, prenez or & argent à votre volonté, car assez y a de quoi : madame, dit Valentin ; d'or & d'argent je n'ai envie, sinon que seulemens trop me tarde que je ne sais qui je suis. Et sachez que d'une chose que je suis étonné, c'est que je porte une croix sur l'épaule tout aussi jaune que fin or, je ne sais d'où telle signe me peut venir, pourtant je suis délibéré de n'arrêter jamais, tant que de ma nativité je puisse avoir connoissance ; Adieu vous dis, madame, & pour moi ne pleurez plus, car par la foi de mon corps, si Dieu veut que je sois de lieu venu que je puisse être digne en valeur au linage de votre extraction, jamais je n'aurai femme & épouse autre que vous, aussi ma chère dame, si je trouve que je ne sois digne de vous avoir à femme par faute de lignage, de vous ne voudrois être votre mari ; car au temps à venir les envieux diroient : où sont les parens de cet amoureux trouvé, lequel a tant abusé le Roi, qu'il a donné sa fille pour femme & épouse ? & pourtant je désire sur toutes choses, savoir de quel état je suis extrait, & à ces mots se départit Valentin : laissant Esglantine en sa chambre pleurant piteusement. Et lors commença à considérer qu'amour de femme est forte chose, & merveilleuse, car il voyoit bien que s'il lui plaisoit Esglantine la fille du Roi Pepin s'en iroit avec lui à sa volonté ; mais le sens & la raison qui étoient en lui, dominèrent en tout temps de ne faire chose vilaine, dont il pût avoir nul reproche. Alors il se met en chemin & au partir il fut convoyé de plusieurs nobles barons & grands seigneurs de-là, dont Hauffroy & Henry furent joyeux à rebours, & pour leur fausse envie, dont ils étoient de long-temps pleins ; ils avisèrent & machinèrent que sur le chemin ils feroient prendre Valentin & Orson qui menoit avec lui & les feroient mourir, afin qu'à jamais ils fussent vengés de la chose de quoi il désiroient le plus au monde.

Comme Hauffroy & Henri firent guetter Valentin & Orson sur le chemin pour les faire mourir. CHAP. 20.

QUand Valentin & Orson furent partis de la Cour du Roi Pepin pour aller en Aquitaine, envie decevable & maudite trahison

entra plus que devant aux cœurs des deux faux & maudits traîtres Hauffroy & Henri, les deux fils du Roi Pepin, en telle manière que pour parvenir à une telle entreprise, ils parlèrent à un cousin germain qu'ils avoient & tant firent qu'entre eux fut avisé & délibéré que trente hommes puissans & vaillans guetteroient; & mettroient gardes sur l'enfant Valentin & sur Orson, de telle manière que là où ils seroient trouvés, ils seroient détruits sans nulle rémission & mis à mort. Après le conseil il fit assembler trente hommes des plus redoutés qu'il pût savoir; puis les envoya en arme dans une forêt bien large, par laquelle Valentin & Orson devoient passer; si ne demeura pas long-temps que Valentin & Orson qui couroit à pied devant lui plus qu'un cheval, entrèrent dans la forêt. Alors les apperçut Grigard & ses gens qui étoient en embûche dans ladite forêt. & quand Grigard vit Valentin il saillit contre lui son épée tirée pour le tuer, & tel coup il lui donna, que parmi le harnois lui entama la chair, tant que le sang en sortit, puis lui dit: Valentin, ici vous convient mourir, car vous avez trop vécu. Et quand Valentin vit qu'il étoit navré, & de toutes parts assailli de ses ennemis à Dieu se recommanda, & leur dit:

Messieurs, ma mort avez juré, & je vois bien maintenant que par vous à tort & sans cause mourir me convient: mais si Dieu plaît en tel jour je vous vendrai ma mort si chèrement & tant que tous ensemble ne retournerez. Et donc tira son épée, de telle manière il frappa le premier si rudement qu'il l'abattit à terre, lui fendit la tête jusqu'aux épaules & mourut: puis alla eux autres par si grand courage, que devant qu'il arrêtât, ni que de lui osassent approcher, en abbatit cinq ou six parmi le bois. Et Orson sauta en avant tout effrayé avec ses grandes mains velues, frappe & déchire tous ceux qu'il trouve parmi la voie, de telle manière que de ses ongles les déchire, & de ses dents les mord & étrangle, il les jette par terre l'un sur l'autre, puis passe par dessus en les frappant rudement: Valentin est d'autre part, qui tient l'épée toute nue, dont si vaillamment le combat que nul n'ose adprocher des deux frères: Grigard cria tout haut, Valentin rendez-vous, car mourir il vous faut. Lors Valentin se recommanda à Dieu, qu'il le veuille garder de mal & à son besoin le secourir, puis tira vers Grigard & Grigard contre lui. Si commença la bataille de Grigard & de ses gens, pitoyable chose à raconter contre Valentin & Orson son frère, lesquels vaillamment & à grande résistance & force de leurs corps contre leurs ennemis se défendirent tant que les plus hardis & puissans furent morts en la place: mais combien que Valentin & Orson eussent de grande prouesse & hardiesse de corps montré, non pourtant pour le grand nombre des autres qui trente étoient, & puissans sur Valentin, il fut si près atteint, que fortune le contraint à être pris par ses ennemis. Et quand ils l'eurent pris ils le lièrent étroitement & rudement le menèrent, dont Orson commença à courir après en criant & heurlant comme une bête nue & si horriblement qu'il faisoit retentir tout le bois mais n'y valut sa poursuite, car Valentin fut mené hâtivement parmi les bois tant que d'Orson ne peut plus être vu. Lors commanda Grigard qu'on suivit Orson, tant que mort ou vif on le prenne, mais pour néant vont après, car il marche de si grande puissance & légèrement saute parmi le bois que nul tant fut hardi n'ose approcher de lui.

Ainsi Orson échappa des mains des traîtres, lesquels menèrent Valentin jusques à un château qui étoit en cette forêt, lequel étoit fort, duquel château étoit gouverneur, un fort larron dérobant les gens, qui étoit le parent de Grigard, & la portoient tous ensemble leur butin les faux traîtres envieux: mais rien n'en savoit le bon Roi Pepin, qui fermement cuidoit qu'au pays n'eut point plus grand prud homme. Quand Valentin fut au château entré, ils le prirent rudement, & le menèrent dedans une tour obscure & ténébreuse,

& au plus profond d'une grande fosse & prison le mirent. Après que Valentin fut enclos en la tour, il se prit piteusement à pleurer en priant & reclamant Dieu qu'il lui donnât grace d'échapper de ce lieu. Hélas ! dit-il ; or suis venu à la chose que plus doutois. C'est-à-dire, ès mains de mes ennemis & de ceux qui ma mort desirent de jour en jour, & demandent & pourchassent. Si requiers à Dieu dévotement, que de ce danger me veuille secourir. Hélas ! bon Roi Pepin, jamais jour de ma vie ne vous verrai & de ma mort rien n'en saurez : car en cette grande fosse orde & obscure me conviendra mourir. A Dieu sois-tu Orson ; car pour l'amour de moi tu as la mort souffert, & si tu m'aimois d'amour parfait ; aussi faisois-je autant & plus que si tu eusses été mon propre frère, Hélas ! ma douce mère que tant désiré a voir, jamais de vous je n'aurai nulle connoissance dont mon pauvre cœur soupire & mes yeux fondent en larmes. Sur-tout je suis le plus dolent, quand il me faut mourir sans savoir à qui je suis, mais puisqu'il plaît à Dieu que je doive tellement mourir je lui recommande mon ame en telle manière se complaint Valentin dedans la chartre obscure. Et ses ennemis sont parmi le château qui tiennent entr'eux conseil de son fait. Lors qu'aucuns d'iceux ont dit au Seigneur, le plus expédient remède qui soit, c'est de faire mourir Valentin sans aucune délibération. Seigneurs, dit Grigard, de telle chose je ne suis pas consentant ; mais suis d'opinion que nous gardions Valentin en la prison, lequel ne nous peut échapper ; & que nous allion. vers Hauffroy & Henri, leur dire & raconter le fruit de notre entreprise & nous saurons donner conseil en cette manière. A ce conseil s'accordèrent tous, & furent délibéré d'aller au palais où étoit pour lors le Roi Pepin ; Grigard après le conseil prit le chemin de Paris, & Orson étoit dedans le bois piteux en pleurant, qui toute cette nuit avoit repose au pied d'un arbre ; & quand le jour fut venu il se mit en chemin, & pensa en lui-même que jamais n'arrêtera, qu'il n'ai fait savoir au Roi la manière de la trahison, & comme Valentin a été pris & emmené, si prit son chemin & plutôt qu'un cheval courut à Paris : mais premier arriva Grigard le maître. Et ainsi qu'il fut entré il alla vers Hauffroy, & lui conta le cas comme Valentin étoit pris & emprisonné dont il fut fort joyeux, fort lui déplut quand on lui dit qu'Orson étoit échappé, nonobstant il se reconfortoit de ce qu'Orson ne savoit retourner à Paris, & outre plus de ce qu'il ne savoit pas raconter la manière de l'entreprise : mais leur intention fut bientôt retournée à rebours, car Orson ne séjourna pas long-tems, que tantôt arriva à Paris. Et le jour qu'il fut venu les deux traîtres avoient pris conseil entr'eux, que Grigard devoit le lendemain retourner au château pour faire mourir Valentin sans nulle permission ; de bonne-heure arriva Orson, & ce jour, lequel aussi-tôt qu'il fut arrivé au palais, il monta & entra dedans la salle parée en laquelle étoit le Roi Pepin ; qui pour cette heure étoit assis à table pour dîner, accompagné de plusieurs vaillans chevaliers. Quand Pepin vit Orson, il cuida que Valentin fut retourné ; Orson s'en alla par la salle piteusement, criant & battant sa poitrine, pour laquelle chose le Roi & tous les autres l'ont fort regardé. Et quand Orson vit les chevaliers assis à table, il les regarda horriblement en faisant hideux signes.

Lors avisa & connut Grigard entre les autres qui tenoient la tête inclinée en bas contre la table par doute d'être connu. Quand Orson le vit, il courut à lui & un si grand coup lui donna qu'il abbatit en bas une oreille, & de rechef le frappa dessus le visage si fort que tous ceux de la salle ont apperçu le bruit dont Grigard se mit à crier si hautement tant que les dents lui rompit & lui creva un œil & le débat. Orson retourna encore & lui donna si grand coup qu'il l'abbatit & jetta bas la table & tout ce qui étoit dessus, dont toute la compagnie fut émerveillée & fort troublée, & fût mort Grigard par Orson, si ce n'eût

été un vaillant prince qui étoit là lequel le retira de ses mains, dit tout haut : Hélas ! Sire, Roi, voyez & considérez le piteux point en quoi Orson le sauvage a mis le bon chevalier. pour Dieu, Sire, faites que la vie lui soit ôtée, car chose est trop périlleuse de tel homme garder. Seigneur, dit le Roi, sur cette matière convient aviser par le bon conseil, car je vous promets & ainsi je crois qu'Orson le sauvage sans grande cause n'a pas frappé Grigard, faites venir pardevant moi, si saurai son intention & la cause de son débat. Alors Orson fut mené devant le Roi Pepin, lequel lui demanda pourquoi il faisoit si grand outrage devant sa Majesté Royale, & Orson lui fit signe que Grigard avoit tué & meurtri faussement Valentin en la forêt, puis va montrant signes merveilleux, & que de cette chose il se vouloit combattre contre Grigard pour lui de champion, pour lui faire confesser sa maudite trahison, puis tira son chaperon & par grand outrage le jetta à Grigard par manière de gage & de défiance.

Et quand le Roi vit cela, il appella tous les nobles seigneurs & autres barons de la cour & leur dit tout haut : Seigneurs, or avez-vous vu comme cet homme sauvage & pardevant tous, a jetté & livré gage de bataille à Grigard, homme il se veut à lui combattre, parquoi veillez-moi tous dessus cette affaire dire volonté ce qu'il est à faire, car je suis trop émerveillé en mon cœur de ce que Orson entre tous les autres chevaliers de ma Cour, a frappé Grigard en grande fureur. Et pour ce dites-en votre opinion, car trop me doute de fausseté de quelque part qu'elle doive venir. Et quand de ma part sauf votre conseil je serois d'opinion que la bataille fut entre les deux jugée. Quand le Roi eut ainsi parlé, tous les barons furent d'accord que Grigard & Orson se combattissent pour cette querelle. Et lors fut la bataille ordonnée, & le Roi Pepin fit amener devant lui Grigard, & lui dit qu'il lui convenoit combattre cet Orson: Quand Grigard entendit le Roi, il fut dolent, & non sans cause Car le temps est venu que la trahison qui tant a été couverte & celée sera devant tous publiée & manifestement déclarée ; Grigard regarda Hauffroi de semblance mal-assurée & le cœur effrayé. Lors Henri l'appella & lui dit : Grigard, ne vous doutez de rien, car je vous promets & vous fais à savoir que nous ferons votre paix vers le Roi notre père, en telle manière que de votre personne n'aurez aucun dommage ni vilaine, par ainsi que vous jurez de ne jamais dire ni confesser le cas pour chose qui vous puisse avenir, Hélas ! dit Grigard, trop mal y a de mon cas ; car je vois bien que pour vous la mort il me faut souffrir. Puis il alla vers le Roi, disant : Sire, je vous requiers un don ; c'est que de votre grace vous plaise, qu'à l'homme sauvage je ne combattrai point, car Sire, vous savez que ce n'est pas homme contre homme que chevalier puisse avoir ni acquérir honneur & aussi ce n'est pas homme naturel, mais irraisonnable, & sans nul espoir & merci : Grigard, dit le Roi, d'excuse n'y en a point, la bataille est jugée par le conseil de toute la Cour, raison nous y commande & veut qu'ainsi soit. De cette réponse Grigard fut fort pensif & déconforté. Lors Hauffroy lui dit, n'ayez doute, car vous avez si bon droit que Dieu vous aidera & vous fera écu & défense en cette querelle. Et quand est de ma part, je vous ferai bien armer & suffisamment car nul cas appartient.

Quand Orson entendit qu'il devoit combattre, il demanda grande joie, moult grand signe faisoit au Roi que Valentin étoit mort & détruit : desquels signes le Roi s'émerveilloit fort, & Orson étoit toujours prêt de frapper Grigard le faux traître : mais le Roi le fit rendre pardevers lui faisant signe que plus ne le frappa tant qu'il fût au champ, puis dit à Grigard ; or vous allez armer, & pensez de bien faire votre fait. Ha ! Sire, je vous ai long-temps servi, & de ma toute puissance me suis parforcé de vous obéir en toutes choses tant en bataille comme dehors ; mais mauvais salaire m'en rendez quand con-

de cet homme sauvage, où il n'y a ni sens ni raison, vous me voulez faire combattre. Grigard, dit le Roi, si bon droit avez de rien ne vous devez émouvoir, car je vous promets que bien armé serez, & Orson sera mis au champ tout nud & sans nulles armes, vous serez à cheval, & il sera à pied sans nul glaive porter, quoique vous n'aurez cause de reculer à votre droit défendre, je ne sais comme il vous en prendra; mais bien montrez sémblant qu'en vous y a à dire, faites votre devoir & gardez votre droit; car autre chose n'aurez de moi, la cause fut consommée & la conclusion faite & prise de ce conseil.

Comme le Roi Pepin commanda que devant son palais fut appareillé le champ pour Orson & Grigard, pour les voir combattre ensemble. CHAP. 21.

Après que Grigard eut pris plusieurs excusations de se combattre contre Orson le sauvage, & que par le conseil il fut déliberé que bataille se devoit faire. Alors le Roi commanda le champ être fait devant son palais. Et quand il fut prêt; Orson qui étoit attendant entra dedans pour attendre Grigard, lequel fut armé par Hauffroy & Henri qui l'armèrent le mieux qu'ils purent. Après qu'il fut armé, il prit congé d'eux: en disant, Seigneurs, je vais mourir pour vous; très-mal fut pour moi la journée, qu'en j'entrepris cette chose. Taisez-vous, dit Henri, & ne vous donnez nul émoi: je vous ai promis, & tenir vous le veux, que si vous êtes vaincu par Orson le sauvage, nous ferons votre paix au Roi Pepin notre père, tellement que votre personne n'aura dommage, & si nul ne vous vouloit pour ce fait poursuivre, plutôt en mouroit cent mille que fausseté vous fut faite de notre part, soyez toujours secret; ne reconnoissez rien de toute l'entreprise qui a été faite. Or fut armé Grigard & monta à cheval, se rua vers le champ qui étoit ordonné devant le palais. Et quand l'heure de combattre fut venue, le Roi vint aux fenêtres pour regarder la bataille. Quand toute la Cour fut assemblée, & les juges ordonnés pour juger la bataille, commença aux parties de faire leur devoir, Lors entra Grigard au camp fier & orgueilleux monté à l'avantage, dont à la fin mal lui en prit. Il poussa son cheval & tira devers Orson, & lui dit: Paillard, vous m'avez trop outragé de m'avoir ôté un œil, mais je vous montrerai qu'à tort & sans cause vous m'avez assailli. Et quand Orson le vit venir il l'attendit bien, & étendit ses bras; & montra ses ongles & ses dents, rechignant moult laidement; alors Grigard baissant sa lance brocha vers Orson.

Quand Orson vit la lance approcher il fit un saut en arrière, & Grigard qui son coup faillir, coucha sa lance & la ficha dans la terre. Quand Orson le vit, il se tourna contre lui? & empoignant sa lance, tenant fort si la tira qu'il l'a lui ôta du poings, quand il tint la lance, tellement l'en frappa, qu'il lui fit perdre l'ouï & l'entendement tant qu'il ne savoit où il étoit Quand Grigard fut frappé il brocha son cheval des éperons en fuyant parmi le champ; Orson courut après en rechignant les dents moult furieusement & faisoit signe au Roi que Grigard lui rendra. Et quand il apperçut le grand danger en quoi il étoit, en soupirant dit en lui-même. Ha! Hauffroy & Henri, or est ma fin venue, ici mourrai pour vous; je l'avois bien dit: mal est la chose commencée, & mal finira. En ce point Grigard ne put navrer Orson en nulle manière. Et quand Orson vit cela; il jetta sa lance bas, puis vint contre Grigard, & de si près le serra, qu'il prit le cheval par le col, & tant de tous le demena qu'il le fit coucher à terre, mais quand il sentit son cheval à terre tomber il voulut saillir de la selle, & faillant il perdit son écu, car il vola bas & Orson courut encontre & le prit, puis le mit dessus lui, & s'en alla au cheval & monta dessus en faisant signes merveilleux chevauchant après Grigard, qui parmi le champ fuyoit, de voir la contenance d'Orson furent tous ébahis: & le Roi Pepin entre les autres de ce cas fut fort pensif & douteux; il dit:

dit devant tous les seigneurs : Je m'émerveille fort de ce fait, & ne fais que penser, ni à quelle fin cette chose peut avenir : c'est mon opinion qu'il y a de la trahison de quelque part bien grande. Le Roi Pepin fut fort pensif dessus cette entreprise. Et Orson étant monté à cheval pour Gridard poursuivre, est descendu de cheval & est venu par bas à Grigard, & lui a donné tel coup qu'il l'abattit par terre, & puis est failli dessus, & lui a ôté l'épée & la dague; puis il a donné si grand coup que le bras & l'épaule lui abattit en bas, lui donna un autre merveilleux coup parmi le corps, tant que l'échine lui coupa & rompit, & Grigard s'écria hautement, si bien que chacun l'entendit, en demandant un prêtre pour ses péchés confesser & avoir absolution. Et quand les gardes du champ l'entendirent, un chevalier qui de ce avoit la charge, vint incontinent devers Grigard, & lui demanda quelle chose il demandoit. Sire, dit Grigard, faites descendre le noble Roi Pepin, car je veux devant tout le monde dire & confesser la fausseté & trahison de mon cas. Adonc la chose fut dite au Roi Pepin.

Comme après que Grigard fut conquis par Orson, il confessa devant le Roi Pepin la trahison d'Hauffroy & Henri contre Valentin. CHAP. 19.

Et quand Grigard vit le Roi, il lui cria merci, en disant : Hélas! Sire, j'ai failli contre votre haute magnificence; mais à ce m'ont contraint Hauffroy & Henri son frère; car pour complaire à leur volonté, je me suis efforcé de prendre Valentin & mettre à mort; & si ai fait tant de diligence, qu'en une forêt l'ai pris & tenu de si près, qu'il est contraint à tenir prison, tant que par nous eut été délibéré de quelle mort il devoit mourir & être jugé.

Quand le Roi entendit la vérité de la chose, il commanda que Grigard fut pris & pendu, puis monta à cheval pour aller vers la prison en laquelle étoit le noble Valentin. Et quand Orson apperçut que le Roi fut en chemin avec quatre ducs & quatre comtes, dont il étoit accompagné, il alla devant en montrant le lieu où Valentin fut pris; bien droit le mena, & alla plus fort qu'un cheval ne pouvoit aller, & faisoit tant de manières sauvages, qu'il faisoit rire toute la compagnie; & le Roi dit bien souvent : Seigneurs, bien ai grande joie que cet homme sauvage aime tant Valentin, & bien sache que ses manières m'émeuvent fort à lui vouloir du bien. Bien grandement l'aimoit le Roi, & bien le devoit faire; car il étoit son propre neveu, dont il n'en savoit rien; encore pas ne le saura tant que par la belle Esclarmonde, sœur du géant Ferragus, qui la dame Bellissant gardoit : la chose fut connue, car ladite Esclarmonde avoit un château, & dedans il y avoit une tête d'airain qui, par négromancie, lui disoit tout ce qui lui devoit advenir. Et si étoit cette tête de tel art composée, que jamais ne devoit finir tant que le plus preux & vaillant du monde entrât dedans le château; car adonc devoit-elle perdre son parler & toute sa puissance. Or viendra celui qui à sa fin la mettra, ce sera Valentin, qui la belle Esclarmonde prendra, de quoi trop de dangers périlleux passer & endurer lui conviendra, comme ci-après sera dit. Si laisserai à parler de cette matière, & retournerai au Roi Pepin, qui va par la forêt pour sauver & préserver Valentin. Et a tant fait qu'il est entré en la forêt, & va suivant Orson qui le mène au château; mais quand ils furent auprès dudit château, ceux de dedans, qui le Roi reconnurent, fermèrent les portes, & aux portiers fut commandé, sur peine de leur vie, que nulle du château ne leur fût ouverte. Et quand le Roi vit qu'il ne pouvoit nullement entrer dans icelui château sans mettre le siége devant; & par force d'armes, il commanda à ses gens d'assaillir vigoureusement la place. Si ne demeura pas longuement, que du bois qu'ils coupèrent & taillèrent à l'entour, comblèrent & remplirent tous les fossés, puis approchèrent des murs, & à grande force d'armes entrèrent dedans malgré ceux qui défendoient ledit château.

Adonc ils prirent tous les traîtres larrons, & les lièrent étroitement, puis ils descendirent aux basses prisons profondes où Valentin étoit en grande pauvreté, & misérablement détenu, dont on le tira hors desdites prisons, & au Roi Pepin l'amenèrent. Et quand il vit le Roi, il se mit à deux genoux, en lui rendant grace du grand danger & péril dont il l'avoit mis hors. Lors les barons le prirent en lui faisant grand honneur & grande fête, & lui contèrent du cas comme il alloit, & comme Orson s'étoit pour lui bien combattu en champ de bataille contre Grigard. Et quand Valentin ouït ces nouvelles, il embrassa Orson bien doucement, & aussi lui fit Orson; si ne faut demander si la joie d'entre eux étoit grande.

Et après cela fait, le Roi commanda que les traîtres fussent menés aux bois; & là furent tous à un arbre pendus & étranglés sans nulle rémission. Puis le Roi Pepin parla à Valentin, & lui dit: Valentin, mon ami; puisque Dieu vous a donné telle grace d'être hors de la main de vos ennemis joyeux & en santé délivré, je vous donne conseil qu'à moi retourniez, si ferez comme sage & bien avisé.

Sire, dit Valentin, pardonnez-moi, car jamais je ne retournerai sans que je sache au vrai qui je suis, & de quels parens suis extrait. Je m'en vais en Aquitaine vers le verd chevalier, car ainsi l'ai juré & promis; je prends congé de vous comme pauvre servant, qui toujours vous veut obéir; & votre Majesté servir de ma pauvre petite puissance. A ces mots se départirent le Roi Pepin & Valentin. Si laisserai à parler du Roi Pepin, & parlerai de Valentin & Orson, lesquels vont en Aquitaine pour combattre le verd chevalier, qui homme ne redoute; car ainsi que je vous ai dit, jamais ne sera vaincu que par un fils de Roi, qui jamais de femme n'ait été nourri ni allaité. Ainsi s'en vont ensemble Valentin & Orson vers le pays d'Aquitaine. Alors tout le monde couroit pour voir Orson le sauvage, lequel étoit tout nud & aussi velu qu'un ours; chacun se retiroit de lui, mais il n'en tenoit compte. Adonc Valentin lui fit faire un jaceran de fin acier, de telle manière qu'il avoit un chaperon, & tenoit tout ensemble. Et quand Orson le mit lui sembloit sauvage, & volontiers l'eût dépouillé; mais il craignoit trop Valentin, & tout ce qu'il lui commandoit il le faisoit sans nul contredit.

Quand Orson fut vêtu du jaceran d'acier, il se regardoit tenant orgueilleuse contenance. Or ainsi qu'ils passoient leur chemin, Valentin apperçut un écuyer fort beau, qui par-là chevauchoit, lequel tendrement pleuroit. Quand Valentin le vit, il lui demanda: Ami, qui vous meut de pleurer; avez-vous trouvé de mauvaises gens ou des bêtes sauvages; avez-vous peur ou crainte? car de toute ma puissance je vous donnerai confort & aide. Hélas! dit l'écuyer, de tout je n'ai nul doute, mais sachez que la chose qui meut à me plaindre, c'est mon maître que j'ai perdu, le plus preux, doux, courtois & vaillant chevalier, quiconque fût de sa terre; & Valentin lui demanda, comment l'avez-vous perdu? Sire, dit l'écuyer, il est allé en Aquitaine pour combattre le verd chevalier, pour la plus belle qui fût au monde vivante. Sachez que c'est la plaisante & gracieuse Fezonne, & tant a le cœur gracieux; mais jamais nul ne l'aura si le verd chevalier ne rend confus ni vaincu au champ de bataille. Or y sont plusieurs chevaliers & vaillans champions; quand il les a conquis, il les a fait pendre à un arbre qui est à mi-place, auquel arbre il y en a plusieurs de pendus, jusqu'au nombre de trente-deux. De nul ne prend à merci tant est cruel, félon & de mauvais courage. Je crois que c'est un diable, dit Valentin, quand telle chose fait; s'il plaît à Jésus, je m'en irai en Aquitaine combattre son corps & éprouverai le mien, car j'ai tant ouï faire mention de la belle Fezonne, que si brief je ne meurs par armes, j'en saurai la vérité. Ah! Sire, dit l'écuyer, pour Dieu n'y allez point; car de combattre à lui votre peine perdrez, & vous êtes tant beau chevalier, que jamais n'en vis un tel; ne perdez pas la vie pour ce diable

combattre ; car tant de forts vaillans chevaliers lui a vu mettre à mort, que de vous ai grand doute si contre lui en bataille entrez. Écuyer, mon ami, dit Valentin, en Aquitaine irai, & saurai du verd chevalier la vérité; s'il a mauvaise cause, contre lui me combattre : mais premier, si je puis à la belle Fezonne parlerai, & par son bon conseil userai; & quand Orson l'entendit, il montra signe à Valentin qu'il étoit envieux de combattre le verd Chevalier & aimer Fezonne ; & quand Valentin l'entendit, il se prit à rire ; ainsi vont les deux frères cheminant vers le pays pour venir en Aquitaine. Ils ont tant chevauché qu'ils ont approché de la cité : Valentin la vit de loin, car elle étoit fort haute. Lors appela un homme qui passoit, & lui demanda : Mon ami, dites-moi quelle cité est là devant nous? Sire, dit cet homme, c'est l'Aquitaine. Or, lui dit Valentin, où se tient le verd chevalier? Et il lui répondit, vers la cité ; je crois que vous allez combattre avec lui. Oui, dit Valentin. Ha! Sire, dit le bon homme, vous entreprenez grande folie, car jamais de lui vous n'aurez victoire : montez sur cette petite motte, & regardez un arbre où sont pendus plus de quarante qui ont été mis à mort par lui. Il n'y a plus que quinze jours d'attente que le duc d'Aquitaine sera contraint de lui donner sa fille, qui est si belle. Ami, dit Valentin, Dieu lui aidera ; ainsi que Valentin parloit à cet homme, vers eux arriva un ancien homme en habit de Pélerin, qui avoit une grande barbe toute blanche, lequel avoit bien quatre-vingts ans; c'étoit Blandimain, l'écuyer de Bellissant, qui l'amena au château où étoit le géant Ferragus, comme mention vous a été faite ci-devant. Valentin salua le pélerin, puis lui demanda : Mon ami, d'où venez-vous? En même temps, il lui répondit bien doucement : Sire ; je viens de Constantinople, mais je n'ai pu entrer dans la cité pour un soudan payen qui tient la ville assiégée. Je n'ai pu faire mon message & m'en retourne. Pélerin, dit Valentin, dis-moi du verd chevalier, s'il n'a point finement agi? Nenni, dit le Pélerin, & de ce je vous fais bien certain, & si vous donne conseil que de le combattre vous n'entrepreniez point. Et Valentin lui dit : dites-moi où vous allez. Sire, dit Blandimain, je vais droit à Paris, car au Roi Pepin de France me convient de faire un message de par une sœur qu'il a, fut long-temps bannie de Constantinople à tort de mauvaise cause & sans l'avoir desservi. Or est la dame en la maison d'un géant, qui doucement la garde, lequel veut aller en France pour cette querelle, savoir si le Roi Pepin y consent ; car tant connois la dame de bonnes mœurs & conditions, que pour elle se veut combattre en champ de bataille contre l'Empereur de Grèce, qui déloyalement & faussement l'a chassée & déboutée. Ami, dit Valentin, je te prie au nom de Dieu tout-puissant que tu retournes en Aquitaine avec nous. Et quand je me serai combattu avec le verd chevalier, si Dieu me donne victoire contre lui, je retournerai avec toi en France ; & pour l'amour du Roi Pepin, j'entreprendrai le champ ; car à lui je suis plus tenu qu'à homme qui vive. C'est lui qui m'a été père, m'a nourri tant que pour faire son vouloir & commandement, je dois bien avoir le courage & la volonté. Sire, dit Blandimain, jamais à ce ne consentirai ; je vais faire mon message pour la très-honorée & sage dame Bellissant, car elle m'en a donné la charge, & loyalement la veux servir. A Dieu soyez-vous tous, qui de mal & péril vous veuille défendre. Blandimain se partit d'eux, & prit son chemin vers Paris, & Valentin le regarda bien fort. Hélas! ce n'étoit pas sans cause, il avoit bon droit, & son cœur lui attiroit ; car c'est celui qui longuement & sagement a gardé & sauvé sa mère ; mais de ce rien ne savoit. Ils prirent par un chemin, & tant sont allés, qu'auprès de la cité d'Aquitaine sont arrivés. Valentin regarda fort la ville, qui fort plaisante étoit; puis Valentin avisa une fontaine & y alla, & descendit de dessus son cheval en bas, puis se coucha dessous un

arbre qui étoit auprès pour se rafraîchir : car fort chaud il avoit, il se reposa & dormit & Orson le gardoit. Et quand il fut reposé & réveillé, il se releva & monta sur son cheval; mais il vit là arriver un chevalier fier & orgueilleux, qui pour son orgueil étoit appellé l'orgueilleux chevalier; car si fier étoit, que jamais jour de sa vie nul n'avoit salué, & si étoit d'une conditon telle que celui qui le saluoit avoit à lui bataille, dont plusieurs en avoit fait mourir. Si vint vers la fontaine & mit pied à terre, & Valentin le regarda qui nul mot ne lui dit, puis avisa Orson qui fièrement le regardoit.

L'orgueilleux chevalier eut dépit en son cœur, & s'approcha d'Orson, & leva le bras & lui donna tel coup qu'il lui fit sortir le sang de la bouche; & quand Orson se sentit frappé, il serra le cheval entre ses bras si rudement, que dessous lui l'abbattit, puis prit un coûteau qui pendoit à la ceinture dudit chevalier & l'en frappa au corps, tant que le sang en sortit en grande abondance. Et le chevalier qui navré se sentit, bien s'écria hautement. Lors Valentin s'approcha & ôta le chevalier d'entre les mains d'Orson, & lui dit : beau sire, vous avez tort de frapper ce pauvre homme, qui nul mot ne peut parler. Lors dit l'orgueilleux chevalier à Valentin. Orgueilleux Ribaux, pourquoi ne me salues-tu? Adonc il tira un glaive pour le férir. & Valentin tira son epée, & si grand coup lui donna qu'à terre l'abbatit mort. Et puis lui dit : Je vous apprendrai à saluer les gens. Le chevalier orgueilleux étant mort, ses gens dolens & épouvantés, se partirent tout a fuir vers la Cité d'Aquitaine, & entrèrent dedans, & contèrent les nouvelles de leur maître, qui étoit mort; desquelles nouvelles le duc d'Aquitaine fut courroucé, car c'étoit son cousin. Valentin ouït le bruit que les gens menoient pour la mort du chevalier orgueilleux, qui sur la fontaine avoit été mis à mort. Si monta à cheval & entra dedans la Cité, & quand il fut dedans, il logea en la maison d'un riche bourgeois; mais quand ils furent logés, il ne demeura guères que les nouvelles vinrent au Duc d'Aquitaine, que ceux qui avoient occis son cousin étoient logés dedans la Cité. Il commandât qu'on les lui amenât. Quand il l'eut commandé, les messagers partirent incontinent pour Valentin & Orson aller quérir lesquels vers lui vinrent. Lors parla le Duc en cette manière. Amis, dites-moi qui vous êtes & si vous êtes chevaliers ou non, & de quel pays êtes-vous, & quel prince vous servez. Sire, dit Valentin, chevalier suis, servant au noble Roi Pepin, qui France tient. Chevalier, dit le Duc, mon cousin avez occis & mis à mort. Il est vrai, dit Valentin, je ne dis pas le contraire, & quand il eut été de mon propre lignage autant en eusses fait; car il étoit orgueilleux & de très-fier courage; il ne daignoit parler ni à grands ni à petits; par son orgueil il a mon compagnon frappé tant qu'à terre la fait trébucher, & pour ce quand j'ai vu cela, j'ai tiré mon épée: & tel coup lui ai donné, qu'à terre je l'ai mis tout mort. Je suis un étranger, qui en cette Cité suis venu pour combattre le verd chevalier, & pour voir la belle Fezonne, qui tant en renommée est, vous en avez fait faire les voies, que tous chevaliers viennent. Si me semble de droit, que par tout votre pays on doit aller en sûreté parmi les chemins. Et quand le Duc d'Aquitaine ouït Valentin qui parla si bien, il lui dit : chevalier, bien répondu avez, si mon cousin est mort par son orgueil & fier courage, de sa mort suis dolent, mais remède n'y a : je vous le pardonne & veux être pardonné : mais au surplus de votre entreprise du verd Chevalier, vous viendrez en mon palais, & verrez la belle pour laquelle vous êtes venu en ce pays; avec elle vous trouverez quatorze chevaliers venus d'étranges pays tout de nouveau, qui pour amour d'elle au verd chevalier se veulent combattre; allez & saluez ma fille, comme est de coutume; car ainsi est ordonné que tous les chevaliers qui viennent par-deçà pour l'amour d'elle, devant que de faire baille au verd chevalier, à elle se présentent, & en signe d'amour il

prennent un anneau d'or. Sire, dit Valentin, je suis prêt de faire ainsi que l'ordonnance dit.

Et d'autre part je suis votre petit serviteur, comme celui qui du tout à vos bons commandemens voudrois obéir de toute ma puissance. Lors le duc monta au château, & Valentin & Orson l'accompagnèrent honorablement. Ils entrèrent en la salle où les chevaliers qui accompagnoient la belle Fezonne étoient; & quand Valentin la vit, il alla devers elle en grande révérence, & son salut lui donna, disant devant tous hautement : Dame de qui le bruit & renom de beauté corporelle sur les dons de la nature, fait les cœurs des humains contenter & réjouir par ouïr raconter, & de qui la gracieuse contenance, toute noble fleur de chevaliers resplandissent. Celui Dieu qui peut tout, vous veuille garder & défendre de vilains reproches, & vous veuille préserver du verd chevalier; car il n'est pas digne de toucher votre corps. Ma chère & très-honorée dame, vous plaise savoir que Pepin, le puissant Roi de France, nous envoye pardevers vous, & si vous fait présent du plus vaillant & redouté homme qu'il soit sur terre. Dame, regardez-le, & n'a peur de glaive, tant soit-il aigu ou bien tranchant : s'il savoit bien parler, en tout le monde on ne sauroit trouver son pareil; si pouvez être sûre & croire fermement que le verd chevalier ne pourra rien résister contre lui, & la rendra confus & vaincu aussi-tôt qu'à lui se combattra. Sire, dit la pucelle au puissant Roi de France, je rends ceut mille mercis & à vous qui avez pris tant de peines pour moi. Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi ne le vêtez-vous autrement? habillez honnêtement ce vaillant homme que vers moi amenez, car il est à merveille bien fait de ses membres, bien formé, adroit & hardi me semble & crois; s'il étoit baigné & étuvé, que sa chaire seroit blanche & tendre. Dame, dit Valentin, jamais ne porta robe, tant que l'autre jour, par contenance, je lui fis faire ce jasseran qu'il a, car c'est la première robe que jamais il porta; & sachez que tout nud & sans nulle vêture est venu de Paris. Il a la chair dure & forte; il ne craint ni vents ni froidures.

Toujours en disant ces paroles, la belle Fezonne regardoit fort Orson; & ainsi que Dieu le voulut, qu'amour & nature donnant, elle fut éprise d'Orson; & entre les autres qu'elle n'avoit jamais vus, de lui fut éprise d'amour plus que de nul autre, combien qu'il ne fût pas poli, ni mignonement vêtu, ni habillé comme plusieurs autres, toutesfois on dit communément, qu'il n'est nulles laides amours quand les cœurs s'y adonnent. Et quand Valentin eut ainsi ouï parler la pucelle, il lui dit : Belle, quand est de moi, je vous dirai mon cas. Sachez que pour l'amour de vous, à force d'armes vaillamment conquérir je suis venu en cette partie, & si ai fait serment que jamais je ne retournerai en France, tant que je ne me serai combattu au ver chevalier & éprouvé mon corps contre lui; car pour l'amour de vous je veux endurer la mort, ou le verd chevalier vaincu & déconfit je vous amènerai.

Hélas! très-noble Sire, répondit la belle Fezonne, pour moi n'ayez courage de mettre votre vie à l'aventure; car qui mieux aime autre que soi-même, en choses en quoi sa vie prend telle amour, ne me semble pas juste, mais désordonné. Las! trop de vaillans gens & nobles chevaliers sont morts pour moi, dont dommage est trop grend de ma longue demeure. Dame, dit Valentin, de ce me pardonnez, car ainsi je l'ai entrepris. Chevalier, dit la belle, bien vous en puisse prendre. Lors tira deux anneaux d'or, dont elle donna l'un à Valentin & l'autre à Orson, puis allèrent à la table avec les autres quatorze chevaliers ou ducs. Savary les fit noblement servir; mais sur tous autres qui furent à table, la belle Fezonne jetoit son regard sur Orson, lequel la regardoit par un desir d'amour embrâsé, & l'esprit d'un ardent & gracieux appétit. Or advint ainsi que les chevaliers étoient à table, le verd chevalier vint frapper à la porte pour voir la belle Fezonne

dont fort étoit amoureux ; car le duc lui avois accordé que par chacun jour il pouvoit venir & entrer une fois au château sans nul contredit pour avoir à son gré la belle Fezonne. Et quand il fut entré, il s'écria hautement, disant : Vaillant duc d'Aquitaine, avez-vous compagnons qui pour la belle Fezonne à mon corps se veuille employer ? Oui, dit le duc, encore en ai-je seize dedans ma salle, qui pour leur prouesse montrer à l'encontre d'un chacun & de vous, sont venus de plusieurs pays en cette terre. Or faites que je les voie, dit le verd chevalier, & que j'entre dans votre salle pour la bonne Fezonne regarder. Entrez, dit le duc, car licence en avez. Le verd chevalier entra en la salle, & regarda tous les chevaliers qui là étoient. Et quand il les eut regardé, il leur dit en cette manière : Seigneurs, buvez & mangez, & faites bonne chère ; car demain sera votre dernier jour venu, & sachez que tous pendre vous ferai à mon arbre. Lors Valentin l'ouït qui trop mal fut content, & lui répondit : Chevalier, de cette chose dire vous pouvez garder, car aujourd'hui est venu qui vous vaincra par le champ de bataille. Or entendit Orson qu'on parloit de lui, & connut que le verd chevalier étoit celui pour qui la joûte étoit commencée. Si le regarda fort, & puis saillit dehors de la table, & en estreignant les dents, il prit le verd chevalier parmi les reins, & le chargea dessus son col comme il eût fait d'un petit enfant. Et quand il l'eut chargé, il regarda un mur, & jeta le verd chevalier contre si rudement, que tous ceux de la place croyoient qu'il avoit le col rompu. Et quand il l'eut ainsi rué, il s'en retourna seoir à table parmi ses compagnons, & en riant faisoit signe qu'il porteroit sur son col trois hommes tels que le verd chevalier. Adonc se prirent tous les chevaliers à rire bien fort & à dire : Or est venu celui par qui le verd chevalier sera déconfit, & Fezonne perdra trop quand il ne sait parler : car bien est digne d'avoir honneur entre tous preux & vaillans.

Quand Fezonne eut bien regardé les manières & contenances d'Orson, elle fut au cœur frappée du dard d'amour, par le plaisir de Dieu, qui les cœurs des deux enlumina, en telle manière que du tout à lui son courage elle donna, & avoit dessus Orson son regard & commença à l'aimer si tendrement, que tous les autres elle oublia, pour icelui avoir pour ami. Et ce n'étoit pas sans cause, si elle étoit de son amour éprise ; car si vaillamment avoit serré le verd chevalier, qu'à telle heure il l'eût tué & occis devant tous, s'il eût voulu ; mais combien que sur lui il eût assez de puissance, nul mal pour lors il ne lui voulut faire ; car on dit volontiers, par un commun langage, que noble courage ne peut mentir ; non pourtant le verd chevalier rebuta ce fait par trop grand courage, & dit tout haut devant la compagnie : Seigneurs, cet homme sauvage m'a trahi & deçu, car à moi est venu sans parler aucunement ni dire mot ; je vous promets & fais savoir que demain au plus matin je suis homme pour lui, afin que tous les autres y prennent exemple : en dépit & pour son outrage ferai élever un gibet plus haut que tous les autres qui par moi ont été conquis & vaincus, auquel je le ferai pendre & étrangler. Orson apperçut bien que le verd chevalier étoit mal content de lui, & qu'il le menaçoit. Si se leva & commença à marmoter, lui faisant signe le lendemain vouloir avoir à lui bataille, & en lui signifiant il prit son chaperon, & en signe de gage le jeta au verd chevalier, en lui disant : Sire, voyez le gage que le Sauvage vous jette, & si vous avez puissance contre lui, pensez de le lever. Lors le chevalier fut si fort épris d'orgueil & de dépit que nul mot ne voulut répondre : & le duc d'Aquitaine, qui étoit en la présence, lui dit en cette manière : Franc chevalier, il y aura grande bataille entre vous & ce sauvage, si me doute fort qu'à lui vous aurez fort affaire, & si tant vous pouvez faire que sur lui vous ayez victoire, bien vous pourrez vanter que de tous chevaliers vous êtes le plus preux & vaillant, que nul ne

devez avoir crainte ni doute qui soit, il vous a bien montré devant tous qu'il est hardi de courage & de cœur. Par mon Dieu, dit le verd chevalier, devant vous tous pourrez voir & connoître quelle sera sa puissance; car jamais en sa vie en champ ne retournera que pendre ne le fasse au plus haut des autres, & à ces mots sortit du château, & s'en alla reposer en son pavillon, & les autres seigneurs & chevaliers demeurèrent en la salle avec la belle Fezonne, qui grande chère & grande joie firent, & disoient l'un à l'autre, que le verd chevalier devoit trouver son maître : très-grand bruit par la cité d'Orson le Sauvage; chacun desira le voir, de manière que grande multitude de gens vinrent au palais, que pour la presse qui étoit le duc commanda qu'on fermât les portes. Quand Orson le Sauvage ouït le bruit, il monta aux creneaux, & saillit aux fenêtres pour regarder le peuple. Lors l'apperçurent les gens & le montrèrent l'un à l'autre, en parlant & devisant de lui en plusieurs manières. Or fut la nuit venue & fut temps de souper, chacun s'assit à table : & quand le duc fut levé, un peu après prit ébattement, puis allèrent chacun en leur chambre. Et quand Valentin fut couché, il fit signe à Orson qu'il se couchât auprès de lui; mais Orson n'en fit compte, & se coucha tout étendu par terre, ainsi que de tout temps avoit appris en la forêt, & ainsi passa la nuit. Et quand le jour fut venu, Valentin & Orson furent dedans la salle devant la belle Fezonne, & avec eux quatorze chevaliers qui étoient venus en Aquitaine pour la noble dame conquérir & son amour avoir. Là ont tenu conseil ensemble de combattre le verd chevalier; car le duc d'Aquitaine lui avoit promis qu'en ce jour il lui livreroit champion. Si parla entre les autres un chevalier de noble sang, & dit en cette manière : Seigneurs, s'il plaît à vous tous, je suis délibéré de faire le premier champ de bataille contre le verd chevalier. Cette requête lui fut accordée par l'assistance de tous les chevaliers, & s'en alla armer le chevalier, lequel avoit nom Galeran, & étoit venu du pays de France; & quand il fut armé, il vint devant la belle dame Fezonne, & prit congé d'elle bien joyeusement & en grande révérence. Elle, qui en tout honneur étoit garnie, & en tout bien apprise, lui octroya congé en lui disant : Franc chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille conduire, & de dommage préserver & garder, en telle manière qu'à grande joie & honneur vous puissiez retourner devers moi. Quand ledit chevalier eut pris congé de la belle Fezonne, il monta à cheval, & s'en alla vers le verd chevalier; & de si loin qu'il le vit, frappa des éperons, & de fier & cruel courage il courut au chevalier Galeran, & lui donna si grands coups que dessus son cheval l'abattit à terre, puis de son cheval descendit, & son heaume lui ôta de la tête, se dit à la merci du verd chevalier; mais peu lui profita; car sans nul merci il lui ôta le harnois & le pendit au haut de l'arbre, ainsi que des autres il avoit fait; pour la mort d'icelui Galeran fut grand bruit parmi la cité d'Aquitaine; car il étoit beau chevalier, & fort bien loué & prisé de ses compagnons. Or connut bien Orson que le verd chevalier avoit mis à mort Galeran, fait signe des mains qu'il vouloit aller combattre valeureusement sans nul doute faire; mais Valentin lui fit signe qu'il se retirât, car premier y vouloit aller; & Orson se retira, car il craignoit toujours Valentin. Alors Valentin s'arma, & puis s'en alla vers la belle Fezonne pour prendre congé d'elle. Il ne fut point demander si elle avoit de grands regrets, & si elle jetoit soupirs ardens dedans son noble cœur. Hélas! dit la belle Fezonne, mon Dieu, veuillez garder & préserver celui qui tant est vaillant chevalier, qui pour l'amour de moi veut mettre sa vie en grand danger. Fort regretta la belle Fezonne le gracieux chevalier Valentin, mais sur tous aimoit en courage Orson, & elle en avoit bien cause; car Dieu le fit naître pour qu'il l'épousât. Après ce prit congé de la dame & de toute sa chevalerie. Valentin monta à cheval pour

aller combattre le verd chevalier; mais ainsi qu'il se mit en chemin à lui advint un chevalier qui de la belle Fezonne étoit embrâsé, & lui dit : Sire, ayez un peu de patience, laissez-moi aller le premier. Ami, dit Valentin, je t'en donne congé, vas au nom de Jesus; chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille donner d'icelui conquérir. Ce chevalier avoit nom Tyris, étoit natif du pays de Savoie; mais tant avoit en son cas grande pitié, que pour se mettre à l'aventure il avoit dépensé tout le sien, tant que plus rien avoit. Il prit congé des chevaliers, puis monta à cheval: & sans nul séjour faire, il chevaucha jusqu'au pavillon du verd chevalier. Et quand il vit Tyris approcher, il sortit lors de sa tente bien fier & orgueilleux, & Tyris lui cria : Sire, verd chevalier, or pensez de vous défendre, & montez à cheval; car de par Dieu tout-puissant, qui pour nous souffrit mort, je vous défie. Le verd chevalier, qui entendit Tyris, appela un de ses serviteurs pour avoir son cheval, puis mit le pied à l'étrier, & saillit dessus : il a mis l'écu verd & a pris sa lance, puis se sont éloignés l'un de l'autre. En telle manière se frappèrent l'un contre l'autre, que le verd chevalier outre le cœur de Tyris sa lance passa, à terre l'abattant tout mort, & incontinent le verd chevalier descendit de dessus son cheval, & a pris une corde, puis tira le chevalier Tyris, & au col la corde lui mit & le pendit avec les autres, dont les payens & Sarrasins menèrent grande joie; & quand Valentin vit que Tyris étoit mort & à l'arbre pendu, il fut dolent de sa mort & au cœur déplaisant. Il se recommanda à Dieu, desirant sur toutes choses tant faire que de son père & de sa mère il pût avoir connoissance. Et quand il eut fait sa prière à Dieu, il frappa son cheval des éperons, & alla en la tente du verd chevalier, qui par la ressemblance d'Orson bien le connut, & de lui bien se douta plus de nul autre jamais il n'avoit fait. Il appela Valentin & lui dit : Chevalier, or attendez ce que je vous ferai; voyez-vous là-devant en cet arbre un verd blason? allez-le-moi quérir & me l'apportez, ou je vous fais savoir que jamais à mon corps n'aurez bataille. Quand Valentin vit le verd chevalier po[ur] le blason apporter vouloir prendre excusatio[n] de combattre comme vaillant & hardi chevalier, chevaucha vers l'arbre où le blason pendoit, mais il ne le put ôter, dont il fu[t] dolent. Lors vint le verd chevalier, & lu[i] dit fièrement : Va-t-en quérir ton blason, ca[r] avoir ne le puis. Maudit soit-il de Dieu qui si fort l'a attaché, & pendu soit celu[i] qui m'a envoyé. Ami, dit le verd chevalier, je te dirai pourquoi je t'ai envoyé là, saches pour certain que celui écu jadis vint de féerie & de par une fée il me fut donné; or il a telle vertu que jamais nul tant soit-il vaillant & fort du lieu où il est attaché ôter ne le pourra, hors celui seulement par qui je dois être conquis & vaincu; pourtant je t'ai envoyé celle part, car j'avois doute de toi; mais maintenant en suis sur, puisque ledit blason tu n'as pu avoir ni me l'apporter, & pourtant retourne-t-en au lieu d'où tu es venu, & tu sauveras ta vie, car tu me semble beau chevalier, que de ta mort je n'ai nulle envie, de laquelle tu ne pourras échapper si tu prends à moi bataille. Afin que tu ne penses que je te dis ces paroles par fantaisie ou folle abusion, saches que nul, tant soit-il victorieux, je ne serai vaincu, sinon d'un homme qui sera fils de Roi, & aura été nourri, sans être de nulle femme allaité; par quoi tu peux connoître si tu es tel ou non. De ces nouvelles ouïes, Valentin fut fort dolent, & au cœur bien déplaisant & pensif. Hélas! dit-il, Sire, Dieu tout-puissant, trop mal va de mon cas, si de votre bénigne grace n'ai secours & confort, car bien je sais que ne suis pas tel que celui payen dit; mais puisque j'ai tant fait qu'ici je suis venu pour cette entreprise faire, jamais je ne retournerai que je n'essaie mon corps à celui qui de si vaillans champions a fait mourir. Lors Valentin appela le verd chevalier & lui dit : beau Sire, je vois & connois bien que je ne suis pas celui par qui vous devez être conquis & vaincu;

mais

mais non pourtant quoique je sois, jamais d'ici ne me departirai, que contre votre corps je me serai combattu. Par Mahon, dit le Payen, trop grande folie te mène & semble que par trahison tu veuilles vaincre & conquérir ; mais tôt je te montrerai que ton outre-cuidance te tournera à dommage honteux & vilain. Lors il prit son cheval & subitement il monta dessus, puis il appela un sien valet qui avoit nom Gobert, & lui commanda qu'il lui apportât une boîte dedans laquelle il y avoit du baume de notre Seigneur Jesus-Christ, que l'oignement, ainsi que nous trouvons par écrit, est de grande vertu, qu'il n'est plaie mortelle ni si dangereuse, quand elle en est ointe qu'incontinent ne guérisse. Icelui oignement avoit le Payen long-temps gardé, & de plusieurs dangers l'avoient défendu.

Après qu'il eut ce fait, il frappa des éperons la lance sur la cuisse, & sont venus l'un contre l'autre, & si fièrement sont l'un l'autre rencontré de leurs lances que les pièces de toutes parts sont volées. Les chevaux passèrent outre & quand vint au retour, ils tirèrent leurs épées reluisantes pour l'un & l'autre saisir. Valentin fut preux, hardi & diligent des armes, tant que de son épée au verd chevalier donna un si grand coup que le harnois tailla & rompit, tant qu'il fit au corps le sang saillir à grand randon. Et quand le verd chevalier se sentit frappé & navré, il leva haut son bras, & de son épée frappa Valentin sur la cuisse, si grand coup que de sa chair lui jetta bas un grand morceau, puis lui dit : Vous pourrez connoître si je sais jouer de l'épée ; car je vous avois assez dit devant que de mes mains vous conviendrez finir vos jours, si vous entreprenez contre moi le champ : trop à temps vîntes vers moi & à tard vous en retournerez ; car j'ai espérance que tantôt je vous perdrai & attacherai à la plus haute branche de cet arbre pour le lieu préparer, & pour tenir compagnie aux autres malheureux, qui par orgueil & folie ont souffert la mort.

Payen, dit Valentin, de ce il ne te faut jà tant vanter : car encore ne m'as-tu. Penses de toi défendre, car à moi affaire auras. En disant ces paroles, les deux chevaliers commendèrent de rechef la bataille, & Valentin frappa un si grand coup que de son écu lui abbattit un grand quartier, & le verd chevalier frappa sur Valentin par si grande force & puissance, que dessus son heaume son épée rompit, & du grand coup qu'il donna à Valentin il fut étourdi en telle manière que de son cheval il tomba ; mais tant fut de courage vaillant, qu'incontinent il se releva.

Et quand le Payen vit qu'il se relevoit, il tira un grand couteau pointu & le jetta contre lui ; mais Valentin vit le couteau venir & du coup se garda. Lors le verd chevalier qui se trouva sans glaive, tourna son cheval pour en recouvrer aussi-tôt Valentin fut auprès qui de son épée coupa un des pieds du cheval, tellement que le payen & le cheval tombèrent à terre. Et quand il fut à terre aussi tôt il se releva, & vint sur Valentin, & à force de bras se serrèrent l'un l'autre, qu'il ne faut pas demander si chacun d'eux montra & employa sa puissance. Et pour briéves paroles dire, adonc tant fut la guerre des deux chevaliers fière & merveilleuse, que l'un & l'autre furent moult navrés ; mais tant y a que Valentin par sa puissance d'armes donna plusieurs coups au Payen que rien ne lui profita, car du baume qu'il portoit, tantôt il étoit sain & guéri comme devant. Et en ce point se combattirent si longuement que le jour leur faillit, & se sentirent fort travaillés & non sans cause. Dolent & déplaisant fut le Chevalier payen qui n'avoit pu déconfire Valentin, & jaçoit qu'il fut las, si n'en montroit-il pas le semblant ; mais il dit à Valentin, Chevalier, d'orénavant il convient la bataille cesser ; car je vois que vous êtes travaillé & moult las, & d'autre part la nuit s'approche & décline le jour, ce me seroit petit honneur, quand en ce point, je vous conquêterois ; retournez en Aquitaine cette nuit vous reposer, car vous pouvez bien vous

vanter devant toutes gens que jamais plus vaillant que vous à mon corps ne joûta ; mais demain matin vous pourrez bien dire adieu à vos amis, car jamais échapper vous ne pourrez. Valentin fut joyeux de laisser le Payen, car las étoit & fort navré. Si alla vers son cheval, lequel en un pré étoit entré, & le prit par le frein, & monta dessus pour s'en retourner. Le Duc d'Aquitaine & les barons sortirent à la porte de la cité, lesquels reçurent Valentin moult honorablement, entre lesquels fut Orson, qui en faisant grande chère entre ses bras le prit. Et quand il fut au Palais le duc lui demanda des nouvelles du verd chevalier, Sire, dit Valentin, il est en son repaire dedans son verd pavillon, où il se repose, & est tant puissant & fort, que je ne cuide que nul, tant soit fort & vaillant le puisse conquérir, si Dieu par sa grace ne montre un évident miracle. Valentin dit le duc bien avez ouvré, car oncques n'en retourna un qui ne mourut à grand honte par les mains du verd chevalier : bien vous avez montré que sur tous autres vous êtes chevalier plein de prouesse. franc duc, lui dit Valentin, de ma prouesse contre lui je ne me peux encore vanter, car demain au matin doit être encore lui & moi nouvelle bataille. Or me soit Dieu en aide & reconfort, sans lui nul ne peut contre le verd chevalier par force corporelle avoir victoire. Après cela Valentin fut désarmé, puis s'en alla en la chambre de la belle dame Fezonne ; il ne faut pas demander si elle fut jouyeuse de sa venue ; & qu'il étoit retourné. Chacun tenoit grand compte de lui pour sa prouesse & vaillance, des grands & des petits fut prisé. Et quand il vint à souper le duc lui voulut faire tant d'honneur, qu'à sa table plus auprès de lui le fit mettre comme il lui appartenoit. Le souper se passa en devisant de plusieurs choses ; après Valentin se retira en prenant congé du duc & des barons, & entra en une chambre secrète pour ses plaies médeciner ; car il étoit bien blessé. Et quand il fut médeciné, il se coucha pour prendre son repos ; & le verd chevalier est en son pavillon qui frotte les plaies de son beaume. Je vo[us] laisserai à parler de lui, & parlerai de Vale[n]ti[n], lequel est dedans sa chambre faisant [de] grandes plaintes & lamentations.

Comme Valentin par la grace de Dieu s'avi[sa] d'envoyer le lendmain son frère Ors[on] Pour combattre le verd chevalier.

CHAP. 22.

VAlentin étoit dedans le lit en soupira[nt] tendrement, & disant ; Hélas ! vrai Di[eu] tout puissant, je vois bien que je ne viendr[ai] pas à bout de mon entreprise, si par vo[tre] bonté n'avez pitié de moi, en me donna[nt] secours & aide contre ce Payen qui a jure [ma] perte. Or étoit mon intention, que jamais [en] ma vie mon cœur n'auroit repos jusqu'à [ce] que je pusse savoir de quel père je suis e[n]gendré, & de quelle mère j'ai été enfanté [sur] la terre ; mais maintenant je connois bien q[ue] tout ce que l'homme propose n'est pas cho[se] faite ni achevée, je le puis bien dire ; c[ar] quand j'entrepris le champ de bataille cont[re] le verd chevalier, trop me fut contraire [la] fortune puisqu'il est tel que jamais ne [se]ra vaincu, sinon d'un chevalier qui soit fils [de] Roi, & qui n'eut été nourri au temps de [sa] jeunesse ; ni allaité d'autre femme. Or je [ne] suis pas si digne que je pense être fils de Ro[i] & qu'en telle manière aye été nourri d[e] ma jeunesse. si ne vois-je confort en m[e] fait qui de mort me préserve, sinon d'inv[o]quer & requérir la grace de mon Create[ur] Jesus, qui de ce danger me veuille préserv[er] & mettre hors ; faut finir mes jours pitoy[a]blement. Et en cette contemplation fut V[a]lentin toute la nuit sans prendre repos, & [ne] cessa de leurer sa fortune & douter son aven[]ture : quand il eut à part soit pensé, par d[i]vine inspiration il s'avisa d'Orson le sauvag[e] lequel il avoit en la forêt conquis, il pen[sa] que par icelui pourroit être secouru, car j[e] crois bien que de femme il n'avoit jamais ét[é] allaité, & que par aventure pourroit être aven[u] qu'une Reine dedans la forêt l'auroit enfanté & ces choses considérant, la nuit prit fin, [&] le jour éclaircit ; ainsi se leva Valentin charg

de pensées angoiffeuse & plein de mélancolie, s'en vint devers Orfon & par évidens fignes lui montra qu'il vêtit fes armes & prit fon cheval pour aller combattre le verd chevalier. Ami, dit Valentin, vous ne ferez pas cela; mais je veux que de mes armes vous foyez armé, en portant le blafon qui par le Roi Pepin m'a été donné, & fi chevaucherez le détrier que j'ai amené de France : au vouloir de Valentin fe confentit Orfon, car fur toutes chofes il voulut obéir à Valentin & à fes commandemens, comme fon fujet & ferviteur. Lors Valentin commanda qu'on lui apportât fon harnois, & qu'Orfon fut armé en telle manière que fon propre corps quand il alla pour combattre contre le verd chevalier laquelle fut faite & accomplie; car le duc d'Aquitaine qui fut préfent de fa propre moin aida à armer Orfon des armes de Valentin avec plufieurs barons qui y étoient. Orfon fut armé, & il fut fort regardé des feigneurs & des barons qui étoient préfens, car il reffembloit bien être homme preux & hardi chevalier, plein de grande beauté haut & bien formé de tous fes membres par droite mefure compaffés. Il regardoit le harnois qui reluifoit autour de lui, puis il faifoit figne des bras, que devant qu'il fut midi, entre fes mains il étrangleroit le verd chevalier devant toute la cour, fans avoir pitié de lui : des mines & geftes que faifoit Orfon, tous ceux de la compagnie commencèrent à rire. Et quand Orfon eut pris congé du Duc il embraffa Valentin, & prit congé de lui, en faifant figne que de rien il n'eut doute, & devant fon retour mort ou vif le verd chevalier, amènera; & Valentin en pleurant à Dieu le recommenda en priant dévotement que contre le payen il put avoir victoire, & ainfi fe partit Orfon; Mais devant qu'il montât à cheval, il s'avifa de la belle Fezonne, de laquelle il n'avoit pas pris congé; il monta au palais & entra dedans la falle où elle étoit accompagnée de plufieurs autres dames & demoifelles. Il courut devers elle & la voulut baifer, dequoi la dame, & plufieurs autres des demoifelles fe prirent à rire très-fort; car il faifoit figne que pour fou amour il f'en alloit combattre contre le verd chevalier. Et la belle Fezonne, qui de toute grace fut remplie, en fouriant lui a fait figne qu'il fe portât vaillamment, & qu'au retour de la bataille, elle lui donneroit fon amour.

Ainfi fe partit Orfon & monta à cheval, lequel fut noblement convoyé par le Duc d'Aquitaine, avec plufieurs autres grands feigneurs, barons & chevaliers, jufques dehors la porte. Et quand il fut dehors la Ville, chacun s'en retourna en priant Dieu qu'il lui voulut donner victoire. Le bruit fut grand parmi la cité, qu'Orfon le fauvage alloit combattre le verd chevalier, de laquelle chofe chacun fut fort émerveillé pour la bataille des champions. Or s'én va Orfon chevauchant vêtu & armé des propres armes de Valentin parquoi le verd chevalier jamais ne le connoîtra : Il ne demeura pas long-temps fans aborder le pavillon du verd chevalier, & fans mots dire, du fet de fa lance vint frapper en fignifiant qu'il lui baille défiance; de laquelle chofe le verd chevalier eut en fon cour rage grand dépit, & jura par fon Dieu, que fon grand orgueil lui fera humilier devant le jour paffé. Il fut tantôt armé, puis monta à cheval & prit fa lance qui étoit droite, & entra au cham pour combattre Orfon; femblablement Orfon s'eloigna de lui, fi commencérent à baiffer leurs lances, et tellement fe rencontrèrent l'un l'autre, que les hommes & chevaux des deux parts font tombés Et quand ils furent bas, tous deux fe relevèrent & tirèrent leurs épées pour affaillir l'un l'autre vigoureufement; le verd Chevalier qui fut orgeullieux & plien d'ire, frappa le premiers Orfon, un fi grand coup, qu'il fendi le cercle d'Orfon, le haume, & abatiit un grand quartier de fon écu, & en telle maniere que lépée qui étoit pefante tomba a terre, & tout outre le hernois paffa; tellement que du coup Orfon fut fort navré, & quand il vit fon fang courir avec fon harnois, il fut plus fier qu'un Léopard, & orgueillieux comme un Lion

Il retourna les yeux, & branlant la tête de son épée donna si grand coup sur la tête du verd chevalier, tant qu'à peu il ne lui fendit des cheveux & de la peau jetta une grande partie à terre, & du coup qui outre le heaume passa, fut le verd chevalier navré au bras tant que le sang à grande puissance & randon commença à courir; mais de cette blessure n'en tint compte; car il prit du beaume de quoi je vous ai fait mention, & aussi-tôt qu'il en eut touché sa plaie, elle fut guérie & aussi saine comme devant; de quoi Orson fut émerveillé, & se pensa que de glaive ne pourroit avoir son corps, quand si-tôt étoit guérie une plaie qui étoit tant grande & profonde.

Sur cette matière fut Orson subtil & avisé, si jetta son couteau, son épée & son harnois par terre, puis courut contre le verd chevalier, & à force de bras l'a tenu & serré tant que dessous lui l'a jetté, & quand il le tint dessous lui, il jetta son heaume qu'il portoit afin de lui couper la tête Là fut le verd chevalier en telle subjection, tant qu'il fut contraint par force de se rendre à Orson & lui crier merci; mais Orson qui n'entendoit son crier n'en fit compte en nulle manière, & si fort le tenoit que sans nulle rémission à cette heure l'eut mis à mort si n'eut été Valentin qui vit & connut les gestes & mines d'Orson, & à course de cheval courut vers eux, & quand il fut arrivé, il fit signe à Orson qu'il ne le tuât point.

Lors Orson voyant Valentin se retira en arrière, mais il tenoit toujours le verd chevalier en respect, auquel Valentin dit: chevalier, vous pouvez maintenant connoître que vous n'aurez puissance de vous revancher contre cet homme, par quoi vous faut souffrir & endurer la mort, & de finir vos jours honteusement, car ainsi que les autres chevaliers ont été par vous déconfits & en icelui haut arbre pendus, tout ainsi vous serez vitupérablement occis & au plus haut de tous les autres attaché. Hélas! dit le verd chevalier, vous me semblez bien être homme qui êtes de grande courtoisie, de noblesse garnie & semble à vous voir que de franche & loyal gentillesse vous soyez extrait & descendu, pour laquelle chose je vous prie qu'il vous plaise avoir pitié de moi, & ma vie sauver. Payen, dit Valentin, ce ne serai-je pas, fors par tel convenant que vous renoncerez la Loi payenne & les faux Dieux que vous adorez, en prenant la foi & créance de J. C. le Dieu tout-puissant, & recevant le Saint-Esprit, sans lequel nul ne peut avoir gloire perdurable. Et quand vous aurez fait cela, vous irez en France au noble Roi Pepin & lui direz que Valentin & Orson vous en voie par devers lui comme chevalier vaincu, et par eux conquis, j'attends votre avis sur ce fait en me donnant réponse de votre intention, qui soit certaine. Ami, dit le verd chevalier, je vous donne telle réponse: dès cette heure renie, renonce du tout, et délaisse les faux Dieux, et prends pour le demeurant de ma vie pour maître et Seigneur, le vrai Dieu, auquel vous avez certaine foi, et en icelle foi veux vivre et mourir; et si vous promets que devers le Roi Pepin, comme votre pauvre sujet et prisonnier, au plus brief que je pourrai, & de par vous je me rendrai, devant sa Majesté me présenterai. Quand le verd chevalier eut fait le serment et promis les choses dessusdites accomplir, Valentin fit signe à Orson qu'il le laissât lever. Et Orson qui fut sage et bien avisé lui ôta ses armes, afin qu'il ne put faire dommage. Et quand le verd chevalier fut sur pieds, il parla à Valentin, en disant: Sire chevalier, il me semble que le jour passé avez bataillé avec moi, que deviez aujourd'hui retourner, et celui qui m'a conquis, est celui qui au palais du duc Savary contre le mur me jetta. Il est vrai, dit Valentin, c'est bien connu à vous, la chose est véritable, mentir ne vous faut; je vous dirai, dit le verd chevalier, une chose de laquelle je vous prie, qu'envoyez le chevalier qui m'a conquis pardevers cet haut arbre, & s'il peut ôter l'écu & le blason, lequel est pendu, je pourrai bien connoître que c'est

celui par qui je dois être conquis et vaincu, car de nul autre je ne puis en nul champ de bataille etre gagné ni conquis. Adonc Valentin fit signe à Orson qu'il allât devers l'arbre pour apporter l'écu qui pendu étoit. Orson tira cette part, et quand il approcha de l'écu il etendit son bras, et l'écu lui faillit en la main, lequel il apporta au verd chevalier, et quand il vit qu'Orson avoit apporté l'ecu, et que de l'arbre l'avoit détaché sans avoir fait force ni violence, il connut que c'étoit celui qui étoit prédestiné pour le combattre et conquêter, il se jetta à terre; et lui voulut baiser les pieds; mais Orson fut sage et bien appris par les signes de Valentin et souffrir ne le voulut, mais le prit par le bras et le leva sus. Hélas! dit le verd chevalier, bien appartient vous porter honneur et révérence plus qu'à nul homme qui soit vivant au monde, car je sais clairement que de tous preux et vaillans chevaliers vous devez avoir et emporter le bruit et le renom entre les autres. je vous affirme et fais savoir que celui qui m'a conquis est le plus preux, vaillant et hardi chevalier qu'il y ait en tout le monde, et si devez-vous croire qu'il est fils de Roi et de Reine, et si est tel, que jamais de femme ne fut nourri ni allaité, et qu'il soit vérité par ma sœur Esclarmonde je le veux éprouver car elle a une tête d'airain laquelle lui dit les aventures et fortune qui a elle et à tous ceux de sa génération peuvent avenir, dont cette tête aura durée jusqu'à ce que le plus preux du monde entre en la chambre où elle demeure et repose. Et quand il sera entré, à cette heure perdra sa force, & icelui doit avoir ma sœur Esclarmonde qui tant est belle et plaisante, pour femme et épouse; noble chevalier, allez-y, j'ai grand desir que vous l'ayez pour épouse, comme le plus preux et hardi chevalier de tout le monde, car tel vous peut-on bien nommer, & afin de meilleure connoissance avoir pardevers elle, portez-lui cet anneau, lequel au departir d'elle m'a donné, & je m'en irai en France vers le Roi Pepin me rendre prisonnier, comme je vous l'ai promis, ma foi acquitter, & au retour de lui au château de ma sœur vers vous je viendrai. Dorénavant qu'il vous plaise que nous soyons bons amis; car de votre compagnie je ne me veux séparer. Et quand Valentin entendit que le verd chevalier avoit une sœur qui étoit très-belle, par le vouloir de Dieu tout-puissant, et par l'inclination d'un naturel amour, il fut d'elle frappé au cœur & épris de sa beauté, et très-ardemment amoureux; si dit adieu, et jamais n'arrètera tant qu'il ne puisse voir la belle, de qui la beauté elle est de renommée si excellente. Et après ces choses le verd chevalier, qui de la verte montagne étoit le Roi couronné, & sous lui tenoit grands pays, fit crier parmi son ost, que tous payens qui étoient venus à son mandement pour le servir devant Aquitaine, s'en retournassent en leur pays sans endommager en aucune manière la terre du duc Savary. Ainsi partirent tous Payens et Sarrasins, qui pour la prise du verd chevalier demenèrent grand deuil. Et Valentin et Orson comme prisonnier le prirent et le menèrent en la Cité d'Aquitaine. Il ne faut pas demande le grand bruit et soulas que parmi la Cité fut demené des grands et petits. Et le duc Savary avec sa baronnie saillirent dehors les portes en grand honneur à l'encontre d'Orson, qui du verd chevalier avoit conquis et vaincu. Et quand le verd chevalier fut devant le duc d'Aquitaine, et devant toute la chevalerie il leur dit: Seigneurs, vous devez bien porter honneur et révérence à ce chevalier lequel par force d'armes m'a conquis et vaincu; et sachez certainement qu'il est fils de Roi et de Reine, et jamais de sa vie de femme n'a été allaité; car s'il n'étoit ainsi jamais il ne m'auroit conquis ni vaincu, car il étoit dit ainsi par la tête d'airain, que ma sœur Esclarmonde a en sa chambre: assez bien vous peut-on croire, dit le duc; car il a bien montré à l'encontre de vous la grande prouesse & vaillance qui sont en lui, & puisqu'ainsi est qu'en lui je connois la noble hardiesse & vaillant courage qui sont en lui, je

lui veut porter honneur & révérence de toute ma puissance. En disant ces paroles, le duc d'Aquitaine avec toute la Cour & le verd chevalier, lequel Orson menoit prisonnier, entrèrent en la ville, & montèrent au palais; & quand ils furent dedans, le duc manda sa fille Fezonne, & lui dit: Ma fille, voici le verd chevalier, lequel pour votre amour conquérir & avoir votre amour a longuement tenu la plupart de ma terre en sa subjection, & combien qu'il ne soit pas de notre créance, toutefois fortune m'étoit contraire, & dessus mon vouloir maître, en telle manière que forte & longue attente d'autrui avoir secours, avoient mon cœur contraint à telle chose accorder: mais Dieu qui est vrai Juge sur ce fait a voulu reméder en telle manière que de mon ennemi je suis vengé & venu au-dessus par ce chevalier, lequel par Valentin pour votre corps secourir au congé du noble Roi Pepin de a vous a envoyé Or pouvez-vous connoître que dessus tous les autres il est preux, hardi & vaillant. Et si crois que pour vous conquérir Dieu vous l'a transmis; pourtant, ma fille, en vous seule gît mon espérance, espoir & confort de ma vie, & avisez & prenez considération dessus ce cas; car ce seroit ma volonté que celui-ci eussiez pour mari & époux & si votre consentement & volonté étoient au mien accordant, car nul autre sa vlonté ne doit craindre d'entrer en mariage & prendre parti qui ne lui soit agréable. Monseigneur, dit la noble pucelle, qui bien fut endoctrinée & pourvue de réponse, vous savez que vous êtes mon père & suis votre fille, ce n'est pas raison ni droit, que moi qui suis selon Dieu & nature à vous sujette, fasse ma volonté en quelque chose, mais suis appareillée à faire en tout à votre volonté & délibération, et si autrement je voulois faire, je ne montrerois pas que je fusse votre fille naturelle, car vous savez bien que vous m'avez promis de me donner en mariage à celui qui pourroit par force d'armes conquérir le verd chevalier: Or est venu celui par qui la chose est accomplie de tout en tout, & lequel a accompli, et parfait le contenu de votre cri & maudement que vous avez fait faire et publier; il est bien raison que icelui je doive prendre, ce que je lui sois donnée, et si je ne le voulois prendre, je ferois annichiler votre intention, qui à jamais seroit contre mon honneur. Fille, dit le duc d'Aquitaine honnêtement avez parlé, et bien me plaît de votre réponse. Or; il faut savoir du chevalier s'il vous voudroit prendre pour femme, et s'il en est content, je donnerai pour mariage de vous la moitié d'Aquitaiue.

Là fut présent Valentin, qui par signe demanda Orson sa volonté & intention lequel lui fit signe que jamais ne vouloit avoir autre que la belle Fezonne, & ainsi furent les deux parties d'accord de laquelle chose ceux qui la furent, en furent joyeux le duc fit aussi-tôt venir un évêque pour Orson & la belle Fezonne fiancer, & leur fit promettre de s'épouser l'un l'autre pour le temps à venir autrement ne s'épouser l'un l'autre pour le temps présent que par promesse.

Il ne faut pas demander de la fête & du grand triomphe ni excellente joie qui furent faits en Aqitaine, car de le raconter feroit trop long; mais combien qu'Orson eut promis & juré de prendre la belle Fezonne, si ne l'époufera-t il pas, ni jamais à son côté ne couchera jusqu'à ce que par le vouloir de Dieu il saura par les bons langages, & que Valentin a ra conquis la belle Esclarmonde, desquelles choses je veux faire mention ci-après.

Comme la nuit qu'Orson fut juré & promis à la belle Fezone, l'Ange s'apparu à Valentin & du commandement qu'il lui fit.

CHAP. 21.

Après qu'orson eut fiancé la belle Fezonne, il y eut grande joie dans toute l'Aquitaine, ceux de l'assemblée furent joyeux tous les seigneurs & barons en joie passèrent la journée & la nuit vint, il fut tems de se reposer. Le Duc d'Anquitaine se retira en sa chambre pour se reposer, & s'en allèrent chacun en leur chambre comme il étoit ordonné.

Valentin & Orson s'en allèrent dedans une belle chambre qui leur étoit apprêté en un beau lit paré se reposèrent eux deux cette nuit. Et quand il fut minuit, par le vouloir de Dieu tout-puissant. un Ange s'apparut à Valentin, lequel lui dit, Valentin sache que par moi Dieu te demande que demain au matin tu partes de cette Terre, & mène avec toi Orson par lequel le verd chevalier a été conquis, & sans faire séjour va au château de Ferragus; tu trouveras la belle Esclarmonde par laquelle tu sauras de quelle lignée tu es issu, de quel père tu es engendré; & de quelle mère tu fus porté & enfanté, si te commande au nom de Dieu que devant que ton compagnon épouse la belle Eezonne tu accomplisse & parfasse ce voyage. De cette vision Valentin fut en grande pensée & mélancolie & en grand souci passa la nuit, & ,ant que le jour fut clair sans prendre nul repos, & quand le jour fut venu, il fit lever Orson, & allèrent au palais en la salle où le verd chevalier étoit avec les autres barons & chevaliers en attendant le duc Savary. Il ne demeura pas long-temps que le duc entra dans la salle, & quand il y fut le verd chevalier prit la parole, en le saluant en tout honneur & révérence à lui due, dit en cette manière. Franc Duc, il est vrai & certain que dedans le temps entre vous & moi assigné, j'ai été conquis & vaincu par laquelle chose je n'ai occasion ni droit de rien demander à votre fille, mais dès cette heure je la quitte & votre pays veux délaisser en paix, ainsi comme j'ai promis: & pour mon serment acquitter, je prie et requiers que me fassiez donner le sacrement de Baptême, afin que je puisse être à Dieu le tout puissant plus agréable. Chevalier, dit le duc Savary, bien avez parlé, & à votre requête veux du tout obéir car à cette heure présente vons serez bapitsé- Le duc Savary commanda qu'on fit venir un prêtre pour baptiser le verd chevalier.

Quand il fut sur les fonds, le Baptême recevoir, Valentin qui étoit présent, parla devant tous, disant en cette manière: Seigneurs, qui êtes ici présens, s'il plaît au vaillant duc lui donner un nom, c'est que je le prie que ce chevalier soit nommé Pepin, car c'est le propre nom du noble et vaillant Roi de France, qui doucement m'a nourri, et qui dessus tous Princes est le plus vaillant et preux par quoi je désire que ce chevalier en porte le nom. A la demande de Valentin, consentirent tous ceux qui en la présence étoient: à la requête de Valentin fut le verd chevalier appelé Pepin, lequel nom porta dès cette heure jusqu'à la fin de ses jours: et après qu'il fut baptisé, le duc d'Aquitaine fit venir Orson pour épouser sa fille la belle Fezonne, mais Valentin dit en cette manière d'excusation, comme ils avoient promis et voué, lui et Orson d'aller en Jerusalem, premièrement. et devant que nulle autre chose fissent après que le chevalier auroient conquis: et sur l'ombre de cette excusation leur donna congé, pourvu qu'Orson jurât et promît de retourner en Aquitaine, après qu'il auroit accompli et parfait son voyage; et aussi-tôt qu'il retourneroit, il prendroit pour femme et épouse la belle Fezonne. Et quand le vaillant et puissant duc Savary entendit le vœu et la promesse que Valentin et Orson disoient avoir d'aller en Jérusalem, il leur octroya volontiers. Et le verd chevalier à cette heure prit congé du duc d'Aquitaine pour aller en France vers le Roi Pepin se rendre et sa foi tenir. Et Valentin devant son département lui demanda l'anneau qu'il lui avoit promis, lequel il devoit porter à sa sœur Esclarmonde Et alors le verd chevalier lui bailla: en disant: franc chevalier, voyez ceci, et sachez que cette pierre qui est enchassée dedans est de telle vertu que celui qui dessus lui la porte, ne peut être noyé, ou par faux jugement condamné. Valentin prit l'anneau et le mit à son doigt, et à tant prirent congé lui et Orson, pour faire leur voyage. et le verd chevalier prit congé pour aller en France Ainsi se départirent de la Cité les chevaliers et prirent leur chemin chacun vers sa partie.

Valentin et Orson montèrent sur mer, à force de voile tantôt ils eurent fait grand chemin, car la mer fut douce & eurent vent à gré. Ils demandèrent aux mariniers le chemin pour aller vers le château de Ferragus le Géant, & les mariniers leur enseignèrent, car ils connoissoient bien le lieu, pour ce qu'à passer le passage, étoit coutume que tous marchands payassent le tribut. Et Valentin et Orson, lesquels dessus toutes choses désiroient fort de trouver le château de Ferragus. Le verd chevalier parmi les champs à sa voie dressée de vers le pays de France, pour se rendre au Roi Pepin; mais premier qu'il arrivât devant le Roi Pepin, Blandimain l'écuyer de la Reine Bellissant, duquel j'ai ci-devant parlé, qui par Valentin en habit de pélerin fut rencontré, salua le Roi Pepin en grand honneur et révérence. Et quand le Roi Pepin le vit en tel habit, et la barbe ainsi fleurie il lui demanda s'il venoit du Saint Sépulchre, ou de quel voyage il étoit pélerin, Franc Roi, dit Blandimain, je ne suis point pélerin, mais pour mon entreprise plus sûrement parfaite, je me suis mis en habit de pélerin, sachez que je suis messager d'une haute & puissante Dame, qui par trahison a été de son pays jettée en exil & piteusement mise Helas! Sire, cette Dame dont je vous parle est votre sœur c'est-à-avoir, Bellissant la franche Dame, laquelle a tort par Alexandre, l'empereur de Grece, a été vitupérablement déchassee, & qui en pauvreté & misère piteusement languir; bien avez le cœur dur, quand pour sa délivrance vous ne voulez autrement employer, car vous êtes le plus puissant Roi qui soit en toute Chrétienté & pourtant si veuillez de besoin montrer de votre vaillance contre ce faux & maudit Empereur, qui sans nulle cause à la noble Dame Bellissant votre sœur fait tel deshonneur ou autrement on ne vous devroit pas tenir pour loyal frère. Quand le Roi Pepin ouit parler de sa sœur Bellissant, il se prit de deuil à soupirer & fort le regarda, car il y avoit bien vingt ans passés. que d'elle n'avoit eu nouvelle. Ami, dit le Roi Pepin, dites-moi où est ma sœur; car j'ai grand desir de savoir de son fait et comme elle se porte. Sire; dit Blandimain, je sais bien la vérité, mais je ne puis vous le dire, car je lui ai promis que le lieu où elle est ne le déclarerai: Mais si de son fait vous êtes douteux, si vous pensez qu'elle soit coupable du fait pour lequel elle est; déchassée, je vous amenerai devant votre présence tel homme, qui pour sa querelle contre vous se veut combattre, & s'il est vaincu, veut être pendu honteusement et la dame s'oblige de souffrir mort piteuse. Hélas! dit le Roi, de la loyauté de ma sœur je suis informé, ni ne requiers jamais avoir autre expérience que celle du faux Archevêque, qui par le bon marchand a été vaincu et devant tous sa trahison a confessé: je sais bien que ma sœur à tort est en exil, je l'ai longtemps fait chercher, mais en nulle manière d'elle je n'ai pu avoir nouvelle ni connoissance et qui plus est au cœur me porte déplaisance; c'est que ma sœur que tant j'aimois, au temps de sa douloureuse fortune; qu'elle fut déchassée par l'Empereur de Gréce à qui je l'avois donnée, étoit grosse & enceinte d'enfans; or je ne sais de quel enfant elle a pu enfanter, ni ainsi en quelle manière d'icelui danger elle a pu échapper, je sais & je connois qu'elle n'a pas eu en son besoin tel aide ni confort comme à elle appartenoit.

Sire, dit Blandimain, pour parler de cette matière, sachez que Madame Bellissant votre sœur sentit le mal d'enfant en la forêt d'Orléans. Et quand le mal la prit, elle m'envoya en un village qui près de-là étoit pour quérir une femme qui secours & aide lui put faire. Lors je fis la plus grande diligence qu'il me fut possible; mais je ne me puis assez tôt retourner que la noble Dame avoit enfanté deux enfans, desquels une ourse sauvage furieusement & outrageusement comme une bête enragée, un des enfans emporta parmi les bois, de telle manière que la Reine Bellissant de son pouvoir le cuida sauver & secourir, mais elle ne fut ce qu'il devint; elle qui tant de peine & douleur avoit souffert pour son enfant je la

trouvai

la trouvai parmi la forêt dessus l'herbe couchée piteusement ornée, qui mieux sembloit morte que vive. Je la levai entre mes bras de toute ma puissance, je la confortai, & quand elle fut revenue & qu'elle put parler en soupirant tendrement, me commença à raconter la manière comme elle avoit perdu son enfant par la bête sauvage, & comme elle avoit laissé l'autre dessous un arbre, & quand j'entendis ces paroles, je l'amenai dessous l'arbre où je l'avois laissée, & en cet endroit-là sa douleur a doublé & de la douloureuse détresse reçue, car elle ne trouva point l'enfant qu'elle avoit laissé, & ainsi furent les deux enfans de votre bonne sœur perdu en la forêt, & si vous doutez de cette chose pour plus grande connoissance en avoir Sire, sachez que je suis Blandimain, & suis celui qui tout seul fut donné pour accompagner Madame Bellissant, quand par l'Empereur elle fut envoyée en exil.

Hélas! Blandimain, dit le Roi, votre parler me donna tristesse & déplaisance, quand de ma sœur ne puis savoir le lieu où elle demeure, ni de ses deux enfans avoir certaine connoissance, mais puisque autre chose je ne puis savoir, dites-moi, s'il y a long-tems que ma sœur enfanta ces deux enfans en la forêt, & en quel temps. Sire, dit Blandimain, celui jour propre que vous me trouvâtes dedans la forêt d'Orléans que je vous dis ces piteuses nouvelles de l'exil & vitupérable blâme de ma souveraine Dame Bellissant votre sœur. Quand le Roi Pepin entendit les paroles de Blandimain, il fut fort pensif en lui-même. Ainsi qu'il pensoit, il se souvint de Valentin lequel en celui jour il avoit trouvé en la forêt & pareillement du sauvage Orson, qui par lui en ce bois avoit été conquis, pour cette cause fut en mélancolie. Et quand il eut bien considéré; il connut par le récit de Blandimain qu'ils étoient fils de sa sœur Bellissant, & manda la Reine Berthe sa femme & plusieurs autres Dames de la Cour, pour leur dire & déclarer les nouvelles que Blandimain lui avoit apportées. Hélas! dit-il, mes dames j'ai tenu & nourri longuement en ma maison, ainsi que pauvres enfans étrangers & inconnus, ceux qui sont fils de Roi & Reine & mes propres neveux: c'est Valentin lequel j'ai trouvé en la forêt d'Orléans, qui par ma sœur Bellissant au temps de sa fortune & adversité, en cedit temps fut enfanté Et vous fait savoir qu'Orson le sauvage, qui par Valentin a été conquis comme je puis entendre est son propre frère naturel & sont tous deux enfans de l'empereur de Grèce; de ces nouvelles fut la Reine Berthe joyeuse & tous les seigneurs, barons & chevaliers de la Cour. Là furent présens les ennemis mortels de Valentin c'étoient Haufroy & Henri qui en semblant montroient joyeuse chere, mais au cœur étoient tristes & dolens; car sur toute chose désiroient la mort de Valentin, pour afin que de Charles leur petit frère, ils pussent faire à leur volonté désordonnée, auquel ils furent contraires, comme vous ouïrez ci-après raconter. Or fut Blandimain, l'écuyer de Bellissant, fort émerveillé, quand il ouït parler le Roi Pepin du fait des deux enfans, & lui demanda Sire, savez-vous en quelle terre les deux enfans, dont est fait mention, pourroient être trouvés. Ami, dit le Roi, j'en ai nourri un en ma maison longuement, en telle manière qu'il est devenu hardi & puissant, & a conquis l'autre dans la forêt d'Orléans où il vivoit comme bête sauvage & faisoit au pays d'environ grand dommage. Et quand il l'eut conquis & qu'ils eurent été long-temps en ma Cour, ils ont pris congé de moi & se sont départis pour aller en Aquitaine combattre contre un chevalier, qui le verd chevalier se fait appeller, & depuis leur département aucune nouvelle je n'en ai pu avoir. Sire, dit Blandimain, de ce que vous me dites, crois qu'auprès de la Cité d'Acquitaine, ai trouvé les deux enfans que vous me dites, dont je suis déplaisant qu'il ne plut à Dieu que je les puisse connoître, car de toutes mes douleurs j'eusse eu allégement; de cette matière devisèrent longuement. Et après ces choses se

Roi commanda que Blandimain fût fétoyé & servi honorablement en toutes choses ; dont il avoit besoin. Lors Blandimain fut mené entre les barons & chevaliers de la Cour, qui en grand honneur & révérence le reçurent & fétoyèrent. Or advint que cedit jour, le verd chevalier dont j'ai fait mention, arriva à la Cour du Roi Pepin qui étoit à Paris. Et quand il fut descendu il alla en la salle royale en laquelle étoit le Roi Pepin avec ses barons & chevaliers, noblement il salua le Roi, grand révérence lui fit. Et quand le Roi le vit vêtu d'armes vertes fut émerveillé, lui démanda devant tous les barons & chevaliers dites-nous qui vous êtes, & aussi quelles chose devant nous vous amène, pourquoi vous portez te les armes vertes ? Noble & honoré Roi, dit le verd chevalier, sachez que je suis extrait & natif de père Sarrasin suis engendré, de mère payenne ait été enfanté.

Il est vrai que pour avoir à femme & épouse la fille du duc d'Aquitaine, nommée Fezonne la belle, j'ai tenu un an entier le pays & la Terre du duc en ma subjection & fait qu'à la fin à icelui ai donné six mois de trèves, par tel convenant que si un bon chevalier qui par armes me pût conquérir & vaincre le temps durant, je ferois partir & vuider mon ost dehors de son pays & Terre; au cas que je ne fusse vaincu, il étoit tenu de me donner sa fille la belle Fezonne pour femme & épouse. Or ai je été devant la Cité d'Aquitaine longuement en attendant tous les jours que je me fusse combattu, si sont venus a moi plusieurs vaillans chevaliers de plusieurs pays, contrées & régions lesquels j'ai mis à mort, & pendu à un arbre hors seulement deux vaillans chevaliers dont l'un a nom Valentin & l'autre Orson, de son propre harnois vêtu & ses armes portant entra dedans le champ pour moi combattre, je croyois bien que ce fut Valentin. Et quand Orson fut dans le champ entré, fièrement il me fit signe de défiance. Lors je saillis dehors contre lui mais peu me valut ma force, car je ne demeurai pas long-tems que par lui je fus conquis & vaincu ; & m'eut ôté la vie si ce n'eut été Valentin lequel à nous accourut, qui me fit promettre de Baptême recevoir & croire en Jesus-Christ : si me fit jurer que je m'en viendrois rendre vers vous comme vaincu & de vous soumettre ma vie à votre commandement, & pourtant en acquittant ma foi & mon serment de par le chevalier Valentin, à vous me vient rendre comme à celui de qui vous pouvez faire votre volonté, qui après Dieu appartient de ma mort reprocher, ou de ma vie prolonger. Dont je me rends devant votre Majesté royal en demandant & espérant votre miséricorde en l'honneur d'icelui Dieu de qui j'ai pris la créance ; car sachez que je suis Chrétien, & que je crois en Jesus Christ, & d'orénavant veux croire de bonne & ferme foi. Et quand je fus sur les fonds de Baptême en l'honneur de votre très-haute puissante renommée je suis appellé Pepin, & Pepin suis maintenant nommé. Quand le Roi entendit les paroles du verd chevalier, il lui répondit doucement devant tous les barons & chevaliers. Bien soyez venu devers nous, car de votre venue sommes joyeux plus que de nulle autre chose faites bonne chere pour l'amour de celui qui vers nous vous envoie, je vous donne assurance : si vous dis devant tous qu'en bref temps je vous donnerai en mon Royaume de grandes terres & possessions, quand à mon service vous plaira demeurer ; mais dites-moi où sont les chevaliers qui vous ont conquis. Sire, dit le verd chevalier, ils sont en Aquitaine avec le duc Savary, lesquels par-dessus tous les autres les aime & tiens chers ; par les nouvelles de Blandimain & par le verd chevalier, le Roi pepin eut nouvelle de sa sœur & de ses deux neveux qu'elle enfanta en la forêt d'Orléans. Si a promis à Dieu qu'il ira en Grèce pour dire des nouvelles à l'Empereur, & pour faire quérir sa sœur belissant en telle manière qu'elle puisse être trouvée car sur toute créature il désire fort à la voir.

Comme le Roi Pepin partit de France pour aller vers l'Empereur de Grèce porter nouvelles de sa sœur Bellissant, & comme devant son retour il fit guerre à Soudan qui avoit assiégé la Cité de Constantinople.

CHAP. 24.

EN ce temps que le Roi Pepin eut nouvelles de sa sœur Bellissant, incontinent il mit son ost sur les champs en grande puissance il partit de Paris pour aller à Constantinople devers l'Empereur de Grèce porter nouvelles de sa sœur Bellissant comme devant avez ouï. Le Roi Pepin fit grande diligence qu'en brief il arriva à Rome, là fut reçu du Pape en grand honneur & révérence car de la foi chrétienne sur tous princes étoit défenseur. Au palais apstolique fut celui jour devisant avec le Pape, lequel lui conta des nouvelles du Soudan qui avoit assiégé la Cité de Constantinople. Et ainsi que de cette matière ensemble devisoient arriva un chevalier de Grèce lequel après qu'il eut salué le Pape, le Roi Pepin & tous les assistans en grande réverence, il lui dit : Saint-Père, sachez que Sarrasins à grande force & puissance d'armes ont assiégé & mis en leur subjection tout le pays de Constantinople. Si vous mande l'Empereur de Grèce par moi que pour sa Foi chrétienne garder & observer, vous lui envoyez secours, autrement vous serez cause de laisser le pays perdre & la Foi chrétienne beaucoup diminuer, car sans votre aide & secours en ce grand besoin n'y peut remédier. Quand le Pape ouït les nouvelles, il fut fort déplaisant & déconforté ; mais le Roi Pepin qui là étoit présent le reconforta grandement en lui disant : Saint Père, prenez en vous courage & reconfort, si me voulez vos gens livrer jusqu'au nombre suffisant, je les conduirai & menerai devant Constantinople avec moi, tant ferai avec l'aide de Dieu, que le Soudan & son armée je mettrai a vitupérable confusion, d'autre desir je n'ai que la foi de Dieu soutenir contre les payens. Quand le Pape ouit parler ainsi le Roi Pepin & qu'il connut son courage, le remercia fort, & lui dit : Franc Roi très-Chrétien, de Dieu sois-tu béni, car de tous autres Rois tu es le plus puissant en faits & courage, puisque telle chose tu veux entreprendre; du pays romain ferai venir gens à si grand nombre, pour toi accompagner, que sûrement pourra arriver en Grèce contre les infidèles ennemis de la Foi. Lors le Pape fit assembler grand nombre de peuple de tout le pays romain, & si crier à la croisée, c'est-à-savoir que tout homme qui voudroit aller en cette bataille, en l'honneur de la passion de Jesus-Christ, porteroit une Croix, prendroit la bénédiction du Pape, & auroit pardon de tous ses péchés. En peu de temps s'assembla en la Cité de Rome grande multitude de peuple; pour passer outre mer avec le Roi Pepin, & au départir le Pape leur donna la bénédiction & absolution de tous leurs péchés Ainsi prit le Roi Pepin congé du Pape, en se recommandant au prières de la Sainte Eglise, & & avec trente mille Romains & tous ceux de son ost monte dessus la mer. Et tant leur fut le vent agréale, que dans peu de temps vinrent arriver à Constantinople, & là virent que Soudan Moradin l'avoit de toutes parts environnée & assiégée Et le Soudan avoit amené avec lui vingt Rois, pour détruire la Chrétienté, avec eux deux cens mille Payens tant étoit le Soudan pour sa force craint & redouté, que l'Empereur de grèce accompagné de plusieurs Chrétiens qui étoient dedans Constantinople, prit en icelle sa retraite & si bien garda la Cité que des Payens ne put être prise. Toujours en son courage regrettoit sa femme Bellissant & lui souvenoit en vitupé aire auquel il l'avoit livrée à tort & sans raison à toutes pleurs & lamentations piteusement sa faute connoissoit & pensoit qu'elle fut du monde trépassée, car bien y avoit vingt ans qu'il n'en avoit ouï nouvelles; mais tantôt ouïra parler par le Roi Pepin, qui a tant nagé par mer, qu'à deux lieues de Constantinople est arrivé & descendu & y avoit fait tendre ses tentes & pavillons parmi les champs, & mettre ses gens en belle or-

dommance. Alors les coureurs et chevaucheurs de l'ost du Soudan Moradin épouvantés, et à grande diligence retournèrent vers son pavillon, et lui dirent, comme gens effrayés : Sire Soudan, soyez certain qu'aujourd'hui sur cette Terre sont arrivés Romains plus de deux cents mille bons combattans pour nous chasser de ce pays à honte et confusion. Si avisez sur ce fait, car la chose est douteuse, et si y a péril très-grand. Taisez-vous, dit le Soudan de ce n'ayez doute, car il n'est pas possible que du pays de Rome soit tant descendus de gens; assez sommes puissans pour les attendre en bataille rangée; car j'ai encore espérance que dedans brief temps je mettrai en ma subjection et obéissance sous les pays de Romanie et celui de France : commanda par ses Hérauts que tout son ost fût assemblé; en telle manière qu'à toute heure fussent prêts de recevoir bataille. A ce commandement furent payens et Sarrasins obéissans, de toutes parts s'assemblèrent et arrêtèrent en un champ grand et large pour les Chrétiens attendre. Et advint que le lendemain au matin que le jour fut clair, le Roi et toute son armée furent prêts et en point ces Payens et Sarrasins assaillir. Adonc le Roi Pepin manda secrètement par une lettre en la Cité à l'Empereur de Gréce comme il étoit venu là pour le secourir, qu'à toute diligence il fasse mettre en point ses gens parmi la Cité et qu'ils saillent sur le champ contre les Payens et Sarrasins; car à ce jour des François et Romains ils seront secourus, L'Empereur fut joyeux de la venue du Roi Pepin, & selon le mandement de la lettre fit son ost mettre en point & ses gens d'armes, puis saillirent hors de Constantinople pour aller contre les Payens & Sarrasins qui bataille attendoient, & quand ils furent sur le champ ils apperçurent les étendards, bannières, enseignes & l'ost du Roi Pepin qui celle part venoient à grand nombre de clairons & trompettes, & qui menoient grand bruit. Bien virent les Payens que contre eux venoit grande puissance de gens; le Soudan appella deux Sarrasins des plus vaillans; eux commanda qu'ils allassent secrètement regarder le nombre de l'ost des Chrétiens qui le venoient assaillir, et quand ils auroient ce fait ils retournassent devers lui en rendre nouvelles; les deux Sarrasins qui avoient nom l'un Clarion, l'autre Vandu, montèrent à cheval et chevauchèrent vers le Roi Pepin, mais ils n'eurent pas longuement chevauché, que le verd chevalier les vit sur une petite montagne, et incontinent qu'il les apperçut, il connut bien qu'ils étoient Sarrasins. Lors il frappa son cheval et tout seul alla droit à eux la lance sur la cuisse comme preux chevalier Et quand les deux Sarrasins le virent approcher, pourtant qu'il étoit seul, ils eurent honte de fuir pour lui, et dirent par Mahon, ce seroit honte si ce chrétien nous échappoit. Si ont couché leur lance & contre le verd chevalier sont venus à puissance en telle manière que les harnois & le cheval de l'un des Sarrasins chut à terre, & si n'eut été Vandu qui secourut son compagnon, le verd chevalier l'eut occis, mais il le prit au verd chevalier; alors Clarion se leva qui fut navré & monta à cheval & prit la fuite laissant Vandu qui l'avoit secouru. Clarion est demeuré qui au verd chevalier s'est fièrement combattu; mais peu lui valu sa force, car le verd chevalier lui a donné tel coup, qu'il lui a rompu la cuisse & lui a ôté la vie, & demeura mort sur la terre, & son compagnon s'en retourna, qui étoit fort navré. Bien vit le Roi Pepin la vaillance du verd chevalier, & aussi firent les autres barons, ce qui le prisèrent : à cette heure, le Roi Pepin fit dresser ses étendards & bannières, puis fit sonner trompettes & clairons, & à grande puissance d'honneur hardi & vaillans de courage, ont assaillis l'Armée du Soudan Moradin Adonc fut de toutes parts le cri si grand, que nul ne le sauroit reciter. Chrétiens & Sarrasins saillirent l'un sur l'autre, maintes lances brisèrent, tant d'une part & d'autre sont plusieurs à mort livrés.

Là étoit Milon d'Angler, lequel entr'autre vit le Roi d'Aquilée qui faisoit grande destruction des Chrétiens & grande occision, aussitôt qu'il arriva devers lui, d'une hache d'armes jusqu'au menton la tête lui fendit, & à deux ou trois à cette heure la vie tollit, & tant fit de vaillantes armes, que le Soudan Moradin qui tantôt l'apperçut s'écria hautement à ses gens qu'ils assaillissent Milon d'Angler, qui desdits Sarrasins si grand meurtre faisoit: au commandement du Soudan fut Milon d'Angler de toute part assailli par payens & Sarrasins en telle subjection mis, qu'à son cheval ils coupèrent une cuisse, parquoi il fut contraint de tomber à terre, & en cet endroit fût mort & occis, si n'eut été le verd chevalier, qui malgré Sarrasins se mit en la presse, tant en abattit & rua par terre, qu'il approcha de Milon d'Angler, & lui fit tel aide, qu'il lui bailla un cheval, & le monta dessus. A cette heure firent le verd chevalier & Milon d'Angler si grande vaillance d'armes contre les Payens, que trop forte chose seroit de leurs grandes prouesses raconter; car nul qui devant eux se trouvoit jamais ne s'en retournoit; grande fut la bataille & dure, Pepin & ses gens firent ce jour des payens fort grande destruction: nonobstant leur vaillance, le champ eussent perdus, si n'eut été l'Empereur de Grèce qui à tout son ost vaillamment accompagné de l'autre part, les Payens tant fièrement assaillit que grand nombre à cette fois moururent. Bien le Roi connut que l'Empereur faisoit d'armes fort grand devoir. Il prit force & courage, & ses gens saillis, puis entra en la bataille plus ardemment que devant & ainsi furent les Payens des deux parts assaillis fort vigoureusement, & tantôt que le Roi Pepin approcha de l'Empereur, il lui dit: franc Prince, or vous montrez vaillant, car aujourd'hui de votre femme Bellissant aurez nouvelles. A ces paroles fut l'Empereur joyeux & doubla son courage & augmenta sa force, trop plus fort que jamais il cria Constantinople, & à ses gens promets grands dons & grandes richesses, mais qu'ils soient fort vaillans.

A ces mots est entré dedans la bataille d'un courage si merveilleux, que trop hardi étoit celui qui l'attendoit. Et Pepin d'autre part & le verd chevalier, qui entrerent parmi les Payens, en frappant dessus eux coups si merveilleux que par-tout ils passoient, ils faisoient le chemin large par la grande prouesse du verd chevalier; bien le crut connoître le Soudan Moradin, qui les armes regarda, car il étoit frère de Ferragus, mais pourtant qu'il savoit que le verd chevalier étoit payen il ne se fut douté qu'il fut venu cette part. Or furent Payens & Sarrasins de cette heure mis en telles nécessités que jamais ils n'eussent espéré avoir de mort repit, mais prirent tous la fuite; lors le Roi d'Esclavonie, qui faisoit l'arrière-garde du Soudan accompagné de cinquante mille hommes d'armes, saillit dessus les Chrétiens en menant un si grand cri qu'il sembloit que tout dût fondre, & quand l'Empereur & le Roi Pepin apperçurent leur venue ils virent bien que leurs gens étoient travaillés, & les gens du Roi d'Esclavonie étoient frais, par quoi il fut déliberé entr'eux de ne les attendre pour cette heure. Et après le conseil pris, l'Empereur & le Roi Pepin firent sonner trompettes & clairons pour eux jetter dedans Constantinople & leur armée.

Et quand le Soudan vit que les Chrétiens étoient entrés & reculés dans Constantinople, il fit assiéger la Cité de fort près, & tant y eut de Payens par toute la terre que l'Empereur & le Roi Pepin dedans Constantinople étoient en telle manière, que sortir hors ne leur étoit possible. Ainsi demeurèrent long-temps en grande subjection de leurs ennemis qui de près les tenoient et en dénians leur mort, & pourchassant la destruction de la foi Chrétienne. Si vous laisserai à parler de cette matière, & vous parlerai des deux frères Valentin, & Orson, qui pour l'amour d'Esclarmonde sont entrés en la mer; ainsi que devant avez ouï.

Comme Valentin & Orson arrivèrent au château où étoit la belle Esclarmonde, & comme par la tête d'airain ils eurent connoissance de leur génération. CHAP. 25.

APrès que Valetin & Orson eurent longtemps demeuré dessus la mer, ils avisèrent une île en laquelle il y avoit un château fort & plein de grande beauté Icelui château étoit tout couvert de laiton clair & reluisant, pour sa grande beauté bien se pensoit Valentin, que c'étoit le château où le verd chevalier l'avoit envoyé pour sa sœur Esclarmonde trouver, il alla cette part & descendit à terre à une des portes de l'isle, & quand il fut descendu il demanda à qui étoit ce château qui tant étoit beau, & entre les autres poli & bien orné, & si lui fut répondu qu'icelui château étoit en la garde d'Esclarmonde sœur de Ferragus, & que par un Sarrasin fort riche avoit été édifié, lequel Sarrasin entre les autres nobles excellences qui sont en ce château, fit faire & composer une belle chambre, & sur-tout riche, ce laquelle chambre les richesses vous seront ci-après déclarées. Et outre plus, fut dit à Valentin que dedans cette chambre y avoit un riche pilier, sur lequel il y avoit une tête d'airain, laquelle jadis avoit été par une Fée fort subtilement par art de Nécromancie composée, laquelle tête étoit de telle nature, qu'elle rendoit la réponse de toutes choses quelconques qu'on lui demandoit.

Et quand Valentin entendit la déclaration du château en son cœur fut joyeux, car bien se pensa que c'étoit le lieu où le verd chevalier lui avoit dit qu'il trouveroit sa sœur Esclarmonde, qui sur toutes surpasse en beauté, & étoit de grande vertu & renommée; plus outre n'en demanda pour l'heure présente: mais se mit en chemin lui & Orson pour aller audit château: tant cheminèrent qu'ils vinrent devant la porte pour entrer dedans, mais ils trouvèrent dix hommes forts & hardis, qui de jour & de nuit avoient de coutume gardé la porte. Et quand ils virent Valentin & Orson qui dedans vouloient entrer, il leur dirent, seigneurs, reculez-vous arrière car dedans ce château nul n'y entre tant soi de haut lieu venu sans le congé d'une pucelle à qui la garde en appartient, qui sur toutes choses du monde est de beauté garnie Ami, di Valentin, allez vers la pucelle & lui demandez si c'est son plaisir de me donner entrée en son château. Lors le portier monta au donjon du château & entra en la chambre où étoit la belle Esclarmonde, puis mit le genou à terre, & lui dit: Madame devant la porte de votre château il y a deux hommes qui dedans veulent entrer & semblent gens de fier courage & grand orgueil pleins, & semble à leur manière qu'ils soient gens de mauvais courage & affaire contraire à notre loi. Or dites-moi votre volonté, & je répondrai aux gardes de la porte qui devers vous m'envoient, s'il vous plaît de les laisser entrer dedans ou non. Ami, dit la pucelle, descendez en bas & j'irai aux carneaux pour voir quels gens ce sont, & faites bien garder les portes, car je veux à eux parler Le portier descendit, & dit à ses compagnons que la porte fut bien gardée, tant que la dame fut aux fenêtres pour la réponse donner. Lors Esclarmonde qui fut sage, leur apparut sur un drap de fin or battu, mit les bras sur une fenêtre, sa face & son beau visage reluisoit; puis dit à Valentin, qui êtes-vous? qui par si grande hardiesse voulez entrer dedans mon château sans licence demander: Dame, dit Valentin, qui hardiment parla, je suis un chevalier qui passe mon chemin, je voudrois bien s'il vous plaisoit, parler à la tête d'airain qui à chacun donne réponse. Chevalier, dit la dame, ainsi n'y pouvez-vous pas parler, si de l'un de mes frères ne m'apportez certaines enseignes, c'est du Roi Ferragus ou du verd chevalier, qui de Tartarie a la seigneurie & domination, & si de l'un des deux m'apportez enseignes ou certification, je vous laisserai entrer au château à votre volonté & par nulle autre manière ne pouvez entrer que par un pont que je vous dirai, c'est que vous preniez congé du châtelain de cette place, lequel je vous donnera

par tel convenant que devant que vous y entriez, vous joûterez avec lui cinq coups de lances. Si vous avisez lequel vous aimez le mieux ou d'aller querir certaines enseignes de l'un de mes frères comme je vous l'ai dit : Dame, dit Valentin, faites armer votre châtelain, car j'aime plus cher contre lui combattre par champ de bataille gagner & deservir d'entrer en votre château que je ne fais pas prières, requêtes ou flatteries. Ainsi parla Valentin a la belle Esclarmonde qui tant fut de courage vaillant & hardi, nonobstant qu'il porta du verd chevalier enseignes certaines par l'anneau d'or, il aima mieux la joûte pour son corps eprouver, que montrer l'anneau, lequel il devoit présenter à la belle Esclarmonde. Et quand la dame vit la volonté & hardi courage dont il étoit plein, dès cette heure fut de son amour éprise par un ardent desir qui au cœur la toucha, elle monta en la chambre où étoit la tête d'airain, & lui demanda qui est ce chevalier, & de son état ; par moi rien ne saurez, jusqu'à ce que devant moi l'aurez amené.

De cette réponse fut la belle Esclarmonde pour l'amour de Valentin en grand souci, & quand elle eut considéré à part le maintien, beau parler & hardiesse de Valentin, elle fut embrâsée de son amour, plus de nul que jamais elle eut vu ; vrai Dieu, qui peut-être cedit chevalier, car dessus tous vivans, il est digne d'être aimé, fort plaisant, droit & de beauté corporelle tous les autres passant, si la tête d'airain fait à mon vouloir jamais autre que lui ne prendrois. Quand la belle Esclarmonde eut toutes choses dites & pensé en son courage, elle manda au châtelain, lui dit des nouvelles du chevalier qui dedans le château veut entrer, de grande folie s'entremet, dit le Châtelain, car il n'entreroit jamais sans son corps éprouver contre le mien, & s'il est si hardi de prendre à moi bataille, je lui montrerai devant tout clairement que pour votre amour est trop tard arrivé. Châtelain, dit la dame, puisque d'entrer au château congé ne lui donnez, allez-vous armer car je vous fais savoir que de lui aurez bataille & ai grand doute que trop tard vous en repentirez, si vous conseillerois que votre nobie corps ne veuilliez mettre en danger. Dame, dit le châtelain, qui fut fier & orgueilleux, laissez en paix telles paroles, car devant que jamais il entre, son corps l'achetera. A ces mots se départit le châtelain & s'en alla armer, monta à cheval, & quand il fut monté, il saillit hors de la porte une lance en son poing grosse & bien ferrée ; la Dame étoit aux fenêtres pour regarder la bataille des deux champions qui dedans le champ sont entrés pour s'assaillir l'un l'autre. Et quand Valentin a vu le châtelain, qui de fier courage est venu contre lui, il a baissé sa lance & frappé ces éperons. Lors se sont rencontrés l'un contre l'autre, & bien à droit que les deux lances sont volées, ont repris nouvelles lances & fiérement ont l'un sur l'autre arrivés, que chevaux sont tombés, puis après champions sont par terre tombés ; mais le cheval de Valentin qui fut fort & puissant sous son maître de se rendre sur les pieds se releva. Quand Valentin fut relevé, il dit doucement au châtelain : Or vous relevez & montez à cheval à votre aise, car peu ce me seroit de vailance, si en ce point vous combattois. Le châtelain fut fort joyeux & prisa la gracieuseté de Valentin. Si monta de rechef dessus son cheval, puis prit une lance & vint contre Valentin dépitoyablement ; mais Valentin qui fut à cette heure bien jouer de la lance, si grand coup lui donna qu'il lui ôta le heaume de la tête & le jetta à terre. Et quand il se vit abbattu & en si grand danger, il dit à Valentin : chevalier, je ne sais d'où vous êtes né & de quel pays, mais oncques en jour de ma vie plus vaillant je ne trouvai, je me veux rendre à vous & vous laisserai entrer à votre gré parmi le château, qui tant est beau & somptueux, par tel convenant que sans mon congé vous ne parlerez à la Dame Esclarmonde. De grande folie vous êtes plein, dit Valentin, de dire telles paroles ; car tout pour l'amour d'elle j'ai passé la mer, & suis venu

cette part, combien que jamais je ne la vis jour de ma vie n'a parlé non plus que vous voyez. Aurai je tant de chemin fait à mon avantage en désirant de bon cœur que de mes parens je puisse avoir aucune connoissance, que votre grande beauté m'a fait la mer passer & venir en cette part. En disant ces paroles Valentin tira l'anneau que lui avoit baillé le verd chevalier, en souriant doucement, le donna à la belle Esclarmonde, laquelle incontinent le connut bien. Et adonc elle dit: Valentin, chevalier beau Sire, si vous m'eussiez montré cet anneau quand devant mes portes arrivâtes sans la joûte attendre, & votre corps mettre en danger, dès cette heure fussiez entré en mon château sans contredit; mais vous avez montré la grande noblesse qui est en vous, quand vous avez mieux aimé par votre hardiesse au château entrer & devers moi venir, que de nul autre quérir. Après que Valentin & la belle Esclarmonde eurent ainsi parlés, les tables furent dressées, & fut la pucelle assise. Et Valentin fut devant, qui ne prit soulas ni plaisir, fors seulement à celle qui devant lui fut assise.

Hélas! vrai Dieu, dit-il, en son courage veuillez ôter & délivrer briévement mon cœur de cette douloureuse détresse, pour l'amour de cette dame, je suis au cœur si profondément atteint que jamais en nul jour de mon vivant en telle mélancolie ne fut. Hé! Dieu, elle est tant de beauté pleine, garnie, & de grande bonté remplie, les yeux verds, riants & brillants, le front clair, poli, la face vermeille, & tous les autres membres de son corps par droite mesure naturellement compassés.

Or suis je pour son amour ardemment épris, que mieux me seroit agréable la mort que de faillir à cette chose accomplir & parfaire. En cette manière se complaignoit Valentin pour l'amour de la belle Esclarmonde & elle d'autre part regardant le chevalier, souvente fois par sa beauté, en changeant & muant sa couleur perdoit manière & contenance. En cette grande mélancolie le plus honnêtement qu'ils purent leurs contenances entretenir

je suis d'elle amoureux plus que de nulle autre dame, je vous fais à savoir que jamais d'ici ne partirai tant que j'aie parlé à elle & à la tête d'airain à mon plaisir. Ainsi que Valentin & le Châtelain devisoient ensemble, la belle Esclarmonde qui étoit aux fenêtres fut fort émerveillé de sa curiosité; hélas! dit elle à ses pucelles; qui avec elle étoient, regardez comme celui Châtelain est fol & malheureux, de soi batailler cotre un si vaillant chevalier, qui piéça l'eut occis, si par sa franchise il ne l'eut supporté. Filles, je m'émerveille fort qui peut être celui qui a tant de desir d'entrer en mon château, & en grande pensée fut la noble Esclarmonde; en son courage disoit qu'un temps viendroit qu'elle auroit cedit chevalier pour ami, car tant plus le voyoit, tant plus étoit son amour en lui enraciné. Quand Valentin ouït le grand orgueil du Châtelain & grande outre cuidence, il frappa des éperons & si grand coup lui donna parmi le corps que tout outre le foie & poulmon la lance lui passa, & l'abbattit par terre mort, dont la belle dame Esclarmonde fut joyeuse. Adonc elle commanda aux portiers qu'ils ouvrissent les portes, & que Valentin fut amené en la salle parée: Les portiers ont fait le commandement de la dame Esclarmonde & vers elle ont amené Valentin & Orson son frère: Et quand la belle Esclarmonde vit Valentin, elle alla à l'encontre de lui, & lui dit chevalier, bien soyez venu, car onc plus vaillant & hardi chevalier en mon château ne vis entrer, bien montrez par vos faits que de grande gentillesse soyez extraits & descendu, dame, dit Valentin, sachez que mon propre nom est Valentin, & on m'a ainsi nommé & suis un pauvre aventurier, qui de ma pauvre génération ni de mon lignage je n'ai nulle connoissance, ni ne vit onc le père par qui je fus engendré ni la mère qui m'a porté, & aussi ne fit mon noble compagnon que vous voyez ici, car en un bois fut nourri comme une bête sauvage, là où je l'ai conquêté à l'épée vaillamment, & sachez que jamais

entretenir, pafferent le chevalier & la dame durant le dîner. Et quand les tables furent ôtées Efclarmonde prit Valentin par la main & lui dit : Ami, tant avez fait que vous avez deffervi entrez en ma chambre fecrète, en laquelle vous verrez la tête d'airain, laquelle de votre lignage vous dita bonnes nouvelles & certaines.

Or venez-vous-en avec moi, & amenez votre compagnon ; car j'ai grande joie d'ouïr la réponfe par laquelle la tête d'airain vous fera donnée. Le noble chevalier Valentin fut moult joyeux quand il ouït la belle dame Efclarmonde ainfi parler.

Si fortirent hors de la table, & s'en allèrent devers la chambre où étoit la tête d'airain, moult richement ornée. Et quand ils furent à la porte pour vouloir entrer dedans ils trouvèrent l'une des parts un merveilleux & effort horrible, Vilain, moult grand & boffu, qui fur le col portoit une maffue de fer, qui étoit forte & pefante, lequel Vilain fembloit avoir été rebelle & plein de grand courage. Et de l'autre part de la porte, il y avoit un Lion moult grand, fier & orgueilleux, ces deux étoient en tout temps ordonnés pour défendre & garder que nul n'entrât en la chambre fans le congé de la dame ; & fans combattre au Vilain & au Lion. Et quand Valentin apperçut le Lion & le Vilain, fi fe dreffèrent contr'eux pour la porte défendre. Il demanda à la belle Efclarmonde ce que telle chofe vouloit dire & fignifier. Seigneur, dit la belle Efclarmonde, ces deux que vous voyez ici, font pour garder la porte & ne peut nul entrer qui contr'eux ne fe combattent, parquoi plufieurs font morts fans paffer plus outre. Et au regard du Lion ; il eft de telle nature que jamais à fils de Roi il ne fera outrage : belle dit Valentin, je ne fais ce qu'il en aviendra, mais d'aventure je me mettrai en la garde de Dieu moi confiant je combattrai le Lion. Lors s'approcha de la bête orgueilleufe & à force de bras l'embraffa parmi le corps ; mais auffi-tôt que le Lion le fentit, il adora le corps de Valentin, le laiffa aller, & fut courtois & doux fans lui lui faire outrage Et Orfon fut de l'autre part qui affaillit le Vilain, & devant qu'il eut levé la maffue de fer, il le faifit parmi le corps fi rudement que contre le mur le jetta puis lui ôta la maffue de fer & fi grand coup lui en donna qu'il l'abattit à terre par telle façon que fi n'eût été la belle Efclarmonde eût été tué & occis le Vilain en la place, Et ainfi fut le Vilain vaincu, & le Lion conquis par les deux chevaliers, puis fut la porte ouverte, & entrèrent dans la chambre, qui de toutes ri heffes mondaines fut parée, car elle étoit peinte de fin or, & azur pardedans, femée & ornée de rubis & faphirs fans les autres ornemens par-tout la tapifferie de drap de fin or fut tendue & couverte de toutes parts d'émeraudes & diamans, groffes perles, de toutes fortes de pierres précieufes ; en cette chambre avoit quatre pilliers de jaspe fort riches & de fubtil ouvrage édifiés desquels les deux étoient jaunes plus que fin or, le tiers plus verd que l'herbe en Mai. Le quart plus rouge que charbon enflammé : entre les pilliers avoit une armoire plus riche que dire ne pourrois, en laquelle étoit la tête d'airain fur un riche piller richement enclofe : Valentin ouvrit l'armoire & regarda la tête en la cogirant de fon fait & état lui fut la vérité dire. Adonc parla la tête hautement que chacun l'ouït & l'entendit, en lui difant, chevalier de grande renommée, je te dis que tu as nom Valentin, le plus preux & vaillant qui onc en nul jour du monde céant entrât, & fi eft celui à qui la belle Efclarmonde a été donnée & doit être ; jamais autres que toi n'aura. Tu es fils de l'Empereur de Grèce, & de la belle Belliffant fœur du Roi Pepin ; qui par lui de fa terre à tort fut déchaffée, ta mère eft en Portugal au château de Ferragus, lequel par l'efpace de vingt ans l'a gardée. Le Roi eft ton oncle, & ce compagnon que tu mènes avec toi eft ton propre frère naturel, & vous deux fûtes enfantés de la gracieufe Reine Belliffant en la forêt d'Orléans en pitié & détreffe douloureufe. Et quand la Reine vous eut fur la

terre mis, ton compagnon lui fut emporté par une ourse sauvage. Et par elle a été nourri au bois sans aide ni confort de femme naturelle, & toi fut icelui jour en la forêt par le Roi Pepin trouvé & emporté, lequel sans avoir de toi connoissance, doucement t'a fait nourrir, & si je te dis que ton propre frère qui est ici présent ne parlera jamais jusques à tant que tu lui auras fait couper le filet lequel il a dessous la langue. Et quand tu lui auras fait couper, il parlera aussi clairement que de tous pourra être ouï : Or pense de bien faire comme tu as commencé, & tout bien viendra : car puisque tu es entré en cette chambre mon temps est achevé & ni jamais à nulle créature ne donnerai réponse. Quand la tête d'airain eut dit ces paroles elle s'inclina bas ; & perdit le parler ; & onc depuis par elle ne fut parole proposée. Adonc Valentin qui de joie fut ravi, vint à son frère Orson, & en pleurant tendrement le baisa de sa bouche. Et Orson d'autre part l'embrassa & accola en jettant grand soupir & gémissement. Hélas ! dit Esclarmonde à Valentin, franc chevalier courtois, dois-je être joyeuse de votre venue ; car pour vous je suis hors de souci & de fort brief martyre, auxquels par plus de dix ans j'ai passé mon temps languissant en attendant à qui je dois être donnée.

Or êtes-vous celui que je vois clairement par nul autre la tête d'airain devois perdre son parler, & puisqu'il est ainsi que par votre venue à la raison & éloquence finie, je me donne & m'abandonne à vous comme mon parfait & loyal ami & celui à qui je dois par droite raison être octroyée & donnée. Et dorénavant je vous promets de cœur de corps de bien de ma pauvre puissance vous loyalement & de bon courage servir & votre plaisir faire. Belle, dit Valentin, de votre bon vouloir humblement je vous remercie, c'est bon droit & raison, que sur toutes choses je vous serve & honore, car devant Aquitaine vous me fûtes donnée par le verd chevalier, votre frère, lequel à l'aide de moi & de mon frère Orson fut conquis & vaincu, & quand il sera de votre plaisir de prendre la foi & la créance que le verd chevalier a prise, c'est-à-savoir, la loi de Jesus-Christ, sans laquelle nul ne peut avoir perdurable salvation. Sire, dit la pucelle, telle chose je veux bien, car de tout mon courage je suis prête & appareillé de toujours vous complaire, & à vos commandemens obéir plus qu'à nul vivant. Et celui jour de gens fut demené grande joie, & disoient l'un à l'autre, que le chevalier étoit venu à qui la belle Esclarmonde doit être donnée, & par qui la tête d'airain avoit la parole perdue.

Si grande fut la renommée de Valentin, que par tout le pays d'environ le peuple en fut réjouit mais la grande joie de Valentin & la belle Esclarmonde, par trahison maudite de Ferragus le géant fut tantôt muée en pleurs & tristesses ; ainsi que je vous dirai ci-après.

Comme par un enchanteur qui avoit nom Pacolet, le géant Ferragus fut les nouvelles de sa sœur Esclarmonde & de Valentin, & de la trahison d'icelui Ferragus.

CHAP. 26.

EN ce château de plaisance Esclarmonde avoit un Nain, qu'elle avoit nourri dès son enfance, gardé & mis à l'école : icelui avoit nom Pacolet de grand sens & subtile engin étoit plein, lequel à l'école de Toye de tant avoit appris de l'art de Nécromancie que pardessus tous les autres c'étoit le plus parfait en cette manière, que par son enchantement il fit & composa un petit cheval fait de bois, & en la tête avoit artificiellement une cheville, qui étoit tellement assise que toutefois qu'il montoit son cheval pour aller en quelque part, il tournoit ladite cheville au lieu où il devoit aller, & tant il se trouvoit en la place & sans danger, car le cheval étoit de telle façon, qu'il s'en alloit par l'air aussi soudainement & plus légèrement que nul oiseau ne sauroit voler ; icelui Pacolet qui au Château d'Esclarmonde avoit été nourri, tout le jour regarda & considéra les manières & façons du noble chevalier Valentin. Adonc se pensa qu'il iroit en Portugal, & conta au

Roi Ferragus l'entreprise de Valentin & la manière de sa venue. Si alla à son cheval de bois & monta dessus puis tourna ladite cheville devers le Portugal, aussi-tôt le cheval de bois monta en l'air, & tant alla que cette même nuit il arriva en Portugal, & conta les nouvelles au Roi Ferragus; quand il entendit parler Pacolet l'Enchanteur, au cœur fut triste & dolent de Valentin le noble chevalier qui devoit avoir sa sœur Esclarmonde, & de ce qu'elle devoit donner son amour à un chevalier Chrétien. Il jura son grand Dieu Mahon qu'il en preudroit vengeance; mais devant Pacolet il ne montra pas la volonté de son courage, car homme qui trahison pense tient toujours sa bouche secrète pour mieux parvenir à son intention. Ainsi fit Ferragus qui dit à Pacolet l'enchanteur. Ami, retournes devers ma sœur Esclarmonde, & dit au chevalier qui en mariage la doit prendre que je suis de sa venue joyeux, & que dans bref tems j'irai voir ma sœur pour faire ses noces, accompagné de plusieurs nobles barons, leur donnerai de ma terre & seigneurerie si largement qu'elle en sera bien contente; Sire, dit Pacolet, je ferai volontiers le message tel que vous me l'avez dit: alors vint à son cheval & monta dessus, puis tourna la cheville, s'éleva en l'air & chevaucha si légèrement, qu'il arriva au château d'Esclarmonde, & quand il fut venu il salua courtoisement la dame, puis lui dit: Madame, je viens de Portugal, où j'ai vu votre frère Ferragus, lequel sur toutes choses est fort joyeux du vaillant chevalier Valentin que vous devez avoir pour mari: sachez qu'en bref il vous viendra voir avec belle compagnie pour faire en grand triomphe vos noces & mariages avec le chevalier Valentin. Ah! Pacolet, je ne sais ce qu'il en viendra, mais je doute en mon cœur que mon frère Ferragus ne pense quelque trahison car je sais que jamais il n'aimera chevalier de France, homme qui a créance de Jesus-Christ tienne; d'autre part je suis déplaisante de n'avoir su ton départ*, tu te fusses enquis d'une Chrétienne qui de long-temps a demeuré avec la femme de mon frère Ferragus. Dame, dit Pacolet, tantôt y serai retourné, & demain devant midi en saurez des nouvelles. Lors Valentin dit ce ne pouvez faire que par l'art de l'ennemi: Esclarmonde dit à Valentin laissez le faire son métier; car tant est bien appris de son art, qu'il fait plus de cent lieues par jour. Quand il entendit que Pacolet savoit de tel art jouer, il en fut émerveillé, & pensa long-temps en lui-même d'où ce lui pouvoit venir: après il appella Orson & le fit venir, devant Esclarmonde; & à cette heure lui coupèrent le filet qu'il avoit sous la langue. après cette opération il se prit à parler fort distinctement. Alors il leur dit comme il avoit été longtemps en la forêt nourri par l'ourse sauvage. Ils connurent bien que la tête d'airain leur avoit déclaré de leur fait & de nation la vérité certaine. En paroles furent longuement; Esclarmonde écoutoit volontiers parler Orson, qui plusieurs nouvelles racontoit. Et quand vint le lendemain matin, Pacolet l'enchanteur se trouva dans la salle devant le chevalier Valentin, & lui dit: Sire, je viens de Portugal, & ai vu votre mere, laquelle est chrétienne, & croit en Jesus-Christ. Ami, dit Valentin, tu sois le bien venu; car c'est la chose que plus je desire que d'elle ouir parler, si n'ai rien de si grand desire que de la connoître; car tout le temps de ma vie en grandes peines & douleurs je l'ai long temps cherchee. Ami, dit Esclarmonde, prenez reconfort, & si mon frère ne vient en icelle part, vous & moi nous irons en Portugal, la verrez votre mère que tant avez desirée. Dame, dit Pacolet, sachez de certain que votre frère le Roi Ferragus en peu de temps viendra devers vous, car je lui ai oui dire. Hélas! dit la Dame Esclarmonde, trop suis-je en mon cœur douloureuse que mon frère Ferragus fasse chose parquoi notre joyeuse entreprise soit tourné en dur rencontre; car j'ai songé fort merveilleux, lequel me donne du souci & de la crainte. La nuit quand je devois reposer, j'ai songé que j'étois en une grande eau profonde, en la-

q'elle j'eusse été noyée, si ce n'eût été une Fée qui hors de l'eau me retira, puis me fut avis que je vis un Griffon sortir d'une nuée, lequel de ses ongles aigus & poignans, me prit & m'emportât si loin que je ne savois quelle part j'étois arrivée. Ah! ma mie, dit Valentin, pour ce songe ne prenoit mélancolie, qui voudroit en son songe croire trop auroit à souffrir : il est vrai, dit la dame Esclarmonde, mais garder ne m'en puis. A ces mots la belle Esclarmonde & Valentin entrèrent en un beau verger, lequel de toutes les herbes & de toutes fleurs étoit bien garni. En icelui verger furent longuement à parler de leurs amours secrètes & honnêtes. Il arriva que ce même jour le faux géant, Ferragus plein de trahison, étoit arrivé au château de la belle Esclarmoude. Quand la dame sut qu'il étoit arrivé, elle s'en alla devers lui pour lui faire la révérence, il lui dit doucement; ma sœur, sur toutes créatures vivantes, j'avois désir de vous voir : or dites-moi, je vous prie, quel est le chevalier qui vous doit épouser, beau-frère, ici le pouvez voir. Alors s'approcha Valentin, se saluèrent l'un & l'autre courtoisement. Chevalier, dit Ferragus, bien venu soyez par deça pour ma sœur prendre en mariage; car ainsi que mon frère le verd chevalier, lequel par deça vous a envoyé, après que par vous a été conquis, & qu'il a prit la créance de Jesus-Christ, aussi ai-je la volonté & singulier de r de recevoir Baptême, & prendre votre créance.

Sire, dit Valentin, de votre vouloir soit Jesus remercié, car pour le sauvement de votre ame faire, & gloire éternelle acquérir c'est le droit & principal chemin. Hélas! Valentin pensoit que le traître Ferragus disoit vrai, & que sous telles paroles il avoit quelque sainteté & loyauté pour la foi chrétienne, mais au contraire, trahison mortelle lui pourchassoit.

Quand le geant Ferragus eut ainsi parlé, Valentin lui dit, Sire, on m'a raconté que dans votre maison depuis l'espace de vingt ans ou environ, vous tenez une Chrétienne, laquelle de tout mon cœur désire voir; c'est ma mère, & est nommée Bellissant, sœur du Roi Pepin & femme de l'Empereur de Grèce.

Vous dites vrai, dit Ferragus, mais afin que soyez mieux informé d'elle, vous viendrez en Portugal pour voir la dame; & quand vous aurez parlé à elle, vous pourrez savoir & connoître si c'est elle que vous demandez. Grand merci, dit Valentin; car si tel plaisir me faites, de ma pauvre puissance je ne vous desservirai. Alors Ferragus cessa de parler, & pour sa trahison accomplir, alla en la chambre de sa sœur Esclarmonde, & par manière de bon amour lui dit : ma sœur & ma seule espérance, je desire sur toutes choses votre honneur & avancement, je suis en mon cœur fort joyeux de ce que vous avez trouvé si puissant chevalier pour mari & époux; & pour sa grande vaillance, je veux que vous & lui veniez avec moi en Portugal, afin que de toute ma puissance je puisse en triomphe & rejouissance faire le jour de vos noces, ainsi qu'il appartient. Et quand Ferragus eut ainsi parlé à sa sœur Esclarmonde, il fit appareiller ses vaissaux & navires, & ses gens monter sur mer; puis il manda Valentin, lequel fut bien joyeux d'aller en Portugal avec sa mie la belle Esclarmonde, car bien pensoient que le géant Ferragus les menât tous par-delà pour leur faire honneur; car il avoit promis de se faire Chrétien & tous ceux de sa Cour, parquoi Valentin & Orson son frère, furent trahis; car aussi-tôt que le maudit Sarra infut en pleine mer, & qu'il eut Valentin en sa subjection, il se pensa que jamais ils ne lui échaperoient sans la mort recevoir; mais à l'entrée de la mer beau semblant leur montra, & par fausses paroles & promesses décevables & il les fit venir avec lui. Mais quand vint vers la nuit que ceux chevaliers devoient aller se reposer, le traître Ferragus fit secrétement & par trahison, prendre dans leurs lits & lier étroitement, & leur fit bander les yeux, ainsi comme gens qui par faute criminelle publiquement sont à mort condamnés. Et quand la belle Esclarmonde vit son mari Valentin pris & lié, elle mena

grand deuil, & se prit à pleurer, disant, Hélas! chevalier Valentin, notre joie & soulas est en peu de temps tournée en deuil & tristesse; trop avez mon amour chérement achetée, quand il faut que pour moi deviez la mort souffrir, mieux aimasse que pour vous je n'eusse été née; car en peines & en travail vous m'avez conquêtée, & en deuil & tristesse vous serai ôtée, si est l'amour trop cher acheté, quand il faut que pour aimer loyalement vous enduriez la mort sens l'avoir desservi. Hélas je dois du cœur soupirer & des yeux tendrement pleurer, quand il faut que pour mon amour le plus vaillant, le plus hardi & le plus noble du monde soit honteusement livré. Ha! Ferragus, mon beau-frère, trop mal vous ouvrez; car vous avez le plus vaillant chevalier trahi & deçu; s'il faut que pour moi à mort il soit livré, jamais jour de ma vie ne soit, & mes jours abrégerai & mettrai à fin; si vous fais savoir que si les deux chevaliers vous faites mourir une fois en aurez un vilain reproche, pourtant laissez-les; tant car à leur mort pourchasser ne pouvez avoir profit; si la mort leur voulez délivrer, faites moi premier jetter dedans la mer, car tant ne pourrois vivre que je visse devant mes yeux tant vaillans & preux chevaliers, sans avoir fait offense être mortellement punis. Tant fut la dame Esclarmonde au cœur profondément atteinte & navrée, qu'à l'heure elle se fut de ses mains donné la mort & en la mer jetté pour se noyer. Adonc Ferragus son frère la fit garder par ses barons, & commanda qu'on la gardât en telle manière, qu'un seul mot elle ne pût parler aux prisonniers. Et ainsi demeura Esclarmonde en pleurs & soupirs piteux. Valentin & Orson furent des Sarrasins tenus étroitement liés, ils reclamèrent Dieu dévotement, que de ce danger ils puissent échapper. Hélas! dit Valentin, or fortune m'est bien contraire, & à mon besoin perverse & déloyale; or ai-je toute ma vie peines & travail usé ma jeunesse pour trouver & enquérir la connoissance dont je suis extrait, & des pères & mères lesquels m'ont mis au monde, & maintenant quand je suis prêt de la douleur sortir & convertir en joie, que de ma chère mère que j'ai tant désirée, espérois avoir nouvelles & certaines connoissances en pensant être assuré de mon entreprise parfaite; mais aux lieux déloyaux je suis malheureusement, & chut entre les mains de mes ennemis qui de ma vie sont envieux, & ma mort desirent. Hélas! beau-frère Orson, bien est notre pensée & intention en peu de temps changée & renversée, car jamais ne verrons parens ni amis; ainsi se complaignoient Valentin & Orson. Les Sarrasins demenoient fête & joie, tant navigèrent sur la mer, qu'ils arrivèrent en Portugal au château de Ferragus. Et quand la Reine Bellissant ouït dire que Ferragus avoit amené deux Chrétiens prisonniers, elle saillit hors de la chambre pour aller voir.

Quand elle vit Valentin & Orson, lesquels ne connoissoit, pas elle leur demanda, enfans, de quel pays êtes-vous, & en quelle terre fûtes-vous nés? Dame, dit Valentin, nous sommes du pays de France, près de Paris. Quand Ferragus vit la Reine Bellissant qui parloit aux enfans; lui dit fièrement: Dame: délaissez ce langage, & vous en allez en votre chambre, car jamais ils ne verront homme de leur langage; je les ferai mourir dans ma prison obscure de mort vilaine, s'ils ne croient en Mahomet mon Dieu tout puissant; il appella le géolier, lui commanda que les deux prisonniers fussent mis au plus profond de la prison, qu'on ne leur donnât à boire ni à manger, fors du pain & de l'eau; là furent Sarrasins qui de gros bâtons & des poings frappèrent les deux enfans sans en avoir pitié non plus que des chiens, & en une fosse pleine d'ordures les descendirent. Quand ils furent en prison ils se mirent à genoux criant Dieu merci, en le priant que de leurs péchés il leur voulut faire pardon, car jamais ne pensoient de ce lieu sortir. Et après que Ferragus eut ainsi fait emprisonner Valentin & Orson il monta en son Palais, & fit amener devant lui la belle Esclarmonde, qui tendrement pleuroit & que des larmes qui tomboient de ses yeux, sa face

en étoit toute arrosée. Ma sœur, dit Ferragus, laissez vos pleurs, changez votre courage; car par mon Dieu Mahon, trop longuement avez cru la tête d'airain, quand vous voulez épouser & prendre en mariage un étranger hors de votre croyance: vous avez le cœur trop variable quand icelui voulez aimer, qui de votre frère, le verd chevalier, s'est montré ennemi mortel, bien vous appartient d'avoir homme plus digne & de plus haut lignage; si croire me voulez & ma volonté faire, je vous donnerai pour mari le puissant Roi Trompart, par lequel vous pourrez être tout le temps de votre vie chèrement honorée, & pourtant oubliez les deux chevaliers François, n'y ayez plus de confiance, car je les ferai pendre & étrangler. Frère, dit Esclarmonde, il me convient obéir à vôtre commandement; car il se faut déporter de la chose qu'on ne peut avoir. La forme conviendroit au point de vertu, car nécessité fait souvent mauvais marché prendre. Après ces paroles dites, Ferragus s'en alla; la Reine sa femme entra dans la salle, laquelle à grand honneur & révérence reçut la belle Esclarmonde, en lui disant: Ma sœur, bien soyez venue céans, car de vous voir j'avois grand desir. Dame, dit Esclarmonde, cent fois vous remercie; mais sachez que je suis dolente des deux chevaliers chrétiens, lesquels mon frère Ferragus, sous l'ombre d'assurance & loyauté, a fait passer la mer, puis les a mis dans une prison obscure, par grand dépit leur a la mort jurée, s'ils ne veulent leur loi renoncer. Hélas! ma chère sœur, il est vrai que des deux chevaliers j'en devois avoir un en mariage, qui dessus tous les hommes vivans est le plus beau, le plus vaillant & le plus hardi, qui par force d'armes mon amour a conquis: si me veuillez conseiller, dame, je vous en prie, car j'en ai bon besoin, & vous plaise me montrer la chrétienne, laquelle vous avez en cette maison si longuement gardée: Belle-sœur, dit la Reine, ici la pouvez voir. Lors parla la Reine Bellissant, & dit: Dame, que vous plaît-il? dites votre volonté; car j'ai grand desir de vous ouïr parler. Hélas! amie, je vous apporte nouvelles desquelles serez fort joyeuse, & tantôt après soir dolente & déplaisante; sachez que de votre état & de votre vie je connois la vérité certaine, car vous êtes sœur du Roi Pepin, & femme de l'Empereur de Grèce, lequel à tort & sans raison de son Royaume vous a bannie & chassée; tôt après en une forêt vous enfantâtes deux fils, dont l'un vous fut ôté par une ourse sauvage, & l'autre vous ne savez comment ni par quelle manière il fut perdu. Or vos enfans sont encore en vie, je sais où trouver les pourrez. A ces mots la Reine Bellissant tomba à terre pâmée de joie & de pitié qu'elle eut. Esclarmonde la leva doucement entre ses bras. Et quand elle fut relevée elle demanda à la pucelle comme elle pouvoit savoir cette nouvelle. Adonc lui conta Esclarmonde le fait de la manière comme Ferragus son frère par maudite trahison les avoit mis en prison. Quand Bellissant lui entendit dire que ces deux enfans étoient détenus en prison, il ne faut pas demander si elle demena grand deuil; car piteusement se prit à pleurer. La femme de Ferragus étant entrée dans la salle, lui demanda pourquoi elle demenoit si grand deuil; la belle Esclarmonde lui conta de point en point la cause. Or appaisez-vous, dit la femme de Ferragus, & ne faites de telle chose nul semblant, car si le Roi Ferragus le savoit, plutôt pourroit la chose empirer qu'amander. Ainsi que les trois dames parloient de cette matière, l'enchanteur Pacolet entra dans la salle, lequel n'étoit pas venu par mer avec Ferragus; mais étoit venu par l'air sur son cheval de bois. Et quand la belle Esclarmonde vit dedans la salle s'écria piteusement, hélas! Pacolet, qu'as-tu eu pensée? quel mal t'ai-je fait? que si honteusement m'as voulu ôter & tollir mon soulas & ma joie. Hélas! je t'ai si doucement nourri & tenu à l'école, je t'ai fait apprendre tout le bien & la science que j'ai pu, parquoi tu m'as bien guerdonnée, quand de mon frère Ferragus tu ne m'as pas voulu déclarer de sa cruelle entreprise; bien me disoit le cœur,

que dolente en feroit, car bien caufe y avoit & bien penser y devoit, quand sans mon congé & licence tu fus en Portugal porter les nouvelles : Dame, dit Pacolet, contre moi ne soyez courroucée ; car par le Dieu en qui je crois, si de votre frère Ferragus, je ne favois point la trahison, ni son dessein, finon qu'il me dit que pour votre bien & honneur il vous feroit épouser au noble chevalier Valentin, & qu'il devoit venir avec belle compagnie mais puisqu'il est ainsi que par fausse & maudite trahison veut agir, je vous promets pour certain que j'y mettrai remède si bon qu'en peu de temps vous serois fatisfaite & je vous jure à cette heure, que vous & Valentin fidèlement fervirai toute ma vie.

Ami, dit la dame Belliffant, si tu pouvois tant faire que tu puisses mettre hors mes deux enfans, jamais jour de ma vie je ne te voudrois faillir, & je te promets qu'ils font affez puissans pour te bien payer & guerdonner ta peine & labeur. Dame, dit Pacolet, foyez joyeuse & prenez en vous bon confort, car en peu de temps j'userai si bien de mon art, que de ma personne vous ferez bien contente.

Comme Pacolet par fon art délivra Valentin & Orson des prisons de Ferragus & les mit hors de sa Terre avec leur mère Belliffant & la belle Efclarmonde. CHAP. 27.

PAr Pacolet l'enchanteur, la belle Efclarmonde, & la Reine Belliffant furent de leur grand deuil reconfortées, Adonc quand Pacolet vit que par Ferragus il avoit été trahi, prit ses tablettes, & fit grande diligence. Quand le Roi & ceux de la cour, qui de danser & jouer furent bien las, s'en furent dormir & repofer, Pacolet ne s'endormit pas, mais fut moult éveillé. Si appliqua fon fort pour jouer fon métier, et puis vint en une autre grosse tour, dont les portes étoient d'un fin acier et étoient merveilleusement grosses et épaisses, si étoient fortement fermées, mais tout aussitôt qu'il eut jetté fon fort, les portes se font ouvertes et toutes les serrures rompues, puis entra dedans jusqu'à l'huis de la fosse où étoient les deux frères Valentin et Orson, et incontinent qu'il toucha l'huis il s'ouvrit & rompit comme l'autre porte. Quand les enfans qui en la fosse obscure étoient en grande détresse ouirent ouvrir les portes, à jointes mains & à deux genoux à terre se mirent dévotement à crier merci à Dieu, car ils pensoient que le géant Ferragus les envoyât quérir à cette heure pour les faire mourir ; Valentin se mit à pleurer très-tendrement ; & Orson lui dit : prenez en vous courage & patience, il nous convient mourir & finir nos jours, ainsi que je vois clairement, & je n'y vois aucun remède, mais je pense me venger avant que je meure, du premier qui mettra la main sur moi. Lors prit une grosse barre qui étoit auprès de lui. Et quand Pacolet les avisa il leur dit : Seigneurs, n'ayez pour moi doute, car pour votre délivrance je suis venu, venez si-tôt après moi ; car devant que le jour soit clair, je vous montrerai la mère qui vous a porté. Valentin fut bien joyeux quand il ouit ainsi parler Pacolet, mais Orson qui fièrement le regardoit : il se retira de lui de la grande peur qu'il eut ; mais Valentin le rassura & lui donna assurance de fon frère Orson. Alors Pacolet le conduisit jusqu'à la chambre où étoient les dames tristes & épouvantées. Les portes étoient closes, mais bien les fut ouvrir, puis sont entrés dedans la maison où Pacolet jetta son fort que tous ceux de la maison a fait endormir si fort que nul ne fut nouvelle de leur venue. Et quand ils furent entrés dans la salle, les dames qui là étoient coururent devers la Reine Belliffant, qui ses enfans regardoit sans qu'elle fut un seul mot dire, & tomba à terre pâmée, & la belle Efclarmonde dit au noble Valentin fort piteusement : hélas! noble chevalier, c'est votre mère qui pour l'amour de vous à terre est pâmée. Alors Valentin la releva & l'embrassa, Orson humblement entre ses bras l'accola, en difant : douce mère, hélas! parlez à moi ; puis la baisa que mot ne fut dire, & de pitié furent tellement les trois au cœur frappés, qu'à terre tombèrent pâmés ; pour leur pitié pleurant tendrement la belle Efclarmonde ; puis quand la dame bel-

liſſant & ſes enfans furent relevés, elle leur dit en pleurant : Helas ! enfans, pour l'amour de vous j'ai enduré plus de peines & de douleurs, que jamais pauvre femme pourroit ſoutenir, & de tous mes regrets vous êtes le ſeul ſouvenir.

Et puiſque Dieu vous a par ſa divine grace & puiſſance en telle manière ſauvés, qu'une fois en ma vie vous vois entre mes bras, de toutes mes douleurs je ſuis ſoulagée ; mais dites-moi, & me déclarez comment & par quelle manière depuis le temps que je vous ai enfantés vous avez été nourris & gouvernés & de quel pays & de quels gens vous avez été entretenus ; car d'en ſavoir la vérité j'en ai grand deſir en mon cœur. Alors Valentin regarda ſa mère la Reine Belliſſant, & en piteuſes paroles lui a dit & conté de leurs faits, gouvernement, la vérité, comme en une forêt ils furent trouvés, & lui fit le récit des fortunes & périlleuſes aventures auxquelles ils avoient été tout le temps de leur vie jusqu'à l'heure préſente. Quand Valentin eut achevé ſon diſcours la Reine Belliſſant, qui connut clairement qu'ils étoient ſes propres enfans fut d'amour naturel profondément épriſe & verſant abondance de larmes, tant qu'elle tomba à terre pâmée. Lors Pacolet qui dans la chambre étoit, lui dit : Dame, ceſſez de pleurer, & penſez à partir de ce lieu, car il eſt temps de nous en aller de Portugal, ſi du géant Ferragus & de ſa ſubjection voulez être délivrée. Hélas ! dit Eſclarmonde, mon ami Valentin, bien vous doit ſouvenir maintenant du ſerment & de la promeſſe que vous m'avez fait, tenez votre parole & me prenez à femme, ainſi que vous m'avez promis. Dame, dit Valentin, de ma loyauté n'ayez doute, car ce que de bon cœur je vous ai promis, je le veux fidèlement tenir ; mais pour le préſent plus me touche au cœur l'amour naturelle de ma mère que j'ai tant cherchée, que tous les autres plaiſirs du monde. Non pourtant ma mie, ne vous doutez, car jamais n'eſpère d'avoir autre que vous pour femme & épouſe. Sur ces entrefaites, vint Orſon qui dit à Pacolet qui allât ouvrir la chambre à Ferragus & que de ſes mains il l'occiroit & prendroit de lui vengeance Orſon, dit Pacolet, à cela ne vous faut faillir. Or venez avec moi, & vous portez vaillamment ; car tout à votre volonté en ſa chambre vous ferai entrer. Seigneurs, dit Eſclarmonde ; laiſſez votre ſotte entrepriſe ; car jamais jour de ma vie à la mort de mon frère je ne conſentirai, & ſi vous dis aſſurément, que quand vous l'auriez fait mourir vous auriez perdu l'amitié de mon frère le verd chevalier, lequel en pluſieurs choſes vous peut bien aider & ſecourir. Vous dites vérité, dit Valentin, & plus ſagement que vous nous parlez ; car de la mort de votre frère ne devez pas être coupable. Alors ils partirent de la Cité. Pacolet alla devant qui leur ouvrit les portes ſi doucement que nul n'en fut nouvelles, puis les mena hors ladite Cité & tout droit les conduiſit & les preſſa tant qu'ils arrivèrent ſur le bord de la mer, & montèrent ſur une galère qui étoit prête pour les recevoir. Ils eurent vent à gré & la mer ſi calme, qu'incontinent ils arrivèrent au Château d'Eſclarmonde. Alors prirent terre pour ſe rafraîchir mais le chevalier Valentin comme ſage, & auſſi que de Ferragus ; il ſe doutoit toujours, dedans le château ne voulut longuement demeurer ; mais eſt retourné devers le port, & dit aux mariniers que les Galères fuſſent prêtes, que de ce lieu vouloit partir, puis eſt retourné au château ſans faire ſemblant de rien, & dit à Belliſſant & à Eſclarmonde, qu'il vouloit aller en Gréce devers Conſtantinople, pour voir ſon père Alexandre, qui à tort & ſans cauſe avoit ſa mère d'avec lui bannie. A ſa volonté furent obéiſſantes les deux dames, & auſſi furent Orſon & Pacolet. Adonc montèrent ſur la mer pour leur voyage accomplir. Le jour clair s'approcha & l'heure que le châtelain du Roi Ferragus avoit coutume d'aller voir les priſonniers, il alla vers la groſſe tour, & porta pain & eau pour leur donner à boire & à manger. Quand il fut aux portes de la priſon qui toutes ouvertes étoient, il vit que les priſonniers

miers s'en étoient allé, Il s'en retourna hâtivement devers le Roi Ferragus, & lui dit en grand effroi : Sire, merci je vous demande, car en cette nuit j'ai perdu les deux chevaliers Chrétiens que vous m'avez donné en garde; En disant ces paroles, il vint un autre Messager, qui devant tous dit hautement : puissant Roi, trop grand méchef en cette nuit est advenu céans, car vous avez perdu votre Chrétienne que si longuement avez gardée & nourrie en votre maison; & la chose qui doit vous déplaire le plus est, qu'elle a emmenée avec elle votre sœur la belle Esclarmonde, que chèrement teniez. Quand Ferragus entendit ces nouvelles, comme enragé se prit à crier, & ses habits rompre, puis tout furieux & en grand hâte fit ses gens armer, & faillit hors des portes. Lors il prit une grosse massue, & devant tous les autres est failli hors des portes sans cheval car tant étoit grand & pesant, qu'à peine pouvoit-il trouver cheval qui le pût porter; il avoit la tête grosse & les cheveux noirs & roides, ainsi que portent les sauvages, les bras gros, & les épaules larges de six empans, par le corps portoit stature de treize pieds de long. Quand il fut hors de la ville il appella ses gens pour l'accompagner, & se mit en chemin pour trouver qui emmène sa sœur, à ceux qu'il rencontroit par le chemin en demandoit nouvelle; mais nul ne lui en savoit rien dire; car Pacolet savoit si bien jouer de son art, que quand il vouloit par-tout où il passoit, il faisoit dormir les gens. Et quand Ferragus vit qu'il n'en pouvoit avoir nouvelles, il jura par Mahon que le château de sa sœur Esclarmonde il assiégeroit; car il pensoit bien de les trouver dedans. Lors fit telle diligence que le lendemain à l'aube du jour il arriva au château d'Esclarmonde, pensant y trouver Valentin & Orson avec les Dames, outre son courage de son château étoient échappés: mais quand il ouit qu'ils étoient partis du lieu & montés sur mer il fut enragé & plein d'ire, il jura par ses Dieux qu'il trouveroit Esclarmonde & toute sa compagnie, ou toute la Chrétienté en souffriroit.

Comme le Géant Ferragus pour avoir vengence de Valentin & de sa sœur Esclarmonde fit assembler tous sujets & comme il fut en Aquitaine. CHAPITRE 20.

QUand Ferragus le géant vit qu'il ne pouvoit trouver Valentin ni Orson, lesquels sa sœur & leur mère lui avoient enlevés hors de sa Terre, il jura & promit à ses Dieux qu'il en prendroit vengeance dessus les Chrétiens, & pour cette cause manda par toute sa Terre que tous ceux qui étoient tenus de lui obéir fussent incontinent prêts & appareillés en armes devant lui pour monter sur la mer & aller contre les Chrétiens. Le cri fut fait par toute la terre de Ferragus par ses hérauts & messagers, & furent grand nombre de gens d'armes assemblés.

Ils montèrent sur la mer & mirent les voiles au vent; lorsqu'ils furent embarqués, le géant Ferragus commanda aux Gouverneurs des navires qu'ils tirassent vers la cité d'Aquitaine, car il pensoit en ce lieu trouver ceux qu'il cherchoit; ainsi firent les patrons, & tant firent de chemin qu'ils arrivèrent sur la terre d'Aquitaine.

Valentin & Orson qui sur mer étoient, comme devant avez ouï; entrèrent en la cité d'Aquitaine, & sans faire mention de leur état à nul homme vivant, ainsi que des gens puissans se logèrent en l'Hôtel d'un riche bourgeois, Valentin vouloit bien aller au palais du duc Savary, mais Orson qui étoit fin & subtil, pensa un peu, puis dit à Valentin : Frère, je me suis avisé & réfléchi à une chose, qu'une femme est légère & variable; & pour cette cause, je suis délibéré que nulle mention ne soit faite de notre venue jusqu'à ce que je puisse connoître par signe évident de la belle Fezonne qui tant me reclamoit son ami, si elle aura changé de sentiment. Frère : dit Valentin, vous dites bien, & si faire se peut, se fera subtilement œuvré. Alors Orson s'habilla en chevalier qui cherche aventures, & mena avec lui le petit Pacolet comme son écuyer, puis alla vers le palais & entra en la salle du duc d'Aquitaine, par la licence des gardes.

Quand il fut devant lui, il se leva & lui fit la révérence telle qu'il lui appartenoit ; car pour telle chose faire il étoit bien appris. Et quand il eut salué, le duc le regarda fort & lui sembla Orson ; mais parce qu'il parloit il ne le reconnut pas & plus n'y pensa ; mais lui dit : Chevalier, dites-moi, qui vous amène ? Franc duc, dit Orson, je suis un chevalier aventurier qui volontiers trouverois manière de moi aventurer pour bon service de moi faire.

Chevalier, dit le duc, vous êtes grand & me semble que vous devez être en armes vaillant & hardi, & si me voulez servir, je vous donnerai tels gages que serez content, & si pouvez tant faire à mon gré devant que de moi partiez, sur-tout votre lignage je vous ferai riche & en grand honneur. Grand merci, dit Orson, je l'accepte, & tant ferai que vous pourrez connoître ma loyauté Chevalier, dit le duc en ma cour je vous retiens ; & pour la grande confiance que j'ai en vous, cent livres par. sis vous ferai délivrer avant que vous me serviez. Tant fut Orson sage & bien appris en manière & contenance, que le duc le retint à dîner avec les barons & chevaliers. Et quand il fut à table tant fut sa manière plaisante & agréable à tous, qu'il en fut admiré & principalement des dames & demoiselles. Là fut la noble Fezonne qui étoit sa femme jurée, qui pour la grande beauté de lui fut en grande mélancolie ; mais jamais ne pensa que ce fut Orson, car il étoit changé d'habit & de langage : en cette manière dîna Orson en la Cour du duc Savary. Après le dîner, le duc appella son trésorier, & lui fit délivrer cent livres Parisis comme il avoit promis. Ensuite Orson prit congé de lui pour cette heure en le remerciant de ses largesses, & lui promit de le servir fidèlement, & puis s'en retourna où les nobles dames étoient qui l'attendoient. Quand il fut venu il leur raconta comme le duc d'Aquitaine l'avoit reçu en grand honneur & retenu à ses gages, dont se prirent à rire & demenèrent grande joie. Or advint en cette semaine que le duc d'Aquitaine eut nouvelle du géant Ferragus, qui pour lui faire la guerre étoit descendu. Il demanda ses barons & chevaliers qui pour le secourir furent bientôt prêts & appareillés pour donner bataille si besoin en étoit ; puis de chair & de ble fi gar [illegible] la Cité en grande abondance, & fit les gens d'armes de tous les pays assembler pour defendre son pays & la Cité d'Aquitaine, contre Ferragus, lequel en cette semaine mit son siège devant ladite Cité, au même champ où le verd Chevalier son frère avoit son pavillon assis quand par Orson fut vaincu. grand & large à merveille fut le siège des Payens & Sarrasins, & grands dommages firent en la Terre d'Aquitaine à leur arrivée, & tinrent le pays en grande subjection, & longuement partout où ils purent avoient domination, & bien pensoient de conquérir tout le pays & les Chrétiens détruire ; mais le duc d'Aquitaine lequel fut très-hardi & vaillant fit armer ses gens en grand nombre, puis sortit d'Aquitaine pour combattre les Payens & le siége faire lever. Et entre autres Valentin & Orson avec le petit Pacolet, qui sans bruit faire ni nulle connoissance, entrèrent en l'ost d'Aquitaine. Or furent celui jour de ladite Cité plusieurs nobles chevaliers Chrétiens sur les champs en armes pour combattre le géant Ferragus. Et quand le duc d'Aquitaine vit l'ost des Payens qui fort grand & large étoit, à Dieu il se recommanda de tout son cœur, qu'à cette journée il lui voulut aider puis fit ordonner ses batailles, & sonner trompettes & clairons, & sur les Sarrasins est allé fondre, lesquels fièrement marchérent contre eux. En ce jour fut devant Aquitaine bataille piteuse, & y mourut de vaillans chevaliers, & gens de tous états, tant que le sang couloit parmi le champ comme une rivière. Le géant Ferragus entra en bataille au plus près de son neveu Dromadin, qui sa bannière portoit, & autour de lui étoient Sarrasins en grande puissance pour le géant défendre, lesquels frappèrent sur les Chrétiens si grands assauts, qu'à celle heure ils tuèrent & mirent à mort six vaillans chevaliers ; à savoir, Baudiani,

Brandi, Gauthier, Galleran, Antoine le Maréchal, & le hardi Gloriam, qui étoit près du Duc d'Aquitaine.

Tant furent Chrétiens de ſi merveilleux aſſauts durement aſſaillis, qu'ils furent obligés de reculer, & le duc d'Aquitaine fut enclos d'ennemis, qui tout ſeul demeura ſans ſecours ni aide avoir; lequel fit telle vaillance d'armes nul n'oſoit arrêter devant lui, & cria Aquitaine contre les Sarraſins, mais rien ne lui valut ſa proueſſe; car incontinent que Ferragus le connut il alla vers lui, puis le prit & l'emmena. Et quand il l'eut en ſa ſubjection il le fit lier bien étroitement & mener en ſon pavilion qui étoit fort riche, & le fit bien garder; puis Ferragus retourna en la bataille contre les Chrétiens; mais tant fut la journée funeſte pour les Chrêtiens, que pour la perte de leur bon maître, ils voulurent tous prendre la fuite. Alors Valentin & Orſon vinrent au-devant, en criant hautement: vaillans chevaliers, dites Aquitaine, & montrez votre chevalerie; car de faillir à ce beſoin vous ſeroit réproché, ayez cœur & courage, & Dieu vous aidera. Ainſi les deux chevaliers reconfortèrent le peuple d'Aquitaine, qui de peur étoit prêt de fuir, en telle manière que les Chrétiens ſont retournés contre les Sarraſins, & recommencèrent la bataille plus fort que devant. Les nouvelles furent dans Aquitaine que le duc étoit priſonnier, grands & petits pleurèrent pour la priſe du Duc, mais ſur toutes autres douleurs étoient incomparable la complainte de la belle Fezonne qui en tordant ſes mains & tirant ſes cheveux diſoit en ſoupirant: hélas! qu'eſt-il devenu? or je ſuis la plus infortunée qui ſoit ſur la terre: hélas! mon très-cher père, or vous faut mourir, car des mains des faux Sarraſins vous n'en pourrez échapper. Adieu vous dis mon doux père, car jamais ne vous verrai; mais je demeurerai ici ſeule & dépourvue comme pauvre orpheline & loin de toute joie, pleine de triſteſſe & de douleur.

Helas! Orſon, mon fidèle ami, votre longue demeure me doit bien ennuyer au cœur; car ſi vous fuſſiez ici préſent par vous fut délivré mon père, qui tant eſt dolent. En cette manière pleuroit la belle Fezonne; & les chrétiens & Sarraſins ſur les champs ſe combattoient outrageuſement. Tant dura la bataille, que la terre étoit couverte de corps morts. Or là fut le vaillant Valentin, qui des Sarraſins faiſoit ſi grande occiſion, que nul tant fut-il hardi, n'oſoit devant lui demeurer. Orſon fut de l'autre part lequel jura que parmi la bataille il finiroit ſes jours, où il rameneroit le duc d'Aquitaine en ſa Terre. Pacolet étoit auprès de lui, qui bon ſecours lui promis, & lui jura qu'à ſon beſoin il ne faudra pas. Alors Orſon frappa des éperons & eſt entré parmi les Sarraſins par grande fureur, tant que la bataille il rompit & paſſa outre. Après que lui & Pacolet eurent outre-paſſé la bataille, ils jettèrent leurs armes à terre, & pendirent en leurs cols écus de Sarraſins où l'image de Mahon étoit empreinte, puis allèrent au pavillon du géant Ferragus, ſans que nul leur contredit; car Pacolet ſavoit bien parler leur langage. Ils entrèrent aux tentes pour le duc r'avoir: mais Pacolet voyant qu'il y avoit trop de payens qui le gardoient, il alla jouer de ſon ſort ſi bien & ſi habilement que tous les a fait dormir pour celle heure. Quand ils furent tous endormis, Orſon vint au duc d'Aquitaine, & lui dit; Grand duc, venez avec moi, & montez ſur ce cheval ſans tarder car je vous délivrerai des mains de Ferragus, je ſuis un chevalier qui dedans votre ſalle vous demandai gage le jour que vous me donnâtes cent livres, n'ayez nul doute des payens, car ſans danger à votre oſt vous menerai, chevalier, dit le duc, ſoyez le bienvenu, qui hors de ſervitude me délivrez & de mes ennemis mortels; & pour le bon ſervice que vous me faites aujourd'hui, pour récompenſe je vous donnerai ma fille la belle Fezonne en mariage: je l'avois donné il n'y a pas long-temps à un chevalier qui étoit ſauvage, lequel ne ſavoit parler nul langage; mais puiſqu'il n'eſt devers moi revenu ſa longue demeure lui portera dommage. Je vous la donnerai, car vous l'avez bien gagnée, & ſi aurez avec elle pour

mariage la moitié de ma Terre d'Aquitaine. Je vous remercie, dit le chevalier, tel don n'est pas à refuser ; mais faisons diligence pour échapper de ce lieu, & retournons en notre ost. Les trois champions, le duc d'Aquitaine, Orson & Pacolet ont pris armes de Sarrasins, & parmi l'ost ont passés sans qu'ils ayent été apperçus d'aucun d'eux.

Pendant le temps qu'Orson alla vers le duc d'Aquitaine, Valentin qui étoit parmi la bataille demanda à plusieurs où étoit son frère Orson ; mais nul ne lui en savoit dire des nouvelles, dont Valentin fut fort dolent, car il craignoit qu'il ne fut demeuré parmi la bataille, de quoi il jetta maints piteux cris, en disant ; Hélas ! je ne suis point surpris de mes infortunes, quand mes joies se changent en tristesse, puisque j'ai perdu mon principal ami, la fleur de tout mon confort, l'espoir de toute ma vie : Gélas ! beau-frère Orson, or vous ai-je qerdu par les faux Sarrasins, car je sais bien que votre vaillance & hardiesse a été cause de votre mort abréger ; car tant que je vous connois qu'avez p'utôt aimé mourir par vaillance que de vivre en vergogne. Ah ! vaillant frère Orson, avec beaucoup de peine je vous conquis dans le bois, & depuis vous ai gardé de péril & danger, lorsque de vous je pensois avoir liesse & soulas vous êtes séparé de moi ; mais puisqu'il est ainsi que de vous je ne puis avoir nulles nouvelles, je promets à Dieu qu'en bref je saurai où vous êtes & vous trouverai mort ou vif, ou je mourrai dans la peine. Après ces doulonreuses paroles Valentin entra en bataille comme un homme déconforté & chargé de mélancolie, & en sa main tint l'épée de fin acier, & de son corps montra telle chevalerie, que sans arrêter cinq ou six Sarrasins jetta par terre morts & faisant cette prouesse le géant Ferragus le connut & alla auprès de Valentin, & le serra de si près que devant tous il l'emporta ; car son cheval fut tué sous lui. Alors le géant Ferragus fit étroitement lier Valentin, & jura sur tous ses Dieux qu'il en prendroit vengeance ; mais il ne fut pas du tout à sa volonté, car ainsi qu'il emportoit Valentin par les champs, Orson, Pacolet & le duc Savary le rencontrèrent : Lors dit le duc, voyez le faux Payen qui notre loi & nos gens veut mettre à mort, il emporte avec lui un de nos chevaliers bien étroitement lié. Si nous sommes vaillans, dit Orson, il ne nous peut échapper. Lors il frappa des éperons & alla devers le faux géant, auquel il donna un tel coup de lance que lui & Valentin a jetté par terre ; mais le géant qui étoit fort & puissant se releva sur ses pieds & laissa-là Valentin, qui de grande peur commença de fuir, & Orson lui cria : frère, retournez en arrière, & n'ayez doute : alors Valentin retourna vers lui, & lui conquêta un cheval & dessus le monta, & Pacolet qui fut parmi l'ost en langage sarrasin cria hautement : Portugal, le meilleur ; et ce faisant passa la bataille, & vint à l'ost des Chrétiens, & ainsi furent tous mis hors des mains de leurs ennemis. Quand les Chrétiens virent que le duc étoit délivré, leur courage redoubla & leur force augmenta. Tant furent joyeux, que tous d'une même voix criérant Aquitaine, Et en menant ce bruit coururent sur les payens, & de si grande force & vigueur les assaillirent, que le géant Ferragus après qu'il eut perdu grand nombre de ses gens par force d'armes, fut contraint de lever le siége & se retirer. Or fit sonner trompettes & clairons, puis les gens d'armes retournèrent en Aquitaine pour se rafraîchir. A celui jour qne les Chrétiens & Sarrasins se combattirent, il y eut si grand meurtre que de nombrer les corps ce étoit chose piteuse. Au retour de la bataille, Valentin & Pacolet retournèrent en leur logis, & Orson s'en alla au palais avec le duc Savary & autres barons & chevaliers. Quand le duc d'Aquitaine fut de retour à son palais, il manda tous les princes & seigneurs de la cour, & sa fille la belle Fezonne, puis appella Orson & lui demanda comme il avoit nom : mais Orson fut très-subtile, & lui dit : Sire, j'ai nom Richard. Lors le duc dit en présence des seigneurs : sachez de vrai que sur tous chevaliers je suis tenu & je veux que

l'honneur soit fait à celui que vous voyez ici: car pour lui suis retourné en Aquitaine, & ainsi ai été délivré de mon adversaire & mortel ennemi ; & vous ma fille, c'est ma volonté qu'ayez en mariage ce vaillant chevalier : car sur tous autres je le tiens le plus brave qui soit au monde, & pour la grande prouesse qu'il a montré envers moi, je lui ai en récompense promis votre gentil corps, & que par foi de mariage à lui serez épousée ; bien le devez aimer préférablement aux autres ; car il a sauvé la vie à votre père. A l'opinion du duc furent consentans tous les chevaliers & disoient de voix unanime ; que ce chevalier étoit bien digne d'avoir la belle en mariage ; mais Orson qui étoit là présent ; ne voulut sur ce fait déclarer sa pensée, jusqu'à ce qu'il eût essayé le courage & la volonté de la belle Fezonne, ainsi qu'il avoit entrepris de faire.

Comme Orson voulut essayer la volonté de la belle Fezonne avant de l'épouser.

ORson fut sage, car devant que d'épouser Fezonne, il voulut savoir si elle étoit pour garder sa foi ferme ; car bien souvent avoit ouï dire, que les femmes pour peu de choses rompent & faussent les promesses ; mais quoique plusieurs soient de telle nature, toutefois le vice des mauvaises ne doit point être pris ni allégué pour comprendre la fidélité des bonnes ; car parmi un buisson d'épines on trouve bien une rose fleurie ; & aussi entre plusieurs femmes mauvaises on peut bien en trouver une bonne, ainsi que fut Fezonne, laquelle Orson trouva loyale ; car pour l'essayer il dit au duc en cette manière : Sire, de l'honneur que vous me faites, je suis tenu de vous rendre graces mais à l'égard de votre fille ; je voudrois bien savoir sa volonté ; car bien lui appartient d'avoir homme de plus haut lieu que moi, & pourtant devant que je la prenne je parlerai à elle pour savoir son courage ; car mariage fait outre sa volonté, ne vient pas volontiers à sa perfection : chevalier, dit le duc vous avez bonne raison, & je vous l'accorde. Or allez en sa chambre & parlez à elle afin que vous soyez mieux de son fait.

Alors Orson entra en la chambre de la belle Fezonne, & alla auprès d'elle, puis la prit par la main & lui dit doucement : Madame, la grande beauté qui est en vous m'a d'amour si surpris que sans vous je ne puis avoir allégement. Or soit Dieu loué quand il lui a plu telle grace me faire, que pour femme me soyez donnée, car bien me pourrai vanter que de toutes j'aurais la plus belle amie, & puisqu'il plaît au bon duc votre père que m'ayez pour mari, bien devez par raison être contente ; car je vous servirai & tiendrai parfaite loyauté durant tout le temps de ma vie.

Je vous prie, ma très-chère aimée Dame, que pour avoir l'un et l'autre plus grand souvenir qu'à cette heure présente vous m'embrassiez, ne me veuillez refuser l'amoureuse requête, je vous en prie, car puisque le temps avenir de vous être assemblé, de ma volonté faire ne devez refuser.

Chevalier, répondit la Belle, qui bien étoit apprise de telle chose requérir, vous devez vous retirer, car vous perdez votre peine. J'aime tous chevaliers en bien & honneur; mais dessus tous autres, j'en aime un & veux lui tenir foi & loyauté, ainsi que je lui ai juré jamais pour autres ne le dois changer ni oublier. Belle, dit Orson, quand il plaira à votre père c'est bien raison & droit qu'il vous plaise, Sire, dit la pucelle, c'est bien par droit & raison que j'obéisse à Monseigneur mon père, mais s'il advient qu'à telle chose me contraigne, & qu'il me veuille à autre donner qu'à celui qui conquit le verd chevalier, plutôt de lui je me départirois sans rien emporter, que fausser ma foi, Dame, dit Orson, je suis très-émerveillé comme vous êtes tant amoureuse de ce chevalier car vous savez qu'il est sauvage de nature & ne sait parler, parquoi il vous puisse réjouir de sa volonté. Sire, dit la Dame, vrai amour m'appartient à l'aimer naturellement ; car on dit souvent, que chose qui plaît est à demi vendue; pour cette cause noble chevalier, n'ayez point d'espérance en moi, car jamais je ne changerai l'amour que j'ai pour ledit chevalier.

Bien joyeux fut Orson de la sageſſe de Fezonne qui lui fit cette réponſe, cependant feignit d'en être fâché, & s'en fut de la chambre ſans prendre congé d'elle, & alla vers le duc, & lui dit: franc duc, ſachez que je viens de voir votre fille, mais elle m'a donné pour réponſe, que jamais de ſa vie autre ne prendra point pour ami que celui qui conquis le verd chevalier. Chevalier, dit le duc, que ſa réponſe ne vous étonne; car elle n'eſt libre de ſes volontés, ayez un peu de patience; car plus avant je parlerai à ma fille. Grand merci; dit Orſon, j'en ſuis à vous tenu. Alors il ſortit du palais & alla au logis de ſon frère auquel il raconta la réponſe que lui avoit fait la belle Fezonne. Frère, dit Valentin, vous avez bien fait; & cela vous doit ſuffire; car bien vous pouvez connoître le grand amour qu'elle vous porte; mais je veux que nous allions enſemble vers le palais; car incontinent que le duc me verra, je ſuis aſſuré que nous ſerons bien reçus. Frère, dit Orſon, votre vouloir ſoit fait. Lors Valentin ſe para richement, Orſon prit le jaceran duquel il étoit vêtu quand le premier vint en Aquitaine, & allèrent au palais, & avec eux Pacolet qui par-tout les ſuivoit. Ils entrèrent dans la ſalle où étoit le duc parlant à ſa fille devant pluſieurs barons & chevaliers: Fille, dit le duc, d'où vous vient ce courage, que ma volonté ne voulez accomplir & prendre ce noble chevalier en mariage, qui par ſes vaillances a tant de renommée; par lui j'ai été délivré & m'a ſauvé la vie. Hélas! mon père, dit la pucelle, pourquoi m'en parlez-vous? car vous ſavez bien que j'ai donné ma foi à celui qui vous délivra du verd chevalier.

Or eſt-il plus vilain reproche à créature vivante que de rompre ſa foi ou briſer ſon ſerment: Et s'il advient que par vous je ſois contrainte, vous ferez cauſe de mettre mon ame en danger, qui vous ſeroit reproché devant le monde. Et Ainſi que le duc d'Aquitaine parloit à ſa fille, Valentin & Orſon entrerent, leſquels en grande humilité comme chevaliers courtois ſaluèrent le duc qui les reçut à grande joie; puis Orſon alla vers Fezonne, qui de grande joie lui ſourit. Hélas! dit-elle, ſoyez le bien venu, car votre retard m'a cauſé trop d'ennuis, & ſi ne fuſſiez venu, mon père me vouloit donner à un autre chevalier, qui pour mon amour a pris grande peine, lequel bien vous reſſembloit de nez & de bouche. Madame, dit Orſon, depuis que je ne vous vis, j'ai appris à parler, & c'eſt moi qui aujourd'hui en votre chambre d'amour vous priai. Lors la dame fut ſi joyeuſe qu'on ne le peut dire. Et Orſon entra en une chambre & changea d'habit; il prit riches vêtemens très-précieux qu'il avoit fait apporter par Pacolet; puis entra en la ſalle, & quand le duc le reconnut il l'alla embraſſer & lui dit: beau-fils, veuilliez-moi pardonner de ce que je voulois donner ma fille à un autre qu'à vous; car je penſois que vous ne duſſiez jamais retourner. Sire, dit Orſon, de bon cœur je vous pardonne; & lors demanda le duc, comme ils s'étoient portés depuis leur départ; & Orſon a conté devant tous les fortunes & aventures où ils ont été, & comme ils ſont fils de l'Empereur de Grèce nommé Alexandre, & de la ſœur du Roi Pepin nommée Belliſſant, laquelle ils trouvèrent en Portugal. Quand le duc entendit que les deux vaillans chevaliers étoient de ſi haute maiſon extraits & de ſi noble génération venus, il eut au cœur une telle joie que dire on ne ſauroit, & dit: chevaliers très-dignes d'avoir grand honneur & révérence, quand de tous Chrétiens vous êtes des plus nobles extraits & deſcendus; mais d'une choſe ſuis dolent, c'eſt de votre père l'Empereur de Grèce & votre oncle le Roi Pepin, que les Payens & Sarraſins aſſiégèrent dans Conſtantinople, & tant a duré la guerre, que ſi de bref Dieu ne leur donne ſecours, par famine ſe conviendra eux rendre aux ennemis, qui eſt choſe fort piteuſe. quand Valentin ouït que ſon père & ſon oncle étoit en danger il mena ſi grand deuil que nul ne le put appaiſer, & ſur toutes choſes plaignoit le Roi Pepin, lequel l'avoit nourri plus fort que l'Empereur. Lors Pacolet,

lui dit : Sire, laissez ce deuil car si me voulez croire, devant qu'il soit demain Vapres je vous mettrai dans la Cité de Constantinople. Je crois qu'il est fol, dit Valentin, ou il faudroit que le Diable l'y portât Sire, dit Pacolet, si vous voulez monter dessus mon cheval & faire ce que je vous dirai, nous serons en Grèce devant le jour faillant. Pacolet, dit Valentin, à ces mots je m'accorde, car de nulle autre chose mon cœur ne desire, tant que de voir mon père que jamais je n'ai vu. A cette heure Valentin fut deliberé de partir dès le lendemain pour aller à Constantinople. Le Duc d'Aquitaine fit premier épouser Orson à sa fille Fezonne, & fit faire les noces, qui furent richement servies, il y eut des divertissemens de toutes sortes d'instrumens, tant que le bruit qu'ils menoient retentissoit jusqu'en l'ost des Sarrasins dont ils furent déplaisans. Le Duc d'Aquitaine fit en grand honneur amener au palais les deux dames Bellissant & Esclarmonde. Lors il y eut un espion qui vit l'assemblée & alla devers Ferragus, & lui dit, Sire, je viens de la Cité d'Aquitaine où j'ai vu la Reine Bellissant que vous avez gardée, & votre sœur la belle Esclarmonde & les chevaliers qui de vos prisons sont faillis, & le petit Pacolet lequel vous a trahi. Par Mahon, dit Ferragus, je dois bien être dolent du traître garnement Pacolet qu'ainsi m'a faussement trompé, & ma sœur Esclarmonde, laquelle tant j'aimois, que les Chrétiens emmènent, mais je jure Mahon que j'en prendrai vengeance, car je les ferai tous mourir en peu de temps.

Comme Ferragus pour avoir du secours manda le Roi Trompart & l'enchanteur Adramain, et comme Valentin partit d'Aquitaine pour aller à Constantinople voir son père l'Empereur de Grèce. CHAP. 28.

Ferragus fut fort courroucé quand il vit que de sa sœur & des chevaliers il ne put prendre vengeance. Il appella un héraut à qui il donna une lettre par laquelle il mandoit au Roi Trompart, qu'incontinent & sans arrêter, ses lettres vues, il voulut venir pardevant lui bien accompagné, & en grande puissance armé le mieux qu'il pourroit, s'il étoit ainsi qu'il lui voulut donner secours, il lui donneroit pour femme la belle Esclarmonde sa sœur & avec lui manda derechef qu'il amenât l'enchanteur Adramain qui avoit appris à bien jouer de l'art de Nécromance dans Tolède, & étoit maître passé en cet art. Les lettres furent ainsi faites & données audit messager, lequel se mit en chemin pour faire sa commission. Je laisserai à parler de Valentin, qui est en Aquitaine, où il prit congé des Seigneurs, des dames & de la belle Esclarmonde, laquelle de son départ fut fort triste; elle demanda : Ami, quand m'épouserez-vous ? Tenez-moi loyalement votre parole, car en vous j'ai mis ma seule confiance. Belle, dit Valentin, de moi ne vous doutez, car je vous serai loyal & vous promets ma foi que tout au plutôt qu'il plaîra à Dieu Tout-puissant que je retourne de Constantinople, sans nul délai je vous épouserai.

Lors dit au duc d'Aquitaine & à son frère Orson : Seigneurs, je vous laisse ma mie Esclarmonde en garde comme à mes principaux amis, auxquels je me confie, en vous suppliant que le plutôt que possible sera vous lui fassiez administrer le sacrement de Baptême, & ne changiez pas son nom pour lui en donner un autre ; car c'est ma volonté que tel nom porte. Valentin, dit le Duc, n'ayez nul souci, car aussi chère sera gardée Esclarmonde que ma propre fille naturelle.

Valentin prit congé du duc d'Aquitaine, qui de son départ avoit le cœur dolent, puis embrassa la belle Esclarmonde, & en prenant congé la baisa tendrement ; mais la dame étoit si dolente que parole ne lui put dire : Valentin la laissa & se prit à pleurer, & Orson prit congé de lui, & dit : Frère, je prie notre Seigneur qu'il vous veuille garder & conduire; mais sur toutes choses je vous prie humblement que me recommandiez à mon père l'Empereur de Grèce, & mon oncle le Roi Pepin car s'il plaît à Dieu, dans peu de temps je les irai voir. Frère, dit Valentin, je ferai le

meſſage par vous ainſi que pour moi. A ces mots ſe départirent les deux frères, qui, pour ſe ſéparer l'un de l'autre avoient le cœur dolent : Orſon demeura au palais, & Valentin retourna en ſon logis vers la Reine Belliſſant, qui étoit pour ſon département au cœur ſenſible. Et quand il vit qu'il étoit prêt de partir, elle l'embraſſa, croyant prendre congé de lui, mais elle avoit le cœur ſi dolent qu'elle ne ſut dire un ſeul mot : Valentin l'a prit entre ſes bras en la réconfortant ; car quoiqu'il en fut fort dolent, il ſe faiſoit une grande violence pour reconforter ſa mère, à laquelle il dit avec douceur : ma mère n'ayez peur ni ſouci de moi, car s'il plaît à Dieu mon Créateur, dans peu me verrez. Penſez & ayez toujours votre cœur en Dieu & priez pour moi, car en toutes mes prières & faits je m'en ſouviendrai, & ſur tout je vous recommande tant que je puis ma mie la belle Eſclarmonde, laquelle en moi ſe confie, loyauté me veut garder.

Hélas ! mon fils, dit la Reine Belliſſant, je dois bien en mon cœur ſoupirer & avoir douleur ; mais par ta proueſſe & hardieſſe tu as tant fait que le jour viendra, au plaiſir de Dieu que de mon occaſion & vitupère je ſerai trouvée innocente & pure. Et quand vous ſerez en la Cité de Conſtantinople, ſaluez de ma part votre père l'Empereur Alexandre, & votre oncle le Roi Pepin mon frère, & lui dites de par moi que je prens ſur la damnation de mon ame que jamais en nul jour de ma vie du grand blâme & vitupère dont j'ai été accuſée, coupable je ne fus oncques. Et à celui tant ſoit vaillant ou hardi, veut entreprendre le champ de bataille & dit le contraire : combattez-vous pour moi & prenez la querelle, car ſi vous êtes vaincu je veux offrir mon corps à être brûlé devant tout le monde. Ma mère, dit Valentin, ne vous déconfortez point car s'il plaît à Dieu en qui j'ai la confiance, je ferai tant pour vous qu'en bref vous ſerez rendue & accordée à l'Empereur Alexandre mon père, & que du tort qu'il vous a fait pardon vous demandera. A ces paroles partirent là d'enſemble & menèrent grand deuil : au départ la dame Belliſſant requis à Valentin ſon fils que le plutôt qu'il pourroit il lui renvoyât Pacolet pour ſavoir des nouvelles, & Valentin lui promit qu'ainſi le feroit, puis il entra en la chambre où il trouva Pacolet, lequel en attendant avoit appareillé ſon cheval de bois. Or ſus, dit Pacolet, montez derrière moi fermement. Ami, dit Valentin, cela ferai-je bien. Lors montèrent ſur le cheval & Pacolet tourna la cheville ſi bien que le cheval par l'air ſe leva, en celle nuit fit tant de chemin qu'il paſſa outre la mer pardeſſus pluſieurs bois, rochers villes, châteaux & grandes Cités, & ſi bien exploitèrent que le lendemain devant midi ils apperçurent Conſtantinople. Alors Valentin demanda à Pacolet quelle place c'étoit, il lui répondit que c'étoit la Cité de Conſtantinople en laquelle il avoit un ſi grand deſir d'être. Bien fut joyeux Valentin quand il ſe vit ſi près, car tant bien l'avoit conduit Pacolet, que devant l'heure de Vêpres fut en la Cité, & à l'heure que l'Empereur & le Roi Pepin étoient dans la ſalle impériale aſſis pour ſouper : Valentin fut émerveillé quand il ſe vit devant telle compagnie. Lors le verd chevalier qui en la ſalle étoit, connut bien Valentin & lui fit grande fête. Le Roi Pepin qui aviſa Valentin dit à l'Empereur Alexandre : Sire, encore n'eſt pas failli votre lignage, car pouvez ici voir un vaillant chevalier lequel eſt votre propre fils. Quand l'Empereur ouït ces paroles la couleur lui mua, & perdit contenance, il ſe leva de table pour venir embraſſer ſon fils ; mais le verd chevalier fut ſi joyeux de la venue de Valentin que ce fut le premier qui l'accolla. Après vint le Roi Pepin ſon oncle qui Valentin embraſſa, enſuite vint l'Empereur ſon père, qui de joie & de pitié pour ſa vue rejouir, & pour ſouvenance de ſa femme piteux & déconforté prit ſon enfant entre ſes bras & tendrement le baiſa. Puis le vieillard Blandimain à la barbe fleurie reconnut Pacolet, car il l'avoit vu en Portugal, il vint auprès de lui & lui demanda des nouvelles de la bonne dame Belliſſant, & lui raconta la manière

manière comme tout avoit été fait, & comme en plusieurs dangers Valentin avoit été pour avoir connoissance de l'Empereur & de sa mère. Grandes joies & fêtes furent par-tout le pays pour la venue de Valentin fils de l'Empereur Alexandre.

Chevaliers & barons arrivèrent de toutes parts pour voir Valentin & lui faire révérence. Et ainsi que dans la salle de l'Empereur arrivèrent plusieurs grands seigneurs, barons & chevaliers, Valentin, qui de grande hardiesse fut plein, parla en cette manière devant toute la compagie: Seigneurs & chevaliers qui êtes ici présens, & de l'honneur qu'il vous plaît me faire je vous en remercie humblement, & dessus tous autres je rends graces à mon oncle le Roi Pepin, qui jusqu'à cette heure m'a nourri; car je lui ai plus d'obligations qu'à nul homme qui soit sur terre: nonobstant que souvent on dit que jamais on ne peut être tant sujet tenu comme à père & mère; mais l'honneur de mon père qui est ici présent je dois par raison être & renommé de mon père bien orphelin, & de tout bien d'autrui par charité nourri & élevé, des biens & graces à mon oncle le bon Roi Pepin, qui comme son enfant, sans avoir de moi nulle connoissance, a tellement été inspiré de Dieu, qu'il m'a doucement nourri, & si ce n'eût été lui, je devois bien par droit & raison misérablement mourir sans jamais avoir connoissance de nul de mes parens & amis, & sans recevoir le sacrement de Baptême le jour que de ma mère, je naquis dessus la terre; car de mon père n'avois confort ni aide; & étoit chose difficile quand par un faux rapport avoit à grande honte déboutée & bannie celle qui en ses flancs très-doucement neuf mois me porta; c'est la noble Reine Bellissent qui par le faux traître Archevêque a été faussement & mauvaisement trahie, tant que par douloureuse fortune durant l'espace de vingt ans en pleurs & gémissemens, a été contrainte de passer ses jours pour montrer qu'elle est tout-à-fait innocente & de loyauté pleinière, moi comme son fils naturel & légitimement engendré, veux contre le maudit Archevêque qui l'a faussement accusée en champ de bataille mon corps offrir jusqu'à la mort, aussi contre tous autres qui pour ma mère accuser, se voudroient présenter en quelconque manière.

Quand l'Empereur Alexandre ouït son fils le Chevalier Valentin qui de si grand courage pour le déshonneur de sa mère se vouloit combattre, il se prit à pleurer, & dit à son fils Valentin: Hélas mon cher enfant! je sais & connois clairement que tu es mon fils légitime & qu'à bon droit tu veux pour ta mère combattre, laquelle par un faux rapport & légère crédulité j'ai mise & envoyée en exil: mais du champ de bataille pour son fait prendre il n'est nul besoin, car le traître & maudit Archevêque qui l'avoit accusée a été combattu & honteusement vaincu & mis à mort par un vaillant Marchand, lequel en présence du Roi Pepin ton oncle & devant toute la noblesse a dit & confessé comme à tort & mauvaise cause, par envie & diabolique tentation, il avoit la bonne dame accusée. Quand j'entendis sa confession, je fus au cœur si amèrement navré, que de ma douleur trop forte chose seroit à raconter.

Depuis ce temps j'ai employé plusieurs messagers en grande diligence en divers contrées & régions, en espérance d'avoir quelques nouvelles certaines de ma femme; mais je n'ai eu à ce sujet aucune satisfaction, & pourçe, mon fils, ma seule espérance, si tu sais rien de ta mère ne me veuille celer, sur tous mes desirs j'ai volonté singulière d'en savoir des nouvelles.

Sire, dit Valentin, pour parler de ma mère sachez qu'au soir vers minuit je la vis & ai parlé à elle dans la Cité d'Aquitaine. Beau fils, dit l'empereur, comment est-il possible qu'en si peu de temps ayez fait tant de chemin? alors Valentin lui conta comme Pacolet par science & art subtil l'avoit en si peu de temps amené de laquelle chose l'Empereur Alexandre son père fut émerveillé.

De la venue de Valentin fut grande joie démenée par la Cité de Constantinople, & tant

en fut réjoui l'Empereur qu'il en fit fonner toutes les cloches de la Cité. Quand les Sarrasins ouïrent la grande joie que ceux de la Cité faisoient, ils coururent aux armes, en grande diligence, furent en bon point.

Lorsqu'ils furent tous prêts le Soudan Moradin accompagné de 30 Rois forts & puissants, fit assaillir la Cité de Constantinople, laquelle étoit si pleine de peuple, que faute de vivres moururent quantité de personnes de tous âges, & bestiaux de toutes espèces tellement que c'étoit pitié à voir. Quand le noble Valentin vit la grande multitude des payens & la nécessité de Constantinople, il parla devant tous les seigneurs & capitaines, disant : seigneurs & chevaliers, vous savez que dans cette ville vous êtes en grande nécessité de provisions, & n'en pouvez avoir sinon que par votre vaillance les alliez conquêter sur vos ennemis. Je serois d'avis qu'on fit sortir grand nombre de gens pour avoir des vivres, & moi tout le premier suis prêt de conduire de mon petit pouvoir & au mieux que je pourrois tous ceux qui voudront sortir de la Cité avec moi. A ce propos furent consentans tous les capitaines & gouverneurs de toute l'armée & sortirent hors de la Cité avec Valentin mille combattans & y avoit grande multitude de menu peuple, que la grande nécessité où ils étoient volontiers le suivoient. Quand ils furent hors des portes, ils coururent sur les Sarrasins si vaillamment qu'en peu de temps gagnèrent trois cent chariots de vivres : mais ainsi qu'ils les amenoient devers la Cité de Constantinople ; le Soudan qui de cette perte fut dolent, avec grande multitude de Payens & Sarrasins à grande puissance d'armes entre les Chrétiens & la Cité pour les vivres recouvrer s'en vint mettre en bataille. Et quand le Roi Pepin vit qu'ils avoient serré le Passage il frappa des éperons & la lance en arrêt, & si vaillamment fit que devant le Soudan il abbatit à terre le fier Miragnon, qui étoit Roi de Carphanaüm, puis tira l'épée & en férit Aquillon qui étoit fort & puissant, tellement que de l'arçon de la selle le jetta à terre. Lorsque Valentin & le verd chevalier virent les armes & vaillances que le Roi Pepin faisoit ; ils entrèrent en la bataille, & tant firent à force d'armes, que devant le Soudan ils abbatirent par terre l'étendart des Payens ; & quand l'étendart fut bas ; Valentin passa outre contre le Soudan, & si grand coup de sa lance lui donna, que dessus l'éléphant où il étoit monté, à terre l'abbattit vaillamment.

A cette heure furent des vaillances faites par Valentin & le verd chevalier, que Marados fut tué & l'Amiral pris par le verd chevalier : Valentin malgré tous les Payens & Sarrasins abattit par terre quatre Rois Sarrasins & ôta les deux bras à l'Amiral d'Ombrie, mais les deux vaillans chevaliers, ce jour pour conquérir l'honneur furent trop ardens & trop avant se mirent en l'ost des Payens, car quand ils voulurent retourner ils furent enclos & pris par les Sarrasins si étroitement, qu'ils furent menés prisonniers devant le Soudan, lequel aussi-tôt qu'il les vit il jura son Dieu que jamais vers les Chrétiens ils ne retourneroient, mais fera bien un gibet devant la Cité de Constantinople, & si haut les fera pendre & étrangler que de tous les parens & amis pourront être vus.

Ainsi sont Valentin & le verd chevalier que jamais n'ont espérance de leur vie sauver. Et les Chrétiens s'en sont retournés malgré les payens & Sarrasins & emmenèrent des vivres en grande abondance, tant que tout le peuple de la Cité fut repu & conforté, mais avant qu'ils arrivassent dedans, ils eurent contre les Sarrasins de si grande bataille, que bien crurent les Chrétiens ne jamais retourner à Constantinople. Lors ceux de la Cité qui bien virent la nécessité de leurs gens, firent crier parmi la ville sur peine de perdre la vie que tous hommes, femmes & enfans, Prêtres, Clercs, Chanoines, Moines, Réguliers & irréguliers portassent la Croix devant eux en l'honneur de la passion de Jesus-Christ pour saillir hors sur les payens. Lors fut si grand nombre de peuple qui saillit de la Cité, qu'estimation étoit à quarante mille. Quand les Payens &

Sarrasins virent le grand nombre de gens qui étoient sortis de la Cité de l'encontre d'eux, ils se retirèrent promptement en leur ost, & laissèrent aux Chrétiens prendre & emporter les vivres : mais devant que les payens retournassent en leur tentes, la bataille fut si grande de part & d'autre, que quatre mille chrétiens finirent leur vie, qui fut chose dommageable à ceux de la Cité, l'empereur de Grèce fut fort dolent pour la perte de plusieurs vaillans barons & chevaliers qui étoient demeurés sur le champ de bataille; mais sur tous autres en son cœur regrettoit son fils Valentin & le verd chevalier, qui tant de prouesses avoient faits. Grand deuil demenèrent entre eux, faisant grandes lamentations pour Valentin que si-tôt avoient perdu : mais Pacolet les reconforta, disant : Seigneurs, cessez de pleurer, car de Valentin vous serez joyeux, & de lui aurez bonne nouvelle plutôt que ne pensez. Ami, dit l'empereur, Dieu te veuille ouir & donner la puissance, car si tu peux l'amener devers moi, & l'oter des mains du Soudan qui a sa mort juré, tu peux sûrement dire que dessus les autres à l'honneur te mettrai. Sire, dit Pacolet, soyez sûr de moi, car derechef vous connoîtrez de quel amour je vous aime, & votre fils Valentin. Lors Pacolet prit son cheval de bois, & sans rien dire partit pour aller devers l'ost des payens ; le soudan étoit dans son tref, lequel pour Valentin & le verd chevalier faire juger à mort, avoit faite venir tous les plus grands seigneurs de son ost mais son entreprise fut faite toute au contraire, comme vous ouirez ci-après.

Comme Pacolet délivra Valentin & le verd chevalier de la prison du Soudan Moradin, & comme il déçut ledit Soudan. CH. 29.

QUand le Soudan Moradin fut dans son Pavillon, il fit venir devant lui Valentin & le verd chevalier en présence des Barons & chevaliers de sa cour, & leur dit :

Seigneurs, à cette heure vous pouvez bien les deux du monde qui nous portent outrage ainsi qu'au roi Ferragus, & entr'autres celui chevalier qui a renoncé notre Loi pour se faire chrétien afin de nous porter plus de dommage ; il me semble qu'il seroit bon de les envoyer au roi Ferragus, car je sais bien qu'il prendra d'eux vengeance, & qu'il les fera mourir honteusement, ainsi qu'ils l'ont mérités. Sire, dirent les payens & sarrasins, qui de la mort des chrétiens avoient grande envie, il n'est besoin de tant sermoner, mais faites faire une fourche sur les champs pour demain matin faire pendre & etrangler les deux faux garnemens qui tant vous ont porté dommage. Seigneurs, dit le soudan Moradin votre conseil est bon, & tel je veux en user ; car à mon Dieu Mahon je jure & promets que demain dès le matin si haut les ferai pendre que tous ceux de la cité de Constantinople les pourront bien voir, & qu'ils leur servent d'exemple. A ces paroles dites ainsi que le Soudan entra dans la tente pour souper, le petit Pacolet se trouva devant lui, lequel par Mahon le salua fort honnêtement : Pacolet, dit le Payen, bien sois venu. Or dis-moi, comme se porte le Roi Ferragus, qui est pardessus tous autres mon parfait ami. Sire, dit Pacolet, il se porte très-bien, & sur-tout de par moi à vous se recommande, & vous envoie des nouvelles qui sont secrètes, lesquels je vous dirai s'il vous plaît les entendre. Ami, dit le Soudan, très-volontiers j'écouterai votre message.

Lors se retira à part pour lui dire son secret. Pacolet lui dit tout bas ; Sire, sachez que je viens de Portugal, & suis envoyé de par ma redoutée Dame, la femme de Ferragus, qui de tout son cœur à vous se recommande, & vous fait savoir que de tous les hommes du monde elle est de vous si amoureuse, que pour avoir votre amour, elle ne peut reposer ni nuit ni jour, tant elle est éprise pour vous.

Or rien de si vrai que ladite Dame qui du tout en moi se confie, m'a devers vous envoyé & vous mande expressément sur l'amour que peuvent avoir deux loyaux amans, que dans ce jour ne différiez de la venir voir ; car le Roi Ferragus est pour le présent allé devers Aquitaine, si pouvez à votre plaisir de la belle

Dame faire à votre volonté, que dessus toutes les autres de beauté ne vit. Et pourtant, Sire, venez-vous en avec moi dessus mon cheval, je vous conduirai de telle manière, que demain, la noble Dame je vous rendrai au plaisir de mon Dieu Mahon. Ah! Pacolet, dit le Soudan Moradin, tu donnes à mon cœur joie & liesse; car de toutes les femmes du monde, il n'y en a pas de qui je sois plus amoureux que de la femme de Ferragus; mais tant y a que jamais nul jour vers elle ne me peut trouver accomplir ma volonté ni dire ma pensée; mais je profiterai de cette occasion pour accomplir le desir de mon cœur que si longuement j'ai aspiré car je te promets que demain matin avec toi m'en irai, & accomplirai mon desir. Pour cette heure le Soudan Moradin s'assit à table, fit servir ce petit Pacolet le plus honnêtement qu'il put; car il étoit si joyeux des nouvelles que l'enchanteur Pacolet lui avoit apportées, que son cœur tressailliffoit de joie. Mais Pacolet qui vit bien que le Soudan étoit en grande joie, dit tout bas: je suis bien fêtoyé aujourd'hui; mais devant qu'il soit demain Vêpres, tel me donne de son pain à manger qui maudira l'heure que je suis né. Or étoient Valentin & le verd chevalier en la tente du Soudan, bien étroitement liés. Bien connurent Pacolet, dont ils furent fort joyeux, & pensant en eux-mêmes que pour leur délivrance il étoit là arrivé, mais nul semblant n'en firent. Mais Pacolet en feignant & regardant les prisonniers, dit hautement au Soudan: Sire, comment êtes-vous si courtois de tenir & garder le verd chevalier en vos prisons sans le faire mourir; car sur tous les vivans il a porté dommage à son frère Ferragus, & pour lui plus nuire a renoncé Mahon, & trouvé moyen de lui tollir sa sœur la belle Esclarmonde, pour la donner à un Chrétien; si me semble que trop êtes indulgent, quand lui & tous les autres de la sorte vous ne faites mourir sans en avoir pitié.

Ami, dit le Soudan Moradin, c'est bien ma volonté & intention, car je suis du tout délibéré de les faire demain au matin pendre & étrangler à une haute fourche; Pacolet fut prudent, qui jusqu'à l'heure de dormir en bourdes & fallaces entretint le soudan, & quand l'heure fut venu qu'on dut aller reposer, le Soudan commanda que les prisonniers fussent bien gardés & si étroitement tenus, sur peine de la vie on lui en fut rendre compte. Et ainsi se retira en sa chambre & laissa en garde Valentin & le verd chevalier pour cette nuit à grand nombre de Sarrasins qui sur tous les autres étoient de leur mort convoiteux. Or l'heure venue que chacun fut retiré; excepté le petit Pacolet qui ne dormoit pas, mais en telle manière jetta son sort parmi le pavillon, que tous ceux qui étoient dedans pour lesdits prisonniers garder furent tous endormis, si bien que si les tentes eussent été abattues, pas un ne fut éveillé. Alors Pacolet vint à Valentin & au verd chevalier, & leur dit: Seigneurs, à cette heure je vous délivrerai des mains du Soudan Moradin. Il ne faut pas demander s'ils furent joyeux, car de tous maux étoient consolés.

Ils sortirent de la salle sans faire aucun bruit, car Pacolet les hâta le plutôt qu'il pût, car il voyoit que l'heure s'approchoit & du Soudan fort se doutoit, & en grande diligence les fit sortir, & si bien les enseigna, que sans avoir nul empêchement des Sarrasins ils passèrent tentes & pavillons, & vinrent à leur ost. Et Pacolet qui nul semblant ne fit, quand ce vint l'aube du jour il entra en la tente du Soudan s'écria: Ah! Sire, très-mal va notre fait, & mal vous montrez de la femme de Ferragus que tant vous desirez avoir quand vous demeurez tant à faire diligence de sa volonté accomplir. Levez-vous promptement, car un cœur qui aime passionnément, ne doit point rester au lit si long-temps.

Quand le soudan ouït que si fort s'écria, il s'éveilla en sursaut comme tout émerveillé; puis dit: Ami Pacolet: par Mahon le tout-puissant, tu as bien fait de m'éveiller, car tu m'as ôté de grande peine, je songeois un songe merveilleux, il m'étoit avis qu'une corneille m'emportoit & faisoit voler parmi l'air

bien loin, & en volant parmi l'air venoit à moi un si grand oiseau qui de son bec me frappoit si fort; que le sang en faisoit courir dessus la terre à grande abondance, je ne sais ce que veut dire ce songe, en suis en grand doute que le Roi Ferragus ne sache cette entreprise. Sire, dit Pacolet, vous avez trop lâche courage quand pour un songe vous voulez laisser l'amoureuse entreprise pour laquelle vous avez tant langui & soupiré d'amour; par Mahom, dit le Soudan, tu dis vérité. Il appella son chambellan pour se faire mettre en point, puis lui dit:

Ami, garde que tu sois secret & loyal, & si mon oncle Brutaut me demande, tu lui diras que je m'en suis allé un peu m'ébattre avec Pacolet. Sire, dit le Chambellan, allez où vous voudrez; car de votre fait ne me veux enquérir, mais je le veux céler. Lors monta Pacolet à cheval & fit monter le Soudan derrière lui & l'embrassa par le corps; puis quand ils furent montés, Pacolet tourna la cheville & le cheval s'éleva en l'air si haut, qu'aussitôt furent en Constantinople au palais de l'Empereur Alexandre. Quand Moradin vit que Pacolet étoit arrêté, il lui dit: Ami, devons-nous loger ici? Oui, dit Pacolet, n'ayez doute, car nous sommes en Portugal au palais du Roi Ferragus; mais par Mahon, dit le Soudan, je suis fort émerveillé comme le diable t'y a aussi-tôt apporté. Or vous avancez, dit Pacolet, d'entrer dans cette salle, & vais en la chambre de la belle dame la femme de Ferragus, & tout à l'heure vous ferai ouvrir sa chambre & vers elle coucher. Ami, dit le Soudan tu me fais rire de joie. Or va de par Mahon qui te veuille conduire Alors Pacolet laissa le Soudan dans la salle, laquelle de toutes parts fut bien fermée, de sorte qu'il ne pouvoit aucunement sortir dehors, puis il alla vers la chambre de l'Empereur, & donna un si grand coup de pied contre la porte, que le chambellan l'ouït, & cria hautement en mandant, qui êtes-vous qui en cette heure à la chambre impériale venez frapper & mener si grand bruit? Ami, dit Pacolet, de rien ne vous doutez, je suis Pacolet qui vient de l'ost du Soudan pour Valentin & le verd chevalier délivrer des mains des Sarrasins, qui à mort les avoient jugés & condamnés, outre plus, dites à l'Empereur que j'ai avec moi amené en ce palais Soudan Moradin lequel croit fermement être en Portugal, or le faut-il prendre & écorcher tout vif, car il le mérite bien. Quand le Chambellan ouït les nouvelles il alla vers l'Empereur & le Roi Pepin, lesquels pour voir le Soudan avec grand nombre de Barons & chevaliers s'habillèrent & le Soudan étoit en la salle, lequel en criant hideusement commença à dire: Ah! traître Pacolet; Mahon te punisse, je t'ai entendu parler, tu m'as faussement trahi; mais par ma foi que tiens, je t'en ferai repentir.

Lors tira son épée, & comme enragé se prit à courir parmi la salle, en frappant les murs, & les pierres si rudement qu'il en faisoit sortir le feu, & ainsi par la salle se combattoit, tant que l'Empereur & le Roi Pepin de torches & fallots & de plusieurs accompagnés sont venus devers lui; lorsqu'il les apperçut il se mit en telle manière devant le Roi Pepin, qu'il tua un écuyer qui le vouloit prendre; le Roi qui en fut fort courroucé, s'avança à l'encontre du Soudan & si grand coup qui lui donna qu'à terre l'abbattit, puis fut pris & lié. Quand le jour fut venu, Valentin & le verd chevalier, qui de l'ost du Soudan venoient par l'aide de Pacolet, furent au palais où ils trouvèrent le Soudan dont ils furent joyeux. Lors l'Empereur & le Roi Pepin pour la délivrance de Valentin menèrent fête & joie, & aussi firent-ils pour le verd chevalier, car ils étoient prisés & aimés.

L'Empereur remercia grandement Pacolet pour son fils Valentin qu'il avoit délivré, & le Roi Pepin lui dit: Pacolet, il faut que tu me montes un jour sur ton cheval.

Sire, dit-il, montez derrière, & je vous porterai sans arrêter jusques dans l'Enfer.

Ami, dit le Roi, Dieu m'en veuille garder. Lors Pacolet dit: Seigneur, faites diligence de faire mourir le Soudan; car si je vous

le laissez échapper pensez que il a en deviendra. A cette heure furent dans le Palais assemblés plusieurs grands Seigneurs pour voir le Soudan, & par conseil & décrété au onsel quels il fut jugé & condamné à être pendu & étranglé aux carneaux du Palais, afin que des Payens & Sarrasins, il pût être vû; ainsi fut le jugement rendu & exécuté.

Et quand les Payens & Sarrasins virent le Soudan qui étoit là pendu, ils furent fort émerveillés de la manière dont il avoit été amenés en la Cité : Brutaut leur raconta comme il avoit été déçu par Pacolet. Alors grands cris & doléance fut parmi l'ost des Payens & Sarrasins pour l'amour de leur Soudan qu'ils avoient perdus, & ne savoient par quelle manière ; car il étoit vaillant, & des Chrétiens grand persécuteur : Après leurs lamentations faites, ils assemblèrent leur conseil, & élurent pour leur Soudan, Brutaut, qui étoit oncle de Moradin. Ce jour-là furent dolens des Payens & sarrasins, & les chrétiens démenèrent grande joie parmi la cité, pour la mort de Soudan, aussi pour les vivres qu'ils avoient gagné ; puis après toutes les choses ainsi faites ; Pacolet prit congé de l'Empereur & de toute la cour, pour retourner en Aquitaine vers la belle Esclarmonde, comme il lui avoit promis. Alors Valentin vint qui lui dit : Ami Pacolet, puisque vous allez en Aquitaine, saluez de ma part ma mère, la reine Bellissant & ma mie Esclarmonde, mon frère Orson, & le duc d'Aquitaine, ainsi que tous les autres Barons & chevaliers, & donnez cette lettre à madame ma mère, par laquelle elle pourra savoir clairement des nouvelles de par de ça, Sire, dit Pacolet, je ferai votre message avec plaisir. Alors il prit son cheval, & monta dessus une fenêtre puis tourna la cheville, & s'en alla par l'air comme il avoit fait ci-devant. L'Empereur & le Roi Pépin étoient aux fenêtres qui le regardoient : Pour tout l'or du monde, dit le roi Pepin, je ne voudrois être là Or s'en va Pacolet en si grande diligence, que le lendemain matin il arriva en Aquitaine, où il trouva le bon duc qui en la cité gardoit Bellissant, Orson & la belle Esclarmonde ; il les salua tous de la part du noble Valentin, fort honorablement. Ami, dit Orson, comment se porte mon père ? sire, dit Pacolet, il se porte bien ; mais pour savoir des nouvelles, voici une lettre pour madame Bellissant de par votre fils Valentin. La dame reçut la lettre bien joyeusement ; puis appella un secrétaire pour la faire lire ; dame, dit le secrétaire qui la dame regarda sachez que le vaillant chevalier votre fils Valentin vous mande par cette lettre que le puissant empereur, lequel vous verroit volontiers humblement de tout son cœur vous salue, qui depuis le temps de votre département en grande peine & travail longuement vous a fait chercher, & vous mande qu'incontinent après que de lui fûtes dechassée, il eut claire connoissance de votre loyauté, & aussi de la trahison du faux archevêque, lequel par un marchand a été combattu & mis en telle subjection que devant sa mort publiquement a confessé sa faute & damnable déception. Pour lesquelles choses le bon empereur votre mari de jour en jour desire à vous voir & avoir avec lui, & jusques à ce qu'il vous revoie jamais au cœur n'aura joie. Et sachez qu'au plutôt qu'il sera dépêché des faux ennemis de la foi chrétienne, lesquels par grande puissance d'armes ont assiegé la cité de Constantinople, il viendra vers vous & amenera le verd chevalier, lequel par Orson votre fils a été vaincu devant Aquitaine. Ainsi vous le mande & écrit votre loyal fils Valentin par la teneur de cette lettre. Quand la dame ouit les nouvelles elle eut au cœur si grande joie qu'elle se pâma, & Orson la prit très-doucement entre ses bras. Mon cher enfant, dit la reine Bellissant, bien dois remercier Dieu, & être joyeuse, quand l'empereur de Grèce a nouvelles certaines de mon innocence, & que par fausse trahison ce crime abominable m'avoit été imputé. Or je dois bien craindre grace à Dieu, puisque en bref je me dois trouver devant l'empereur, car si une fois en ma vie le puis voir, plus ne de-

mande à Dieu au monde demeure quand telle grace me fait qu'à l'honneur de moi & de tout le sang de France il a fait connoître la trahison de l'Archevêque, lequel a déclaré son maléfice.

Comme le Roi Trompart vint devant Aquitaine pour secourir Ferragus, & emmena avec lui Enchanteur Adramain par qui Pacolet fut trahi & deçu. CHAP. 30.

LE même jour que Pacolet arriva dans Aquitaine le Roi Trompart vint dedans l'ost du Roi Ferragus à grande puissance de combattans pour lui donner secours contre les Chrétiens, & en grand honneur le reçut Ferragus, & pour l'amour de sa venue fit faire grand fête par tout son ost : Franc Roi, dit le géant Ferragus, de votre venue je dois être joyeux, car j'ai espérance que par vous aurai vengeance de ceux que ma sœur Esclarmonde ont déçue. Je sais qu'elle est dans Aquitaine dont je prise peu ma puissance, je ne la puis avoir, & s'il est ainsi que par votre aide puisse être conquêtée, dès cette heure vous la donne pour femme.

Ferragus dit le Roi Trompart, de ce ne vous doutez, car j'ai amené avec moi l'Enchanteur Adramain, lequel aura tantôt déçu plusieurs, il sait l'art de Nécromance, plus que tous vivans. Par Mahon, dit Ferragus, je suis joyeux de sa venue, & s'il peut me rendre Pacolet, je le ferai de tous le plus riche & le plus puissant ; Sire, dit Adramain, ayez fiance en moi, car si bien vous servirai que de bref le connoîtrez. Lors se partit Adramain & habilla son fort pour jouer de son métier, puis s'en alla vers Aquitaine, & afin de plus surement entrer dedans il fit charger de vivres, & tant a fait par son engin & art qu'il est venu devant les portes, & demanda congé pour vendre ses vivres. Il fut subtil, & à ceux de la cité fut bien parler. On lui ouvrit les portes pour l'amour des vivres qu'il portoit. Il entra en la Cité & y vendit ses vivres, puis trouva moyen d'aller vers le palais, la trouva Pacolet, qui bien le connut, car autrefois l'avoit vu. Adramain, dit Pacolet, bien soyez-venu. Dites-moi, je vous prie, de quel lieu vous venez, & qui à cette heure pardeça vous amène. Pacolet dit Adramain vous savez que j'ai servi longuement le Roi Trompart, il advint un jour que par ceux de sa cour fut outragé vilainement pour cause que je ne voulus leur apprendre le secret de mon métier ; quand je me vis opprimé, j'eus dépit en mon cœur, & d'un couteau en frappai un tant qu'il fut mort. Quand j'eus fait le coup, par le doute de mourir j'ai quitté la Cour & le service du Roi Trompart, & suis venu pardevers vous pour la fiance que je pense y trouver.

Et dorénavant je veux être & demeurer avec vous comme loyal compagnon, s'il vous plait. Adramain dit Pacolet, j'en suis content, faites bonne chère & de rien ne vous doutez. Lors Pacolet fit honnêtement servir ce compagnon qui de sa venue fut joyeux. Et en faisant chere ensemble, Adramain vit passer la belle Esclarmonde par le Palais, il demanda à Pacolet qui étoit cette dame tant belle ? Ami, dit Pacolet, c'est la belle Esclarmonde, sœur du Roi Ferragus, laquelle doit être mariée à un vaillant chevalier.

Alors arriva Orson devers les deux compagnons, qui leur dit : Seigneurs, jouez un peu entre vous deux de votre métier, afin de rejouir la compagnie. Adramain leva une chape par-dessus un pillier, en telle sorte qu'il sembla à ceux qui étoient présens, que par la salle couloit une rivière fort rapide, & en icelle sembloit voir poissons en abondance : & quand ceux du palais virent l'eau si grande ils levèrent tous leurs robes, comme s'ils eussent eu peur d'être noyés. & Pacolet qui l'enchantement regarda, se prit à chanter, & fit fort si subtil en son chant, qu'il sembloit à ceux du lieu que parmi la rivière couroit un grand cerf qui jettoit & abattoit à terre tout ce que devant lui rencontroit ; ainsi leur sembloit voir des chasseurs courir après ce cerf avec grand nombre de chiens. Lors y eut plusieurs de la compagnie qui coururent au-devant croyant attraper ledit cerf ; mais

si-tôt le cerf faillit. Bien avez joué dit Orson, & bien savez de votre art user : A ces mots se leverent les deux enchanteurs, & Pacolet qui tout bien y pensoit, mena Adramain en sa chambre pour cette nuit reposer, dont depuis fut dolent ; car quand vint à minuit, Adramain jetta un sort parmi le Palais, que tous furent si fort endormis, que pour cri ni bruit ils ne purent s'éveiller, & jusqu'au soleil levant fit dormir Pacolet comme les autres ; puis alla vers le chevalet, lequel il avoit bien vu en sa chambre, mais semblant n'en avoit fait, & quand il eut le chevalet, il alla en la chambre de la belle Esclarmonde, & par son subtil art la fit habiller : puis l'amena avec lui sur le chevalet ; & vint à une fenêtre & tourna la cheville ; car il en savoit bien le tour, & a tant fait que sans séjourner est arrivé au pavillon du Roi Trompart avec la belle Esclarmonde. Lors s'écria Adramain : Sire Roi Trompart éveillez-vous & vous levez : car ici pouvez voir la belle Dame Esclarmonde, laquelle j'ai dérobée dans Aquitaine, & ai si bien fait, que j'ai aussi dérobé le cheval de Pacolet.

Adramain, dit Trompart, à cette heure je connois que tu es ami loyal, & que dessus tous autres je suis à toi tenu. N'est-ce pas la fille au grand Roi Justemont, qui est sœur du Roi Ferragus ? Oui, dit-il, j'ai bien su subtilement l'avoir, l'Enchanteur trahir ; car de son cheval jamais n'aura gouvernement.

Adramain, dit le Roi Trompart, en sais-tu aussi bien jouer que lui ? Oui, dit Adramain, de long-temps je l'ai appris. Adonc il lui apprit la façon de tourner la chevillette ; le Roi Trompart vit la subtilité, il pensa en lui-même que sur le chevalet la belle Esclarmonde en son pays emportera & épousera.

Lors embrassa la belle Esclarmonde, qui encore dormoit pour le sort d'Adramain, & avec lui sur le cheval de bois la mit, & Adramain le regarda en lui disant : Monseigneur, si vous failliez à jouer du chevalet, vous mettrez en danger vous & la dame. Nenni, dit Trompart, de ce n'ayez doute, alors tourna la cheville adroitement en son jour, & partit une nuée s'en alla si loin, qu'il fit plus de cent lieues devant le jour : pour lors s'éveilla la belle Esclarmonde qui fut bien dolente de se voir en cet état, de douleur se pâma, dont le Roi Trompart fut au cœur effrayé, car il croyoit qu'elle fut morte ; il tourna la cheville & arrêta le cheval dans un pré bien herbu, auprès d'une belle fontaine. Et quand il eut descendu la dame sur l'herbe, il prit de l'eau & lui en jetta sur le visage pour la faire revenir, & a la froideur de l'eau la fit un peu remuer, elle ouvrit les yeux en jettant un cri si pitoyable, que le Roi Trompart crut qu'à cette heure le cœur lui dut partir, dont grand pitié lui en prit, et ne trouva moyen de lui donner secours, fors un pasteur qui étoit auprès d'eux, auquel il demanda du pain, et le pasteur lui en donna un quartier qu'il porta à la belle Esclarmonde et lui mit en la bouche ; la pucelle en mangea un petit morceau, et de l'eau de la fontaine sa gorge arrosa. Et quand le cœur lui fut un peu revenu et la parole renforcée, elle se prit à pleurer en disant : Hélas ! pauvre infortunée, que m'est il advenu ! j'ai perdu toute ma joie par fraude et maudite trahison ; hélas ! mon ami Valentin, or vous ai-je du tout perdu ; de Dieu soit maudit qui ainsi nous sépare.

Quand le Roi Trompart ouït les regrets que la belle Esclarmonde faisoit pour son ami Valentin, il lui dit fort rudement : Dame, laissez telles paroles, et du garçon Chretien jamais n'en parlez devant moi ; car par mon Dieu Mahom du corps vous ôterai la vie ; bien est raison que plutôt je vous épouse, et soyiez à moi donnée, qui ai mon Royaume sous ma domination, que de prendre ce malheureux qui n'a ni rentes ni Seigneuries. En disant ces paroles, il s'inclina vers la Dame, et la voulut baiser, mais elle qui son amour étoit peu curieuse lui donna du poing sur les dents tant que le sang en sortit, dont le Roi Trompart fut dolent, tellement que par grande colère la mit sur le chevalet pour partir de la place et aller en son pays ; mais on dit communément

munément qu'il fait mal cuider d'être maître d'un métier dont on ne fait rien ; ainsi en pritil au Roi Trompart, qui dudit chevalet de Pacolet croyoit bien favoir jouer ; mais si mal à point tourna la cheville qui de son droit chemin s'éloigna de plus de cent lieues, & ainsi qu'il penfoit fur fa terre arriver, il arriva en Inde-la-Majeure, où eft une grande place, en laquelle icelui jour on y tenoit marché, & voyant tous ces gens de deffus fon chevalet avec la belle Efclarmonde, à terre defcendit, de laquelle chofe furent émerveillés tous ceux qui étoient préfens. A cette heure la belle Efclarmonde reconnut le chevalier; car pour la douleur qu'elle avoit eue la nuit de devant, elle ne s'en étoit donnée de garde. Hélas! Pacolet, dit la belle Efclarmonde, or fuis-je fauffement trahie, vous premièrement dérobé. Hélas! or je puis bien à cette heure recommander à Dieu mon ami Valentin, deffus tous autres le plus courtois. Par Mahon, dit le Roi Trompart, qui dedans fon palais croyoit bien être, fi jamais vous me parlez de ce garçon chrétien, de bref connoître de quel amour je l'aime, car de mon épée je vous ferai voler la tête de deffus les épaules. Or eft bien déçu Trompart, qui croyoit être en fon Palais, & qui pour la belle Efclarmonde avoit voulu jouer de l'art de Négromance, il eft arrivé au lieu où il lui faudra finir fes jours; car après que de plufieurs ait été regardé, aucuns difoient entr'eux que c'étoit le grand Dieu Mahon, qui en chair & fang, pour vifiter fon peuple, étoit defcendu du ciel. Les nouvelles de cette vifion vinrent au Roi de l'Inde, lequel commanda que devant lui fuffent amenés. Or fut mal arrivé le Roi Trompart; car auffitôt que le Roi de l'Inde le vit, il le connut bien, & lui dit : Trompart, foyez le bien-venu, car maintenant je peux prendre vengeance de la mort de mon frère, auquel, par votre fier courage, avez, par l'efpace de fept ans contre lui mené guerre, & puis à la fin en tourments l'avez honteufement fait mourir. Si je veux montrer à mon frère, qu'en ma vie j'ai longuement aimé, qu'après fa mort j'ai vengé de fes ennemis. Alors le Roi de l'Inde, fans autre délibération, à cette heure fit trancher la tête au Roi Trompart; & après juftice faite, il fit prendre la belle Efclarmonde avec le chevalet de bois, qui pour la beauté de la dame, la fit mener dans fon palais & honorablement fervir, puis entra en fon palais, & devant lui la fit amener, & quand elle fut devant lui, il la regarda attentivement, car en beauté elle furpaffoit toutes les autres.

Dame, je ne fais qui vous êtes, ni de quel lieu vous venez; mais la beauté qui eft en vous m'a de votre amour fi fort épris & embrâfé, que jamais dame je fus; pour ce je fuis délibéré de vous prendre pour femme, & vous ferai Reine & maîtreffe de toute ma terre d'Inde-la-Majeure. Sire, dit la belle Efclarmonde, qui bien fut répondre, vous parlez gracieufement, & me promettez des biens plus que je ne fuis digne d'avoir; mais quant à l'égard de vous prendre pour mari; pour l'heure préfente, je vous prie, s'il vous plaît, de m'en difpenfer; car depuis peu de temps j'ai fait ferment devant l'image du Dieu Mahon, pour certaines néceffités, auxquelles je me fuis trouvée, que d'ici à un an entier nul homme ne prendrai pour mari & epoux. Cependant, Sire, s'il vous plaît, ma promeffe me laifferez tenir jufqu'au terme d'un an, & lorfque ce terme fera fini, vous me prendrez pour femme & époufe, pour faire de moi à votre volonté. Par Mahon, dit le Roi, vous ne dites que bien; & puifque vous l'avez ainfi entrepris & voué à notre Dieu Mahon; je fuis d'accord d'attendre jufqu'au temps que la fin de votre ferment fera venu. Ainfi demeura la noble dame du palais du Roi d'Inde, lequel penfoit bien qu'au bout de l'an il accompliroit fa volonté, & commanda que la belle dame Efclarmonde fût fur toutes les autres bien fervie & chèrement tenue. Il lui fit donner une chambre richement ornée, en laquelle la dame fit apporter le chevalet de bois, & au lieu le plus sûr & fecret le mit fous la garde-robe. Et quand la dame Efclar-

monde vit le chevalet en regrettant Pacolet, se prit à pleurer tendrement, priant Dieu que de ce danger la voulut délivrer. Hélas ! dit la noble Dame, vrai Dieu tout-puissant, qui est mon espérance, veuillez votre bénigne grace étendre sur cette pauvre femme ; autrement je demeurerai dolente & égarée, de tous mes amis séparée, & entre les autres la plus dolente, & es mains de mes ennemis mortels me faudra-t-il user le reste de ma vie. Hélas ! vrai Rédempteur, qui pour tous avez souffert mort & passion, veuillez-moi délivrer de cette tribulation en laquelle je suis, & faites par votre puissance que devant la fin de mes jours je puisse voir mon ami Valentin, ou me faudra mourir honteusement plutôt que de m'abandonner à autre qu'à lui.

La Dame est en l'Inde-la-Majeure, laquelle nuit & jour en gémissemens prie Dieu qu'il la voulut mettre hors de ce danger, & la rendre saine au noble chevalier Valentin, auquel avoit promis foi & loyauté. Or laissera à parler d'elle & du Roi d'Inde ; & reviendrons à Pacolet, & du grand deuil qui fut demené en Aquitaine pour Esclarmonde.

Comme Pacolet se vengea de l'Enchanteur Adramain, lequel l'avoit trahi & enlevé la belle Esclarmonde. CHAP. 31.

Après que la nuit fut passée en laquelle Adramain avoit trahi & emmené Esclarmonde, parmi la Cité d'Aquitaine fut grand cri demené pour la perte de la dame ; car les Gardes du palais lesquels au matin se trouvèrent endormis, jetterent grands cris & lamentations, & firent si grand bruit que parmi la Cité en furent les nouvelles. Quand Pacolet connut qu'il étoit parti, & se douta de trahison ; lors regarda par la chambre & vit que son Chevalet étoit perdu, il se tordit les bras & en criant : ah ! faux Adramain, par toi je suis déçu ; & mon chevalet as dérobé pour enlever madame Esclarmonde : bien doit rair ma vie, quand par toi je suis ainsi trahi & dépourvu de la chose que j'aimois le plus. Or viens : moi : mort, pour me jetter hors de ce mone, car plus n'ai espoir de consolation avoir. Tant fut dolent Pacolet de la belle Esclarmonde que si n'eut été Orson que vers lui arriva d'un couteau se fut tué ; de toutes parts du palais furent ouis cris & soupirs douloureux. La Reine Bellisant crie & pleure ; & la belle Fezonne demena tel deuil qu'elle déchira ses habits pour l'amour d'Esclarmonde qui frauduleusement fut enlevée ; & tous ceux de la Cité d'Aquitaine menerent grand deuil, & entre tous les autres fut piteuse à ouir la complainte du duc d'Aquitaine. Et quand Pacolet vit le grand deuil que chacun demenoit, il leur dit : Seigneurs, je jure à Dieu qui tout le monde a fait, que jamais jour de ma vie n'aurai joie jusqu'à ce que j'aye pris vengeance du traître Adramain, par lequel nous sommes trahis. Adonc se partit dolent & courroucé, il ôta sa robe, prit un habillement de femme, & comme une jeune pucelle joliment se para & ainsi partit de la Cité d'Aquitaine, & s'en alla en l'ost du Roi Ferragus, & incontinent qu'il y fut arrive un des payens vint devers lui, qui fort le pria d'amour & bien lui sembla belle pucelle, parce que pacolet par son sort avoit sa face lavée d'une eau très-subtile ; tellement que ceux qui le regardoient disoient entr'eux que jamais n'avoient vu plus belle fille, ni plus gracieuse de plusieurs payens & sarrasins fut regardé, mais de tous s'excusa, en disant : Seigneurs, pardonnez-moi : car pour cette fois je suis promise à l'Enchanteur Adramain, lequel m'a retenue. Belle, dirent ils, allez votre voie, & ainsi Pacolet prit le chemin pour aller vers l'Enchanteur Adramin en sa tente. Quand Adramin la vit il fut si enchanté ; que Pacolet lui sembla être la plus belle femme que jamais Dieu créa, & en fut tant amoureux, que cette nuit se retint avec lui, et Pacolet s'y accorda, et lui dit : Monseigneur, sachez que de plusieurs j'ai été requise ; mais sur tous les autres me semblez être le plus digne d'être servi. Fille, dit Adramin, de rien ne vous doutez ; mais faites bonne chere, car j'ai volonté de vous payer largement. Lors Abramain commanda

à un sien serviteur, de bien garder la fille, & qu'elle fut au souper bien servie de toutes ses viandes, & du vin à sa puissance.

Or est Pacolet au logis d'Adramain bien servi : & Adramain parmi l'ost de Ferragus à servir. Ami, dit Pacolet au valet d'Adramain, où est le Roi Trompart qui tant est renommé, Madame, lui dit-il, je crois qu'il a retourné en son pays & emmené avec lui la belle Esclarmonde dessus ton cheval de bois que mon maître lui a donné ; quand Pacolet ouït ceci, il fut dolent ; mais nul semblant n'en montra. Adonc Adramain entra en sa tente, & épices présenta à Pacolet : puis lui dit : ma fille, il est temps d'aller reposer, voici le lieu où vous & moi nous dormirons & ferons notre volonté. Seigneur, dit Pacolet, votre volonté soit faite. Lors se dévêtit Adramain qui entra en la couche, pensant que la fille se couchât auprès de lui ; mais aussi tôt qui fut dedans le lit, Pacolet tellement l'enchanta & si fort le fit dormir, que tel bruit qu'on pût faire, jusqu'au lendemain n'eût pu éveiller. Quand il fut endormi il jetta son sort parmi la tente, tant que tous ceux de l'environ dormirent ; ainsi qu'Adramain avoit fait. Lorsqu'ils furent tous endormis, Pacolet dévêtit ses habits de femme, & des plus riches habillemens d'Adramain se vêtit, puis prit une épée qui en la chambre pendoit, & la tête d'Adramain trancha, & l'emporta sur la pointe de l'épée. Et quand il eut ce fait, il vint au tref de Ferragus, qui de rien ne se doutoit, & n'avoit garde de nul Sarrasin, & tant bien sut jouer de son art, que tous à terre les fit chéir, puis entra en la tente de Ferragus qui dormoit, lequel a tant enchanté, que de son lit l'a fait faillir eu la place. Alors Pacolet prit sa ceinture, & au col lui attacha en telle manière que comme une bête il le mena & fit courir après lui jusqu'aux portes d'Aquitaine, où il trouva le duc Savary accompagné de plusieurs grands seigneurs & barons qui avoient grand desir d'avoir nouvelle de cette entrepise.

Aussi-tôt qu'ils virent Pacolet ils lui demandèrent : Ami, où est Esclarmonde, que vous ne la ramenez pas ? Seigneurs, dit Pacolet ayez un peu de patience, car au premier coup de hache n'est l'arbre abbattu ; sachez qu d'Adramain suis vengé, car voyez-en ici la tête ; & ai fait par mon art, que j'ai amené avec moi le Roi Ferragus lequel tout en dormant ait fait courir après moi parmi les prés. Bien avez travillé, dit Orson. Seigneur, dit Pacolet, encore ai-je fait plus ; car en tout l'ost de Ferragus n'y a plus de sarrasins qui ne soient sous les tentes endormis, & pource, si vous voulez avoir victoire à cette heure nous les pouvons tous mettre à mort. Messieurs, dit Orson, Pacolet, bonnes nouvelles, il me semble qu'il seroit bon de les aller mettre à mort. Ainsi fut le conseil ordonné & la chose exécutée, Lors firent mettre Ferragus en une chambre obscure jusqu'à leur retour, puis quinze ou seize mille combattans sortirent de la Cité d'Aquitaine, & si secrètement en l'ost des Sarrasns, que devant le soleil levant les ont tous mis à mort. A cette heure fut telle occision de payens que de leurs corps la terre fut toute couverte, & après leur déroute, les Chrétiens coururent parmi leurs tentes & prirent tous les joyaux de l'ost des Sarrasins, puis retournèrent vers Aquitaine, & quand le Duc fut en son palais avec les barons il fit devant lui amener le géant Ferragus. Lors Ferragus qui étoit si éveillé fut si dolent que des cris qu'il faisoit sembloit enrager.

Lors le duc d'Aquitaine lui dit : le désespoir ne vous sert de rien ; mais si vous voulez être baptisé & prendre la loi de Jesus-Christ, je vous sauverai la vie, & vous ferai honneur en mon palais. Par Mahon dit Ferragus, j'aime mieux mourir que de renoncer mon Dieu Mahon, lequel j'ai long-temps servi.

Lors le duc commanda qu'on lui tranchât la tête ; ainsi mourut Ferragus, dont furent joyeux tous ceux de la Cité. bien pensa Orson à par lui comme Pacolet pouvoit avoir tant de science, & lui dit : je connois que tu es un serviteur loyal, & que pour moi tu t'es mis en plusieurs dangers ; cependant si c'est ton

vouloir, toute ma vie avec moi feras, & de toute ma puissance bon guerdon je te tiendrai.

Sire, dit Pacolet, je vous remercie, & vous promets qu'en tous lieux où je serai vous me trouverez toujours loyal. Après ces choses, Orson voulut prendre congé du duc d'Aquitaine pour aller en Constantinople & secourir l'Empereur son père & le Roi Pepin son oncle, il vint devant le duc, & lui dit : Sire, puisque Dieu vous a fait la grace que de vos ennemis êtes vengé, & que votre terre est délivrée, s'il vous plaît me donner congé pour aller à Constantinople ; car j'ai volonté de voir mon père, & de lui remener la Reine Bellissant ma mère, qui par envie a été si long-temps de lui séparée, & avec ce autre chose : vous savez qu'en la cité de Constantinople, les chrétiens qui sont dedans souffrent trop de douleurs à l'occasion des Indes, lesquels l'ont assiégée il y a long-temps. Orson, dit le duc, vous parlez sagement ; & puisque vous êtes délibéré d'y aller, je veux vous y accompagner, & entrer sur la mer à force & puissance d'armes pour aller secourir votre père, l'Empereur de Grèce, & votre oncle le Roi Pepin. Bien joyeux fut Orson, & remercia le duc. Alors le duc fit assembler ses gens ; & après qu'il eut donné sa cité en garde à un noble chevalier, ils montèrent sur mer pour accompagner Orson, lequel y mena sa femme.

Bien furent garnis d'argent & de vivres, & tant naviguèrent, qu'enfin virent Constatinople, dont ils furent bien réjouis ; mais la Reine Bellissant commença à pleurer piteusement, pour le souvenir de son mari & de sa fortune.

Mère, dit Orson, prenez en vous réconfort, car s'il plaît à Dieu, en bref vous verrez celui que desirez, & de la trahison par laquelle vous fûtes accusée aurez nouvelles à votre honneur ; mais je suis pensif comme nous pourrons entrer dans Constantinople. Sire, dit Pacolet, de ce n'ayez doute, car en bref je trouverai moyen de vous y faire entrer, car j'irai dedans la ville, & leur conterai votre venue. Ami, dit Orson, de ce je vous en prie, & direz à Valentin la piteuse fortune d'Esclarmonde. De ce me dispenserez, dit Pacolet, car trop tôt vient qui mauvaises nouvelles apporte. Après ces mots Pacolet sortit de la mer pour aller à Constantinople ; mais devant qu'il y arrivât, il entra en l'ost des payens pour délivrer des prisons du Soudan, Valentin & le verd chevalier, qui en ce jour avoient été pris des Sarrasins.

Comme les chrétiens sortirent de Constantinople pour avoir des vivres, & comme Valentin & le verd chevalier furent pris par les Sarrasins. CHAP. 32.

L'Empereur de Grèce & le Roi Pepin, lesquels dans la cité de Constantinople étoient par les ennemis de la foi assiégés, & ne savoient rien de la venue du duc d'Aquitaine avec Orson, qui pour les secourir étoient sur la mer avec grand nombre de gens & de navires ; & ceux de la ville étoient plusieurs chrétiens & gens de tous états, en grande indigence de vivres.

Lors Valentin connut leur grande nécessité, pour laquelle chose, lui de grande hardiesse, accompagné du verd chevalier, & de 20 mille combattans, pour avoir des vivres, sortirent de Constantinople, & des vivres des Sarrasins chargèrent trois cents charrettes, & mirent à mort tous ceux qui les conduisoient ; mais ainsi que devers la ville cuidèrent retourner pour les vivres emmener, à l'encontre des chrétiens vinrent d'une part le Soudan, & d'autre le Roi Ollciant. Là fut grande destruction de payens & Sarrasins, & piteuse occision des chrétiens ; de la prouesse de Valentin il n'en faut pas parler ; car à cet assaut il occit le Roi Dragmans, avec le chevalier Charion, plusieurs autres, desquels les noms sont inconnus. Le verd chevalier abattit le bras & l'écu au Roi de Morienne, & devant lui tua son frère Arbillon, avec dix chevaliers forts & puissans ; mais nonobstant leur force & puissance, ils furent mal secourus, & eurent mauvaise aventure, dont fut grande pitié ; car de leurs ennemis mortels furent faits prisonniers, & au Soudan menés, lequel en fut joyeux ; & pour les faire mourir honteusement, il fit assembler quinze Rois payens, qui étoient venus

le secourir. Moult en fut grand le courroux parmi la cité de Constantinople, de l'Empereur & du Roi Pepin, pour la perte de Valentin & du verd chevalier; car ceux qui en la cité retournèrent fuyant, rapportèrent les nouvelles qu'ils étoient morts en la bataille.

Or, furent Valentin & le verd chevalier dedans les tentes du Soudan, étroitement liés & tenus, dont Valentin se lamentoit en disant: Hélas! belle Esclarmonde, jamais je ne vous verrai, dont j'ai le cœur dolent; fort longtemps m'avez attendu, & avec travail de mon corps vous ai acquise, comme celle qui du vouloir de Dieu pour m'épouser étoit déterminée, quand le temps étoit venu que de tous maux je devois avoir allégeance; je suis de mon plaisir déçu & séparé de mes amis, & suis ès mains de mes ennemis. Adieu mon cher père, noble Empereur de Grèce, car en moi vous n'aurez plus d'enfant. Adieu noble Bellissant, ma mère, car oncques de moi vous n'eûtes aucun déplaisir ni déconfort, & jamais plus vous n'aurez que douleurs & tristesses. Adieu mon vaillant frère Orson, qui tant de bon cœur m'avez aimé, car l'espérance que j'avois de finir & passer mes jours avec père & mère le demeurant de ma vie, est par un cas infortuné soudainement tourné. Quand le verd chevalier vit que Valentin se complaignoit en regrettant ses amis, il lui dit: Sire, pour Dieu oublions père & mère, parens & amis; faisons prières à Dieu que de nous il veuille avoir merci, & nos ames recevoir en paradis, & prenons en gré la mort pour la foi soutenir, & ayons confiance en Dieu, qui pour nous voulut souffrir mort. Or le Soudan fut assis dans une chaise parée en grand orgueil, richement vêtu, dit: Seigneurs, j'ai fait serment au Dieu Mahon que ces deux chevaliers chrétiens, lesquels de présent & autrefois se sont efforcés de nous porter dommage, mourront vilainement; si veuillez aviser entre vous de quelle mort je les ferai mourir. En disant ces paroles, Pacolet se mit à la presse, lequel jeta un sort que jaçoit ce qu'autrefois l'eusse vu, lorsque par lui le Soudan Moradin fut pris; pourtant à cette heure il ne fut d'eux connu; entra en la tente où se faisoit le jugement des deux chevaliers chrétiens; & sitôt qu'il apperçut Valentin & le verd chevalier, il se mit à genoux, & en langage de Sarrasin, de par Mahon salua le Soudan, & puis lui dit: Très-puissant Sire, entendez mon message. Sachez que je suis messager de votre frère Groart, le Roi d'Angler, lequel pour votre secours, & pour les chrétiens confondre, vient pardevers vous accompagné de quatre Rois fort puissans, lesquels ont quantité de chevaliers qui vous feront aide; & par moi vous mande que lui failliez savoir la place où vous voulez que le siége soit mis. Et si avez aucuns prisonniers chrétiens, que les lui envoyiez, il les fera mener dans son pays pour tirer la charrue. Il me semble que j'en vois ici deux qui y seront propres, desquels votre frère sera joyeux.

En disant ces paroles, Pacolet souffla contre le Soudan, & fit un sort si subtil, que de tout ce qu'il disoit étoit cru. Bien joyeux fut le Soudan, des nouvelles de Pacolet, car il pensoit qu'il dit vérité. Il le fit richement servir au dîner, & commanda qu'il fût retenu pour cette nuit, & que de sa peine il fût guerdonné. Grande joie eurent Valentin & le verd chevalier quand ils virent Pacolet, mais nul semblant n'en firent.

Or la nuit venue chacun fut retiré, fors que deux cents Sarrasins, qui furent laissés à garder les prisonniers cette nuit; mais mauvaise garde en firent; car quand vint vers la minuit, Pacolet vint vers eux, & parlant aux Sarrasins, les salua de par Mahon, puis il jeta un sort par si habile manière, que tous à terre s'endormirent, ainsi que les autres desquels est fait mention; puis il prit deux bons chevaux & vint aux prisonniers, lesquels étoient liés contre un gros pillier, & après qu'il les eut détachés, il les fit promptement monter à cheval, & de point en point il les délivra & mis hors des mains de leurs cruels ennemis, sans que de nuls ils pussent avoir été connus. Et quand ils furent aux champs, Pacolet leur dit: Seigneurs, menez chère bien joyeuse, & prenez

en vous reconfort; car vous faurez que fur cette Terre font venus le duc d'Aquitaine & le chevalier Orson pour vous fecourir, avec grand nombre de combattans; & vient en leur compagnie la noble Reine Bellissant & la belle Fezonne. Ami, dit Valentin, pour quoi ne vient la belle Esclarmonde? Volontiers elle y fut venue, dit Pacolet, & grand desir en avoit; mais incontinent qu'elle fut montée sur mer, pour l'odeur de l'eau, un si grand mal au cœur lui prit qu'il fut force de la ramener en Aquitaine, Valentin la reçut, & autre enquête n'en fit pour cette heure; car Valentin croyoit bien qu'il dit vérité. Lors dit Pacolet, Seigneurs, allez en Constantinople, & faites en sorte que demain matin vous fortiez hors de la ville en grande puissance, comme possibe vous sera, pour aller à l'encontre de vos ennemis, & je ferai en telle manière que toute l'armée du duc d'Aquitaine qui est venue d'une part les assaillira, & a cette heure le Soudan croira que ce soit secours qui lui vienne; car je lui ai fait entendre que le Roi d'Angler fon frère est arrivé & accompagné de quatre Rois, lesquels demain se doivent trouver en fon oft. Pacolet, dit Valentin, tu parles fagement, & ainsi fera fait. A ces mots prirent congé les uns des autres. Pacolet retourna devers le duc d'Aquitaine, lequel étoit sur le bord de la mer avec fon armée, il lui conta comme il avoit été en l'oft du Soudan & avoit délivré Valentin & le verd chevalier, puis leur dit la manière comme il avoit par fon fort fait accroire au Soudan que fon frère Groart le devoit venir fecourir. Pacolet, dit Orson, vous êtes à priser quand telle chose favoit faire: Sire, dit Pacolet, autre chose y a, c'est que demain de grand matin nous allions contre les payens frapper dessus leur oft; car ceux de Constantinople à grande puissance d'armes de leur part doivent les assaillir, & par ainsi feront tous déconfis; car l'armée du Soudan, par fubtil langage, croira que nous soyons payens, de quoi je l'ai enchanté, de cette entreprise fut joyeux le duc, & vint appointer fes gens pour la cité parfaite, & toute la nuit autour de lui fit n e: re bon e garde.

Parmi la Cité de Constantinople furent les nouvelles du délivrement de Valentin & du verd chevalier, qui le même jour arrivèrent en ladite Cité, Valentin vint devers les deux princes qui l'embrassèrent tendrement, puis Valentin leur conta comme la chose s'étoit passée, & comme ils avoient été délivrés par Pacolet des mains du Soudan, ensuite la venue du duc d'Aquitaine & de fon frère Orson qui pour les venir fecourir avoient passé la mer, & enfin leur dit toute l'entreprise qui étoit faite d'assaillir l'oft des payens ainsi que Pacolet avoit délibéré. Quand l'Empereur & le roi Pepin ouïrent ces nouvelles, diligemment toute la nuit firent armer leurs gens & mettre en point, & divisèrent leur armée en cinq batailles. La première fut donnée à Valentin; la seconde au verd chevalier; la troisième au Roi Pepin; la quatrième à Milon d'Angler, la cinquième fut donnée à Samson d'Orléans, qui portoit en fa bannière un Ours d'argent. Ainsi ordonna fes batailles l'Empereur de Grèce. Et quand vint l'aube du jour fortirent de la Cité pour aller assaillir les Sarrasins; puis quand ils furent aux champs, chacun fit fonner fes trompettes, dont le bruit fut si grand que les Sarrasins crièrent à l'arme & fortirent de leurs tentes. Alors les payens furent assaillis par l'Empereur & le Roi Pepin; piteuse fut la bataille pour les Chrétiens celui jour, & pour les Payens & Sarrasins cruelle déconfiture, de cet assaut moururent plus de cinquante mille Sarrasins. Là fut le Roi Pepin lequel en donnant courage à fes gens à haute voix crioit Mont-joie Saint Denis. Lors il y eut un Sarrasin, qui à haute voix cria au Soudan Ah! Sire, reculons & pensons de fauver nos vies; car en cette nuit avez perdu les deux prisonniers qui étoient si étroitement liés.

De l'autre part nous avons vu une bannière sous laquelle il y a une grande multitude de gens qui contre nous furement courent. Par Mahon, dit le Soudan, je connois clairement que nous fommes trahis mais non pourtant ayons

bonne fiance aux Dieux, & pensons de nous défendre. A cette heure les payens prirent si grand courage, que par force contreignirent les Chrétiens à reculer; mais peu leur valut leur orgueil car furieusement vinrent frapper le duc d'Aquitaine & Orson, qui de près les suivirent & assaillirent de toutes parts tant qu'ils furent de si cour tenus, que sans nulle remission un grand nombre finirent leurs jours, & n'en échapa que trente-deux; & ainsi par le vouloir de Jesus-Christ & par la vaillance des princes, en celui jour furent les Payens & Sarrasins déconfis. Lorsque la bataille eut pris fin, que les Chrétiens furent ralliés, Valentin & Orson son frère lesquels s'étoient connus l'un l'autre, vinrent devant l'Empereur, & Valentin dit: Père, vous pouvez ici voir mon frère Orson, lequel jamais n'avez vu, & par lequel cette journée avons été secourus. Lors l'Empereur embrassa Orson son fils, & aussi fit le Roi pepin. Beau fils, dit l'Empereur, soyez le bien venu car ma joie est doublée, pour vous & espoir fortifié.

Orson, dit le roi Pepin, ne vous souvient-il pas quand vous m'abbattites de dessus mon cheval au bois où je vous chassois? Bel oncle, de ce me dois bien souvenir, & d'autres choses aussi par moi faites; mais pour le présent, nous ne devons autres choses penser qu'à remercier Dieu de la victoire laquelle par lui nous a été donnée contre les ennemis de la Foi; car de toute notre puissance nous devons nos cœurs appliquer pour venger la Loi de notre Seigneur Jesus-Christ, de ce discours furent joyeux tous ceux qui étoient présens, & prisèrent fort Orson qui avoit si bien parlé.

Adonc s'assemblèrent l'Empereur & le Roi Pepin, Valentin, Orson & le verd chevalier, Blandimain & Guidard, marchand par lequel le faux Archevêque avoit été combattu, & en grand triomphe sont allés voir les tentes de la noble Reine Bellissant & de la belle Fezonne, lesquelles en attendant la défaite des Sarrasins, étoient en un pavillon bien accompagnées, & là prioient Dieu dévotement qu'il lui plût préserver l'Empereur & tous les gens des Payens. Quand Bellissant fut que la bataille étoit gagnée, elle dit: Fezonne ma mie, faites bonne chere car vous verrez tantôt l'Empereur mon ami, lequel est père d'Orson, qui pour femme vous a prise Dame, dit Fezonne, Dieu en soit remercié; car j'ai grand desir de le voir. En disant ces paroles l'Empereur & sa comapgnie arriva devant le pavillon. Et quand l'Empereur apperçut Bellissant il descendit de son cheval en pleurant & gémissant, & sans pouvoir paroles dire vint embrasser la dame, laquelle se jetta à genoux. En cet endroit s'assemblèrent l'Empereur & la belle dame, qui par l'espace de vingt ans ou plus d'ensemble avoient été séparés. Il ne faut pas demander si une pareille rencontre leur fut gracieuse, & de joie eurent le cœur si serré, qu'ils tombèrent pâmés entre les bras l'un de l'autre: & quand Valentin & Orson virent la grande pitié de leur mère, fort tendrement se mirent à pleurer, & près d'eux tombé ent évanouis; le Roi Pepin & plusieurs barons & chevaliers qui eette chose regardèrent se prirent à pleurer. après que l'Empereur & sa femme Bellissant eurent leurs douleurs modérées, l'Empereur parla à la Reine en cette manière: Hélas! ma mie, bien me doit au cœur déplaire de la douleur & peine où votre corps a été par longue espace livré à cause de l'exil auquel je vous ai mis par envie mauvaise & ma légère crédulité; je sais de certain qu'à tort vous fûtes déchassée de moi, dont depuis j'ai été en paine & souci, de votre beau corps regrettant & pleurant ma doulonreuse faute, la peine & griève manière dont je présumois que vous fussiez. Mais sur toutes choses, s'il vous plaît me pardonner; car nul ne se peut garder de la trahison en laquelle j'ai été. Plus ne vons souciez lui dit la Reine car dès l'heure que je vous ai vu, toutes mes douleurs se sont dissipées; mais d'une chose je vous prie, c'est qu'il vous plaise me montrer le bon marchand par lequel la trahison a été connue, & qui a l'Archevêque combattu. Ma mie, dit l'Empereur, ici le pouvez

voir, car c'est si le brave Guidard, par lequel la chose a été connue & votre honneur rétablir. Ami, dit la dame au marchand, vous êtes digne d'être aime; car pour le grand profit qu'avez fait à l'Empereur de la Grèce & au noble sang de France; d'ici en avant je vous tiens mon chambellan, & avec je veux qu'ayez pour vos peines mille marcs d'or fin. Dame, dit le marchand, je vous remercie, & toute ma vie vous servirai fidèlement. Lors parla Valentin à sa mère, & dit : Madame, qu'il vous plaise parler à moi, & me dites de ma bonne mie Esclarmonde des nouvelles. Ah! beau fils, dit la dame, prenez en vous confort, car Esclarmonde a été par trahison enlevée d'Aquitaine & livrée au Roi Trompart, qui pour les payens secourir, étoit devant la cité venu. Quand Valentin ouït ces paroles, il regarda Pacolet croyant que par lui il avoit été déçu, & par colère le voulut frapper d'un glaive. Alors Pacolet à deux genoux se jeta, lui dit que pour Dieu il ne veuille être contre lui courroucé; car de ma faute n'y a cause, parquoi moins me devez haïr; car moi-même ai été trahi qui ne soit vrai celui enchanteur déroba mon cheval; mais nonobstant la tête lui a coupée. Quand Valentin entendit que par trahison il avoit perdu la belle Esclarmonde, & que Pacolet & les autres étoient innocens, jeta un cri piteux & si grand, que tous ceux qui le regardoient étoient contraints de pleurer. A cette heure prirent le chemin les princes & barons pour aller à Constantinople; & les prêtres & clercs, en grande dévotion firent une procession générale, en laquelle firent aller femmes & enfans à l'encontre des vaillans princes, lesquels avoient les payens & Sarrasins détruits, chantant hymnes & louanges à Dieu, jusqu'à la grande église les accompagnèrent, & de la grande joie pleuroient, & après que dedans ladite église eurent faits leur prières & dévotion & rendu graces à Dieu, l'Empereur & le Roi Pepin allèrent au palais, lesquels menèrent six grande fête, que six jours entiers firent tenir table ronde. Il ne faut pas demander les pompes & triomphes qui furent faits; car tous furent joyeux & menèrent liesse, pour la grande grace que Dieu leur avoit ainsi donnée contre leurs ennemis; & après plusieurs jours, les princes & chevaliers prirent congé de l'Empereur pour retourner en leurs pays, desquels je ne ferai plus mention, hors seulement de notre Roi Pepin.

Comme le Roi Pepin prit congé de l'Empereur de Grèce pour retourner en France, & de la trahison de Hauffroy & Henry à l'encontre d'Orson. CHAP. 33.

Après la destruction des ennemis de la foi chretienne, lesquels pour la détruire ainsi que les chrétiens, avoient assiégé Constantinople, le Roi Pepin prit congé de l'Empereur pour retourner en France. Quand Orson vit que le Roi s'en retournoit, il lui dit : Sire, j'ai grand desir d'aller avec vous en France, & de passer mes jours à votre service. Orson, dit le Roi, de ce je suis bien content, & puisqu'avez si bonne volonté de me servir, je veux bien vous emmener en France, & vous ferai gouverneur de mon Royaume, de plus je vous ferai mon connetable; & s'il arrivoit que du vouloir de Dieu mon petit-fils Charlot venoit à décéder devant moi, je vous ferois Roi de France. Sire, dit Orson, mille mercis je vous rends; car puisque votre volonté est de me recevoir, j'amenerai ma femme Fezonne, & en tout vous veux être loyal, & l'épée tranchante votre bon droit défendrai.

Alors le Roi Pepin & Orson son neveu partirent de Constantinople avec grande chevalerie, & pour le départ du Roi Pepin pleuroient tendrement l'Empereur & la bonne dame Bellissant & les autres. Orson baisa son frère Valentin & le recommanda à Dieu, si plein de pleurs & de soupirs, que de sa mère Bellissant ne put prendre congé pour le grand deuil qu'il avoit de la laisser, fors seulement qu'il l'embrassa tendrement; après prit congé des grands & des petits. Le Roi monta sur la mer avec sa compagnie. L'Empereur & ceux de la cour qui les avoient conduits au port,

port, s'en retournèrent en Constantinople tous pleurans; mais la douleur du département du bon Roi Pepin, plus qu'à nul des autres, fut au cœur déplaisante à l'enfant Valentin pour l'amour d'Esclarmonde, laquelle il avoit perdue, il dit à l'Empereur en pleurant: cher & redouté père; veuillez-moi pardonner le congé que je prends de vous, car jamais je n'aurai joie ni repos tant que je sache ceque ma mie est devenue, car je l'ai conquise au péril de ma vie, parquoi je la dois bien désirer & regretter. Quand la Reine sa mère entendit que son enfant s'en vouloit aller, elle tomba pâmée. Mère, dit Valentin, laissez vos pleurss, car jusqu'à mort je veux chercher celle que je chéris le plus, & s'il arrive que je ne la puisse trouver, jour de ma vie n'aurai liesse; mais désirerai la mort pour abréger mes jours. Lors appella Pacolet, & lui dit: l'ami, s'il te plaît de me servir en cette nécessité, viens avec moi, jamais pis que moi n'auras. Sire, dit Pacolet, je suis tout prêt à vous rendre service, & vous suivre par-tout. Ainsi fut Pacolet délibéré d'aller avec Valentin, & Valentin faisoit ce pour l'amour d'Esclarmonde, & délaissa père & mère; & sans nul séjour ni rétardement Pacolet fit appareiller, & le quatrième de Constantinople partit pour trouver celle dont son cœur étoit triste & dolent. Du deuil de l'Empereur de Grèce & de la Reine Bellissant, ne pourroit-on raconter; en telle peine étoient que sans paroles dire, entrèrent en leur chambre déconfortés, & Valentin, qui de courage avoit formé son entreprise monta à cheval pour s'en aller vers le port, & entra en mer avec sa compagnie. Or me tairai de lui, & parlerai du Roi Pepin, lequel arriva à Paris, & fut reçu fort honorablement: car de toutes les Eglises saillirent processions, & de prêtres, de clers & de gens de tous états qui allèrent au devant de lui hors de la ville, entre les autres y fut la Reine Berthe, laquelle doucement baisa Charlot son petit fils, qui fut sage & bien appris, & fit à son père la révérence, lequel entre ses bras le prit & le baisa, puis rentra au palais en grand honneur, & pour l'amour de sa venue fut si grande fête demenée, & plusieurs grandes assises départies & données, mais sur les autres fut en honneur monté & élevé le vaillant chevalier Orson, tant & en telle manière que tout ce qu'il ordonnoit étoit executé. Tant fut de sens & de savoir rempli que par lui toute la cour étoit gouvernée, les malfaiteurs punis, & les bons élevés en honneur; nul que devers le Roi eut affaire autre moyen qu'Orson ne demandoit, pour laquelle chose Hauffroy & Henri, desquels j'ai ci-devant fait menteon, eurent envie contre le bon Orson, si grand qu'à l'encontre de lui machinèrent trahison mortelle de tou[te] leur puissance, & dirent l'un à l'autre q[ue] trop leur étoit chose vitupérable & domm[a]geable quand Orson étoit prisé par-dessus eu[x]. Certes, dit Hauffroy à son frère Henri, b[ien] peu devons priser notre puissance que d'O[r]son ne saurions prendre vengeance; car s['il] règne plus longuement nous verrons le tem[s] que par lui nous serons déjettés hors du Roya[u]me de France Frère, dit Henry, vous di[tes] vérité, nous ne sommes que deux frères germains, & devons nous aider l'un l'autre contre nos ennemis: mais sur cette matière je ne sais que penser. Henri, dit Hauffroy, entendez ma raison, nous avons deux fils de notre sœur aînée savoir, Florent & Guernier, lesquels sont très-hardis, & me semble que par eux pourra être de legerluy trahison faire plutôt que par nous: car bien savoient de vrai que le Roi ne les aimoit point, & plutôt croiroit & auroit fiance au parler d'autrui qu'au leur, & d'autre part l'un est bouteiller du Roi, l'autre est Huissier de sa chambre, en laquelle il dort, & par leur moyen pourroient entrer en la chambre du Roi Pepin notre père, & en son lit le tuer, & on dira que ça aura été Orson, car il est Garde du corps du Roi: & par ainsi seroit ledit Orson condamné à mourir, & le Royame demeureroit à notre délibération, car Charlot mon frère n'est pas encore assez puissant pour nous contredire. Hauffroy, d[it] Henri, vous avez bien pensé; mais pour ce...

chose parfaite, il convient faire diligence : en cette manière machinèrent les deux mauvais traîtres la mort du noble Roi Pepin, lequel étoit le père naturel & à malheur les avoit engendrés, que du salut de leur ame guères ne leur chaloit. Ils mandèrent les deux autres maudits traîtres, c'est-àsavoir Florent & Guernier, qui etoient vaillans & hardis. Lors étant venus devant eux, Hauffroy prit la parole, & dit, Seigneurs entendez notre intention, car nous sommes délibérés mon frère & moi de faire chose pour laquelle nous aurons profit & vous éleverons en honneur plus que ne fûtes, laquelle chose je désire comme étant mes propres neveux, & dois plus désirer votre bien que nul autre, & pour venir enfin je vous dirai mon intention.

Vous savez que le Roi Pepin encore qu'il soit notre père, jamais de sa vie ne nous a aimé. Toujours de sa puissance des étrangers a élevé & mis à honneur, & en toutes dignités les a avancés préférablement à nous ; parquoi toutes ces choses considérées, mon frère Henry & moi qui sommes vos oncles légitimes, voulons, consentons & sommes délibérés de faire mourir le Roi Pepin, puis après sa mort nous quatre gouvernerons le Royaume à notre volonté ; mais il convient que la chose soit accomplie par l'un de vous deux ; il me semble que vous Guérnier, êtes le plus propre à cette chose entreprendre : car vous avez l'office à ce fait convenable plus que nul autre, vu que vous êtes maître Huissier & garde de la chambre du Roi, & pouvez connoître le jour & la nuit qui entre en ladite chambre, ou en quelque lieu secret, & quand le Roi sera dens son lit endormi, subtilement sans mener bruit viendrez en la chambre & l'occirez ; & le lendemain matin quand les nouvelles seront que le Roi sera mort, la charge & la coulpe en sera donnée à Orson, à cause qu'il repose toute la nuit au plus près de son corps, & sera jugé & condamné à mort ; & après cela nous ôterons la vie au petit Charlot, & par ainsi nous demeurera les Royaumes & la succession à départir à notre volonté. Oncle, dit Guernier, de tout ce faire ne vous souciez ; car votre père le Roi Pepin perdra la vie. Or fut la trahison ordonnée contre le bon Roi Pepin, qui en nul mal ne pensoit que les deux mauvais enfans, lesquels n'avoient point de pitié de faire mourir leur père ; mais malheur à l'enfant qui à l'encontre de son père voulut pourchasser telle mort, & de malheur furent oncques engendrés Hauffroy & Henry, quand par eux fut la trahison faite, & maints pays gâtes par eux : fut leur neveu Guernier plein de si mauvaise volonté, que tantôt après la trahison dévisé, il épia une nuit que le Roi soupoit, il prit un couteau bien pointu, adroitement entra en la chambre royale, & derrière une tente se cacha si secrètement que de nul ne put être apperçu ; & quand l'heure fut venue que le Roi devoit reposer, par ses gardes fut mené en son lit, lequel à Dieu se recommanda dévotement puis tous sortirent de sa chambre excepté Orson qui pour lui faire passer le temps, de plusieurs choses il parla jusques au dormir. Et quand Orson vit que le Roi vouloit reposer, sans faire bruit le laissa, & au plus près de lui en une couchette se coucha. Quand vint autour de minuit le traître Guernier sortit de sa cachette en portant le couteau en sa main, alla au lit du Roi pour exécuter son entreprise : mais quand il fut auprès de lui, & qu'il leva le bras pour lui livrer la mort : il lui sembla que le Roi vouloit s'éveiller, & lui prit une si grande peur qu'il tomba de côté, où il fut long-temps sans oser remuer puis de rechef le voulut frapper, mais il eut une si grande peur que le corps lui faillit & commença à trembler si fort qu'il ne put achever son entreprise, il mit le couteau dans le lit, puis s'en retourna coucher en son lit tout tremblant en attendant le jour, il étoit si fort effrayé, qu'il eut voulu être à cent lieues de-là la mer. Orson étoit en son lit, qui de rien ne se doutoit, & fit un songe merveilleux car il lui étoit avis qu'on lui vouloit ôter l'honneur de sa femme Fezoune, & qu'auprès d'elle étoient deux larrons qui machi-

tenoient une trahison à l'encontre de lui ; puis lui sembla que dessus un étang il voyoit deux grands hérons qui se combattoient contre un epervier, & de toute leur puissance s'efforçoient à l'occir ; mais si vaillamment se défendoit l'épervier que lesdits deux hérons se travaillèrent tant que tous deux fussent morts si n'eût été une grande multitude de petits oiseaux qui descendirent sur l'épervier, & tantôt l'eussent tué, si ce ne fût été une aigle qui l'épervier vint secourir : en ce songe s'éveilla Orson, qui de ce songe fut émerveillé & commença à dire : Vrai Dieu, veuillez-moi garder de trahison, & conforter mon frère Valentin, en telle manière que d'Esclarmonde il puisse en avoir bonnes nouvelles. Alors le jour apparut, & Orson se leva qui secrètement sortit de la chambre de peur d'éveiller le Roi. Quand Guernier vit qu'Orson étoit sorti de sa chambre, au plutôt qu'il put, il sortit & s'en alla en son hôtel très-promptement, & là trouva les deux fréres Hauffroy Henry, & Florent avec eux, qui avoient grand desir de savoir des nouvelles de leur maudite trahison, & dirent : Guernier, de rien ne vous défiez, comment va notre malheureuse entreprise ? Seigneurs, dit Guernier par le dieu tout-puissant, qui tout le monde a créé, pour tout l'avoir de France je n'en ferois pas encore autant que j'ai fait, & à l'égard du Roi sachez qu'il est encore en vie : car ainsi que je voulois frapper, je fus si effrayé que le cœur me faillit, & n'eut le courage de son corps endommager : mais d'une autre trahison je me suis avisé, car le couteau que j'avois, je l'ai mis dans le lit du Roi, si me suis pensé que nous pourrions accuser Orson de ma trahison, & dirons au Roi qu'ils sont quatre d'un commun accord, qui ont délibéré de le faire mourir, desquels Orson est le principal, & disons aussi qu'ils veulent faire mourir Charlot pour avoir entr'eux quatre le Royaume de France ; & pour mieux prouver le fait, nous dirons comme Orson a fait son apprêt & mis son couteau en état lequel a caché dans son lit, il demandera comment nous le savons, nous dirons qu'étant dans une chambre dans le temps qu'il en parloit, que l'un de nous étoit auprès de la porte, & a entendu le secret.

Guernier, dit Hauffroy, vous êtes très-subtil, & parlez sagement ; car s'il arrivoit qu'Orson vous ut dire le contraire, vous & votre frère perdez contre lui champ de bataille & sais de certain que de vous déconfire il n'aura puissance, & si d'aventure il arrivoit que dessus il tournât le pire, nous ferons mon frère Henry & moi bien pourvus de gens pour vous secourir ; Seigneurs, dirent Guernier & Florent, votre délibération est très-bonne & avons bon courage pour la chose parfaire. Ainsi fut de rechef la trahison faite à l'encontre du noble chevalier Orson, lequel étoit de tout ce fait innocent. Le jour fut clair & l'heure venue, le Roi, après qu'il eut ouï la Messe, entra en la salle royale & au dîner fut assis : là furent Hauffroy & Henri qui devant lui serviteur, lesquels Orson montroient bon semblant, mais de cœur lui tramoient trahison mortelle de toute leur puissance. Lorsque Guernier vit qu'il étoit temps de parler, il entra en la salle & vint devers le Roi, lequel en grande révérence le salua, puis lui dit : Très redouté, Sire, c'est vrai que de votre bénigne grace vous m'avez fait chevalier & donné office en votre palais plus qu'à moi n'appartient, & pour cause que tant d'honneur m'avez fait de m'entretenir en votre servi e, je dois par raison être en nul lieu ni nulle place où votre dommage soit pourchassé : Si suis-je pardevers vous dire une trahison laquelle contre vous a été faite, afin que du danger puissiez vous garder & vos ennemis punir.

Guernier, dit le Roi, dites-moi ce que vous savez, car très-volontiers je vous écouterai. Sire, dit Guernier, faites tenir Orson afin qu'il ne s'enfuie, car dessus lui tournera la perte & dommage : c'est le maître par qui la chose est commencée : & doit être la fin menée ; & si vous voulez savoir la manière la voici ; sachez qu'ils sont quatre des plus grands de votre Cour desquels Orson est le principal

qui dans votre lit vous doit faire mourir, & d'un couteau au cœur vous frapper quand vous serez endormi, & afin que mieux vous croyiez, ainsi qu'ils faisoient leur complot, j'étois en certain lieu que pas ne savoient, & ai entendu comment Orson disoit aux autres, que le couteau duquel vous devez être occis, est dedans votre lit caché, s'il vous plaît d'y aller ou y envoyer quelqu'un, vous trouverez la chose véritable. Sire, dit Florent, qui étoit de l'autre part, mon frère dit vérité, dont je suis fort triste & dolent, que ceux à qui vous avez fait tant de bien veulent pourchasser votre mort: le Roi fut bien surpris de ce rapport, & regarda Orson en lui disant :

Faux & déloyal homme, avez vous en telle pensée ma mort désirée, à moi qui tout le temps de ma vie vous ai tenu si cher & plus que les enfans que j'ai engendré & prisé & honoré ? Ah ! Sire, ne veuillez contre moi encroire si légèrement, car onc jour de ma vie trahison ne pensai ; mais suis accusé de ce fait par leur fausse envie. Or n'en parlons plus, dit le Roi, car si le couteau est trouvé au lit, je vous tiens pour coupable & autre preuve n'en demande. Lors appella ses barons, & leur dit : Seigneurs, par Jesus-Christ, je ne fus jamais plus surpris de cette trahison. Sire, dit Milon d'Angler, je ne sais comme il en va, mais à peine pourrois-je croire qu'Orson eut voulu telle chose entreprendre contre votre majesté. Voire, mais dit le Roi, si nous trouvons un couteau dans le lit; bien est évident que la chose doit être crue. Or pour Dieu, dit Milon, allons voir cette expérience. Lors le Roi alla en sa chambre avec plusieurs barons & chevaliers, & ainsi qu'ils furent audit lit ont trouvé le couteau, ainsi que Guernier le traître leur avoit dit, Hélas! dit le Roi, en qui peut-on avoir fiance, quand mon propre neveu, que j'ai tant cher tenu, est de ma mort convoiteux, & de ma vie envieux ? mais puisque le fait est tel, je jure & promets à Dieu que jamais n'auras jour de répit que je ne le fasse pendre. Lors un chevalier, lequel avoit nom Simon, courut devers Orson car il l'aimoit, & lui dit : Hélas ! ami, fuyez d'ici, & penser d'échapper, car le Roi a trouvé le couteau dans le lit ainsi que Guernier lui avoit dit, dont le Roi a juré de vous faire pendre dès qu'il sera venu. Ne vous chaille, dit Orson, car j'ai bonne fiance en Dieu qui mon bon droit gardera. Alors le Roi entra en la salle où Orson étoit de quinze hommes gardé, puis il fit appeller plusieurs chevaliers & avocats de son païs pour juger & condamner Orson ; mais Dieu qui n'oublie point ses serviteurs, contre les maudits traîtres le garda & défendit tellement, que leur vie honteusement finiront ; & sera leur maudite trahison découverte.

Comme Orson lorsqu'on le vouloit juger mit opposition, & demanda champ de bataille contre ses accusateurs, ce qui lui fut accordé par les douze Pairs. CHAP. 34.

QUand Orson fut devant le Roi & les Juges de son palais, qui pour le condamner étoient assemblés, il dit devant tous Très-redouté Sire, & tous Seigneurs, Docteurs, Barons & chevaliers, vous savez qu'il n'est homme qui de trahison se puisse garder ou fuir de la fortune quand elle vient ; puisque ainsi est que je suis accusé de crime contre la Majesté Royale, c'est de la mort du Roi, & êtes tous assemblés pour faire mon jugement, & que de ma parole je ne puis être entre mes ennemis, je demande devant tous le droit, la loi de notre palais, qui est telle que quand chevalier est accusé de meurtre ou de trahison contre la maison Royale, & veut le défendre en champ de bataille, il y doit être reçu; or je suis Chevalier qui me tiens sans reproche & du cas innocent, veux par ordonnance des susdits être reçue en mes défenses, si par l'assistance de votre Cour m'est adjugé & ordonné, & afin que nul ne pense que cette chose je ne veuille poursuivre & mon corps offrir en bataille, voyez ici le gage lequel devant votre toute puissance je baille & délivre, & si je suis vaincu, faites de mon corps justice comme le droit le requiert. Orson dit Guernier : de telle chose pouvez bien vous

taire, car je ne plaise à Dieu que de telle chose prouver comme vous je prenne bataille. Ah! traître, dis Orson, point n'est chose prouvée si n'est homme qui doute son damnement & aime son honneur, qui pour tel cas ne peut à mort juger, quand je veux champ avoir, en déniant le cas sans le confesser, condamné je dois être. Sur ces paroles dites, firent les douze Pairs de France sortir de ce lieu Orson & ses deux adversaires pour consulter sa chose & les raisons des parties, si fut la chose adjugée; car la demande d'Orson étoit raisonnable, & qu'il devoit être reçu à ouïr ses raisons; lors firent venir Guernier & son frère en présence du Roi & le duc Milon d'Angler lequel étoit commis, il demanda à Guernier qui étoient les quatre qui de la mort du Roi étoient consentans; Seigneurs, dit Guernier, de ce ne m'enquêrez plus, car pour tout l'or de France, je ne vous le dirois pas. Guernier, dit le juge, partant je vous condamne à recevoir le gage qu'Orson vous livre & à votre frère, & contre lui combattre; car puisque ne voulez déclarer qui sont ceux de son parti coupables, il est à croire qu'en votre fait y a malice. Orson fut joyeux de cet appointement, & aux deux traîtres jetta son gage, disant: Seigneurs, voilà mon gage que je vous livre par tel convenant que si je ne puis vaincre les traîtres Guernier & Florent, j'abandonne mon corps à être pendu honteusement devant tous. Orson, dit le Roi, la chose est accordée & le jugement fait; mais pour l'entreprise mettre à fin il vous convient gage & fiance fournir pour vous & pour aucuns: pour votre corps présenter à la journée, laquelle vous sera assignée. Alors Hauffroy & Henri demeurèrent & offrirent leurs corps pour Florent & Guernier; Milon d'Angler, Samsom, Galeran & Gervais offrirent leurs corps, & demeurèrent pour Orson, & promirent le rendre au jour qui fut assigné au mois suivant. Au bout dudit temps, & le jour qu'on devoit combattre le duc Milon, Samson, Galeran & Gervais amenèrent Orson; car il étoit fort aimé d'eux; & étant monté à cheval en son col mit l'écu, qui richement l'armoit, puis chevaucha parmi la ville noblement accompagné, & alla droit au champ qu'on avoit ordonné hors de la Ville, & là attendant ses ennemis mit le fer de sa lance en terre, & dessus s'appuya. Il ne demeura pas longuement que Hauffroy & Henry n'entrassent au champ qui leurs deux neveux amenèrent armés: redoutoient Guernier & Florent leur adversaire Orson, mais Henry & Hauffroy toujours les reconfortoient & promettoient le secourir; & quand ils furent entrés dans le champ l'évêque de Paris alla vers eux, & leur fit faire le serment accoutumé de faire; puis vinrent les Hérauts & Gardes du champ qui firent sortir tous ceux qui étoient dedans; excepté seulement les trois combattans. Or avoit appointé Hauffroy trois hommes qu'il avoit mis dedans une maison au plus près de la place, & leur dit & commanda qu'aussi-tôt qu'ils entendroient sonner son cor qu'ils vinssent devers lui. Bien pensoient les traîtres être secourus & défendus si besoin en étoit; mais leur valut toute leur entreprise, car aussi-tôt que le champ fut vuidé & que les Gardes commandèrent aux champions de faire leur devoir, Orson baissa sa lance, & à la pointe des éperons s'envint contre ses ennemis, & par grand courage vint frapper premier Guernier, si grand coup lui donna que l'écu & le harnois tout outre lui passa, & Florent fut de l'autre part qui fort rudement frappa Orson mais n'en tint compte non plus que s'il eut frappé sur un mur.

Faux traîtres & déloyaux à tort & sans cause vous m'avez accusé; mais aujourd'hui je vous montrerai où loyauté repose. A ces mots l'épée flamboyante a tellement férit Guernier que de l'arson de la selle l'abbattit à terre, & aussitôt subtilement le heaume lui ôta de la tête, qu'il lui eût coupé si ce n'eût été son frère Florent, qui vint & frappa Orson rudement. Lors Orson s'en retourna, & tellement férit Guernier que l'oreille gauche lui abbattit à terre puis lui dit, beau maître, celui qui trahison pourchasse ne doit point gagner à ce marché.

Là commença forte bataille entre les trois Champions, Guernier reconquit son heaume, & en sa tête le mit, puis vint vers Orson de toute se force pour le dommager : tôt eût été déconfit sans Florent qui plusieurs fois le secourut. Bien eut de la peine & travail pour les deux maudits traîtres combattre ; car fort étoient armés & prenoient courage pource que Hauffroy & Henry leur avoient promis secours, & tant fit Orson autour de Guernier que durement le navra. Quand il se sentit ainsi blessé il descendit de cheval, puis vint contre Orson, & frappa son cheval de telle façon qu'il lui coupa la jambe, & à terre l'abbattit ; mais Orson fut diligent quand son cheval faillit des deux pieds, il sauta à terre, puis vint à Guernier & si étroitement entre les bras le prit ; que l'écu & le blason lui ôta & à terre l'abbatit. Mais ainsi comme un estoc au ventre lui voulut donner, Florent frappa des éperons pour secourir son frère ; & dessus le heaume d'Orson tel coup lui porta qu'il le fit chanceler. Orson alla vers lui qui avoit grand dépit, & le frappa de si grand courage que le cheval abbattit mort & à Florent ôta son heaume de la tête dont fut émerveillé & ne trouva remède sinon que de fuir & courir parmi le champ en se couvrant la tête de son écu, mais Orson courut après d'un si grand courage, que de le voir on prenoit plaisir. Ah! Florent, dit Guernier, pourquoi fuyez-vous ? retournez arrière & pensez à vous défendre ; car si avez courage aujourd'hui par nous sera vaincu. A ces mots les deux traîtres assaillirent Orson très-rudement, & de leurs épées taillantes tant de coups lui donnèrent, que parmi son harnois les coups entrèrent & le sang firent faillir abondament ; Orson se sentant ainsi frappé, Dieu & la Vierge Marie dévotement réclama, puis sur Florent frappa à si grand coup que l'épée & le poing abattit, à terre. A cette heure la bataille fut grande ; durant ce temps-là Fezonne étoit en une Eglise qui tendrement pleuroit, en priant Dieu dévotement qu'il lui plût son bon ami Orson garder & lui donner victoire sur ses ennemis. Le peuple fut émerveillé de la force d'Orson & des armes qu'il faisoit. Florent fut dolent, & comme quand il eut perdu le bras, cependant il ne laissoit pas que d'assaillir Orson de toute sa puissance. Et quand Orson le vit venir fit semblant de férir Guernier, puis soudain tira son coup & frappa Florent en telle manière que mort à terre l'abbattit, puis dit à Guernier : Traître, après vous faut passer, où vous connoîtrez devant tous la trahison que vous avez embrassée. Orson, dit Guernier, autrement en ira ; car si mon frère avez occis aujourd'hui en prendrai vengeance. Hauffroy, dit henry, notre fait va mal, Orson a tué Florent notre neveu, & nous verrons de bref qu'il vaincra Guernier, & lui fera avouer la trahison, parquoi nous serons à jamais déshonorés & en grand danger de mort si ne trouvons moyen de fuir & échapper. Frère, dit Hauffroy, qui de trahison étoit plein, je vous dirai ce que nous ferons, aussi-tôt que nous verrons Guernier vaincu, avant qu'il confesse la trahison, nous entrerons dedans le champ, en faisant signe de maintenir Orson, & nous couperons la tête à notre neveu, & par ce moyen la trahison ne pourra être révélé. On ne peut mieux dire ni penser, dit Henri, ainsi se consultoient les deux maudits traîtres pour leur trahison pouvoir couvrir ; & les deux Champions sont dans le champ qui durement faillissent l'un contre l'autre. Guernier, dit Orson, bien voyez que contre moi ne vous fait point défendre, & plutôt pensez de vous rendre & de confesser votre maudite trahison & vous promets de vous sauver la vie, faites votre paix avec le Roi Pepin, & vous enverrai devers l'Empereur de Grèce mon père qui pour l'amour de moi dans sa cour vous gardera & grand gage vous donnera. Orson, dit Guernier, de rien ne me sert ta promesse, car puisque j'ai perdu une oreille jamais en nul lieu ne serai prisé, j'aime mieux contre toi vaillamment mourir ou ton corps conquérir & le livrer à mort honteuse que de ternir mon honneur. Ma foi, dit Orson, je vous l'accorde

& puisque de mourir avez envie, en moi avez trouvé bon maître, pensez de vous défendre, car voici votre dernier jour; alors est allé vers Guernier, & à force de bras sur lui se jetta & de la tête le haume lui ôta. Lorsque Hauffroy vit qu'il n'y avoit plus de remède, cria tout haut: Orson, ne le veuillez tuer, car bien connoissons qu'à grand tort on vous a accusé, & en voulons faire justice ainsi qu'appartient aux traîtres, & jamais ne voulons le laisser vivre ni connoître pour parent. Il entra dans le champ & dit à Guernier; Beau neveu, confessez votre cas & la manière de la trahison, & ferons tant auprès du Roi que vous aurez pardon de votre faute. Seigneur, dit le traître Guernier, j'ai fait la trahison, & mis le couteau dans le lit. En disant ces paroles, Hauffroy tira subtilement son épée, & afin que de cette chose plus avant ne parlât, de son épée le frappa & l'abbattit mort, puis lui dit: Seigneur, que ce traître soit mené au gibet, car il l'a deservi, puis vint à Orson, & lui dit; cousin, je suis bien joyeux de la victoire que vous avez eu; car Dieu vous montre que vous êtes prud'homme, & loyauté voulez garder & maintenir, pourtant si Guernier n'étoit mort, je ne voudrois le réclamer pour parent, puisque de trahison faire s'envoulut entremettre. Incontinent vint la belle Fezonne qui doucement accolle Orson & lors le Roi Pepin lui demanda: Beau neveu, avez vous plaie dangereuse sur votre corps? Oncle dit Orson, non; graces à Dieu j'ai vaincu les deux mauvais monstres desquels Hauffroy a fait confesser la trahison à Guernier, & comme prud'homme devant tous lui a ôté la vie. Ah! bon neveu, ne le croit pas trop de léger; car quelque semblant qu'il te fasse est participant de la trahison; mais à tant m'en veut tenir pour l'heure présente. Le Roi & ses Barons retournèrent à Paris, lesquels furent joyeux de la victoire & de l'honneur qu'Orson avoit acquis. Hauffroy & Henri en ce jour bien en diroient de bouche, & de cœur sa mort désiroient. Mais tôt après vint le temps qui leur fausse & maudite trahison fut apperçue, & que leurs maux furent punis comme bien l'avoient mérités. Je laisserai à parler sur cette matière, & parlerai de notre chevalier Valentin, qui par le pays chevauche dolent & déconforté pour sa douce amie la belle Esclarmonde recouvrer, laquelle étoit en l'Inde-la-Majour, où le Roi d'icelle la fait garder pour l'épouser & prendre pour femme, ainsi que vous avez oui faire mention.

Comme Valentin enquérant Esclarmonde arriva à Antioche, & comme il se combattit contre un Serpent.

VAlentin qui sur la mer étoit monté pour recouvrer Esclarmonde, fit tant qu'il arriva à Antioche, & quand il fut dedans; Pacolet qui bien savoit parler pour lui prit logis dans un riche hôtel; mais leur hôte fut cauteleux, quand ils furent en leur chambre retirés, il les alla écouter: il entendit Valentin qui de Dieu & de la Vierge Marie parloit pourquoi bien se douta qu'ils étoient Chrétiens, & à cette heure partit & alla vers le Roi d'Antioche, & lui dit: cher Sire, sachez qu'en ma maison sont logés quatre Chrétiens, lesquels sans payer nul tribut sont entrés sur vos terres, & afin que nul reproche ne m'en puissiez faire; je vous le viens dire. Ami, dit le Roi d'Antioche, ainsi tu dois faire, va-t-en les quérir & me les amener. Alors partirent plusieurs sergens & officiers pour aller avec l'hôte quérir Valentin & toute sa compagnie, lesquels furent amenés au Palais devant le Roi. Quand le Chevalier Valentin le vit, hautement le salua en disant: Sire Roi, Mahomet auquel vous croyez de cette puissance qu'il a, vous veuille garder & défendre, icelui Dieu qui pour nous en la Croix souffrit, en mon adversité me veuille donner bon confort de la chose que je quiers. Chrétien dit le Roi, tu te montres hardi, quand en ma présence tu fais mémoire en ton Jesus, lequel je n'ai jamais aimé. Je te fais savoir que de deux choses l'une te convient faire ou la mort recevoir. Roi, dit Valentin, or me dites votre volonté; car plusieurs choses voudrois bien faire, plutôt que la mort

endurer combien que j'avois ouï dire que dans votre Royaume il y avoit répit pour les Chrétiens de payer le tribut; ma foi; dit le Roi, cela est vrai; mais puisque sans mon congé vous y êtes entrés, pour éviter la mort il vous faut renier votre Dieu, & ce faire ne voulez, il vous faut combattre un Serpent hideux & horrible, qui depuis sept ans vient devant cette ville, tant de gens a dévoré que le nombre est inestimable & inconnu. Voyez des deux choses laquelle vous voulez accepter, ou autrement vous ne pouvez votre vie sauver; Valentin lui dit : Quand par force il me le faut faire, le lien est mauvais pour moi à départir, non pourtant dites-moi, s'il vous plaît, si avez vu la bête & de quelle forme elle est, quelles sont ses manières & façons? Chrétien, dit le Roi, je te dis que la tête ai vu & considéré, & sache qu'elle est hideuse & plus grande de corps qu'un cheval, les aîles fort grandes empennés, comme celles d'un Griffon, porte la tête d'un serpent, le regard très-ardent, la peau couverte d'écailles fort dures & épaisses, ainsi comme un poisson qui nage en la mer, portant pieds de lion très poignans & aigus plus que couteau d'acier. Par mon Dieu, dit Valentin, à ce que vous contez elle est bien hideuse & horrible, mais nonobstant toute sa force si vous voulez croire en Jesus-Christ, & me promettre de recevoir le baptême au cas que je puisse mettre la bête à mort, je m'en irai essayer contre elle en la garde de Dieu, & mettrai mon corps en danger sans nul homme vivant mener avec moi. Chrétien, dit le Roi, je te jure sur ma foi, que si tu peux la détruire, moi & tous mes gens renoncerons à Mahomet, & toute ta volonté ferons, mais tu peux dire que de toi n'a garde de danger, car jamais nul n'y alla qui par elle ne fut devoré. Sire, dit Valentin, laissez moi faire, car tant me fie au doux Sauveur Jesus; qu'il me sera reçu & garde contre la mauvaise bête; par telle condition que promesse me tiendrez. Oui, dit le Roi, pensez de bien œuvrer, car si de la bête nous peux délivrer, je te jure mon Dieu Mahon, que ta loi prendrons & laisserons là la notre. Hé-bien, dit Valentin, j'y mettrai peine. Alors il demanda à ses ouvriers, fit un écu ertistement composé, & y fit attacher plusieurs broches de fin acier, plus poignantes qu'aiguillons, fortes, solidement assises, & étoient d'un pied de long; & quand l'écu fut ainsi fait, Valentin vêtit son hernois & son heaume a pris & mis en sa tète, puis prit son épée & en l'honneur de Dieu la baisa, puis prit congé & monta à cheval pour la bête aller combattre; grands & petits montèrent sur les murs & regardoient Valentin. Et après qu'il fut hors de la ville ils fermèrent les portes après lui, car bien pensoient de vrai que jamais ne dût retourner. Or étoit la bête de telle condition que tous les jours il lui falloit délivrer pour sa proie quelques bêtes ou personnes, & qui manquoit à lui donner, il n'étoit homme qui osât de la cite sortir; mais si-tôt qu'on lui avoit donné sa proie, elle s'en retournoit en son lieu & s'y tenoit, & ne faisoit nul mal à personne; cependant il étoit de coutume par toute la Cité & environs que larrons, meurtriers & autres mauvaises gens, qui par sentences & jugemens étoient condamnés à mourir, on les menoit & livroit en proie au maudit vénimeux serpent; de plus il y avoit d[...] gens qui parmi les Ports de mer alloient che[...] cher les Chrétiens & les menoient en la C[...] d'Antioche pour les faire dévorer au serpen[...] Quand ledit serpent apperçut Valentin ve[...] devers lui, il commença à baisser ses aî[...] très-fièrement en jettant fumée & feu pa[...] gueule. Ah! Dieu, dit Valentin, veuill[...] moi secourir & préserver d'entrer en ce [...] fort passage, & me donner force & puissa[...] pour que je puisse votre loi lui accroître [...] descendit de cheval & à l'arçon de la [...] laissa sa hache tranchante & alla vers le [...] pent qui fut fort orgueilleux, & ainsi [...] approcha de lui pour le croire frapper [...] serpent leva sa patte grosse & large à merv[...] pour frapper Valentin, mais il jetta son [...] au-de[...]

au-devant, tellement que la bête frappa dessus les broches qui étoient pointues, & se fit grand mal, il jetta un cri effroyable en se retirant en arrière, & Valentin armé de courage la suivit, mais quand la bête le vit approcher, elle se leva toute droite dessus les pieds de derrière, & les pieds de devant, crut abattre Valentin à terre, lequel de l'écu se couvrit, & pour le doute des broches se retira la bête. Par Mahon, dit le Roi, qui en une haute tour étoit, voyez-là un chevalier très-vaillant, qui bien doit être prisé; d'autre part fut la Reine, laquelle avoit nom Rosemonde, qui pour la beauté de Valentin & de sa hardiesse, fut au cœur touchée de son amour.

Si merveilleuse & si grande fut la bataille de Valentin & du serpent, que si ce n'eût été l'écu poignant que la bête craignoit, bientôt eût jetté Valentin à terre, mais il tenoit l'écu dont bien lui valut, & en l'autre bras tenoit l'épée dont il frappa le serpent près de l'oreille un si grand coup; mais la peau étoit si dure que l'épée rompit. Vrai Dieu! dit Valentin; veuillez-moi aider & secourir contre cet ennemi qui est tant horrible & fier; en grand danger fut Valentin qui son épée avoit perdue; car le serpent se prit à échauffer, & d'une de ses pattes le frappa tellement que d'un de ses ongles le harnois lui rompit, & la chair lui entama; Valentin se retira arrière, & tira un glaive bien pointu qu'il jetta à la bête si droit qu'en la gueule bien un demi-pied lui entra, dont le serpent n'en tint compte. Lors Valentin courut vers son cheval, prit la hache qui à l'arçon de la selle étoit, & vers la bête retourna, faisant le signe de la croix, en demandant à Dieu confort, puis s'approcha de la bête qui bien guettoit, & de ladite hache sur la queue lui frappa tellement, que la peau jusqu'à l'os lui coupa, & fit sortir le sang à grand randon, dont furent émerveillés les payens & Sarrasins, qui sur les murs étoient de la vaillance du chevalier Valentin; & Rosemonde la Reine qui volontiers le regarda, dit tout bas: Ah! chevalier beau Sire, Mahomet te veuille aider & ramener en joie, car par Mahom en qui je crois, de tous les chrétiens que j'ai vu jamais mon cœur ne fut d'amour si fort épris. Et Valentin se combattoit avec le serpent, qui de sa queue grosse & pesante plusieurs fois l'a frappé; dont si fort l'a travaillé qu'à terre l'abattit; mais il tenoit sa hache, de laquelle il savoit bien jouer & en donna un tel coup sur la queue du cruel serpent qu'il lui en coupa un quartier. Alors le serpent jetta un si grand cri que toute la Ville en retentit, puis il frappa des ailes & en l'air s'envola par-dessus Valentin, lequel il frappa de ses pattes poignantes si grand coup sur la tête, que le heaume lui arracha & le chevalier à terre abattit, mais par sa grande diligence fut tôt relevé, dolent de ce qu'il avoit la tête nue, Dieu & la Vierge se prit à réclamer, en regrettant souvent la belle Esclarmonde.

Quand ceux de la cité virent qu'il avoit perdu son heaume, bien pensoient que jamais il ne dût échapper. Par mon Dieu, dit le Roi, bien peut-on dire maintenant que le chevalier chrétien jamais par-deçà ne reviendra. Lors Pacolet fut bien dolent, & piteusement se prit à pleurer pour l'amour de Valentin. Helas! dit-il, faites-moi ouvrir les portes & me donnez un harnois, car je veux aujourd'hui avec mon Maître vivre & mourir; donnez-moi aussi un heaume pour lui couvrir la tête. Pacolet fut tôt armé & lui fut donné un heaume, puis on lui ouvrit les portes. Il se recommanda à Dieu & alla courant vers le champ. Bien le vit venir Valentin qui point ne le connoissoit, mais Pacolet lui cria: Sire, je suis votre serviteur, qui par long-temps vous ai servi, & pour vous secourir suis venu par devers vous. Ami, dit Valentin, ici me faut mourir: car de toutes mes aventures j'ai aujourd'hui la plus dangereuse, pour Dieu saluez mon père & ma mère, ainsi qu'Orson, mon frère, que j'ai si chèrement aimé, & la belle Esclarmonde; & pour Dieu, mon cher ami, allez-vous-en d'ici, car quand vous mourriez avec moi je n'y peux avoir profit. Ainsi que Pacolet s'approcha de Valentin pour lui donner le heaume, le

serpent, s'apperçut bien qu'il ne portoit pas l'écu, sitôt vint à Pacolet, & par sa senestre jambe le prit, & sous lui l'abattit en lui donnant si grand coup de sa poignante patte que durement le navra, & l'eut tué si n'eût eté Valentin qui de sa hache le férit tant que le nez lui coupa. Le serpent crie & bruie comme tout enragé. Lors Valentin vint pour prendre son heaume & le mettre en sa tête, mais ainsi qu'il le crut prendre il vit venir la bête, lors prit l'écu pour couvrir sa tête, & le serpent s'en retourna. Alors Pacolet mit le heaume en la tête de Valentin. Sire, dit Pacolet, je suis fort blessé, il me faut retourner en la cité pour guérir ma plaie, car j'ai tant perdu de sang que le cœur me faille. Ainsi prirent congé; mais aussitôt que le serpent le vit éloigner, il ouvrit ses grandes ailes & devers lui vola, & Pacolet, qui bien l'apperçut venir, retourna à son maître, & le serpent alla assaillir Valentin, mais il lui jetta sa hache si à point que de ce coup il lui coupa un aile, de quoi il fit un si terrible cri, que tous ceux qui l'entendirent en furent épouvantés. Valentin ne pouvoit tourner autour de la bête ni la hache lever tant étoit fatigué; il fit tant qu'il monta sur un arbre; & la bête qui ne pouvoit plus voler, très cruellement le regarda en jettant par la gueule feu horrible & puant. Sire, dit Pacolet, donnez-moi votre écu & j'irai vers la bête à l'aventure. Ami, dit Valentin, retournez en la cité pour vos plaies médeciner, car s'il plaît à Dieu, la bête ne sera déconfite par nul autre que moi. Après qu'il eut dit ces paroles, il descendit de dessus l'arbre en faisant le signe de la croix, & alla vers le serpent qui contre lui couroit jettant feu & flammes, par grand desi. Valentin mit l'écu devant lui que le serpent doutoit, & de sa hache tellement le frappa qu'il lui coupa la cuisse senestre & l'abattit par terre. Le serpent crie & bruie merveilleusement plus que devant, & Valentin qui hardiment le poursuivit vint dessus lui tant qu'il lui enfonça la hache si avant dans la gueule qu'il l'abattit mort, & jetta telle fumée que tous ceux qui le regardoient en furent émerveillés. Et à l'heure que le serpent fut mort, il tomba dedans Antioche une très grosse tour dont cette aventure, se disoient l'un à l'autre que c'étoit l'ame du diable, qui par-là étoit passée. Franc chevalier, dit le Roi, de tous les autres êtes le plus vaillant & hardi, & votre Dieu a bien montré qu'il vous aime, & quand par votre prouesse nous avez délivré de l'ennemi qui tant avoit notre terre dommagée. Le Roi fit chèrement garder Valentin, & lui portoit grand honneur, laquelle Rozemonde la Reine avoit grande envie de parler à lui, car elle en étoit si amoureuse que dès l'heure que premièrement le vit son cœur en lui arrêta, & pour l'ardeur de son amour vouloit pourchasser la mort du Roi son mari ainsi comme vous verrez ci-après.

Comme après que Valentin eut vaincu le serpent, fit baptiser le Roi d'Antioche & tous ceux de sa terre, & de la Reine Rozemonde qui de lui étoit amoureuse. CHAP. 3[...]

QUand le noble Valentin dedans la cité d'Antioche eut un peu pris du repos pour se rafraîchir & ses plaies médeciner, il s'en alla devers le Roi, & lui dit: Sire, vous savez que vous m'avez promis de croire en Jesus-Christ s'il arrivoit que du serpent je vous pusse delivrer. Or notre Seigneur me fait la grace que je l'aye mis à mort, & pour cette cause Sire, je vous appèle du serment, non par contrainte vous devez vous convertir, mais le miracle est évident que Jesus mon Créateur a devant vous voulu montrer, car bien pouvez savoir que par force corporelle pas ne l'ai conquis, mais ça été par le vertu de mon Dieu, en qui je crois & en qui j'ai toute ma confiance. Franc chevalier, dit le Roi, sachez que je vous veux tenir ma promesse, telle est ma volonté de renoncer à Mahomet & de croire en Jesus-Christ. Lors fit publier par toute sa terre que grands & petits crussent en Jesus-Christ & laissassent la loi de Mahomet sur peine d'avoir la tête coupée. Lors furent Sarrasins & Payens de graces si remplis qu'à la sainte foi par Valentin furent tous convertis. Aussitôt la Reine manda Valentin en

chambre secrètement, lequel devers elle alla ; Dame, dit Valentin, vous m'avez mandé & je viens comme celui qui est prêt de votre volonté accomplir.

Hélas! dit la dame, l'honneur, le sens, le savoir, la force & la hardiesse qui sont en vous fait votre grande noblesse, sur tous vivans priser & honorer, & pour les vertus qui sont en vous; la dame qui en seroit aimée pourroit bien dire que de tous chevaliers elle auroit le plus vaillant, le plus noble & le plus beau; or plût à Dieu que je pusse faire ma volonté, & qu'à nul ne fusse sujette; car je prends sur mon ame que jamais autre que vous mon cœur n'aimeroit, si tant de grace vous plaisoit me faire que mon amour vous fût agréable. Dame, dit Valentin, de tant de bien vous remercie, car vous avez épousé un Roi vaillant & redouté, lequel sur tous vous devez aimer & chérir. Chevalier, dit la dame, je l'ai longtems aimé, mais depuis le jour que je vous vis mon cœur ne vous départit. Quand Valentin apperçut que la dame avoit tel courage, au plus doucement que faire se pût devers la Reine s'excusa de son amour. Dame, dit Valentin, si le Roi le savoit, jamais nul jour n'arrêteroit tant qu'il vous eût à mort livrée. Il est âgé, vous êtes belle dame, il vous faut un peu attendre jusqu'au retour de mon voyage que j'ai en repris en la sainte cité de Jérusalem visiter le sépulcre de notre Seigneur Jesus-Christ qui fut mis en croix pour nous, & au retour s'il arrivoit que le Roi fût mort, lors je parferai votre volonté. La Reine Rozemonde ne répondit rien, mais fut au cœur de l'amour de Valentin si fort frappée, que de la mort du Roi fut convoiteuse, & il arriva souvent que par folles amours plusieurs hommes se tuent l'un & l'autre, & plusieurs femmes attendent à la mort de leurs maris pour parvenir à leurs volontés; c'est pourquoi il y a grand danger d'aimer si follement les choses, par qui tant de maux peuvent arriver, comme fit Rozemonde la Reine, qui pour avoir Valentin à son plaisir, la nuit quand le Roi dut se coucher, & que le vin lui fut apporté, la dame prit la coupe & dedans mit un tel venin que tout homme qui en eût bu, de la mort n'eût pu échapper, mais en montrant signe de grand amour au Roi lui présenta, lequel fut fort sage & plein de dévotion en bénissant le vin au nom de Jesus-Christ, fit le signe de la Croix, & aussitôt apperçut le venin qui devint trouble & vit le poison.

Par ma foi, dit le Roi, Dame, vous avez failli; mais je promets à Dieu, qui tout le monde forma, le venin que vous m'avez préparé à cette heure vous le ferai boire, ou vous me direz la raison pourquoi telle chose avez entreprise. Hélas! Sire, dit la Reine, qui à terre se jetta, je vous requiers pardon, sachez que Valentin pour mon amour avoir m'a fait cette chose entreprendre. Parbleu, dit le Roi, dame, bien vous crois, mais par mon sceptre royal, puisque par mauvais conseil cette chose m'avez faite, je vous en donne pardon, & point ne vous doutez, cette nuit le Roi coucha avec Rozemonde, laquelle en la baisant & accollant toute la nuit lui disoit : Sire, je vous requiers que vous fassiez mourir Valentin, celui qui ainsi vous a voulu trahir. Ne vous en doutez, dit le Roi, c'est bien mon intention. Quand la Reine l'ouït elle fut triste, tant fit cette nuit qu'elle parla à une chambrière laquelle fut toute autre elle étoit secrette, elle l'envoya devers Valentin pour lui dire la volonté du Roi contre lui, & comme elle avoit failli à lui faire boire le venin, & par force avoit confessé que Valentin lui avoit fait faire. La chambrière fit promptement le message. Et quand Valentin ouït les nouvelles qu'il étoit accusé de la chose dont il étoit innocent, de grandes merveilles se signa plusieurs fois, disant: Douce Dame, qu'est-ce de courage de femme ? or me faut-il pour l'amour de la Reine partir d'ici comme traître, je ne veux découvrir à personne sa trahison, ainsi j'aime mieux partir de ce pays, que de faire connoître son déshonneur. Alors fit mettre ses gens en état, puis fit seller ses chevaux, & devant le jour fit ouvrir les portes, incontinent il sortit de la ville, & tant chevaucha qu'il arriva en un

Port de mer ; là trouva une nef d'un marchand voulant paſſer la mer, il entra dedans & ſe mit avec lui en priant Dieu dévotement que de la belle Eſclarmonde il put avoir nouvelle.

Le lendemain au matin dès que le Roi fut levé il entra dans ſon palais & fit aſſembler tous ſes barons & chevaliers, & leur dit : Seigneurs, je ſuis fort courroucé, quand par l'homme du monde en qui plus je me fiois, je me trouve déçu & trahi, c'eſt le faux Valentin, lequel, par ſa maudite paſſion, à la Reine ma femme de déshonneur requiſe, & lui a conſeillé de me faire mourir par poiſon, ſi me veuillez conſeiller quel jugement je lui dois faire, & de quelle mort je le le dois faire mourir. Sire, dit un ſage baron qui étoit là, de le condamner à mort en ſon abſence ne feroit pas raiſon ni juſtice royale, qui ne doive être ouï en ſes raiſons qui veut faire bonne juſtice. Alors le Roi d'Antioche commanda que Valentin lui fût amené ; lors vint ſon hôte au palais, lequel lui dit que Valentin étoit parti de chez lui devant l'aube du jour, dont le Roi fut dolent ; il fit armer ſes gens pour le ſuivre ; mais ils perdirent leurs peines, car fur la mer étoient montés, comme il eſt dit.

Comme le Roi d'Antioche pour ce qu'il avoit renoncé ſa Loi, fut occis par Brandiffer. Et comme l'Empereur de Grèce & le verd Chevalier furent pris par Brandiffer devant Crétophe. CHAP. 37.

APrès que le Roi d'Antioche fut à la foi chrétienne converti, le père de Rozemonde ſa femme, lequel entre les autres princes étoit convoiteux, & hardi aux armes, au grand dépit de ce que ſa Loi avoit laiſſée, il lui manda qu'il lui renvoyât promptement ſa fille, de laquelle choſe le Roi d'Antioche l'éconduit. Et, pour ce refus, Brandiffer qui étoit ſire de Faliſée, avec cent mille payens vint aſſiéger le Roi d'Antioche, & tant firent qu'en moins de quatre mois la cité lui fut livrée par un traître, & le Roi d'Antioche fut pris de ſes ennemis, lequel, parce qu'il ne vouloit renier la Loi de Jeſus-Chriſt, Blandiffer le fit mourir au milieu de la cité, puis envoya ſa fille en ſa terre, & du royaume d'Antioche ſe fit couronner Roi. Après ces choſes faites, ſe mit ſur mer pour retourner en ſon pays ; mais un orage le contraignit de deſcendre en Grèce près d'une cité nommée Crétophe.

Or il arriva qu'en cette cité pour certaines cauſes, l'Empereur de Grèce, nouvellement arrivé, fortune fut ſi grande, que de la venue des payens non avertis par un matin à l'heure de Prime, accompagnés du verd Chevalier, & de pluſieurs puiſſans chevaliers de Crétophe, ſortirent pour s'ébattre ; mais de malheur ſans garde ni guet, car par les gens de Brandiffer furent l'Empereur & le verd Chevalier pris, & ceux de la compagnie déconfits, & alors coururent les payens juſqu'aux portes de Crétophe, où leurs peines perdirent, car la cité fut à force de gens garnie, qui leur convin[t] de retourner ; ceux de Crétophe furent cour[rou]cés pour la perte de l'Empereur & du ver[d] Chevalier, & firent deux lettres pour un hérau[t] qu'ils tranſmirent à la Reine Belliſſant, l[ui] mandant nouvelle de la priſe, & demandan[t] ſecours contre leurs ennemis, afin que le[s] payens n'emmenaſſent l'Empereur en le[ur] pays ; dolente fut la dame de la priſe de ſo[n] mari ; alors manda ſes capitaines & ſes gen[s] fit aſſembler du pays de Grèce à grande di[li]gence ; & d'autre part elle manda hérauts ve[rs] le pays de France, pour avoir de ſon frère Roi Pepin & de ſon fils Orſon ſecours & ai[de]. En peu de la cité de Conſtantinople ſortit u[ne] grande armée pour aller en la ville de Cre[to]phe ſecourir l'Empereur contre Brandiffe[r] mais icelui Brandiffer fut ſubtil & malicieu[x] & avoit mis par tout le pays chevaucheurs gardes, par leſquels il fut l'entrepriſe des p[ui]ſſance, de peur de perdre ſes priſonniers toute ſon armée entière ſur la mer, & t[ant] nagèrent qu'ils arrivèrent en Lieſſe, & dans endroit prirent terre & allèrent en un château, dans lequel il faiſoit garder ſes d[eux] filles, c'eſt à ſavoir Rozemonde & Gala[zie] qui en beauté paſſoient toutes les autres, pour leur grande beauté avoient n'aguère à Brandiffer demandées de vingt-quatre [...]

payens, & pour ce qu'il ne les vouloit encore marier, les faisoit garder soigneusement en ce château, parce que de tous les autres de la terre étoit le plus puissant; ce château étoit haut, & de tours épaisses & carrées, bien fortifié, au milieu du château étoient un donjon & une porte double de fer, des fossés larges & remplis d'eau courante entouroient ledit château, & on ne pouvoit y entrer que par un pont subtilement composé, par lequel il n'y pouvoit passer qu'une personne seule, & à l'entrée de ce pont il y avoit deux lions terribles qui la gardoient. Au donjon étoit la pucelle Galatie gardée, & dessous ledit donjon y avoit une fosse profonde & obscure, en laquelle furent mis l'Empereur & le verd Chevalier avec dix autres chrétiens, lesquels longuement en peines & en douleurs ont été céans. Je vous laisserai à parler de cette matière, & parlerai d'Esclarmonde, de laquelle le Roi d'Inde-la-Majour tenoit en ses prisons, ainsi que par-devant vous ai fait mention.

Comme la belle Esclarmonde, après que l'an fut accompli, contrefit la malade, afin que le Roi d'Inde-la-Majour ne l'épousât, & du Roi Lucar, qui voulut venger la mort du Roi Trompart son père, à l'encontre du Roi d'Inde-la-Majour. CHAP. 38.

OR avez ouï réciter comme le Roi de l'Inde, après qu'il eût fait mourir le Roi Trompart, lequel sur le cheval à Pacolet avoit emporté Esclarmonde. Celui du Roi d'Inde voulut prendre pour femme Esclarmonde, laquelle adroitement lui fit entendre qu'elle avoit fait serment de n'avoir habitation d'homme jusqu'à un an, que celui terme lui donna le Roi, & durant ce tems la fit chèrement garder. Or la dame avoit pensé que pour dissimuler & éloigner sa douloureuse fortune, espérant que par quelque manière elle pourroit avoir aide & secours; mais son espérance fut vaine; car de nul n'eût confort, celui terme fini. Si vous dirai de quoi s'avisa pour mieux garder sa foi, & loyauté tenir à Valentin. Quand la belle Esclarmonde apperçut que le terme étoit passé, & que nulle excuse ne pouvoit plus trouver devers le Roi, fut bien au cœur courroucée, & le noble Valentin, lequel la regrettoit en jettant soupirs douloureux. Et quand elle eut pensé & considéré sa piteuse fortune, & pour plus maintenir honnêtement son honneur, & éloigner tout blâme, par un matin demeura en son lit sans se lever, & contrefit la malade en plaignant la tête fort piteusement. Lors on fit savoir au Roi que la belle Esclarmonde étoit malade, il en fut fort fâché, & aussitôt vint en la chambre pour la visiter, mais ainsi qu'il voulut mettre la main à son chef pour la toucher & conforter, elle lui prit le bras & la tête faisant manière de le vouloir mordre, dont il fut fort surpris, puis elle tourna les yeux en la tête, en fronçant toute la face & menant laide vue; tellement que de ses contorsions le Roi en fut émerveillé; & de la grande peur qu'il eut, il sortit de la chambre, & fit venir des dames pour la belle visiter, & leur dit: pour Dieu, ayez soin de ma mie Esclarmonde; car par Mahon je doute fort qu'elle ne vienne enragée & toute forcenée. En ce point se tint & maintint la dame longuement, & si bien joua fit son rôle que dans quinze jours sembloit mieux être bête que femme raisonnable, tant de folle manière, que tous les serviteurs, dames & demoiselles l'abandonnèrent, & demeura sans compagnie, des ongles se servoit & égratignoit tous ceux qui vouloient s'approcher d'elle, & pour cette cause resta seule en sa chambre fermée, & par une fenêtre on lui donnoit à boire & à manger comme à une bête; de jour faisoit manière que sa maladie croissoit & déchiroit ses robes, sa chemise vêtissoit dessus sa robe, une fois droite, l'autre fois sans dessus dessous, à une cheminée frottoit ses mains, & puis en frottoit son visage en telle manière que sa plaisante face blanche étoit devenue noire & enfumée. En cet état le Roi vint la voir, & au cœur fut touché de son triste & piteux état. Hélas! dame, dit-il, trop mal me va, quand en ce point je vous vois, car le temps est maintenant venu que de vous je devois avoir tout plaisir & liesse, dame, prenez en vous confort, & ne soyez en votre

maladie si dissolue. Quand la dame ouit le langage du Roi, elle ne fit pas semblant de l'entendre, mais plus que devant contrefit l enragée en sautant contre la cheminée, des mains elle noircissoit sa face, une fois elle jettoit un cri gracieux, & l'autre fois un soupir fort piteux. Ainsi de ris, de pleurs & de soupirs étoit entremêlée sa contenance pour mieux & honnêtement son entreprise couvrir & son honneur garder. Par Mahom, dit le Roi, de toutes les choses que jamais je vis voici la nompareille. Or je veux que la dame soit menée en la Mahomerie devant nos Dieux, & que pour elle nous fassions tous prières qu'il veuille lui aider & secourir, & sa maladie guérir. Ainsi que le Roi l'a dit fut la chose faite; & la dame au temple fut menée, mais plus on la mettoit auprès de l'image de Mahom & de son autel, plus elle faisoit paroître que sa maladie augmentoit, dont après que le Roi vit que cela étoit inutile, il la fit ramener en la chambre comme devant, où elle continua son entrepr se dans l'espérance de revoir Valentin, duquel je veux vous parler. Le chevalier Valentin, d'ardent desir, quérant sa mie la belle Esclarmonde par le chemin, chevaucha avec Pacolet qui jamais ne le voulut abandonner Or chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent en Esclardie, qui étoit la terre du Roi Trompart, lequel comme devant l'ai dit, avoit sur le cheval de Pacolet la belle Esclarmonde emmenée; car il la trompa par ledit cheval de Pacolet; en cette cité ils demandèrent des nouvelles du Roi Trompart, & on leur conta comme il avoit été occi devant Inde-la-Majour, & comme Lucar, son fils, vouloit venger sa mort. Et pour ce, fai e il avoit assemblé quinze Rois a ee force soldats pour aller en guerre. Alors Pacolet, qui savoit le langage du pays, demanda à son hôte des nouvelles du Roi Lucar, & l'hôte lui conta comme il avoit fiancé & promis d'epouser la fille de Brandiffer, laquelle auparavant avoit été mariée au Roi d'Antioche, que par ledit Brandiffer avoit été déconfi & mis à mort, parce qu'il a abjuré la loi de Mahomet. Valentin fut émerveillé d'entendre telles nouvelles, & sur les fortunes du monde, commença fort à penser en considérant les grands inconvéniens qui sont arrivés & arrivent tous les jours. Quand il eut un peu réfléchi, il dit à son hôte : dites-moi, si vous le savez, qu'est devenue une femme que le Roi Trompart menoit avec lui. Par Mahon, dit l'hôte, nulles nouvelles n'avons ouïes par-deçà. Or me dites, dit Valentin, où est pour le present le Roi Lucar? car j'ai grande envie de l'aller saluer & lui offrir mon service pour le suivre en guerre Seigneur, dit l'hôte, le Roi Lucar est en Esclardie, accompagné de cent mille Sarrasins, car il attend Brandiffer qui en ce lieu doit amener sa fille pour épouser. Quand Valentin entendit raconter toutes ces nouvelles, il eut grande espérance d'avoir nouvelles de la belle Esclarmonde. Lors partit de la cité & chevaucha vers Esclardie, feignant avoir desir de servir le Roi Lucar, mais autrement pensoit comment il trouveroit moyen d'avoir sa mie la belle Esclarmonde en mariage.

Comme le Roi Lucar en la belle & grande cité d'Esclardie, épousa Rozemonde.

CHAPITRE 39.

Ainsi que le Roi Lucar puissamment accompagné en grand état étoit dedans Esclardie, Brandiffer arriva qui sa fille amenoit, & quand Lucar sut les nouvelles il sortit de la ville en belle compagnie pour aller au devant Le Roi Lucar fut fort réjoui de voir Rozemonde, mais autant il en étoit joyeux encore plus la dame en son cœur étoit triste car sur tous autres à lui vouloit mal, & ne l'aimoit point, mais regrettoit toujours Valentin; au palais royal la dame fut menée & convoyée de plusieurs Rois, Barons & Chevaliers, & devant l'image de Mahomet Lucar fut donnée & épousée: or il ne faut pas demander les réjouissances qui furent faites en cette occasion parmi la ville d'Esclardie. Valentin chevaucha sur les champs desirant parvenir a son intention. Il advint qu'à l'entrée d'un bois fort agréable, il entendit la vo

gracieuse d'une dame, laquelle un Sarrasin tenoit par force sous un arbre, qui contre sa volonté vouloit faire d'elle à son plaisir. Valentin, qui l'avoit entendu, dit à Pacolet, ami, chevauchons de diligence, car j'ai ouï une femme en ce bois qui hautement crie & se lamente, nous ferons bonne œuvre de la secourir. Sire, dit Pacolet, laissez la dame & ne vous mettez en peine de son fait, car vous ne savez ce que c'est, peut-être qu'elle le fait exprès, & vous en pourroit plutôt arriver mal que bien. Valentin dit: vous parlez follement, car l'homme n'est pas noble de courage s'il ne maintient les femmes & ne les secourt en leurs nécessités, & vous dis que tous les nobles cœurs doivent pour les dames exposer leurs corps. Alors piqua les éperons & entra dans le bois, il apperçut la dame que le Sarrasin tenoit. Sire, dit Valentin, laissez votre entreprise, car si vous voulez avoir la dame à votre gré, il faut que contre mon corps éprouviez le vôtre, vous pourrez bien connoître que de votre amour elle n'a cure: si vous convient la laisser ou à moi combattre. Par Mahom, dit le payen, de combattre je vous l'octroie; mais je vous dis franchement que vous êtes ici très-mal venu, quand pour m'empêcher de mon bon plaisir parfaire, êtes ici arrivé sans nulle cause avoir. A ces mots laissa la dame & monta sur son cheval, puis de l'écu se couvrit, & prit une lance, ensuite s'éloignèrent l'un de l'autre, mais le noble Valentin vint de si grand courage contre le Sarrasin, que parmi le corps le perça tout outre tant qu'à terre l'abattit mort. Puis quand il l'eut conquis il alla vers la pucelle & lui dit: Mademoiselle, or vous êtes à cette heure de votre ennemi vengée, je vous prie que me veuilliez dire par quelle manière ce maudit homme en ce bois a pu vous amener. Ah! Sire, je vous dirai la vérité: Sachez qu'au soir s'en vint loger en l'hôtel de mon père, & pour mieux faire de mon corps à sa volonté, cette nuit est allé en la chambre de mon père, & l'a tué, puis m'a amenée ici pour ravir mon honneur, de laquelle chose votre vaillance m'a aujourd'hui gardée; si pouvez de mon corps faire à votre bon plaisir. Demoiselle, dit le vaillant chevalier Valentin, par moi votre beau corps n'aura dommage ni vilainie, retournez en votre maison, & pensez de vous comporter sagement. Lors Valentin laissa la pucelle & prit son chemin vers Esclardie, & les gens du Sarrasin vinrent devant leur maître, mais l'ayant trouvé gissant sur l'herbe mort, ils retournèrent en Esclardie & contèrent les nouvelles. Ils entrèrent en la cité, & allèrent vers le Roi Lucar bien tristes & dolens, puis lui dirent: Très-redouté Sire, mal va notre fait, car notre maître, le bon Maréchal que vous avez tant aimé, a été par des larrons tué dans un bois tout présentement. Le Roi fut dolent, & à grande quantité de gens sortit hors des portes. Lorsqu'ils furent dehors, ils virent venir Valentin, & dirent au Roi: Sire, voilà celui qui a votre Maréchal mis à mort. Lors Valentin fut pris des Sarrasins, qui le lièrent fort étroitement, & en le frappant par ordre du Roi, fut ainsi mené. Or Rozemonde étoit dans le château, laquelle incontinent connut Valentin, qui pour lequel fut au cœur éprise, & pour le grand amour dont elle l'aimoit, alla vers le Roi, & lui dit: Hélas! Sire, gardez-vous bien de faire mourir ce vaillant chevalier qui pour votre prisonnier a été ici amené, car je vous certifie que de tous les vaillans est le plus hardi, avec cela il est souverain; ce chevalier, Sire, se nomme Valentin, & est extrait du Roi de France, qui par sa vaillance devant Antioche, tua l'horrible serpent, veuillez le garder chèrement, & à vos gages le retenir, car en ce monde il n'y a homme si brave, & s'il survenoit quelque grande bataille, par sa puissance vous auriez victoire. Dame, dit le Roi, plusieurs fois j'ai ouï parler de sa prouesse, bien ai desiré le voir en ma cour; puis appela Valentin & lui dit: Chevalier, n'ayez crainte de mourir, car sachez que dessus tous autres je veux vous aimer & chérir, & à mes gages tenir. Mais tant y a, qu'il vous faudra faire un message pour moi, c'est que vous alliez en Inde-la-Majeur

& direz au Roi que je le défie, & que je suis tout prêt & disposé d'aller venger la mort du Roi Trompart mon père, lequel a cruellement fait mourir, & lui direz que je le somme de venir vers moi dedans mon palais par-devant toute la baronnie, la corde au col, prêt à recevoir la mort telle qui en sera ordonné par jugement de mon conseil. Et s'il ne le veut venir, vous lui direz que dans peu je l'irai visiter avec si grande compagnie qu'il ne lui demeurera ville, château, forteresse, que je ne fasse abattre par terre, & ne laisserai hommes, femmes, ni enfans en vie. Sire, dit Valentin, le message ferai volontiers, quoique vous m'envoyez en un lieu fort dangereux, mais j'ai confiance en Jesus-Christ & en la glorieuse Vierge Marie, qui de plusieurs dangers m'a toujours préservé.

Comme le noble chevalier Valentin partit d'Esclardie pour aller en la grande cité d'Inde-la-Majour, pour faire le message du puissant Roi Lucar. CHAP. 40.

ET quand Rozemonde vit que Valentin étoit près d'aller en Inde-la-Majour pour défier le Roi, elle rentra en sa chambre, & par une demoiselle secrettement manda Valentin, lequel bien volontiers vint devers elle, & en grande révérence la salua. Chevalier, dit la dame, soyez le bien-venu, car dessus tous autres j'avois grand desir de vous voir. Dame, dit Valentin, la grande affection qu'aviez de me voir, aussi avois-je bien de vous. Je sais depuis que je vous vis la chose est bien changée, car votre mari, le Roi d'Antioche, est mort depuis mon départ, & que de nouveau êtes mariée à un autre. Or avant peu connoîtrez que pour l'amour de vous devant Antioche je fus chargé de déshonneur, & en danger de perdre la vie. Il est vrai, dit la dame, de cela je me tiens coupable, car le grand amour que j'avois pour vous, m'a fait la chose entreprendre, mais sachez qu'aujourd'hui la chose que je vous fis vous sera bien récompensée. Et quoique mon père & ma mère m'ayent donnée au Roi Lucar, sachez que mon cœur ne le peut aimer, & non sans cause, nonobstant sa puissance, sachez que de tout autre il est le plus faux traître, & je vous dis que depuis qu'avez été dans son palais, il est entré en si grande jalousie qu'il ne peut durer ni de bon cœur vous regarder. Et afin que plus honnêtement se dépeche de vous il vous envoie en Inde-la-Majour, espérant que jamais n'en reviendrez, car jamais n'envoya de messagers qui soient revenus, car le Roi d'Inde les fait tous mourir; mais de son intention par moi sera fraude & deçue, car de ce danger je vous garderai: sachez, franc chevalier, qu'il n'y a pas long-temps que ce même Roi d'Inde me fit demander pour femme, & je l'aimois plus que le Roi Lucar qui est traî-tre, & de laide face, mal gracieux & peu courtois, mais du vouloir de mon père qui fut contraire au mien, je fus refusée au Roi d'Inde, & donnée au Roi Lucar.

Or il est vrai que celui Roi d'Inde, pour preuve de son amour m'envoya un anneau très riche, lequel j'ai chèrement gardé pour l'amour de lui, & sache que jamais homme vivant ne le dirois hors à vous. Mais comme je vois la mauvaise intention du Roi Lucar, lequel en Inde vous envoie pour se défaire de vous, je vous donnerai de toute ma puissance confort, & de péril vous garderai, & votre message parferai & retournerez par-deçà comme hardi & vaillant chevalier, & quoique je sache bien de certain que mon amour n'aurez que faire, parce que vous êtes promis à une autre qui est plus belle & plus excellente dame que je ne suis, néanmoins je ne veux pas oublier l'amour duquel pour vous mon cœur fut ravi quand je vous vis devant Antioche lorsque par vous le cruel & horrible serpent fut vaincu, & pour les choses susdites à votre honneur accomplir, je vous dirai ce que vous ferez; quand vous serez arrivé devant le Roi d'Inde, après la révérence faite par le salut donné de par le Roi Lucar qui devers lui vous envoie sans longue parole de m... vous le saluerez comme mon loyal ami, q... bien que mon père me donna au Roi L...car, je n'ai pas mis en oubli son amour ...

mais j'espère avant qu'il soit peu que devers lui me retirerai, & de moi pourra faire sa volonté, & lui direz que je trouverai moyen d'aller avec le Roi Lucar, quand il menera son ost en Inde, & alors il pourra bien s'il veut, m'emmener à sa volonté, & afin que le Roi d'Inde ne doute que ce soit fausseté, vous lui porterez cet anneau. Dame, dit Valentin, du bon vouloir qu'avez de me secourir je vous remercie, & ne doutez que je m'acquitterai de la commission, car s'il plaît à Dieu, je ferai si bien auprès du Roi d'Inde, qu'en bref en aurez des nouvelles.

A ces mots Valentin prit congé de la dame Rozemonde, & alla vers le Roi Lucar, qui, pour le conduire, lui donna dix mariniers, lesquels lui passèrent un grand bras de mer qui est entre Esclardie & Indie, ils eurent le vent si favorable qu'à midi partirent d'Esclardie, & le lendemain arrivèrent à un port, lequel est à une lieue près de la cité d'Inde. En ce lieu descendit Valentin, puis dit aux mariniers : Seigneurs, or m'attendez ici tant que mon voyage & message furent faits, s'il plaît à Dieu ne ferai pas long séjour, & en bref serai de retour. Par Mahon, dit un marinier aux autres tout bas ; jamais n'en retournerez si le diable ne vous ramène ; car de cinquante messagers que le Roi y a envoyé, pas un seul n'en revint ; bien l'ouit Valentin que nul semblant n'en fit, mais en lui-même dit : Tel parle des affaires qui ne sait comme il en va. Ainsi prit le chemin & ne demeura pas long-temps qu'il arriva en Inde, & quand il eut passé un pont il crut bien être dans la ville, mais premier qu'il y entra il lui fallut passer cinq portes dont il fut émerveillé, & disoit en considérant les fortifications de cette place, voilà une ville des plus fortes que jamais j'aye vu, & quand il fut en la place du marché, vit une haute & belle tour, sur laquelle il y avoit une croix ; Valentin s'émerveilla fort, parce qu'il savoit bien qu'en la Loi payenne n'y avoit telles enseignes sans grandes causes ni souffrances. En cette place Valentin trouvant un Sarrasin auquel il demanda la cause & raison pourquoi il y avoit une croix sur cette tour. Ami, dit le payen, sachez que cette tour que vous voyez, est nommée la tour saint Thomas, en laquelle fut lapidé & mis à mort. Or est vrai que les chrétiens en l'honneur de lui, qu'ils disent être Saint, en ce lieu fut fondée une Eglise du consentement du Roi, en laquelle il y a un Patriarche & cent chrétiens, lesquels en manière de leur Loi tous les jours chantent l'Office & font célébrer la Messe ; en ce point sont soufferts de ces choses faire, moyennant un grand tribut qu'ils payent tous les ans au Roi d'Inde. Quand Valentin entendit qu'en cette tour il y avoit un monastère & habitation de chrétiens pour l'honneur de Dieu & de Saint Thomas, fut ému de dévotion d'aller visiter ce lieu. Il descendit de son cheval & entra dans l'Eglise, puis demanda à parler au Patriarche qui gouvernoit les chrétiens : Valentin le salua honorablement, & le Patriarche lui rendit un honnête salut, puis lui demanda : mon ami, de quelle nation êtes-vous ? quelle créance tenez-vous ? Celle de Jesus-Christ, dit-il. Hélas ! dit le Patriarche, comment avez-vous osé venir en ce lieu, car si le Roi d'Inde a de vos nouvelles, jamais n'en partirez qu'il ne vous fasse mourir. Père, dit Valentin, de cela n'ayez doute, car je lui porte nouvelles par lesquelles il aura joie ; mais d'une chose vous prie, c'est que vous me déclariez comme & en quelle manière vous demeurez en ce lieu, & comme vous êtes fondé. C'est, dit-il, en l'honneur de Dieu & de saint Thomas, martyr, duquel nous avons le corps en cette Eglise, & ne peuvent nuls chrétiens venir céans s'ils ne sont comme pélerins, mais tels gens y peuvent venir en sûreté pour cause des présens qu'ils donnent au Roi ; en outre, il nous convient payer chacun son tribu. Alors Valentin demanda à voir le saint Corps ; on lui montra en grande révérence & solemnité ; Valentin mit les genoux à terre & dévotement fit sa prière à Dieu & à saint Thomas : après toutes ces choses ainsi faites, il monta à cheval & alla

devers le palais auquel le Roi faisoit sa résidence pour accomplir son message; en prenant congé du bon Patriarche, il lui demanda si nulle nouvelle n'avoit ouï dire depuis peu de temps d'une Chrétienne qui fût venue en cet endroit. Le Patriarche lui dit que non; Valentin partit, & plus ne s'en enquît, car sans faire bruit secrettement vouloit trouver Esclarmonde. Or il ne demeura pas longuement qu'il arriva devant la porte du palais, & fit son message de la manière que vous entendrez ci-après.

Comme Valentin fit son message au Roi d'Inde de par le Roi Lucar, & de la réponse qui lui fut faite. CHAP. 41.

QUand le noble Valentin fut devant le Palais du Roi d'Inde, & qu'il fut descendu de son cheval, de cœur hardi & vaillant sans craindre alla vers le Roi, lequel étoit en une salle richement parée & accompagné de trois Rois, très-puissans & de plusieurs Barons & Chevaliers; ainsi que Valentin entra en la salle le Roi le regarda fièrement, bien se douta qu'il étoit au Roi Lucar, & lui dit tout haut: Par Mahon, le diable vous a bientôt fait venir par deça, n'êtes-vous pas au Roi Lucar servant & de ses gens, ne me le célez point: Sire, dit Valentin, je vous dirai la vérité: Sachez que par lui je suis envoyé & vous apporte nouvelles dont vous serez au cœur déplaisant; d'autre part je vous apporte certaines nouvelles de la belle Rozemonde, dont vous serez joyeux, & de moi content. Messager dit le Roi, je vous fais savoir qu'en dépit du Roi Lucar, qui est si orgueilleux & fier, j'étois délibéré de vous faire pendre & étrangler, mais en considération de la dame qui m'avez parlé, n'aurez nul mal non plus que moi, s'il est ainsi qu'enseignes d'elle me puissiez donner ou montrer. Sire, dit Valentin, cela ferai-je bien, & vous dirai mon message en telle manière, que d'un seul mot ne mentirai ni pour vivre ni pour mourir. Il est vrai que je suis au Roi Lucar, lequel m'envoie devers vous, & vous mande, que pour vengeance & réparation de la mort de son père le Roi Trompart, vous alliez en Esclardie vous rendre en son palais tout nud & la corde au col comme un larron & déloyal meurtrier, & en cet état veut & vous mande que devant sa Royale Majesté en la présence de tous les barons & chevaliers de sa cour, comme homme coupable de telle mort souffrir, ainsi qu'il en sera délibéré & jugé par son conseil. Et si de telle chose vous n'êtes content, & me voulez refuser comme messager ennemi & par lui envoyé, vous défie & fait savoir que dans peu de temps viendra en votre pays ravager votre terre, telle est son intention, & l'a voué & juré aux Dieux Judin & Mahom, qu'en toute votre terre ne demeurera cité, ville ni château qui ne soient tous mis en feu, & hommes, femmes & enfans passés au fil de l'épée, & qu'alors vous pourrez bien connoître que de malheur vous fîtes mourir le Roi Trompart, lequel étoit son propre père. Messager, dit Roi d'Inde, bien je t'ai ouï & entendu, sache que je fais peu de cas des menaces du Roi Lucar, & méprise son orgueil, car on dit ordinairement qui menace a grande peur, & pour faire réponse à ce sujet, je ferai une letre que vous lui porterez, & en icelle sera contenu comme j'ai été défié; & à votre égard, que vous avez accompli votre message, & lui mandera la bonne volonté que j'ai de lui, & toute sa puissance recevoir toutes les fois qu'il voudra sur ma terre courir; mais au surplus celle de son entreprise; n'est à savoir la belle Rozemonde, car entre les autres choses, j'ai très-grand desir d'en avoir nouvelles. Sire, dit Valentin, au sujet de la dame, de sa part je vous salue comme un loyal & parfait ami, & vous demande qu'elle est de nouveau mariée au Roi Lucar, mais sachez que c'est contre sa volonté, car jamais n'aima & n'aimera le Roi Lucar, & tant est la belle dame au cœur frappée & touchée de votre amour, que jamais n'aura d'autre que vous s'il est ainsi que veuillez la recevoir pour femme. Pour venir à fin de votre entreprise, elle m'a dit qu'elle viendroit avec le Roi Lucar, son mari

quand d'Esclardie partira pour venir contre vous. Ainsi vous pouvez facilement trouver le moyen de prendre & emmener la belle dame à votre volonté & plaisir. Par Mahon, dit le Roi, bien me plaisent ces nouvelles, & en suis joyeux, toutefois s'il est ainsi que vous me le dites. Sire, dit Valentin, si la chose est vraie ou fausse je n'en saurois rien dire, mais pour certain signe & enseigne véritable, voici l'anneau qui par vous lui fut donné.

Et nonobstant que les femmes soient de léger courage & peu arrêtées en leur propos, il me semble bien que sur tous les autres desire votre amour, & que son entreprise n'est pas une chose fainte. Ami, dit le Roi, qui ledit anneau connut, de ta venue suis joyeux, or, va boire, manger & prendre ton repos, cependant je vais faire écrire une lettre que tu porteras au Roi Lucar, pour répondre à sadé fiance. Valentin, par le commandement du Roi d'Inde, fut à cette heure de plusieurs chevaliers noblement fêtoyés. Il s'informa de plusieurs s'ils n'avoient point ouï parler en ce pays d'une chrétienne nommée Esclarmonde: on lui répondit que non, il cessa de parler.

Or, vint le Roi d'Inde, qui lui donna les lettres, Valentin les reçut, qui prit congé de lui & bien joyeux partit de ce lieu. Hélas! il ne savoit pas que sa mie Esclarmonde fut en ce pays si près de lui, laquelle continuellement prioit notre Seigneur que de ce lieu lui plût la délivrer & lui donner nouvelles de son ami. Or approcha le temps qu'elle le trouva, mais avant cela le noble Valentin souffrira diverses & piteuses aventures, lesquelles vous seront racontées ci-après.

Comme le chevalier Valentin retourna en cité d'Esclardie, & de la réponse qu'il eut du Roi d'Inde-la-Majour. CHAP. 42.

GRande joie eut Valentin de partir de l'Inde-la-Majour & d'être hors des mains du félon Roi de ladite Inde qui tant de messagers avoit fait mourir, il monta à cheval, bientôt arriva au port où les mariniers furent bien surpris de son retour, & pensoient en eux-mêmes qu'il n'avoit pas fait son message. Seigneur, dit Valentin, retournons en Esclardie, car j'ai accompli mon entreprise, dont j'en dois bien louer Dieu. Par ma foi, dit l'un des mariniers, nous sommes tous émerveillés, car jamais n'en vîmes revenir un.

Ami, dit Valentin, à qui Dieu aide, nul ne peut nuire. A ces mots monta sur mer, tant nagèrent qu'en peu de temps ils arrivèrent en Esclardie. Valentin, sans nul séjour, descendit de cheval & monta au palais où il trouva le Roi Lucar accompagné du Roi Blandiffer & de quatorze puissans Amiraux, qui tous étoient venus en Esclardie pour secourir le Roi Lucar contre le Roi d'Inde, qui furent tous étonnés du retour de Valentin, & entre les autres le traître Roi Lucar: car jamais ne pensoit qu'il retournât en vie, il fit venir Valentin devant tous les barons & lui dit: Ami, contez-moi ces nouvelles, & me dites si le Roi d'Inde viendra vers moi ou non, & en l'état que je lui ai mandé. Sire, dit Valentin, ne vous y attendez pas; car il ne prise ni vous ni les vôtres par un fêtu; il est fier & orgueilleux; sachez que si vous avez volonté d'aller par-delà, il a grand moyen de vous recevoir: afin que vous ne doutiez qu'en mon message n'aye fait faute ni déception, je vous présente ses lettres, lesquelles il vous envoie & pourrez connoître son courage & sa volonté. Le Roi Lucar les reçut devant toute l'assistance, & hautement les fit lire, & alors trouvèrent la chose telle que Valentin lui avoit dit. Quand le Roi Brandiffer entendoit la réponse du Roi d'Inde, pour ce qu'il connut son fier & mauvais courage, il jura par Mahon & Apollon, que jamais en son pays ne retourneroit que mort ou vif le Roi d'Inde auroit conquis. Lors sans nul séjour fit incontinent armer ses gens. Le lendemain deux cent mille Sarrasins montèrent sur mer.

Quand la belle Rozemonde entendit qu'il alloit en Inde-la-Majour, pria fort le Roi Lucar, son mari, que sur mer avec montât & devant Inde la menât, dont depuis s'en repentit. Or furent sur la mer maintes barques

galères de tous vivres garnies. Le vent fut favorable, qu'en peu arrivèrent au port, & quand ils furent là descendirent à terre pour leur ost asseoir, lequel fut placé sur une rivière près de la cité d'Inde. Le bruit fut bientôt répandu par toute la ville que leurs ennemis étoient arrivés, les ponts furent levés & les barrières & portes fermées, & chacun courut aux creneaux pour voir l'armée; le Roi monta dessus une haute tour pour voir les ennemis; du grand nombre qu'il vit, il en fut émerveillé: Par Jupin, dit-il, ici j'aurai affaire, mais je m'en console, car je suis pourvu de vivres pour deux ans; il apperçut sur la rivière plusieurs tentes & pavillons, desquels il y en avoit trois entre les autres qui richement ornés en draps d'or, d'argent & de soie, si environné d'écussons, bannières & étendards de diverses manières. Le Roi d'Inde, pour avoir plus ample connoissance à qui appartenoient telles armes, appela un héraut, lequel en cela se connoissoit bien, puis lui montra les lettres, & lui demanda de qui elles étoient. Sire, dit le héraut, le premier pavillon que voyez si reluisant & richement, c'est celui de Brandifer, qui est un Roi très-puissant; le second que vous voyez est à Lucar, votre ennemi mortel, le fils du Roi Trompart, que vous fites mourir; & le tiers que vous voyez plus bas est le tref des dames; bien se pensa que la belle Rozemonde y étoit, & pour lors le cœur lui prit à sourire de joie, il doubla force & hardiesse, en disant à part à lui, il n'est pas temps de dormir qui veut belle dame avoir, il doit se mettre à l'aventure de corps & de biens, & celui qui ne veut mettre peine à conquérir la belle dame n'est pas digne de l'avoir. Pour cette chose il fit armer ses gens, & en très grande puissance saillir de la cité dessus ses ennemis, lesquels à peine eurent-ils le temps de s'armer & de se mettre en ordonnance, car ils ne pensoient pas que le Roi d'Inde sortît sitôt sur eux, mais les amours le menoient, que sans grande délibération maintes choses entreprendre. Lors fut l'assaut grand, la bataille dure. Quand le Roi d'Inde vit que Brandiffer étoit mêlé parmi la baille pour commander ses gens, il laissa la compagnie & en grande diligence chevaucha vers le pavillon des dames; Rozemonde le vit bien venir, car à ses armes le connut; elle sortit de sa tente toute seule, & s'en ala courant devers lui. Lors le Roi d'Inde, qui son ardent desir apperçut, frappa des éperons & ala vers la dame, qui sans séjourner, incontinent sur son cheval monta, & fut la dame tantôt montée comme celle qui légère étoit, & bonne volonté avoit de la chose accomplir; & après qu'elle fut montée elle dit au Roi d'Inde: mon ami parfait & secret, vous soyez le bien-venu, car vous êtes celui que tant je desirois, & que depuis long-temps j'ai attendu, quoi que depuis le temps que me fites demander, mon père m'a mariée, & toutefois ç'a été contre ma volonté, car jamais homme du monde ne hait plus que le Roi Lucar, mais il peut sûrement dire que de moi il a eu tout le plaisir que jamais n'aura: puisque Dieu m'a fait la grace de vous avoir trouvé, jamais autre ne requiers avoir, & en tout ma volonté est accomplie & parfaite. Dame, dit le Roi, de ce ne vous doutez, car jamais ne vous ferai faute, & je vous promets que devant trois jours je vous ferai Reine d'Inde-la-Majour: en disant ces paroles, le Roi emmena la belle dame qui en croupe étoit montée. Lors les gardes du pavillon, en grand effroi, allèrent devers le Roi Lucar & lui dirent: Sire, mauvaise nouvelle venons-vous dire, car aujourd hui vous faites une grande perte, qui fait que votre ennemi le Roi d'Inde emmène sur son cheval la Reine Rozemonde qui tout présentement vient de vous la dérober, pour ce, faites aler vos gens après lui pour recouvrer la dame. Or vous taisez, dit le Roi Lucar, & plus avant n'en parlez, car qui mauvaise femme tient & la perd, n'en peut être fâché. Ainsi répondit le Roi Lucar, qui avoit le cœur bien triste, mais sans cause. Puis alla vers le Roi Brandiffer & lui dit en cette manière: Sire, b

dois-je a oir de votre fille petite joie, quand elle s'est accordée de suivre mon ennemi pour marque du mépris qu'elle fait de moi. Beau fils, dit Brandiffer, ne soyez contre moi fâché, car aujourd'hui je vous vangerai du traître qui a emmené ma fille. Alors il piqua son cheval pour courir après le Roi d'Inde, & avec lui grand nombre de gens pous recouvrer la Reine Rozemonde: pour l'amour de Lucar & de tous les autres y fut Valentin, lequel voulut montrer au besoin que tous chevaliers doivent leur vaillance éprouver, il frappa des éperons & dit à Pacolet, il est temps de jouer de ton art, & de montrer ta science. Alors Pacolet fit un tel sort qu'il fut av au Roi d'Inde que devant lui étoit un bois fort épais, & une grosse rivière; il eut si grande peur d'être pris qu'il fit descendre a dame pour plus légèrement fuir, & quand la Reine fut à terre, elle crut trouver moyen de se sauver après ledit Roi. Mais Valentin fut après & lui cria, dame, demeurez, il vous convient venir avec moi, car de long temps m'avez promis que votre amour j'aurois. Ah! Valentin, bien vous dois aimer, quand d'amour je vous requis par vous je fus éconduite, il m'a été bien force d'en trouver d'autre que vous; mais puisque fortune m'est si contraire que j'ai failli à mon entreprise, je me rends à votre merci comme votre pauvre sujette & servante; s'il est ainsi que par votre moyen puis faire la paix avec le Roi Lucar. Dame, dit Valentin, je ferai mon devoir si bien que vous connoîtrez que bien vous ai servie. Lors la mena au Roi Lucar, & lui dit: Sire, voyez la noble Rozemonde votre femme, laquelle est accablée de douleurs, qui par force & violence lui a cru faire le déloyal Roi d'Inde. Ah! Sire, dit la dame, il dit vérité, car ainsi que la bataille commença, je le vis venir devers moi, & crut que c'étoit de vos barons qui venoient pour me secourir, j'allai près de lui pour me sauver, & sans m'informer de rien je montai sur son cheval. Mais helas! je connus bientôt sa mauvaise volonté, & j'apperçus bien que j'etois trahie; lors je le pris par les crins & lui égratignai la face de telle sorte, qu'il fut obligé de me laisser aller & par ainsi avec l'aide de ce chevalier, de lui me suis échappée. Dame, lui dit Lucar, vous avez bien travaillé, & n'en parlons plus pour l'heure présente; car nous avons l'assaut de nos ennemis, qui trop nous donne d'affaires: ainsi la ssé la dame, sans autre réponse, & s'en retourna en la bataille. A cette heure retournèrent ceux de l'Inde en la cité, lesquels plusieurs vaillans champions avoient perdus: mais de toutes ces pertes le Roi d'Inde ne regrettoit que celle de Rozemonde. Hélas! disoit-il, j'ai bien mal réussi à mon entreprise: mais m'aide Mahon, je connois que j'ai été enchanté; car il me sembloit que devant moi trouvois bois & rivières courantes, mais sitôt que je vous eus mis bas, je ne vis que beau chemin.

Grand honneur eut Valentin, & de tout fut estimé de ce qu'il avoit délivré Rozemonde des mains du Roi d'Inde: elle aussi lui montra beau signe que pour cette chose fort l'aimoit, mais en son cœur le haïssoit & vouloit mal; car bien eût desiré que la chose fût autrement faite, cependant elle ne s'en tint pas là, car s'étudia, & employa qu'à son intention mis fin, & sa volonté à exécution.

Comme le Roi Pépin étant avec le Roi d'Inde-la-Majour, eut connoissance de la belle Esclarmonde. CHAP. 43.

JE veux vous parler & faire mention de la belle Esclarmonde, laquelle ainsi que devant avez ouï raconter, étoit au Palais du Roi d'Inde, contrefaisant la folle. Or le Roi avoit pour coutume que les viandes qu'il mangeoit, il en envoyoit à la belle Esclarmonde; il arriva qu'un jour il appela le Roi Pepin, & lui donna la viande qui devant lui étoit, apres lui dit: Allez en la chambre où il y a une fenêtre, là trouverez une folle en pauvre état, portez lui ceci de ma part: Pepin pri la viande, & à la dame la porta Mais quand il la vit si pauvrement, il en eut campassion, & lui dit: Amie, Jesus qui pour

nous souffrit Mort & passion vous veuille aider. Hélas ! ayez confiance en lui, & le servez de bon cœur, & si ainsi le faites, croyez que votre douleur aurez soulagement ; mais faut croire fermement en lui, & recevoir le Saint Baptême. Quand la Dame entendit que de Dieu il parloit, elle s'approcha de lui, & lui dit ; Ami, de moi ne vous doutez : mais dites-moi si vous êtes Chrétien, ou si par fantaisie dites ces paroles : Dames, dit Pepin, je suis vrai Chrétien, & suis du pays de France venue. Alors la dame dit en soupirant, vous devez donc connoître le bon Roi Pepin, & aussi son neveu Valentin. Il est vrai, dit Pepin, si connois son frère Orson & leur père l'Empereur de Grèce, & Bellissant, leur mère, & les douze Pairs de France. Lorsque la dame l'ouït, elle se prit à pleurer & dit : hélas ! ami, pourra-je avoir confiance en vous ? Amie, dit Pepin, autant qu'en votre propre père, de ce qu'il vous plaira me dire, car par moi ne serez accusée. Sachez, dit la dame, que je contrefais la folie & la malade, mais autant suis sage femme que fut oncques, car je suis chrétienne, & le noble Valentin avois pour époux ; mais par le faux Roi Trompart je fus tollie. Lors la dame lui conta tout le fait, & la manière de son état, & comme elle avoit été prise, & pourquoi elle faisoit la malade. Et quand Pepin eut ouï la triste aventure de la dame, fort piteusement se prit à pleurer ; puis considérant les femmes, qui arrivent aux créatures en redoublant ses soupirs, dit : Hélas ! vrai Dieu, qu'est-ce de ténèbres de ce monde ? or vois-je cette pauvre affligée, qui pour sa loyauté tenir, être en triste esclavage & user ses jours. Hélas ! Valentin mon neveu, à cette fois ne faut pas demander si pour l'amour de la belle êtes & avez été depuis en impatience langoureuse & en grand souci ; plût à Dieu qu'à cette heure vous fussiez comme j'ai trouvé celle pour qui votre cœur languit. Et après ces paroles, il regarda la dame, en disant : Amie, je sais certainement qui vous êtes, & vous ne savez pas qui je suis ; mais puisque vous avez tant de confiance en moi, & vous m'avez dit votre secret, je veux vous dire qui je suis. Sachez que tel que me voyez, je suis Pepin, le Roi de France, à qui fortune a été tant contraire, qu'elle m'a fait trébucher en telle servitude & nécessité que me voyez. Or je sais bien que mon neveu Valentin, en grande inquiétude, continuellement vous cherche, mais s'il plaît à Dieu en bref aura de vos nouvelles, & en joie & sous vous assemblerez.

A ces mots se pâma la dame, & Pepin la laissa pour aller vers le Roi d'Inde, lequel étoit à table. Or parlerai-je de Brandiffer & de Lucar, qui les douze Pairs de France & Henry emmenoient prisonniers.

Comme Brandiffer emmena au château fort les douze Pairs de France, puis les mit en ses prisons. CHAP. 44.

ALors Brandiffer emmena au château fort les douze Pairs de France & Hauffroy, où il trouva sa fille Galatie, que tant il aimoit, & lui conta la manière de l'entreprise, puis fit mettre ses prisonniers dans une profonde prison, où étoient l'Empereur de Grèce & le verd chevalier, il mit Hauffroy avec eux. Bien fut dolent Henry, qui n'osa rien dire à Brandiffer, mais il fut le premier descendu dans la prison, & après fut jetté Milon d'Angler, qui tomba sur Hauffroy, dont il se complaignoit fort, parce qu'il en fut blessé. Taisez-vous, dit Milon, & vous tirez plus bas, car il y a d'autres à qui il convient de faire place. Hauffroy entendit bien Milon, il lui demanda d'où il venoit & qui l'avoit amené là ; mais vous, dit Milon, car je vous avois laissé dedans Angorie. Ah ! dit le traître, à un détour je fus pris & ici amené, & aussi furent les Seigneurs ici en prison mis. Quand Hauffroy sut que Pepin n'y étoit point, il feignit d'en être joyeux, mais il eût voulu qu'il eût été par le col pendu. Or sont les douze Pairs de France en obscure prison, là où ils se sont connus les uns aux autres ; il ne faut pas demander les gémissemens qu'ils firent car tous s'attendoient de dormir, hors Orson qui les consoloit, disant : Seigneurs

prenons en patience, il plaît à Dieu qu'ainsi soit, & qu'en cette façon nous prenions courage, cependant il ne faut pas tant nous déconforter; mais avoir confiance en Dieu, & en nos amis, qui sont Valentin & Pacolet. Ainsi parla Orson, mais il ne savoit pas que le Chateau fut si fort, & que par enchantement ne pouvoit être pris. Après que Brandiffer eut fait empoisonner les seigneurs, il appella Galatie; & lui dit: Ma fille, je veux aller en Falisée pour assembler mon ost, là je dois trouver le Roi d'Inde & le Roi Lucar lesquels vinrent avec moi en Agorie que les Français tiennent, pourtant gouvernez-vous bien, & sur tout vous gardez les prisonniers. Père, dit la pucelle, de moi n'ayez doute, ni des prisonniers, car n'en aurez que de bonnes nouvelles. Ainsi partit Brandiffer au Château & va à Falisée, où il assembla son armée. Là vint le Roi Lucar à grande puissance ainsi qu'il avoit promis; mais le Roi d'Inde y envoya seulement ses gens, car sa femme étoit malade tellement qu'elle mourut au bout de neuf jours; le Roi en fut si chagrin qu'au lit se coucha, & fut douze jours sans parler, ce qui ne déplut pas à Lucar; car depuis qu'il lui ôta sa femme il ne l'aima; ainsi qu'avez entendu plus au long réciter.

Comme Brandiffer, après qu'il eut assemblé tous ses gens à Falisée, il monta sur la mer pour aller en Angorie contre les chrétiens. CHAP. 45.

BRandiffer accompagné du Roi d'Inde, & Lucar avec leurs gens, montèrent en mer pour aller en Angorie, où ils arrivèrent en peu de temps, & ceux qui les virent venir l'allèrent dire à Valentin, qui la cité gardoit, attendant la venue du Roi Pepin & des douze Pairs de France. Hélas! il ne savoit pas ce qui se passoit, quand il vit les tentes & pavillons dressés autour d'Angorie, piteusement regretta Pepin, puis fit venir Pacolet, & lui dit: ami, notre fait va mal quand je ne puis savoir nouvelles du Roi. Or me laissez faire, dit Pacolet, car tantôt en aurons; autre chose ne dit. Le lendemain matin il part d'Angorie, & s'en alla parmi l'ost des payens jusqu'à la tente du Roi Lucar: & quand Lucar le vit, il lui demanda: ami, où est votre Maître qui autrefois me servoit? Ah! Sire, dit Pacolet, il est mort, je suis demeuré seul, je voudrois bien trouver maître. Valet, dit Lucar, je veux bien vous retenir à mes gages, si bien me servez. Oui, dit Pacolet, le Roi le retint à son service; mais mal le servit. Quand il fut nuit, il fit un tel enchantement qu'il endormit Lucar, puis le monta sur un cheval & sans l'éveiller le mena en Agorie dedans le palais: Valentin fut joyeux quand il vit Lucar. Orson le mit en une salle devant le feu, & à cette heure le sort faillit, & Lucar s'éveilla bien effrayé de se trouver là. Pacolet, qui fut mal avisé, se mit devant lui & lui dit: Beau Maître, je suis votre valet, & que vous plaît-il commander? Lors connut qu'il étoit trahi, & prit un couteau pointu & tellement en frappa Pacolet; qu'à terre tomba mort.

Il ne faut pas demander le deuil que Valentin mena. Alors il dit: vous êtes mort, je puis bien dire que jamais n'aurai un tel ami; or suis de tout point dolent, & seul en tristesse demeure, loin de tous mes amis, & auprès de mes ennemis. Hélas! noble Roi Pepin, pourquoi ne venez-vous pas? car votre longue demeure portera grand dommage. Ah! faux Lucar, tu as occis celui qui étoit mon espérance, tu l'acheteras cher. Par Mahon, dit Lucar, peu m'importe, puisque de celui qui m'a trahi suis vengé. Alors Valentin fut vers Pacolet, & prit ses tablettes qui étoient en son sein, esquelles étoient tous les secrets de son art, ainsi que Pocolet lui avoit dit qu'après sa mort il les prit, & que la science y étoit écrite, par laquelle il sauroit jouer de son sort, & ainsi le fit Valentin, & prit lesdites tablettes, qui depuis lui furent d'un grand secours. A cette heure Valentin voulut que Lucar fût jugé à mort; mais par les Seigneurs fut décidé qu'il seroit mis en une tour & sûrement gardé, afin que s'il arrivoit que de notre parti, aucun noble fut par les payens, que de Lucar put être racheté,

Le conseil fut approuvé de tous, & quand Lucar fut en prison, Valentin fit enterrer le vrai corps de Pacolet qui fut regretté de tous.

Comme Brandiffert sut que le Roi Lucar étoit en Agorie, & comme il manda à Valentin pour faire l'apportement de son rachat.

CHAP. 46.

Le lendemain fut grand deuil parmi l'ost des payens, pour Lucar qu'ils avoient perdu, & particulièrement Brandiffer qui ne pouvoit s'en consoler: & ainsi qu'on le demandoit arriva un exprès qui dit qu'il étoit en Angorie, & qu'il avoit tué Pacolet. Joyeux Brandiffer de la mort de Pacolet, & au cœur dolent du prince Lucar; il appela un messager qui savoit parler français, il lui dit: va de ma part dire à Valentin que s'il veut rendre Lucar, que je lui rendrai le Roi Pepin, ou l'Empereur de Grèce ou Orson son frère, ou Hauffroy ou Henry, ou le verd Chevalier, lequel il aimera le mieux. Sire, dit le messager, volontiers ferai votre message. Alors il partit & alla en Angorie, qui assez près de-là étoit. On lui ouvrit les portes parce qu'il étoit messager; & quand il fut entré, il dit qu'il vouloit parler à Valentin, & on lui mena; quand il fut devant lui il le salua, puis fit son message ainsi que Brandiffer lui avoit commandé. Valentin fut émerveillé, & dit au messager: comme se peut-il faire que Brandiffer tient en ses prisons tant de si vaillans Seigneurs, ni comme les peut-il avoir pris. Sire, dit le Messager, je vais vous dire comment: il est vrai que le Roi Pepin n'a guère accompagné de douze pairs de France, avec Orson & Henry, allèrent en Jérusalem en habits de pélerins pour visiter le saint Sepulcre. Ces nouvelles en vinrent à Brandiffer, desquels fut joyeux, & telle puissance y mena qu'en peu de temps dedans Jérusalem furent tous pris, & ont été amenés au château, qui de toute la terre est le plus fort. S'il vous plaît me donner réponse si l'échange voulez faire de Lucar contre l'un de vos bons amis. Messager, dit Valentin, tantôt aurez la réponse, lors entra en une salle & fit venir tous les Seigneurs & leur dit: Amis, il est vrai que pour rendre Lucar je puis des prisons de Brandiffer delivré mon père ou mon frère ou mon oncle le Roi Pepin, qui sont mes trois principaux, si me conseillez lequel je dois demander. Sire, dirent les barons, ici la réflexion ne vaut rien; car vous savez que nul ne peut être tant tenu comme à père & à mère, & par conséquent devez plutôt demander votre père. Seigneurs, dit Valentin, vous dites bien, mais sauf votre révérence, je suis délibéré de faire autrement, pour parler équitablement de cette chose, vous savez tous que ma mère Bellissant par mon père fut à grand tort & vilainement bannie de son pays, & qu'en grand danger & péril m'enfanta dans la forêt d'Orléans, en laquelle j'eusse été dévoré par les bêtes sauvages, si n'eût été mon oncle le Roi Pepin, pourquoi je fus trouvé, & lequel sans savoir à qui j'appartenois, m'a fait élever en telle manière qu'il m'a honoré de la chevalerie, & tous les biens que je possède je les tiens de lui, & jamais de mon père n'eus aucun secours, en mes tribulations; pour ce je veux sur tous autres le Roi Pepin en échange du Roi Lucar, & que mon père demeure jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que nous allions le délivrer, ainsi que tous les autres. Quand les barons ouïrent le sens des paroles de Valentin, ils furent émerveillés de sa prudence, & diren[t] qu'il parloit sagement, & accordèrent à [sa] volonté. Lors Valentin dit au messager: ami[,] retourne vers le Roi Brandiffer, & tu lui d[iras] que ma réponse est: Que je lui rendrai [le] Roi Lucar, à condition qu'il me délivrera [le] Roi Pepin, car pour ce charge ne veux aut[re] avoir. Alors partit le messager & Brandiff[er] fit la réponse telle que Valentin lui av[oit] donnée. Alors le Roi Brandiffer dit: P[ar] Mahon, j'ai toujours entendu dire que [les] plus grands & les plus puissans sont ce[ux] qui sont les premiers honorés & respecté[s,] mais puisque c'est ainsi qu'il me deman[de] le Roi Pepin préférablement aux autres S[ei]gneurs, je lui renverrai.

Com

Comme le Duc Milon d'Angler, qui étoit nommé Roi de France pour sauver Pepin, fut délivré des prisons de Brandiffer en échange de Lucar. CHAP. 47.

ET quand le Roi Brandiffer sçut que pour échange de Lucar, Valentin vouloit avoir le noble Roi de France, il manda messagers au château fort vers la fille Galatie, qu'elle donnât le Roi de France tout seul. Les messagers entrèrent en mer, & tant nagèrent qu'en peu de temps arrivèrent au château-fort, puis allèrent vers la belle Galatie, & lui ont conté comme pour échange de Lucar que les Chrétiens avoient pris, ils sont venus de par le Roi Brandiffer querir le Roi de France; & quand la dame l'entendit, sans nul delai fit la volonté de son père. Elle appella le Châtelain & l'envoya aux prisons demander le très-noble Roi de France, il vint à l'huis & s'écria haut: Or ça vienne le bon Roi de France, car me le faut délivrer. Et quand Milon d'Angler entendit le châtelain il répondit doucement: Hélas! Ami, je suis ici; pourquoi m'appelles-tu si c'est pour me faire mourir le premier? je prie Dieu que de moi veuille avoir pitié, car pour sa sainte foi soutenir je veux de bon cœur mon corps à mort donner. Sire, dit le châtelain, n'ayez doute, car c'est pour être délivré en échange d'un Roi payen que ceux de votre loi tienne. Quand Henri entendit ces paroles, il se repenti dont il avoit éconduit le Roi son père, qu'il ne s'étoit fait Roi de France quand il en fut requis; mais le déloyal enfant qui savoit la trahison ne pensoit pas que son père dût échapper: mais bien il connut sa malheureuse volonté, quand il vit que par tel moyen le duc Milon étoit délivré, lequel en pleurant prit congé des autres barons. Hélas! dit l'Empereur, saluez de ma part mon enfant Valentin, & moi aussi, dit Orson, & à lui me recommandez & lui dites le triste & pitoyable état où nous sommes, & s'il ne nous donne secours nous faudra en bref finir nos jours. Seigneurs, dit Milon, prenez en vous confort, car s'il plaît à Dieu jamais en France ne retournerai que ne soyez délivrés. Alors partit de la prison, & tous les autres demeurèrent pleurant tendrement. Puis comme sage & bien appris s'en alla devers la bonne & plaisante Galatie, d'elle prit congé en grande révérence. La Dame fut douce & courtoise, & à son Dieu Mahon le recommanda: ainsi partit le duc Milon, & les messagers qui l'étoient venus querir le menèrent au port, puis montèrent sur mer, & en peu de temps arrivèrent en l'ost de Brandiffer. Et quand Brandiffer le vit, il lui dit; Franc Roi, soyez le bien venu, sachez pourquoi vous ai mandé, allez avec mes gens en la cité d'Angorie, & dites à Valentin que pour l'échange il vous rendra le Roi Lucar, ainsi que nous sommes convenus. Sire, dit le duc, telle est mon intention, & si pour moi Lucar ne vous est délivré, je viendrai me rendre à vous pour faire de moi comme devant. Par Mahon, dit Brandiffer, vous parlez loyalement, & ne vous demande rien plus. Or allez, que Mahon vous veuille conduire. Ainsi parti Milon d'Angler & ceux qui le menoient, ils arrivèrent en Angorie & entrèrent dedans, puis allèrent au palais où ils trouvèrent Valentin. Lors le duc d'Angler doucement l'embrassa, puis lui dit en secret toute l'entreprise, & comme ils avoient été pris en Jerusalem, ensuite comme le Roi d'Inde avoit emmené le Roi Pepin sans le connoître, & comme à la requête du Roi Pepin il avoit changé son nom; & lui dit comme les autres étoient en prison au château fort. Quand Valentin l'eut entendu il lui dit, bien avoit ouvré; car je connois que vous avez agi par loyal service, quand pour le Roi Pepin sauver changeâtes votre nom & vous delivrer des ennemis; car aussi bien y pouvoit avoir dommage plus que profit, en ce que les faux Payens desirent la mort du Roi Pepin pour cause que contre eux il veut soutenir la foi de Jesus-Christ, & celle de Mahon détruire. Après que Valentin eut ainsi parlé, il fit amener Lucar, & lui dit: pour cette fois vous êtes delivré; mais gardez-vous à l'avenir, & vous souvenez de mon bon ami

Pacolet, lequel avez tué ; car si jamais en bataille ou autre part vous puisse rencontrer, nous verrons de nous qui sera le plus vaillant. A ces mots partit Lucar qui fut joyeux d'échapper ; & les Sarrasins vinrent audevant de lui demenant grande joie pour sa délivrance.

Comme Valentin & Milon d'angler saillirent d'Angorie sur l'ost des payens. Et comme les Payens perdirent la bataille, & furent déconfits.

CHAPITRE. 48.

ALors Valentin mit sa lance en son poing & cria hautement : Chrétiens, prenez courage. Et alors commença dure bataille auprès de l'étendard de Brandiffer, & Lucar étoit auprès de lui puissamment accompagné : Chrétiens assaillent & Sarrasins se défendirent; tout leur ost étoit composé de cinquante mille hommes qui devant eux tenoient fermes, tant que les Chrétiens ne les pouvoient grever. Alors l'Amiral, Seigneur de Cassidoine vit un François qui plusieurs Sarrasins mettoit à mort, il alla celle part, & d'une hache frappa tellement ce Chrétien, qu'il lui mit la tête en deux, mais devant retourner : un Ecuyer de Normandie dessus l'Amiral arriva, qui devant Milon d'Angler l'abattit mort, & pour telle vaillance Milon le fit chevalier, & dit, or pensez de bien faire : car tel se portera vaillant qu'aujourd'hui je ne fasse chevalier. Tant en fit en ce jour que chacun prenoit courage pour avoir l'accollée, & en ce point dura la bataille si longuement que le Soleil commença à s'obscurcir, mais pourtant que les Chrétiens virent que les payens se vouloient retraire, le noble Valentin ne voulut faire de même, les Sarrasins pensoient bien retourner en leurs tentes, mais les Chrétiens furent audevant, dont Brandiffer & Lucar furent empêchés : toute la nuit dura la bataille, & firent un feu continuel. Quand le jour fut clair, fut grande pitié de voir les corps morts dont la terre étoit couverte. Il ne faut pas demander les prouesses que firent Valentin & Milon, qui au plus fort de la bataille se mirent, car de toutes parts abattoient gens & chevaux. Valentin se mit si avant, qu'il vin près de l'étendart de Brandiffer, & vit l'Ami ral qui devers lui vint si rudement que so cheval tua sous lui, mais Valentin qui fut lége sur ses pieds se releva & prit son épée, pui de toutes parts abattoit & tuoit Sarrasins e criant ; Mont-joie St. Denis. Mais si n'eut ét le Duc Milon, jamais ne seroit échappé de Payens dont ledit Duc fit grande occision & lui fut d'un grand secours, il prit aussi u cheval qu'il lui donna. Et quand Valentin fu remonté, il se tira hors de la bataille po prendre l'air, & but une fois, puis retour en l'estour plus fort que devant. Quand Maréchal d'Inde vit qu'ils avoient le pire, fit secrètement entrer ses gens dans un pe valon pour mieux tollir. Bien le vit Valenti & le dit à Milon. Lors convinrent que Vale tin & ses gens iroient sur ledit maréchal, ainsi fut fait. Valentin & ses gens furent a dit endroit, & frappèrent sur les Indois telle sorte qu'à leur arrivée rompirent la b taille. Valentin apperçut le Maréchal qui ch choit à se sauver, il lui donna si grand co de lance qu'il tua son cheval sous lui, Chrétiens frappèrent dessus ; mais si bien ét armé qu'ils ne purent le tuer, & Valentin prit qui le donna à garder à quatre chevalie & des Indois prirent plusieurs prisonniers q Valentin envoya à Angorie & comman qu'ils fussent bien gardés. Or connurent Br differ & Lucar qu'ils avoient le pire : Mahon, dit Brandiffer, je ne puis pen comme nous pourrons résister, & me do que mourir nous couviendra : je serois d'a que pour cette fois nous retournions en no pays, nous pourrons une autre fois reve avec plus de gens. Vous dites bien, dit Lu car nous avons déja perdu les meilleurs nôtres, retournons sans plus attendre. Ai fut par le conseil pris, & dirent à leurs ge sauves qui pourra.

Lors les Payens prirent la fuite, & Chrétiens vont après battant ; car gens fuyent & n'ont nulle défense sont à de vaincus, & tant demeurera de Payens par

champs, qu'avec Brandiffer & L car n'en retourna que cent. Après la défaite des Payens les Chrétiens entrèrent dans les tentes, & firent bon butin, puis retournèrent en Angorie pour se reposer. Le lendemain firent ensevelir les morts, & firent prier Dieu pour eux, ainsi qu'ils le devoient.

Comme le Roi Pepin fut Reudu par le Roi d'Inde en échange de son Maréchal.

CHAPITRE. 49.

QUand les Chrétiens eurent gagné la bataille devant Angorie, & fait enterrer les morts, Valentin monta au palais & commanda qu'on amenât les prisonniers. Lors on lui amena le Maréchal du Roi d'Inde, auquel il demanda s'il vouloit croire en Jesus-Christ. Par Mahon, dit le Maréchal, j'aime mieux mourir. Milon d'Angier lui demanda de quel pays il étoit : Je suis dit-il, Maréchal au Roi d'Inde & suis fort son ami.

Quand Milon l'entendit, il tira à part le chevalier Valentin, & lui dit : bien avont ouvré, cas par ce payen pourrons recouvrer le Roi Pepin que le Roi d'Inde emmena pour nain quand fumes pris en Jerusalem. Milon, dit Valentin, vous dites vrai. Lors demanda au Payen, le Roi d'Inde ne tient-il point en ses prisons un Chrétien de petite stature? par Mahon, dit le Maréchal, en la prison du Roi d'Inde n'y a point de Chrétiens, mais en sa Cour y en a u petit qui chevauche avec lui, & n'est point en prison; il l'amena de Jérusalem quand les douze pairs de France furent pris. Maréchal, dit Valentin, c'est celui que nous demandons, & si pouvez tant faire qu'il soit amené, pour lui serez délivré sans rançon; car il est mon valet, & long-temps m'a servi. Bien, dit le Payen, j'en suis d'accord, & suis joyeux de cela. Il écrivit des lettres au Roi d'Inde & les envoya, & quand le Roi d'Inde eut les lettres vues, il fut content de rendre Pepin pour son Maréchal, car il ne savoit pas qui étoit Pepin, il le fit venir & lui dit : Bel ami, il vous convient aller; car pour vous on délivre mon Maréchal, que je ne voudrois laisser pour cenx tels que vous. Sire, dit Pepin, je suis très-content; & si je vous ai mal servi, plaise me pardonner. Ami, dit le Roi d'Inde à Mahon, je te recommande. Alors Pepin courut à la fenêtre d'Esclarmonde, & lui dit : ma mie, confortez-vous, car je suis délivré, & en bref aurez nouvelles de votre ami Valentin, & ferai ensorte que soyiez délivrée. Alors il Partit, & de joie la dame se pâma. Pepin s'en vint au Messager, & en peu de temps fut en Angorie. Or ne faut pas demander la joie que les Français demenèrent allant au devant de lui au son des trompettes & clairons : Oncle, dit Valentin, de bonheur fut celui pris par qui êtes delivré; car dessus tous les biens du monde votre corps désirois. Neveu, dit Pepin, soyez au cœur joyeux; car je vous apporte nouvelle de chose que plus vous aimez, c'est d'Esclarmonde que tant l'avez cherchée: or je l'ai trouvé, & à vous se recommande. Alors lui conta comme elle avoit été prise, & comme elle s'étoit subtilement gouvernée. Quand Valentin ouït ces nouvelles il en eut une si grande joie qu'à peine pouvoit parler. Ah! Dame : dit Valentin, je dois bien vous aimer, quand pour l'amour de moi si bien vous êtes gardée, je promets à Dieu que jamais ne vous faudrai, car je vous délivrerai ou je perdrai la vie; j'ai encore les tablettes de Pacolet, parquoi je pourrai de subtil art jouer.

Alors Valentin fit délivrer le Maréchal, puis entra en sa chambre & ferma la porte, puis examina les tablettes de Pacolet, & trouva des choses merveilleuses; entr'autres, les mots pour faire dormir les gens, puis pour ouvrir une porte la plus forte; en disant ces mots la porte de sa chambre s'ouvrit; puis comme quand il voudra semblera être vieille femme; puis jeune homme, & autres choses semblables. Quand Valentin eut tout vu, il mit en écrit le contenu desdites tablettes, & sur lui bien précieusement dans ses habilemens les cousues qui depuis lui furent d'un très-grand secours pour sa vie sauver, comme vous verrez ci-après.

Comme le Roi Pepin partit d'Angorie & retourna en France pour Artus de Bretagne, qui la Reine sa femme vouloit épouser.

CHAP. 50.

EN ce temps le Roi Pepin étoit en Angorie pour les payens combattre ; sur ce point il lui vint un Messager de la part de la Reine Berthe sa femme, lequel lui dit : Sire, veuillez entendre les nouvelles que je vous apporte de ma redoutée Dame la Reine de France ; sachez que tous ceux de par de-là croyent fermement que vous & les douze pairs de France soient morts pource qu'ils ont ouï dire qu'en Jérusalem les Payens les ont pris : Artus, Roi de Bretagne, en votre pays est entré, & par force veut être Roi, & la Reine outre son gré veut épouser. Guerre en France est menée tant que Guillaume de Mont-glaive a fait tuer Guerin, & le Roi de Bretagne a entrepris de mettre en exil Charlot votre fils : dolent fut le Roi Pepin de telles paroles ouïr, lors fit assembler ses barons pour tenir conseil Ils furent d'accord que mieux valoit sa terre défendre qu trop se travailler pour l'autrui acquérir. Le Conseil tenu, le Roi Pepin prit congé pour retourner en France, le duc Milon avec lui. Lors Valentin lui dit : Bel oncle, ici me convient demeurer pour mettre toute ma force pour mon père, mon frère Orson & les douze pairs délivrer. Valentin, dit Pepin, vous parlez bien, s'il plaît à Dieu que de mes ennemis aye victoire, je vous enverrai aide. Lors le Roi Pepin monta sur mer accompagné de deux mille combattans.

Comme Valentin alla en Inde la Majour: & contrefit le médecin pour voir la belle Esclarmonde.

CHAP. 51.

VAlentin qui par le Roi Pepin avoit eu nouvelle d'Esclarmonde, ne la mit en oubli : il partit d'Angorie avec un de ses écuyers & pour mieux se couvrir s'habila en médecin & s'en alla vers le port où il trouva une Nef de marchand qui en Inde vouloit aller. Il entra avec eux & les marchands le reçurent, & tant nagèrent qu'ils arrivèrent en Inde ; mais avant que Valentin entrât en la ville, il fit faire une robe de Médecin puis mit un chaperon fourré, & ainsi comme un Docteur entra en la Cité, & en un riche hôtel alla loger, & quand l'hôte le vit, il lui demanda de quel état il étoit Hôte, dit Valentin, je suis Médecin, & je possède l'art de guérir toutes sortes de maladies. L'Hôte le reçut, & son écuyer bien le servoit, comme Clerc de Docteur. Valentin fut deux jours en cet état, puis dit : Hôte, faites-moi un plaisir ; C'est que me trouviez un homme qui aille parmi la Cité publier ma science que s'il y a nuls malades je me vante de les guérir, car j'ai besoin de gagner pour vous payer les dépens que j'ai fait céans : cependant si vous avez doute de moi, je vous donnerai gage : je veux l'avoir, dit l'hôte, car à étrangers se fait mal fier. Alors Valentin lui donna un fin manteau fourré, & lui dit : tenez, hôte, de moi ne vous doutez ; faites moi venir le valet que je vous ai demandé l'hôte lui amena un valet qui n'avoit point de souliers, robe, ni chaperon, & étoit presque tout nud. Valentin pour l'amour de Dieu le fit habiller, puis lui dit : mon ami, allez publier par la Cité qu'il est arrivé un médecin qui fait guérir toutes maladies, & aussi ceux qui ont perdu le sens soit homme ou femme ne seront jamais enragés que leurs sens ne leur rende. Lors partit le Valet bien joyeux d'être revêtu, & par la ville cria toute la journée ainsi que Valentin lui avoit dit. C vinrent les nouvelles au Roi d'Inde de ce Maître : Et pource qu'il se vantoit de fols enragés guérir, pour l'amour d'Esclarmon le Roi d'Inde le fit venir, & nonobstant qu y avoit à sa porte grand nombre de mancho contrefaits & boiteux, il les laissa tous p aller devers le Roi ; car il savoit bien où cœur tiroit : Il salua le Roi de par Jupite & le Roi lui dit : Maître, soyez le bienven vous dînerez en mon palais, & vous d pourquoi je vous ai mandé. Le Roi se m table, & fit bien servir Valentin ; après dîner il lui dit : Maître, j'ai en ce palais Dame qui en beauté surpasse toutes les aut

il eſt vrai que quand je la pris dès l'heure je la voulois prendre en mariage & l'épouſer ; mais elle me fit entendre qu'elle avoit voué à Mahon, que nul ne l'épouſeroit juſques à un an. Or je lui octroyai le terme qu'elle me demanda ; mais à la fin de l'an, piteuſe maladie la prit, telle que perſonne auprès d'elle ne put reſter. Après que le Roi eut dîné, il fit introduire le médecin en la chambre d'Eſclarmonde qui ſi-tôt qu'elle le vit, ſe mit à rouler des yeux & faire mille contorſions, comme à ſon ordinaire : Valentin ſous l'habit de Docteur la reconnut, mais nul ſemblant n'en fit pour cette heure : il s'approcha de plus près en jettant un ſoupir, & lui demanda le ſujet de ſa maladie ; mais elle ne lui répondit que par grimaces & paroles ambigues. Valentin la conſidéroit & ne pouvoit mot dire, puis de rechef pouſſa un ſoupir, & dit : Hélas ! ma mie Eſclarmonde, en grande peine & travail j'ai été depuis votre abſence pour vous trouver, j'y ſuis enfin parvenu ; mais quelle déſolente affliction pour moi de vous voir en cet état ? Alors Eſclarmonde le regarda plus attentivement, & lui dit doucement : Seigneur, qui êtes-vous, & d'où me connoiſſez-vous ? Ma mie, dit-il, de rien ne vous doutez, je ſuis Valentin, qui ai appris par le Roi Pepin mon oncle, que vous étiez en ce palais, contrefaiſant la malade, pour ce que le Roi vouloit vous épouſer, & pour pouvoir mieux parvenir à vous parler, je me ſuis travelli & fait annoncer pour médecin, ainſi que vous voyez. Quand Eſclarmonde connut que c'étoit ſon ami Valentin, elle l'embraſſa tendrement, puis lui conta comme le tout s'étoit paſſé depuis ſon enlévement, & comme elle avoit conſervé le cheval de Pacolet. Valentin lui dit de ſe tenir prête à partir la nuit ſuivante : & qu'il la viendroit prendre. Alors il la laiſſa, & alla faire ſon rapport au Roi, à qui il fit eſpérer la parfaite guériſon de la Dame ; le Roi en fut bien content, & le retint en ſon Palais, il lui fit donner un appartement à proximité de la malade, pour qu'au cas de beſoin, il lui donna plus promptement ſecours. Quand la nuit fut venue, que chacun eut ſoupé & ſe fut retiré, Valentin alla ſans faire bruit à la chambre d'Eſclarmonde qu'il trouva toute preparée, il lui fit prendre ce qu'elle avoit de plus précieux, & n'oublia pas le cheval ſur lequel elle avoit été tranſportée en ce pays par le Roi Trompart, comme ci-devant eſt dit. Ils vinrent donc ſecrètement aux portes du Palais, où ils trouvèrent les Gardes endormis ; mais ils ne purent ſortir, parce que leſdites portes étoient fermées ; ce fut la première fois que Valentin fut obligé de ſe ſervir des tablettes de Pacolet, car ayant prononcé les paroles, les portes s'ouvrirent, & ſortirent ſans être vus de perſonne, puis prirent le chemin qui conduiſoit au Port : là trouvèrent une Nef qui alloit faire voile pour Angorie, ils entrèrent dedans & eurent le vent ſi à propos, qu'en peu d'heures arrivèrent en la Cité d'Angorie, où le noble Valentin & la belle Eſclarmonde furent bien reçus de tous les princes & Seigneurs de la Cour, & grandes rejouiſſances furent faites par le peuple pour leur arrivée, mais cette félicité ne dura pas long-temps pour Valentin ; car il n'étoit pas encore quitte de ſes infortunes, comme vous verrez par la ſuite.

Comme Rozemonde trouva manière de ſe faire faire prendre & fut amené au Roi d'Inde.

CHAPITRE 52.

Bien ſouvent on dit que ſi une femme d'elle-même ne ſe châtie qu'à peine la peut-on châtier ; car elle aime mieux mourir que de faillir à ſes entrepriſes, comme bien montra la belle Rozemonde femme de Lucar, car elle ne demeura pas quatre jours qu'elle ſortit de ſon pavillon, & dans la plus petite compagnie qu'elle put elle monta ſur une haquenée, & dit qu'elle s'en vouloit aller ébattre aux champs, & prendre un peu l'air ; en ce point s'en alla Rozemonde vers la Cité d'Inde la Majour. Or vous ſaurez qu'elle avoit fait avertir le Roi d'Inde que ce jour il fut prêt pour la venir prendre & emmener, car il n'y manqua pas ; car ainſi qu'il la vit ſortir par

une fausse porte, il courut promptement à la dame & prit la haquenée par le frein; & lui dit: dame, je puis à présent faire de vous à ma volonté; puis il la prit par la main & la mena dans la Cité d'Inde en grande joie. Or fut le cri parmi l'ost du Roi Lucar que le Roi d'Inde emmenoit la dame Rozemonde, plusieurs montèrent à cheval pour la secourir: mais ils étoient déjà entrés dans la Cité d'Inde. Par Mahon, dit Lucar, qui la dame me pourra amener, je le ferai mon grand Sénéchal, & dessus tous ceux de ma Cour maître & Gouverneur. Valentin qui étoit là présent, dit en lui-même, je pourrois bien par le moyen des tablettes de Pacolet, que j'ai, me servir de l'anchantement pour recouvrer encore une fois la Dame; mais Lucar son mari lui a déjà pardonné la première fois en espoir qu'elle se châtiat de sa faute, & puisque faire ne le veux autrement, seroit bien fol celui qui remède y voudroit apporter, car femme qui a volonté de se mal gouverner ne peut jamais être de si près retenue que la fin n'en soit mauvaise.

Ce jour que le Roi d'Inde emmena Rozemonde, il l'épousa, coucha avec elle & engendra un fils qui fut nommé Rabastre, lequel en son vivant posséda Jérusalem, mais depuis fut conquis par Reignier son maître, qui son frère à notre loi fit convertir avec la fille du Roi Rabastre: laquelle avoit nom Atripart. Trop dolent fut le Roi, car quand sa femme eut ainsi perdue, Brandiffer le reconforta en disant: Beau fils, prenez en vous courage, car je jure tous mes Dieux que devant mon départ je vous en vengerai. Ainsi Projetta Brandiffer, mais autrement fut, car, à ce jour vint un messager qui lui dit: Sire, entendez des nouvelles qui seront pour vous déplaisantes. Sachez que le Roi Pepin avec le fils de l'Empereur de Grèce qui étoit en votre prison, sont descendus sur votre terre; ont détruit plusieurs Villes, Châteaux, Forteresses, & grand nombre de vos gens mis à mort, & ont assiégé votre Cité d'Angorie en laquelle votre femme est accouchée d'un fils, & suis venu ici pour vous demander secours. Quand Brandiffer eut ouï ces nouvelles il fut dolent. Il alla vers Lucar, & lui dit: Beau fils, voici un messager qui de ma terre apporte mauvaises nouvelles, car les François y sont entrés à grande puissance, parquoi il n'est force d'y aller, je vous dirai ce que vous ferez, envoyez un chevalier vers le Roi d'Inde & lui mandez qu'il vous envoie Rozemonde votre femme, & que vous lui pardonnerez la mort de votre père, & ferez votre paix avec lui. Le Roi Lucar dit, vous me donnez bon conseil. Il appella Valentin & lui dit: Chevalier, il vous faut aller vers le Roi d'Inde & lui direz de ma part qu'il me renvoie Rozemonde laquelle m'a enlevée, par telle condition je lui pardonnerai la mort de mon père, & ferai lever mon ost de sa terre sans lui porter nul dommage. Sire: dit Valentin, pour vous je veux bien mon corps aventurer, & ferai si bien votre message, qu'en bref en aurez nouvelles.

Alors Valentin alla en la Cité d'Inde, & entra au palais où il trouva le Roi & la dame Rozemonde auprès de lui qui bien connut Valentin, & dit au Roi; Sire, voilà celui par qui je vous fus ôtée la première fois Dame, dit le Roi, à cette heure je me vengerai, car jamais en sa vie n'échappera.

Si fera, dit la dame, car tant le connois qu'encore de lui vous pourrez être servi. Alors Valentin s'approche, & civilement salua le Roi & la dame, puis dit, Sire, je suis messager du Roi Lucar, qui devers vous m'envoie, & vous mande que vous lui rendiez la belle Rozemonde, qu'ici est, & si le voulez faire, il vous pardonnera la mort de son père, & fera décamper son armée de dessus votre terre: mais quoique je sois chargé de cette commission, si vous me voulez croire, jamais n'y consentiriez, mais gardez la belle dame qui tant vous aime, & sachez que jamais ne souffrirai en tel lieu que ce soit qu'il vous soit fait aucun blâme pour l'amour de la Dame.

Chevalier, dit le Roi d'Inde, vous parlez

comme vaillant & me plaît votre parole, mais pour répondre au Roi Lucar, s'il a femme à faire qu'il en pourchasse d'autre que ma mie Rozemonde, car jamais à son côté ne couchera ni de son corps n'aura plaisir. Chevalier, dit la Dame, salue mon père, & lui dit que de ce fait la faute est en lui, car bien avoit dit que point ne vouloit être donné à Lucar; or mon père a fait contre ma volonté & aussi ai-je fait contre la sienne, & dites à Lucar qu'en moi n'ait plus d'espérance.

Dame, dit Valentin, votre message sera fait. Ainsi prit congé, fort joyeux d'être hors d'Inde & échappé du Roi; étant arrivé en l'ost, dit au Roi Lucar, Sire, pourvoyez-vous d'une autre dame, car Rozemonde est mariée au Roi d'Inde, & en fait à son plaisir. Quand Lucar entendit ces paroles, il fut au désespoir, & dit, ha! ma mie! pour vous me faudra mourir, puisque j'ai perdu la plus belle & la plus amoureuse du monde: Hélas! que vous ai-je fait? que si grand déplaisir m'avez pourchassé! Faux Roi d'Inde jamais n'aurai lieu de t'aimer, car tu as méchamment fait mourir mon père, & par trahison ma femme ravie. Lors parla Brandiffer, & dit, beau fils, de votre douleur je suis courroucé, mais pour l'heure n'y puis porter remède, car il faut que j'aille en ma terre pour la défendre contre les François qui me veulent porter dommage ainsi qu'avez ouï par le messager. Sire, dit Lucar, il nous faut assaillir la Cité devant que de partir, car si nous nous retirions de cette sorte il nous seroit reproché. Par Mahon, dit Brandiffer, l'assaut n'y feroit rien, mais par famine nous le gagnerons, vous demeurerez ici avec votre armée, & ferez garder les passages jusqu'à mon retour à force d'armes.

Comme le Roi Lucar fit tant que le Roi Brandiffer demeura avec lui, & envoya Valentin en Angorie, contre le Roi Pepin son Oncle.

CHAPITRE 53.

QUand le Roi Lucar entendit que le Roi Brandiffer le vouloit laisser, il en fut dolent; il lui dit; Sire, vous savez que vous m'avez promis de m'aider à me venger du Roi d'Inde, lequel à vous & à moi a fait si grand injure. Il est vrai dit le Roi Brandiffer, & suis bien fâché de ne pouvoir tenir ma promesse; car il m'est force d'aller défendre ma terre. Or je vais vous dire ce que vous ferez pour votre honneur & le mien: J'ai ici un chevalier renommé pour sa vaillance, vous lui pourrez donner vos gens, car il est loyal; en outre, vous avez en cet ost le puissant Roi Murgullant votre oncle, qui bien fait l'art de la guerre, & bien me semble qu'il feroit bon que ces deux fissent le voyage, & que vous demeurassiez. A ces paroles consentit Brandiffer, alors ils mandèrent Valentin & Murgullant pour leur dire leur intention. Seigneur, dit Brandiffer, vous êtes par nous élus pour aller en Angorie lever le siége que le Roi Pepin y a mis, je vous prie humblement que vous faisiez en sorte que ma terre puisse être défendue par vous; car où j'aurai perte, vous n'aurez nul profit. Neveu, dit Murgullant, ne vous souciez pas, car puisque je mène le noble & hardi Valentin, je ne doute ni crainte que la chose ne se porte pas bien. Après ces choses dites, furent donnés au noble Valentin & à Murgullant cent mille combattans bien montés, & autant en demeura en l'ost du Roi Lucar. Lors Valentin & Murgullant montèrent sur mer, & eurent le vent si agréable qu'en peu d'heures arrivèrent en la cité d'Angorie, mais un peu avant qu'ils arrivassent, Valentin apperçut une Tour vers les parties d'Orient, laquelle étoit couverte de laiton, il demanda aux Mariniers qu'elle place c'étoit & un lui répondit; Sire, c'est le Château-fort, & sachez que cette place est si forte & si subtilement composée, qu'il n'y peut passer qu'un homme à la fois; dans le Château est la belle Galatie fille de Brandiffer, qu'il fait soigneusement garder, & tant l'estime qu'il ne veut la donner à nul homme vivant. Quand Valentin ouït ces paroles il eut grande envie de voir la belle dame, & résolut de ne jamais partir de là qu'il ne l'eut vu.

Or sont arrivés au plus près d'Angorie, &

en bref leur ost fut devant assis, bien connurent les tentes & pavillons de l'ost du Roi Pepin, qui faisoient plaisirs a regarder, grande envie avoient les Chrétiens d'assaillir la Cité, mais dedans il y avoit un Amiral nommé Brutaut, lequel tous les jours faisoit harceler l'ost du Roi Pepin, & grande prouesse faisoit sur lui & ses gens. Quand Murgullant vit l'ost des Chrétiens être si considérable, il appella Valentin & lui dit : chevalier, conseillez-nous sur cette affaire, car je m'apperçois qu'ils sont en grand nombre. Murgullant, dit Valentin, je vais vous dire ma façon de penser : Je conseille que nous envoyons un messager devers Angorie & mander à nos gens que nous sommes ici arrivés, & que demain ils ne manquent de faire une sortie sur les Chrétiens, & que du côté de la ville les assaillissent fortement & nous de l'autre, par ce moyen ne pourront fuir ni échapper que tous ne soient morts ou pris. Par Mahon, dit Murgullant, vous avez bien pensé ; or faut trouver un messager qui cette chose entreprenne. Sire, dit l'espion qui étoit fort subtil, ne cherchez autre que moi, je ferai votre message le plus adroitement que faire se pourra, lors la chose étant ainsi conclue, en la grande mêlée se mirent tellement, que des Sarrasins furent pris sans avoir aucun secours. Alors leur bandèrent les yeux & en leurs navires sans pitié les firent mener ; mais Dieu qui n'abandonne pas les siens, les délivrera, & mettrons Charlot sur le Trône de France en grande joie, & au deshonneur des traîtres Henry & Hauffroy, cette bataille dura longuement, car bien se défendoient de part & d'autres. Valentin ne regardoit pas à sa vie sauver, à frapper sur les payens mettoit sa force. Il vint vers Brandiffer, & si grands coups se donnèrent l'un sur l'autre que tous deux á terre tombèrent ; mais Valentin qui fut leste sur ledit Brandiffer, & si rudement que d'un seul coup lui fendit la tête & tomba mort. Quand le Roi Brutaut vit que son frère Brandiffer étoit mort il partit de la bataille avec l'Amiral de Gordes & le Roi Josué, qui la retraite firent sonner & vers les navires allèrent pour se sauver : mais les Chrétiens les suivirent de si près en réclamant St. Georges & Saint Jacques, lesquels deux Saints ainsi que plusieurs bons chevaliers ont depuis témoigné, pour les Chrétiens montrèrent en ce jour un miracle contre les payens. Or furent les payens de si près pris ; que plusieurs dans la mer se jettèrent & se noyèrent, & en toutes manières furent détruits : quand la nuit fut venue les chevaliers se retirèrent dedans Angorie, puis le lendemain sortirent pour faire enterrer les morts. Là furent trouvés plusieurs chevaliers qui furent bien regrettés, mais particulièrement l'Empereur de Grèce fut pleuré. Valentin & Orson en furent si fâchés, qu'on ne pouvoit les consoler ; le duc Milon leur dit : enfans ne pleurez plus : mais priez Dieu pour son ame ; car pour vos larmes jamais en vie ne reviendra. Ils firent porter le corps de l'Empereur dans la Cité, puis le firent enterrer comme il lui appartenoit, Valentin fit distribuer quantité d'aumônes ; mais il ne cessoit de pleurer la mort de son père.

Comme Milon d'Angler retourna en France & Comme Valentin & Orson allèrent en Grece.

CHAP. 54.

LE duc Milon d'Angler après que les payens eurent été la seconde fois détruits devant Angorie prit congé de Valentin pour retourner en France, en lui disant : ami Valentin, je veux m'en retourner ; mais je voudrois bien que ce fût aussi promptement que quand vous m'apportâtes. Valentin dit à Dieu ne plaise que jamais plus de tel art je joue, car il est damnable. Celui qui me l'apprit est mort misérablement, je crois que pour ce peché j'ai tué mon père : alors le duc Milon prit congé pour retourner en France. Valentin & Orson prirent conseil pour aller à Constantinople ; mais avant qu'ils partissent ils firent couronner le verd Chevalier Roi d'Angorie, & lui firent rendre hommage par tous les barons du pays, puis prirent congé de lui & montèrent sur mer : Quand vint au depart, Orson appella Galatie, & lui dit, ma Reine, je

je connois que de mon fait êtes enceinte d'enfans, mais sachez que je ne puis vous épouser, car je suis marié, pour ce je vous ferai assigner rentes tant que vous pourrez vivre honnêtement. Sire, dit Galatie, je veux avec vous passer la mer, puis me mettrai en quelque Religion pour servir & prier Dieu dévotement pour vous & pour moi. Dame, lui dit Orson, je m'y accorde. Lors la mit sur mer, & tant nagérent qu'ils virent les tours de Constantinople; ils mandèrent à la Reine leur mère la mort de l'Empereur, mais ne marquèrent pas que Valentin l'avoit occis. La dame fut dolente, & d'autre part joyeuse de ses deux enfans qui en santé revenoient; chacun eut joie par la cité pour la venue de Valentin & Orson; tout le clergé & les bourgeois furent en procession au-devant d'eux & furent honorablement reçus, puis montèrent au palais, le dîner fut servi, & se mirent à table accompagnés des Grands de la cour, la dame commença à parler, & dit à Valentin: mon enfant, il convient de savoir lequel tiendra l'empire de Grèce, car je ne sais lequel de vous deux est l'aîné; je m'attends bien d'y travailler sagement. Dame, dit Valentin, je veux que mon frère ce premier an le soit. Par ma foi, dit Orson, il ne m'appartient pas d'aller devant vous, frère je suis tenu à vous & non pas vous à moi, & serez Empereur car de ma partie je le veux. Alors départirent cette chose, & par les Seigneurs fut décidé que tous deux gouverneroient paisiblement l'Empire: mais Valentin en si haut état ne demeura, car pour l'amour de son père nuit & jour pleuroit, un matin appela Esclarmonde, & lui dit, entendez ma raison. Vous savez que devant Angorie j'ai malheureusement tué mon père, dont nulle confession n'ai faite. Je suis délibéré de m'en aller au pape mes péchés confesser & lui demander pénitance; saluez ma mère & mon frère Orson, lesquels irez voir au bout de quinze jours & leur donnerez ce brevet, & à nul autre ne le montrez. Tendrement pleura la dame pour le départ du noble Valentin.

Comme Valentin prit congé de la belle Esclarmonde pour aller à Rome ses péchés confesser. CHAP. 55.

ALors Valentin lui dit: dame, ne pleurez pour moi & me donnez l'anneau duquel je vous épousai. La dame lui donna, & en fit deux parties, dont il en garda une & donna l'autre à la dame, disant: ma mie, gardez cette partie, & telle chose qu'on vous dise de moi, n'en croyez rien, si vous ne voyez l'autre partie que je porte avec moi; gouvernez-vous sagement, servez-bien Dieu, & de fausses paroles vous garder, car le monde est aujourd'hui trop pervers. A ces mots embrassa la dame en pleurant & prirent congé l'un de l'autre. Alors Valentin partit accompagné d'un seul écuyer, & en bref arriva à Rome & s'y logea. Le lendemain vint en la grande Eglise où le Pape chanta la messe, Valentin l'entendit bien pieusement, & après vint s'agenouiller devant le St. Père, lui demandant confession. Lors le Pape qui bien pensa qu'il étoit de haute maison, lui fit signe qu'il l'auroit, puis le Pape entra dans sa chambre, & fit venir Valentin qui fort pleuroit. Beau-fils, dit le Pape, que veux-tu avoir que tu pleures? Hélas! dit Valentin, je suis un grand pécheur. La commença sa confession, & entre ses fautes en pleurant déclara qu'il avoit tué son père, & en demandoit pénitence. Quand le Pape entendit le cas de Valentin, & la grande repentance qu'il en avoit, il en eut pitié, il lui dit: Mon enfant, ne vous déconfortez point, car Dieu est puissant pour pardonner chose plus grande, allez en votre logis, & demain matin revenez vers moi, je vous donnerai pénitence au salut de votre ame. Valentin s'en retourna en son logis sans rien dire de son fait à personne, la nuit pleura & soupira; & quand le matin fut venu il retourna en l'Eglise, & là trouva le St. Père qui devant lui avoit célébrer la messe. Après qu'elle fut finie, le Pape l'appela & lui dit: mon enfant, entends ce qu'il te faut faire pour avoir pardon de ton péché. Premièrement, tu changeras ton habit en ceux d'un pauvre, & ton corps mortifieras

en telle sorte que de nul ne puisse être connu, puis après ira à Constantinople, & sous les degrés de ton palais logeras, & sera sept ans sans parler, si Dieu tant de vie te donne, & ne boiras ni mangeras fors du relief qu'on donne aux pauvres, & si avant le temps tu meurs, tes péchés te sont pardonnés, & si tu vis sept ans & ne fais pénitence jamais pardon n'auras.

Saint Père, dit Valentin, tout ce ferai bien de bon cœur. Ainsi le Pape lui donna l'absolution. Et ainsi que dit l'histoire, Valentin dîna avec le Pape, puis partit de la cité sans parler à son écuyer ni à nulle personne. Je vous dirai comment il fit sa pénitence, & quelle vie il mena.

Comme Valentin eut grande douleur de son corps, parfit la pénitence pour son Père qu'il avoit occis. CHAP. 50.

QUand Valentin, qui de la grace de Dieu fut inspiré, pour sa pénitence parfaire, entra dedans un bois après qu'il eut fait couper ses cheveux, en ce bois fut si long-temps mangeant pommes, racines, parmi les ronces & épines que d'hommes ne fut connu, & après s'en alla à Constantinople, mais avant qu'il arrivât pour lui fut grand deuil parmi la cité; car la belle Esclarmonde, qui son message n'oublia pas, alla devers Orson & donna le brevet que Valentin lui avoit laissé. Quand il l'eut lu il se prit à pleurer amèrement. Frère, dit Esclarmonde, pourquoi larmoyez-vous tant? Hélas! lui dit Orson, ce n'est pas sans cause, car mon frère Valentin s'en va. Et par ces lettres me fait savoir que jamais ne reviendra, mais demeurera en exil pour pleurer ses péchés. Quand la dame entendit que son mari s'en alloit, elle tomba pâmée, quand elle fut revenue, elle s'écria en disant: Hélas! mon ami, pourquoi sans me le dire, êtes-vous parti? mal fortunée suis-je quand vous vous en êtes pour jamais revenir; grand deuil demenoit la dame, & Orson encore plus: par la cité furent tantôt les nouvelles que Valentin s'en étoit allé en espoir de ne jamais retourner, Esclarmonde pleure, Bellissant larmoye, & Orson soupire longuement durant ce deuil parmi la cité. Il arriva ainsi, comme dit l'histoire, qu'un jour fut dit à Fezonne qu'Orson avoit une autre dame en amour qui de lui étoit grosse, dont tel chagrin prit en son cœur que malade fut au lit, & en peu de temps mourut. Grand deuil en mena Orson, dont ci-devant vous ai fait mention. Or dirai de Valentin, lequel arriva à Constantinople en si pauvre état que de nul ne put être connu, il fut par les rues & par les maisons demandant l'aumône pour ouïr les nouvelles, & puis s'en vint au palais, à l'heure que son frère Orson devoit souper; ceux qui étoient de garde l'ont battu & le vouloient mettre dehors, mais il n'en fait semblant: Compagnons, dit Orson, qui lors regardoit sa contenance, laissez ce pauvre céans & ne le battez pas, car pour l'amour de mon frère Valentin, je veux que les pauvres soient reçus, afin que Dieu m'en veuille envoyer nouvelles. Lors laissèrent Valentin, & par le commandement d'Orson, lui ont porté à boire & à manger, mais il regarda une corbeille où étoient les reliefs de la table pour les pauvres & en mangea. Alors ils en furent étonnés. Et quand vint la nuit que les portiers voulurent fermer les portes, sont venus vers Orson & lui dirent: voulez-vous que ce malotru, qui contrefait le fol, reste ici? Je veux que vous souffriez & enduriez de lui, & que vous le laissiez faire à sa volonté, car par aventure c'est vœux ou promesses faits à Dieu, puisqu'il ne parle point, nul ne peut savoir qui il est. Ainsi demeura Valentin sous les degrés, & fit son lit de paille; le lendemain au matin, Orson passa par-devant lui, en eut grande pitié, & lui donna l'aumône. Après passèrent sa mère & sa femme Esclarmonde, pour aller à l'Eglise, qui fort le regardèrent & lui donnèrent leur aumône. Ah! pauvre homme, dit Esclarmonde, comment pouvez-vous sans couverture la nuit durer ici? Mais, s'il plaît à Dieu, cette nuit en aurez. Valentin s'inclina en les remerciant, & elles passèrent outre; & aussitôt qu'elles furent

passés, Valentin vit deux pauvres à qui il donna tout ce qu'on lui avoit donné; par ma foi, dirent-ils en se moquant, ce coquin est bien fol, quand il n'a rien & donne ses aumônes; Valentin dit en son cœur: Sire Dieu, veuillez pardonner à tous ceux qui de moi font dérision, car ils ne savent pas ma faute pour laquelle je suis obligé de vivre ainsi. Quand vint au dîner suivant, on donna à Valentin toutes bonnes viandes; mais il fit signe que de rien ne mangeroit, sinon seulement des reliefs. Et quand Orson connut sa condition, il commanda qu'on mît le meilleur de sa table dans la corbeille, & qu'avant lui le pauvre homme fût servi. Seigneurs, dit Orson, par Dieu en qui je crois, toujours le cœur me dit que ce pauvre homme fait quelque pénitence qu'il a promise à Dieu; en cet état fut long-temps Valentin dedan son palais sans être connu, & chacun disoit qu'il étoit mort. Alors le Roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, & depuis entrepris grande trahison.

Comme le Roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, & comme il trahit Orson & le verd Chevalier. Chap. 57.

Or en ce temps il y avoit un Roi d'Angorie, nomme Hugon, & avoit oui dire que Valentin avoit laissé l'Empereur de Grèce & le pays des Crétois. Il vint à Constantinople, & d'Orson fut bien reçu; il arriva qu'un beau matin Hugon appela Esclarmonde, & lui dit en beau langage: Dame, sachez que je suis d'Angorie, & tiens sous moi plusieurs grands Seigneurs, mais d'une chose je suis mécontent, qui est que je n'ai point de femme & suis à marier, & pour cette chose suis venu vers vous; j'ai entendu dire que le chevalier Valentin ne reviendroit jamais, je vous requiers que me veuilliez accepter pour époux, & vous ferai couronner Reine d'Angorie, car sur toutes autres êtes celle que mon cœur desire. Sire, dit la dame, du bien & de l'honneur que vous me proposez humblement je vous en remercie. Mais pour bien vous répondre, vous pouvez chercher une autre femme, car mon ami Valentin est encore vivant. Je suis délibérée de l'attendre sept ans; & quand ma volonté seroit de prendre mari, je ne voudrois vous donner la main sans le conseil de l'Empereur Orson & de mon frère le verd Chevalier, car sans cela je n'y consentirois pour toute chose. Dame, dit Hugon, vous parlez honnêtement & votre réponse me plaît. Lors s'en vint vers Orson, & lui demanda si de Valentin avoit ouï nouvelles. Franc Roi, dit l'Empereur Orson, que de lui ne se doutoit pas, autre chose n'en sais: sinon par une lettre, disant qu'il est allé en exil pour pleurer ses péchés, & dessus lui porte une partie de l'anneau dont sa femme épousa, & lui a donné l'autre, & sur toutes choses lui a dit que rien de lui ne veuille croire si elle ne voyoit la part de l'anneau. Sire, dit Hugon, qui bien nota ces paroles, Dieu veuille le conduire, c'est un vaillant chevalier; or vous dirai une chose que j'ai en mon cœur, je suis délibéré en l'honneur de Jesus, qui souffrit mort & passion en l'arbre de la Croix pour nous, d'aller en Jérusalem voir le saint Sépulcre de notre Sauveur Jesus, je voudrois bien pouvoir trouver compagnie, & s'il vous plaît y venir à tout jamais en armes serions compagnons & amis: Orson dit: c'est ma volonté de faire ce voyage & il y a long-temps que je l'ai promis. Je vais vous dire ce que nous ferons, au partir de notre terre, nous irons en Angorie, je sais pour vrai que le verd Chevalier qui en est nouvellement couronné Roi, volontiers viendra avec nous. Bien me plaît, dit Hugon, allons où il vous plaira. Lors Orson prit congé de la belle Galatie & de Bellissant sa mère, puis montèrent sur mer & en Angorie sont venus; le Roi les reçut honorablement, & de la vue d'Orson fut joyeux. Là firent grande chère, puis le verd Chevalier s'apprêta pour faire le saint voyage, avec eux monta sur mer; ils sont venus en Jérusalem. & prirent logis pour la nuit reposer, puis au matin s'en sont allés devers le Patriarche, qui devant eux chanta la messe, puis parmi la cité les fit conduire

pour le saint Sépulcre & autres saints lieux visiter, en grande dévotion les pardons gagnèrent & firent doucement le voyage ; alors le Roi Hugon qui portoit en son cœur la trahison, par laquelle fit prendre tous les Seigneurs qui se fioient en lui, & emprisonner, car ainsi qu'ils visitoient dévotement les Eglises, le traître Roi Hugon s'en partit de leur compagnie, & fut trouver le Roi de Surie, qui se nommoit Rabastre, & icelui Rabastre étoit frère du Roi d'Inde, qui devant la cité d'Angorie mourut. Hugon le salua de par Mahom, lui dit : Roi, entendez à moi, & je vous dirai chose intéressante : sachez, Sire, que deux chevaliers sont nouvellement venus dessus tous autres doivent être de vous mal reçus, car grande partie de votre terre ont prise, pillée, brûlée, mis à mort par grande cruauté le vaillant Brandiffer, & votre frère Lucar, le puissant Roi d'Inde. Quand Rabastre, entendit que son frère étoit mort, il dit à Hugon : Sire, me pourriez vous rendre les deux chevaliers ? Oui, dit le traître & perfide Hugon, mais vous me donnerez les deux sceaux d'or que portent les deux chevaliers où sont empreintes leurs armes. Sire, dit le Roi de Surie, je serois un ingrat, si pour si peu de chose je vous désobligeois, vous aurez les sceaux & autres choses, si les deux chevaliers me pouvez livrer. Oui, dit Hugon, écoutez comme : En l'hôtel du patriarche, envoyez vos messagers qui sauront à dire où ils sont. Ainsi fit le Roi de Surie, il envoya huit cents hommes bien armés devers le bon patriarche, qui par le bon commandement leur enseigna le logis, & les payens y allèrent.

Alors Orson & le verd Chevalier étoient à dîner, ils furent incontinent pris, liés & menés devant le Roi. Hélas ! dit Orson, le Roi Pepin & les douze Pairs de France furent en cette cité aux Sarrasins vendus, ainsi puis-je connoître que pareillement nous sommes trahis ; en cet état furent menés devant le Roi de Surie ; & quand il les vit, il leur dit fièrement : Faux ennemis de notre Loi, de vous tenir ai grand plaisir ; or me dites vos noms, car je veux les savoir pour raison. Sire, Orson me fait nommer ; le Roi d'Angorie dit : je suis nommé le verd Chevalier. Par Mahom, dit Rabastre, assez ai de vous deux oui parler, & je crois que vous êtes ceux par qui grande partie de ma terre ai été exilée, & mes gens mis à mort ; mais vous avez un compagnon nommé Valentin, & que si je le tenois, par Mahon, jamais de mes mains en vie n'échapperoit. Alors il les fit dépouiller & les seaux ôter, lesquels furent donnés à Hugon. Orson & le verd Chevalier furent mis en une tour profonde au pain & à l'eau longuement, ils pensoient que le Roi Hugon fût mort parmi les payens ; hélas ! ils ne pensoient pas comme la chose alloit ; car il est avec le Roi de Surie, que leurs sceaux lui donna, dont il fut bien joyeux. Lors appela Galeran, un déloyal traître, qui longuement l'avoit servi ; à tel maître tel valet. Sire, dit Hugon, à Galeran, j'ai trouvé la manière par laquelle je viendrai à bout de mon intention, & pour ce qu'êtes mon neveu & que long-temps m'avez servi, si vous êtes secret, je vous ferai tant de bien que serez content. Oncle, dit-il, de moi ne vous doutez, car je sais où vous prétendez : vous voulez avoir à femme la belle Esclarmonde. Il est vrai, Hugon, car ne vous le faut celer ; il faut écrire une lettre cautuleusement au nom d'Orson, car j'ai ses propres sceaux dont il est scellé, & que cette lettre soit conçue en ces termes :

„ Orson, par la grace de Dieu, Empereur de Grèce, à vous ma redoutée Dame & mère, à vous ma mie Galatie, & à votre sœur la belle Esclarmonde, toute humble recommandation promise ; sachez que piteuses nouvelles au pays de par-deçà nous sont arrivées, lesquelles par la présente je vous écris, & prie Jesus-Christ qu'il vous soit en aide. Mesdames, sachez de certain qu'en Jérusalem j'ai trouvé mon frère Valentin qui au lit de la mort étoit malade, & Dieu m'a fait tant de grace que devant qu'il finît ses jours l'ai visité & parlé à lui, mais bientô

après il rendit l'efprit à Dieu, & à fa fin me chargea de vous mander de fes nouvelles, & falue de ma part la belle Efclarmonde, à laquelle il mande fur tout l'amour duquel elle l'aima, & au plutôt qu'elle fe marie à quelque noble prince, & que pour fa mort elle ne prenne nul chagrin; mais priez Dieu pour fon ame, & fachez qu'il n'envoie pas la moitié de l'anneau, comme il avoit promis, car dès qu'il fut couché on lui déroba.

Quand cette lettre fut ainfi faite, Hugon, pour mieux couvrir fa trahifon, en fit une autre de part le verd Chevalier & Orfon enfemble, la voici :

„ Très-chère & aimée fœur, affez vous avons fait favoir de votre loyal époux, & notre bon frère Valentin, par laquelle chofe confidérant la grande beauté qui eft en vous & que trop peu de chofe eft de fi belle dame fans parti & auffi pour accompagner la volonté du trépaffé, à qui Dieu faffe pardon; nous voulons, en defirant votre honneur & profit croître, que le puiffant Roi Hugon, vous ayez pour mari & époux; ainfi veuillez à ce confentir, & notre volonté parfaite, ou autrement encourerez notre indignation, & pour vérification de ce, nous avons de nos propres fceaux les lettres fcellées afin de plus grande preuve ce vérité, & fachez que vers vous nous pouvons aller pour le préfent, car entre Chrétiens & Sarrafins doit fe donner inceffamment une bataille pour défendre la foi de notre Seigneur Jefus-Chrift; qu'il vous ait, chère fœur, en fa fainte garde. „

Quand les lettres de trahifon furent ainfi dites les ferma, & des propres fceaux aux Chevaliers les fcella, puis les donna à fon neveu Galeran, & lui dit qu'à Conftantinople lui convenoit aller vers la Reine Belliffant & la belle Efclarmonde préfenter ces lettres, & fitôt que vous y aurez été j'irai après comme celui qui rien ne fait pour la belle Efclarmonde requérir. Je ne doute plus qu'elle ne me foit accordée. Oncle, dit Galeran, le meffage fera bien fait, car je connois votre cas. Alors il fe mit en chemin, & en bref arriva au palais de Conftantinople, à l'heure quon mettoit les tables. Il falua les dames de la part de l'Empereur Orfon & du verd Chevalier, puis leur donna des Lettres. Meffager, dit la dame Belliffant, comment fe porte mon fils? Dame, dit Galeran, je l'ai laiffé en Jérufalem fain & en bon point : ainfi que par les lettres vous pourrez favoir plus amplement. Les dames commandèrent que le meffager fut bien traité. Or étoit de coutume que quand on vouloit boire ou manger, on faifoit venir Valentin à table ou en la falle pour mieux penfer à lui; cependant on favoit qu'il ne mangeoit que le relief, on lui donnoit fi bon que plus n'en vouloit ufer, mais prenoit fouvent ce qu'on jettoit aux chiens. Il ouït bien les nouvelles du meffager, il penfa ce qu'il feroit. Les dames fe levèrent de table, puis Belliffant fit venir un fecrétaire qui leur dit le contenu des lettres, & bien l'ouït Valentin qui là étoit, mais nul femblant n'en fit; il ne faut pas demander le grand deuil & lamentations que firent les dames pour Valentin qu'on difoit être mort; car elles reconnurent les fceaux des deux bons chevaliers. La belle Efclarmonde déchira fes habits & tiroit fes cheveux en difant : pauvre femme, de toutes la plus malheureufe, que ne vient la mort fans me laiffer plus vivre? Ah! Valentin, pourquoi ne fuis-je allé avec vous pour votre corps épurer? Frère verd Chevalier, & vous Empereur Orfon, trop avez dur courage, que fitôt me vouloit marier. Hélas! comment dois-je prendre jamais mari après avoir perdu l'excellence des meilleurs, des pieux le plus hardi, & la rofe d'honneur, la fleur de chevalerie, des nobles le miroir, & des fages l'élite. Fauffe mort, qu'as-tu en penfée quand par toi je fuis privée de ce qu'au monde me faifoit le plus de plaifir, que ne venois-tu exercer ta rage fur moi plutôt que fur celui qui de tous les humains étoit le plus digne d'honneur, jamais autre mari n'aurai; mais en continuelles douleurs pafferai le refte de mes jours. Quand Belliffant vit qu'Efclar-

monde se déconfortoit ainsi, du mieux qu'elle put la consola, lui disant: Ma fille, prenez en gré sa mort, & en vous patience, vous savez qu'il étoit mon fils, ainsi j'en dois être aussi fâchée que vous: mais quand je considère qu'il n'y a point de remède, mieux vaut prier Dieu pour son ame, que tant verser de larmes, pensez à ce que votre frère le verd Chevalier & Orson vous mandent. Lors dit Esclarmonde, de quoi me parlez-vous? quel mariage peut-on faire de celle qui n'a espoir d'avoir jamais joie? dame, pour dieu ne m'en parlez plus, car jour de ma vie ne veux avoir mari. Fille, dit Bellissant, vous êtes malavisée, puisque si haut homme comme le Roi Hugon veut vous avoir, vous en serez plus honorée, et je vous dis qu'il pourra encore tel venir, je me marierai. A ces paroles la belle Esclarmonde se retira en sa chambre, où elle pleura tendrement; & Valentin est sous les degrés qui en lui-même pense d'où la trahison pouvoit être provenue. Il arriva qu'au bout de quatre jours le traître Hugon pour son entreprise parfaire arriva à Constantinople, & là fut en grand honneur reçu, mais Esclarmonde ne lui montra aucune marque d'amour: Madame, bien avez oui par les lettres que Galeran vous a données comme votre mari Valentin est mort, dont je suis dolent: Mais la chose est ainsi accordée par leur bonne volonte & délibération, & pour avoir alliance ensemble que je dois avoir Esclarmonde pour épouse: Sire, dit-elle, je vous jure la foi que nulle envie de vous ni d'autres en avoir. Or si Valentin en la salle qui toute la trahison écoute & en son cœur la gratte. Alors Bellissant dit: Ma fille, ne suivez pas votre idée, ni ce que le cœur vous dit, car bien connoissent le verd Chevalier & Orson ce qui vous est nécessaire, & si vous ne faites leurs volontés ils en seront courroucés. Quand Esclarmonde l'ouit ainsi parler, elle fut fort pensive, tant sur la chose mené que par complaisance elle fut d'accord d'épouser le Roi Hugon, dont il fut joyeux, mais sa joie dura peu.

Comme Bellissant & Esclarmonde furent la trahison & fause entreprise du Roi Hugon.

CHAPITRE. 58.

Et quand le saint homme Valentin s'apperçut que sa mie étoit trahie, grand pitié lui en prit, il entra en une Chapelle de notre-Dame, où il avoit accoutumé de prier Dieu, il s'agenouilla devant la dévote image, & dit: Vierge Marie, entends ma prière, à moi qui suis pauvre & misérable pécheur, c'est qu'il te plaise prier ton cher fils que je puisse ma mie Esclarmonde défendre de la trahison qui contre elle lui est faite. Quand Valentin eût fini son oraison, un Ange vint à lui qui lui dit: Valentin, Dieu a oui ta prière, va hors de la Cité, & tu trouveras un pélerin, prends ses habillemens, son bourdon & son écharpe, & quand tu auras vêtu ses habits, retourne en ton Palais, & contes devant la compagnie la trahison telle que tu la connois, car tu ne seras pas connu. Vrai Dieu, dit Valentin, je te remercie. Lors partit, & trouva le pélerin, prit ses habits, puis retourna en son palais où les dames étoient, & le Roi Hugon, qui disoit plusieurs paroles feintes a Esclarmonde. Toute la compagnie il salua: Dame, je vous prie de me montrer la femme de Valentin. Pélerin, dit Hugon, à qui la couleur mua, allez en la cuisine, & vous aurez l'aumône. Alors, dit Valentin, je veux parler à elle, & lui faire un message. Pélerin, dit-elle, je suis celle que vous demandez. Madame, à la bonne heure, j'ai vu votre ami, qui par devers moi salue & vous fait savoir par moi que dans trois jours il sera céans. Pélerin, dit la Dame, pense à ce que tu dis, car j'en ai eu des nouvelles certaines qu'il est mort. Dame, dit Valentin, vous ne le devez croire, car je me livre à mourir s'il n'est encore en vie, & si dans trois jours ne le voyez. Et quand Hugon ouït les paroles que Valentin disoit aux dames, du Palais secrettement sortit & sur son cheval monta sans retourner; les dames furent bien émerveillés, & vouloient fêtoyer le Pélerin,

mais il n'en voulut rien faire, & leur dit : Mesdames, pardonnez-moi, car mes compagnons sont en ville qui m'attendent. Lors Esclarmonde lui donna de l'argent. Et quand il fut dehors, on demanda où étoit le Roi Hugon. Par ma foi, dit une demoiselle, je l'ai vu présentement courir sur son cheval ; en disant ces paroles, Galeran entra, qui son oncle demanda. Bellissant dit : de bonne-heure êtes venu, car jamais n'échapperez tant qu'aurez la trahison contée. Et quand Galeran ouït ces paroles, il commença à trembler : Hélas ! pour Dieu, Dame, ayez merci de moi, & je vous dirai la vérité. Mon oncle Hugon a cette trahison faite, & a vendu aux Payens dedans Jerusalem Orson & le verd Chevalier, puis il conta au long comme avez ouï ci-devant. Là fut le chagrin renouvellé ; & quand Galeran eut tout dit, il partit croyant être échappé, mais le Prévôt le fit pendre & etrangler. Valentin quitta la robe de pélerin, & reprit ses habits, puis vint au Palais. Pauvre, dit Esclarmonde, où avez-vous été, je crois que vous êtes déplaisant, que je me veuille marier ? Valentin inclina sa tête & fit sa prière à Dieu. Esclarmonde lui fit apporter une couche, mais il couchoit à terre, & Valentin parfit ainsi sa pénitence.

Comme Orson & le verd Chevalier furent délivrés des prisons du Roi de Surie, par appointement de la guerre qu'ils firent au Roi Hugon.

CHAPITRE 59.

LE Roi de Surie qui en ses prisons tenoit Orson & le verd Chevalier, les fit devant lui amener, & dit : Seigneurs, vous voyez que j'ai puissance sur vous, & que vous ne pouvez rien sur moi, & je sais bien que vous êtes ceux qui plus a es notre Loi & notre terre molestée, je jure mon Dieu Mahon, que jamais ne m'échapperez, que je ne vous fasse mourir, si non que vous me rendiez la cité d'Angorie avec le château fort & trente autres des places fortes que vous tenez en vos mains. Sire, dit Orson, nous ne le ferons pas, si vous ne nous rendez le Roi Hugon que vous tenez ; le Roi de Surie dit : ne me parlez pas de lui, car il s'en est allé, & par lui vous avez été trahis. Quand Orson entendit cela, il fut émerveillé, & jura qu'il s'en vengeroit. Par ma foi, dit le verd Chevalier, je vous seconderai. Alors Orson & le verd Chevalier ont accordé au Roi de Surie sa demande pour sauver leur vie, & sont retournés en Constantinople, où le grand deuil fut appaisé. Esclarmonde dit comme elle a su nouvelle de Valentin par un pélerin, dont Orson fut joyeux, car sur toutes choses desiroit sa venue : cette nuit Orson coucha avec Galatie & engendra un fils qui eut nom Morant, lequel tint le Royaume d'Angorie, & peu après Orson mit son armée en mer pour aller en Angorie : & quand Hugon le sut, il lui envoya demander s'il vouloit la cité d'Angorie, & pour l'amour de son armée récompenser, il lui donneroit quatre chevaux chargés de fin or, & s'il y avoit nul qui de la trahison le voulut accuser, il se combattroit à tous, pourvu que ce ne fut à Orson ; & le message fait, le verd Chevalier jetta son gage contre le Roi Hugon, & qu'il se trouvât hors des murs de la cité d'Angorie. Le Roi Hugon vint au champ bien armé, mais le verd Chevalier y fut le premier. Et quand ils furent prêts, ils frappèrent des éperons, & de si grande force sont venus l'un contre l'autre qu'ils rompirent leurs lances, puis mirent l'épée à la main, Dieu sait quels coups ils se donnèrent ! car le verd Chevalier donna tel coup au Roi Hugon sur le heaume, qu'une partie de la tête lui coupa jusqu'aux épaules & tomba pâmé. Lors fut honoré le verd Chevalier, puis Hugon se releva & demanda un Confesseur, & là déclara toute la trahison, & en cette place mourut. Orson fit prendre le corps & le fit honorablement enterrer en une Abbaye qui étoit près de-là & lui fut tel honneur fait qu'il lui appartenoit, parce qu'il étoit Roi, & démontra sa noblesse. Tant bien furent informés de la trahison de Hugon que par conseil des Sages rendirent à l'empereur Orson les Villes & cité d'An-

gorie, & tout le pays, lequel en prit possession, & en reçut les hommages.

Puis après s'en retourna en Constantinople, Orson & le verd Chevalier furent joyeux de ce qu'ils revinrent en joie & en prospérité. Bien s'émerveilloit Esclarmonde, de ce que Valentin ne venoit, & disoit : Ah ! mauvais pélerin, tu m'as trahi quand tu me dis que mon ami Valentin viendroit au tiers jour, & je n'en ai aucunes nouvelles. Hélas ! elle ne pensoit pas qu'il fut si près d'elle; car il étoit sous les degrés de son palais, & du vouloir de Dieu il finit ses jours, et fut connu.

Comme au bout de sept ans Valentin dedans le palais de Constantinople finit ses jours, & écrivit une lettre par laquelle il fut connu.

CHAP. 60.

AU terme de sept ans, ce saint homme Valentin en peine et grande tribulation sa pénitence acheva, et il plut à notre Seigneur l'ôter de ce monde, et l'appeler en gloire. Il lui prit une maladie dont il se sentit bien affoibli et en remercia Dieu dévotement. Hélas ! dit Valentin, mon Créateur, qui à votre semblance me créâtes, ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur; & vous plaise me pardonner la mort de mon père & tous les péchés que j'ai commis depuis que je suis né; vrai Redempteur de tout le monde; ne considérez pas toute ma jeunesse, laquelle j'ai follement passée en plaisirs mondains, ne me veuillez pas condamner, mais par votre sainte miséricorde en vos mains ma pauvre ame daignez recevoir et défendre du démon. En disant ces paroles un Ange apparut à lui, & lui dit : Valentin, saches de certain que dans quatre jours de ce monde périras, car c'est le vouloir de Dieu. Hélas ! mon Dieu, dit Valentin, bien te dois remercier, quand par l'Ange la fin de mes jours me fais savoir. Alors le saint homme fit signe qu'on lui apportât de l'encre et du papier. Lors écrivit comme il avoit découvert la trahison en habit de pélerin, et tout l'état de sa vie, puis céla son nom, et la partie de l'enveloppa dans le papier, et en sa main le tint. Et après ces choses fit venir un Prêtre, auquel dévotement il confessa ses péchés, et les saints Sacremens reçut, et à cette heure trépassa. Et celui jour commencèrent à sonner les cloches de la cité, dont le peuple fut fort émerveillé, et l'Empereur Orson, les Seigneurs et Barons descendirent, et trouvèrent le Prêtre près du saint Corps. Ami, dit l'Empereur Orson, pourquoi est-ce qu'ainsi on sonne si fort par la Ville ? Sire, dit le Prêtre, je crois que c'est un miracle que Dieu veut montrer pour ce saint homme; car tout ainsi qu'il a rendu l'esprit les cloches ont commencé à sonner de toutes parts. Et quand Orson vit que le pauvre homme étoit en ce lieu trépassé, il en fut bien pensif et émerveillé. Par ma foi, dit-il, je crois que cet homme est le corps, & que pour lui Dieu fait ce miracle. Lors il apperçut qu'il tenoit une lettre en sa main, & la voulut prendre, mais ne la put avoir, hors la noble dame Esclarmonde, car incontinent qu'elle lui toucha, la main s'ouvrit, et prit facilement la lettre, puis la déploya et en fit la lecture. Alors Esclarmonde vit et connut la moitié de l'anneau. Seigneurs, dit-elle, tantôt aurai-je nouvelles de mon ami, le noble Valentin. Elle appela un secrétaire pour lire la lettre où étoient tous les faits du saint homme. Si ne demandez pas de grandes douleurs et complaintes d'Orson, de Bellissant et d'Esclarmonde, & avoient le cœur si serré qu'ils ne pouvoient pleurer : la belle Esclarmonde, ainsi presque morte se jetta sur le corps en faisant tels regrets qu'il sembloit qu'elle dût mourir. Helas ! disoit la bonne dame, que dois-je faire quand j'ai perdu ma joie et mon espérance ? Hélas ! mon ami Valentin ! quelle étoit votre pensée, quand si près de moi êtes venu mourir en pauvreté et si grande misère, sans me donner aucune connoissance de vous ? Hélas ! je vous ai souvent vu en grande pauvreté, froidure et travail, sans vous donner aucune consolation; or suis-je bien sur toutes autres la plus infortunée, quand je n'ai pu connoître celui que j'ai tant aimé comme vraie

vraie & loyale épouse ; puis baisa sa face & ses mains en merveilleuse détresse. Et après le grand deuil, le saint Corps fut mis en terre en la grande église de Constantinople, en si grande compagnie, que nul par les rues ne se pouvoit tourner. Peu de temps après le saint Corps fut canonisé & mis en sépulture.

Dieu montra qu'il étoit bien digne d'être appellé Saint, car le jour de son trépassement furent malades de quelque maladie qu'ils fussent incommodés qui son corps visitèrent : furent tous sains & guéris. Quelques jours après la mort du noble & vaillant Valentin, Esclarmonde se rendit Nonaine, & dit l'histoire, qu'elle fut Abesse d'une Abaye qui en l'honneur de Saint Valentin fut fondée. Ainsi partit de ce monde le glorieux Corps Saint ; & Orson demeura Empereur de Grèce, qui ne regna & gouverna l'Empire que sept ans après la mort de Valentin. Il laissa un fils nommé Morant, qu'il eut de Galatie lequel posséda le Royaume d'Angorie ; & dans les sept ans mourut Galatie, dont l'Empereur demena grand deuil : Et depuis cette mort il ne mangea que du pain, racines & petits fruits sauvages. Une nuit entr'autres eût une vision, laquelle lui sembla voir toutes les portes du Paradis ouvertes, & là vit les joies des Bienheureux, les signes des Saints couronnés en gloire & les Anges qui mélodieusement chantoient devant le Sauveur du monde : Puis après, vit entre deux roches au profond d'une vallée obscure & ténébreuse le gouffre d'Enfer où étoient les damnés, les uns en feux ardens, les autres en bouillantes chaudières, les autres pendus par la langue, & enfin d'autres assaillis & environnés de serpens, & généralement vit toutes les peines d'enfer, qui sont horribles & épouvantables à raconter, & après laquelle vision il s'éveilla tout effrayé & émerveillé des choses qu'il avoit vues, & en pleurant piteusement vint au verd chevalier, & lui dit ; Ami, je connois que le monde est de petite valeur & de peu de durée, & que tout n'est que vaine gloire des pompes & états de ce monde, déplaisant à Dieu & au salut peu profitable, pour laquelle chose je vous prie que mes deux enfans veuillez penser, & en bonnes mœurs les instruire en telle manière qu'ils puissent l'Empire de Grèce bien gouverner au gré de Dieu & du monde : car je vous en laisse la charge, comme à celui à qui sur tous les hommes du monde ai parfaite confiance, & sachez que demeurant de mes jours je veux mener vie solitaire & le monde abandonner, & dès cette heure je renonce à tous les honneurs mondains ; & prends congé de vous. Mais quand le verd chevalier ouït ces paroles, il se prit à pleurer ; & Orson le reconforta, & lui dit doucement ; hélas ! pour moi ne pleurez plus : mais priez Dieu pour moi qu'il me donne force & puissance de ma volonté accomplir. Puis partit Orson, en défendant au verd chevalier que son entreprise ne déclarât à personne. Il s'en alla en un grand bois, où le demeurant de ses jours mena une sainte vie ; tant qu'après sa mort fut canonisé Saint, & plusieurs miracles fit : Et le verd Chevalier gouverna les deux enfans de telle façon qu'ils furent sages, & vaillans, & aimés de tout le Peuple : ils gouvernèrent paisiblement l'Empire de Grèce & le Royaume d'Hongrie, & plusieurs autres terres payennes qu'ils conquerirent lesquelles choses sont plus amplement détaillées aux livres héroiques & chroniques depuis ont été faits. Je vous prie de me pardonner, si de Valentin & Orson je finis en bref l'histoire : sinon que celui qui souffrit mort & passion, veuille donner sa gloire à tous ceux qui écouteront ou liront ce livre ; laquelle nous donne en l'honneur des trois Personnes, le Père, le Fils, & le Saint-Esprit. *Amen.*

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS EN CE LIVRE Intilulé Valentin & Orson, lesquels étoient Frères & Enfans du Noble Empereur de Grèce, & Neveux du Puissant Pepin, Roi de France.

TOUS Princes & autres Seigneurs, qui prenez plaisir à lire tous les Livres, je vous veux raconter la vie des deux nobles Seigneurs Valentin & Orson, Neveux du Noble & vaillant Pepin, Roi de France pour voir la déclaration dudit Livre plus amplement, lisez premièrement cette présente Table, en laquelle on trouvera dans le nombre des Chapitres, le traité de plusieurs belles & diverses matières, lesquelles pourront voir ceux qui liront ces présens Chapitres tout au long.

Fin de la Table.